

JANET
MULLANY

*mes Nuits
secrètes*



Spicy

JANET
MULLANY

*mes Nuits
secrètes*



Spicy

JANET MULLANY

Mes nuits secrètes

éditions  HARLEQUIN

*A la mémoire de Macheath,
qui est toujours tombé à ma place.*

Chapitre 1

— Je suis venu chercher mes skis.

Il était là, appuyé nonchalamment contre l'encadrement de la porte que j'avais laissée ouverte, afin de profiter de la lumière du soleil, encore resplendissant en cette fin d'après-midi. Pourquoi s'était-il donné la peine de sonner ? Peut-être uniquement dans le but d'étaler ses bonnes manières ? Pourtant, il était plutôt du genre informel, surtout quand il s'agissait d'aller batifoler dans des lits qui n'étaient pas le sien.

Je cherchai quelque chose de désagréable à lui répondre.

— Comment va le phasme ?

— Flowyr va bien, je te remercie.

Flowyr ! Il avait osé me trahir avec une femme au nom aussi ridicule que Flowyr !

— Mes skis, Jo.

Je reculai d'un pas.

— Tu connais le chemin.

Il se redressa et entra dans la maison, entraînant quelques feuilles mortes sous ses pas. Je tentai de ne pas le regarder. Il y avait chez lui quelque chose qui m'avait toujours fait de l'effet dès qu'il effectuait le moindre mouvement. Une espèce de réaction impulsive teintée de désir. Et apparemment, mon corps n'était pas encore prêt à changer ses bonnes vieilles habitudes.

Je l'entendis descendre au sous-sol.

— Hugh, puisque tu es en bas, tu pourrais jeter un œil aux pièges ?

— Je pensais que c'était à ça que te servait ton foutu chat.

Ses mots étaient accompagnés de bruits sourds.

— Il n'est pas encore capable de changer les pièges.

Au bout de quelques minutes, il revint au rez-de-chaussée, son équipement de ski entre les mains.

— Il n'y a rien.

— Le beurre de cacahuètes est encore dessus ?

— Bon sang, Jo, je n'en sais rien !

Il laissa tomber skis, bâtons et chaussures sur le plancher dans un vacarme assourdissant.

— Je n'ai pas regardé d'aussi près. Il fait sombre en bas. Tu as mes DVD de Ken Burns ?

Je fis un geste en direction du salon.

— Fais comme chez toi.

Je lui emboîtai le pas, tout en essayant de me persuader que ce n'était pas pour le plaisir d'observer son corps bronzé et musclé par le tennis et le ski accroupi devant l'étagère, mais juste pour m'assurer qu'il n'emporte pas les DVD de la série *Orgueil et Préjugés* avec Colin Firth et Jennifer Ehle. Il aimait bien Jennifer et sa paire de seins extraordinairement haut perchés. De mon côté, j'aimais surtout les sexes des acteurs, extraordinairement apparents dans leurs pantalons ajustés. J'étais absorbée par la contemplation des fesses de Hugh lorsque celui-ci se retourna, me prenant en flagrant délit.

— En fait, le truc, c'est que... Flowyr et moi, c'est terminé. Tu vois, je t'avais bien dit que c'était juste comme ça. Un accident, disons.

— Un accident ? Tu lui as défoncé l'arrière ?

— Ne commence pas à crier, chérie. Je suis sûr que tu n'as pas envie d'arriver au studio avec un mal de gorge.

— Je t'interdis de m'appeler *chérie* !

Il se redressa d'un bloc — ah, ses fameux quadriceps... —, une pile de DVD à la main.

— Jo, je...

Je ne le laissai pas finir.

— C'est moi qui ai acheté *Shaun of the Dead*, dis-je, en voyant le DVD dépasser du tas.

— Oui, mais c'était pour mon anniversaire, alors il est à moi.

Soudain, l'expression de son visage changea. Il se tut quelques secondes, l'air hésitant.

— Jo, je te demande pardon, dit-il enfin d'une voix à peine audible.

Je te demande pardon... Les quatre mots qu'aucune femme ne s'attend jamais à entendre de la part d'un homme. Je ne parvenais cependant pas à comprendre s'il s'excusait parce qu'il avait « embouti » Flowyr ou parce qu'il embarquait un de mes DVD préférés.

— Je te demande pardon, répéta-t-il.

Je m'assis sur le canapé, et me retrouvai les yeux à la hauteur de sa braguette. Et accessoirement de son sexe, relativement apparent dans son pantalon large.

Il avait demandé pardon...

Si seulement j'avais pu graver cette scène dans la pierre... Hugh se mit à genoux devant moi, posa les DVD au sol et se pencha en avant.

— Je suis désolé. J'ai été tellement malheureux et je sais que tu l'as été, toi aussi. J'ai été stupide. Je...

Tout ça avait un air bien trop familier : Hugh soudainement attentionné et à l'écoute, ses magnifiques yeux aux éclats noisette, ses longs cils, sa bouche, l'ombre de sa barbe de trois jours... Toutes les parties de son visage que je trouvais si sexy, si irrésistibles juste là, à ma portée... Et il s'était excusé, même si je n'étais pas certaine que ça veuille dire grand-chose. Il n'avait donc pas honte ? Il tenait vraiment tant que ça à garder *Shaun of the Dead* ? Et surtout, est-ce que je n'avais pas décidé de le faire sortir (encore une fois) de ma vie, pour le pire et pour le meilleur ?

Si.

Mais...

Je me livrai à une rapide analyse : quand est-ce que j'allais de nouveau avoir la possibilité de coucher avec quelqu'un qui savait ce qu'il faisait et surtout ce qui me plaisait ? Ce serait peut-être une bonne idée de faire des réserves en prévision de la famine à venir ?

Un effluve de son eau de toilette parvint jusqu'à mes narines, ou peut-être ma culotte, je ne

savais pas trop.

Il posa une main sur ma taille et je le laissai faire. Nos visages se penchèrent l'un vers l'autre. Ses lèvres étaient un peu gercées, signe que personne n'avait été là pour lui rappeler de mettre du baume réparateur. Flowyr (*Flowyr !*) lui était peut-être d'une grande utilité sous la couette, mais cette garce était clairement incapable de prendre soin de lui. Ou peut-être qu'elle aimait la rudesse ? La rudesse de la peau, bien sûr...

Mon Dieu ! Voilà que nous étions en train de nous embrasser ! Notre baiser, d'abord poignant et chargé d'émotion, devint rapidement plus sensuel. Nos mains plongeaient sous nos vêtements, repoussaient le tissu, défaisaient les boutons... Nos doigts, nos paumes se pressaient sur nos corps au fur et à mesure que nous familiarisions de nouveau l'un avec l'autre. Hugh avait remonté mon T-shirt jusqu'à mes épaules, dégrafé mon soutien-gorge et sa langue explorait ma bouche et mon cou. Il était si pressant que j'arrivai à peine à le repousser afin de pouvoir ôter mes vêtements. Alors que je me battais avec les plis de mon haut et les bretelles de mon soutien-gorge, je sentis ses mains s'attaquer à la fermeture de mon jean : j'arquai alors les hanches pour lui faciliter la tâche et l'aider à me le retirer.

— C'est Noël avant l'heure cette année, on dirait..., fit-il remarquer en découvrant la culotte qui se cachait sous mon jean.

Certes, j'avais des tonnes de lessive en retard et, ce jour-là, j'avais dû me résoudre à enfiler ma culotte à tête de renne. Les doigts de Hugh étaient en train d'en effleurer les contours et ils ne tardèrent pas à aller s'aventurer sous l'élastique.

Je me jetai sur sa chemise, la déboutonnai et la lui retirai dans une série de gestes désordonnés.

— Retire ton pantalon.

Il se redressa et baissa son pantalon à la vitesse de l'éclair, libérant son sexe. Je touchai mon clitoris à travers le coton de ma culotte. Il envoya valser ses chaussures, son pantalon, et retira également ses chaussettes. C'était moi qui lui avais appris cette leçon : *Retire toujours tes chaussettes, Hugh. Il n'y a rien de plus ridicule qu'un mec en érection avec des chaussettes.*

Il fixa son regard sur mon majeur, le doigt que j'utilisais toujours.

— Vilaine fille, dit-il à voix basse.

J'écartai légèrement les jambes.

— Je ne vois pas du tout de quoi tu parles.

Je glissai à mon tour mon doigt sous le tissu, là où il m'avait caressée et titillée. La tension sexuelle était à son comble. Je mourais d'envie de jouir et j'avais envie qu'il me regarde pendant ce temps-là. Je voulais le sentir en moi, sentir son sexe me posséder, sentir ses doigts et sa langue explorer les parties les plus intimes de mon anatomie.

— Je voudrais...

Mais il mit son sexe dans ma bouche avant que je puisse finir ma phrase. C'était le sort que n'importe quel homme aurait réservé à une vilaine fille qui se serait touchée devant lui et qui, au lieu d'avoir eu la délicatesse de mettre une jolie culotte en dentelle ou de soie, aurait exhibé fièrement sa culotte de Noël en coton (légèrement délavée et élimée par-dessus le marché) avec deux mois d'avance. De plus, j'étais pile à la bonne hauteur et j'avais la bouche entrouverte.

Je laissai échapper une exclamation à la fois surprise et ravie, avant d'appliquer mes mains sur ses fesses agréablement musclées, d'enfouir mon nez dans ses poils et d'enrouler ma langue autour de son sexe. Je savais qu'il adorait ça, qu'il allait grogner et m'attraper par les cheveux, se livrer

consciencieusement à une litanie délicieusement obscène pendant qu'il allait et venait dans ma bouche.

— Oh mon Dieu, oh mon Dieu bébé ce que c'est bon, oh mon Dieu continue, oh mon Dieu fais-moi jouir, oh mon Dieu...

Il avait beau avoir l'air totalement stupide, ça n'empêcha pas mon excitation de monter d'un cran. Je me tortillais, grognais avec lui, tout en me rappelant à l'ordre : il était absolument hors de question que je le laisse jouir dans ma bouche, d'autant plus qu'il ne s'était pas encore préoccupé de me faire plaisir. Mes mains se baladaient, le chatouillaient, le pinçaient, pressaient ses testicules, ses cuisses, ses fesses... De temps à autre, un de mes tétons effleurait sa cuisse musclée, envoyant un signal sans équivoque à mon bas-ventre : *Prépare-toi pour le décollage*. Mais pour le moment, j'en étais réduite à me tortiller et à me frotter contre le tissu rugueux du canapé.

J'eus soudain envie de plus, bien plus, et je me reculai. Nous nous connaissions tellement bien que je n'avais pas besoin de dire quoi que ce soit pour lui faire comprendre que le moment était venu de passer à l'action. A ma grande surprise cependant, Hugh profita de cet instant pour fouiller dans la poche de son pantalon et extraire un préservatif du portefeuille qui s'y trouvait.

Une avalanche de réflexions déferla alors dans mon esprit, tandis qu'il déchirait l'emballage.

Il avait apporté un préservatif.

Et alors, puisque je voulais qu'il me fasse l'amour !

Il avait tout prévu.

Mais c'était plutôt délicat de sa part, après l'épisode du phasme.

Est-ce qu'il avait toujours un préservatif dans son portefeuille ?

Je le regardai l'enfiler et trouvai la scène érotique au possible. J'aurais dû lui demander de faire ça pour moi plus souvent, à l'époque où nous étions ensemble.

Est-ce qu'il avait toujours des préservatifs sur lui, même lorsque nous vivions ensemble ?

Je n'en savais rien. L'important, c'était qu'il était venu ici dans l'objectif de coucher avec moi.

Ou bien est-ce qu'il avait juste l'intention de coucher avec quelqu'un un de ces jours ?

— Hugh...

Il interpréta mon interpellation comme une invitation, et c'en était une en quelque sorte. Une invitation pour que j'arrête de réfléchir.

Ma culotte de Noël alla rejoindre le pantalon, et Hugh se précipita en moi, mes fesses sur le bord du canapé et mes jambes sur ses épaules.

— Ça plaît à mademoiselle ?

— Mademoiselle est ravie.

Mademoiselle était servie sans avoir eu besoin de demander quoi que ce soit, pénétrée, malmenée, exaucée et j'en passe ! C'était tellement bon, familier et grossier à la fois, cette frénésie sexuelle au beau milieu de l'après-midi, avec la porte grande ouverte. Le mieux, dans tout ça, c'était que je n'avais même pas pris la peine de retirer mes chaussettes. Elles appartenaient à Hugh en réalité, mais au vu du trou énorme qui ornait le talon gauche, je doutais qu'il veuille les récupérer.

Il pencha la tête de façon à pouvoir titiller mon téton gauche, puis le droit, décuplant encore mon excitation. Bientôt, j'arrêtai de penser à toutes ces histoires de chaussettes, DVD et autres préservatifs, totalement absorbée par les exercices auxquels sa bouche, ses mains et son sexe se livraient sur moi.

Mon corps se contorsionnait de plaisir, et je finis par atteindre très vite le point de rupture et

jouir, dans un orgasme que Hugh tenta de prolonger autant que possible. Ensuite, il entreprit de se concentrer sur son propre orgasme. Il s'engagea alors dans une série de mouvements saccadés typiques de sa phase « Oh mon Dieu je vais jouir », qui comme toujours ne me firent pas le moindre effet. Au bout de quelques instants de cette routine, il jouit à son tour et s'écroula sur moi dans un grognement, me ratatinant comme une crêpe.

Je caressai son épaule trempée de sueur.

— C'était bien ?

— Euh... Apparemment, je tombe mal... Vous voulez que je revienne plus tard ?

Nous nous figeâmes tous les deux en entendant la voix à l'accent irlandais. Puis Hugh sauta sur ses pieds.

— Qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous foutez là ?

J'attrapai la chemise de Hugh pour m'en couvrir, me rappelant, un peu tard, que j'avais organisé une visite de la maison.

— Patrick... quelque chose, c'est ça ?

Patrick quelque chose, qui se tenait sur le pas de la porte, eut un sourire en coin et cligna des yeux derrière ses lunettes cerclées d'acier.

— Il vaut mieux que je vous laisse.

Il avait beau sembler embarrassé, il ne parvenait pas à cacher son amusement. Alors qu'il détournait le regard, il remarqua ma culotte par terre.

— Et joyeux Noël !

— Bon sang ! bredouilla Hugh.

Je réprimai un rire devant un Hugh outré, dont le sexe pendait piteusement entre les cuisses. Un rire finit néanmoins par m'échapper au moment où le préservatif tomba sur le sol dans un bruit de plastique mouillé.

— C'était qui, ce leprechaun ?

— Il n'y peut rien s'il est irlandais. Il est là pour visiter le studio.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne peux pas rembourser le prêt toute seule.

Pour un professeur d'économie, Hugh n'était parfois pas très malin.

— Mais... tu n'es pas toute seule. Je reviens à la maison.

Il marqua une pause, m'observant d'un air mi-interrogateur, mi-inquiet, puis demanda :

— Je reviens, non ? Je veux dire... après ça...

Il avait décidément la mémoire courte ! Comment pourrais-je effacer de mon esprit ses mensonges et son infidélité ? Lui demander de quitter la maison avait été très difficile, et bien sûr sa présence me manquait. Mais c'était la bonne décision, et il était hors de question que je change d'avis. Avoir eu la faiblesse de recoucher avec lui était bien assez, je n'allais pas en plus le laisser revenir. Il était allé trop loin cette fois-ci et je savais que jamais plus je ne pourrais lui faire confiance.

— Hugh, tu es venu récupérer tes skis et quelques DVD. Et ce n'est certainement pas cette petite partie de jambes en l'air qui va t'autoriser à emménager de nouveau !

Pour couper court à toute discussion, je m'emparai de ma culotte, de mon T-shirt et de mon jean, et commençai à me rhabiller. Mon geste sembla lui faire prendre conscience qu'être nu ne lui donnait aucun avantage et il s'empressa d'attraper ses vêtements.

— Jo, on peut en parler au moins. Je veux dire, on s'aime, toi et moi. Je suis désolé pour... enfin, tu sais bien. Pour tout.

— Non.

A cet instant, Brady fit irruption dans le salon, la queue en l'air, et se mit à renifler le préservatif qui traînait encore sur le sol, comme s'il venait de mettre la patte sur une délicieuse confiserie.

— Ras le bol de ton foutu chat ! râla Hugh alors que Brady tournicotait autour de ses chevilles en ronronnant.

Quelque temps auparavant, Brady avait commencé à croire que *foutu chat* était une alternative à son vrai nom, et depuis, Hugh était devenu son meilleur ami.

— Tu vas devoir te trouver quelqu'un pour vider les pièges à souris...

— Je me débrouillerai. Comme je le fais depuis trois semaines.

Je ramassai la pile de DVD et la lui tendis.

— J'emballerai le reste de tes affaires et je te dirai quand tu peux venir les chercher. Je dois aller travailler maintenant.

— Il faut qu'on parle, répéta-t-il d'un air buté et désespéré qui, dans le temps, m'aurait fait fondre.

— Il n'y a rien à dire, Hugh. Par contre, je voulais te demander quelque chose : depuis quand tu te promènes avec des préservatifs ? Ça te sert souvent ou c'est juste pour les laisser tomber de ta poche pendant les réunions, pour impressionner le doyen ?

J'imaginai tout à fait les membres de la faculté d'économie se donner des accolades et se taper dans le dos — *Alors comme ça, on a eu de la chance ce week-end, Hugh ? C'est vraiment toi le meilleur !* —, le tout sous le regard bienveillant du doyen, véritable sosie d'Alan Greenspan avec son visage ridé et ses lunettes en écaille.

— Ne sois pas ridicule !

Il ramassa le préservatif et se dirigea vers les toilettes.

— Pas dans les toilettes, ça va les bloquer.

Il s'immobilisa et se tourna vers moi, l'air soupçonneux.

— Et comment tu sais ça ?

— Je le sais, c'est tout.

En théorie, n'importe quoi pouvait bloquer les toilettes du premier étage. Il était donc impossible de s'en servir comme d'une poubelle.

— Espèce de garce !

A ma grande surprise, il avait vraiment l'air blessé. Il jeta le préservatif dans une corbeille et se précipita vers la porte sans un mot, ses DVD à la main. Malheureusement, le côté dramatique de sa sortie fut gâché par le fait qu'il dut revenir à l'intérieur pour prendre ses skis.

Une fois Hugh parti, je m'assis sur le canapé, Brady sur les genoux, et écoutai le bruit du moteur de sa voiture qui s'éloignait pour finalement disparaître dans le lointain, sonnait le glas de notre histoire.

Je pleurai un peu, puis me rendis compte que j'étais fatiguée de pleurer pour lui. En même temps, il était difficile de tirer un trait sur trois ans de vie sans verser une petite larme. Brady ronronnait et se laissait câliner, espérant sans doute que ses démonstrations d'affection allaient m'inciter à remplir sa gamelle vide.

Cette belle journée d'automne touchait à sa fin, mais j'avais encore quelque chose à faire avant de partir travailler. Je me rendis dans la cuisine et m'armai d'un couteau, de beurre de cacahuètes, de pinces à barbecue (qui appartenaient à Hugh et que j'allais peut-être oublier de rincer ensuite), d'une paire de gants en caoutchouc et d'une lampe de poche. Je rentrai le bas de mon jean dans mes chaussettes, au cas où quelque chose serait en vie et entreprendrait d'escalader mes chevilles sous le coup de la panique.

Je n'avais pas besoin d'un homme pour ça. Ni pour quoi que ce soit d'autre, d'ailleurs.

* * *

— C'est drôle, vous avez la même voix que la dame de la radio, dit la vendeuse. On a une nouvelle marque de beurre de cacahuètes bio, vous voulez l'essayer ? Il est vraiment délicieux.

C'est parce que c'est moi, la dame de la radio.

— Non merci, celui-là ira très bien.

Au début, et si j'étais d'humeur particulièrement sociable, je répondais en disant que oui, c'était bien moi. Sauf que cet aveu était suivi la plupart du temps d'un regard incrédule et d'un commentaire embarrassant. *Je vous imaginais plus grande... plus âgée... blonde. Je déteste vos collectes de fonds. Pourquoi vous passez autant de Tchaïkovski ? Pourquoi vous ne passez jamais de Tchaïkovski ?* Une fois, j'ai même eu droit à un *Je croyais que vous étiez noire* extrêmement indigné.

Je rangeai mes achats pour souris ainsi que mon sandwich, ma soupe et mes fruits dans mon sac à dos, et enfilai de nouveau mon équipement de vélo : des gants, une cagoule du type de celles particulièrement appréciées par les chasseurs et les violeurs, un casque et enfin une écharpe pour empêcher le froid de passer entre mon bonnet et le col de ma veste. Je n'étais pas la seule : beaucoup de gens en faisaient autant autour de moi et s'emmitouflaient pour affronter le froid, les bras chargés d'aliments bio.

Dans cette ville universitaire bien-pensante du Colorado, il était impensable d'oser parcourir en voiture les trois kilomètres séparant son bureau de son domicile, et je circulais moi-même toujours à vélo.

Il était tout aussi impensable de tuer des souris. Non, vous deviez les capturer avec humanité avant de les relâcher gentiment dans la nature. Peu importe si elles étaient destinées à se faire dévorer par un animal quelconque deux minutes plus tard, tant que c'était naturel. C'était mon petit secret : envoyer les souris au paradis sur une délicieuse note de beurre de cacahuète même s'il n'était pas bio : je n'étais pas aussi sentimentale que ça. Et puis mon souci principal était d'abrégé leur courte vie de rongeurs, pas de l'enrichir.

L'automne s'était définitivement installé, frais et marqué d'une odeur de feu de bois. Ce n'était qu'une question de jours avant que les premières neiges ne commencent à tomber et que je me rende à la station de radio en skis de fond. Bizarrement, les différences entre Hugh et moi quant à nos choix d'activités en hiver ne m'avaient jamais interpellée. Elles étaient pourtant flagrantes : lui préférait le confort des remontées mécaniques et la courte poussée d'adrénaline provoquée par une descente qui ne durait que quelques minutes, tandis que je préférais jouer avec de la cire (oui, bon, je l'avoue... j'ai participé à des ateliers de cire) ou faire de longues balades de ski de fond. J'aimais avoir la possibilité, en fonction de mon humeur, de grimper paresseusement à flanc de montagne en savourant le contact avec la nature ou de monter de manière rapide et athlétique. D'une manière comme d'une

autre, la longue et délicieuse descente était toujours au bout du chemin. On ne peut pas dire qu'on était très compatibles à ce niveau-là.

Alors que nous l'étions totalement sur le plan sexuel. Enfin, presque. Le plus souvent, je préférais les sessions éclairs sur le comptoir de la cuisine, ou dans la douche, ou... Je me tortillai sur ma selle et me demandai s'il était possible d'avoir un orgasme juste en roulant sur les nids-de-poule et les bosses de la route, et si ce n'était pas risqué. Je me voyais déjà sur mon lit d'hôpital, morte de honte en écoutant les infos.

Un important carambolage a eu lieu aujourd'hui sur la piste cyclable de Douglas Pine, impliquant de nombreux vélos. La personne qui serait responsable du crash, Jo Hutchinson, une personnalité locale de la radio qui n'est ni grande ni blonde, a montré des signes de récente excitation sexuelle lors de son examen clinique. Le porte-parole de la gendarmerie a déclaré : « Nous prenons très au sérieux ce genre de conduites, que nous trouvons totalement irresponsables... »

J'ouvris la porte arrière de la station de radio et rentrai mon vélo à l'intérieur. J'étais en avance et d'autres vélos étaient encore là. C'était l'heure du bulletin d'informations. Je l'écoutai d'une oreille distraite tout en me débarrassant de mon équipement. J'avais une heure devant moi avant de prendre l'antenne, et plus tard, aux premières heures du matin, j'avais déjà prévu de m'autoriser mon autre péché mignon, qui n'avait, lui, rien à voir avec le meurtre en série de rongeurs dans la fleur de l'âge.

A ma façon, moi aussi, j'avais été infidèle à Hugh, avec quelqu'un dont je ne connaissais même pas le nom.

Chapitre 2

Je rappelai les titres en provenance de Washington DC, puis parlai brièvement de la météo (la nuit allait être fraîche, avec, le lendemain, une autre parfaite journée automnale). Il était à présent minuit 6, et j'avais la nuit devant moi. La musique se répandit dans le studio, faisant onduler les ondes du moniteur. Tout allait pour le mieux.

Je venais de couper le micro, lorsque la sonnerie du téléphone retentit.

Tiens, il est en avance...

Je baissai le volume des haut-parleurs et retirai mon casque, le cœur battant la chamade, puis j'attrapai le combiné.

— Jo, chérie, tu fais quoi vendredi soir ?

— Kimberly !

En dépit de ma légère déception, j'étais ravie d'entendre la voix de ma meilleure amie, une blonde originaire du Texas qui gérait les collectes de fonds de la radio. Accro à son job et avec une vie sociale de ministre, elle était souvent réveillée à des heures indues — mes heures.

— Je veux te présenter quelqu'un. Un homme, dit-elle avec son plus bel accent texan.

— Bon sang, Kim, la dernière chose dont j'ai envie, c'est bien de rencontrer des hommes !

— Tu devrais, ne serait-ce que par souci écologique. Avec tous ces appareils électriques et vibrants que tu caches dans ta chambre, tu ne rends pas service à l'environnement, tu sais. Ni à toi, d'ailleurs.

La porte du studio s'ouvrit et Jason, le technicien assistant de la station, entra.

— Attends une seconde, Kim...

Je me tournai vers lui et lui souris, juste pour le plaisir de voir son expression timide et d'obtenir un sourire éblouissant en retour.

— Salut, Jason. Tu vas bien ?

— Salut, Jo. Je voulais juste te prévenir que je rentrais chez moi. Il n'y a plus que toi au studio.

— D'accord, merci. Bonne nuit.

Il referma la porte.

— Ah, le délicieux Jason ! roucoula Kimberly. Vous deux, seuls dans la station déserte... A ta place, je le mangerais tout cru.

— Il serait terrifié, le pauvre.

J'y avais néanmoins pensé, à dévorer l'adorable Jason... Svelte jeune homme de vingt et un ans (jeune mais majeur !), queue-de-cheval traditionnelle, jean délavé, chaussures de marche, boucle

d'oreille et barbe de trois jours : un véritable cliché sur pattes ! Il était timide et doux, et certainement délicieux, comme Kimberly se plaisait à me le faire remarquer si souvent.

— Tu ne penses quand même pas qu'il est gay, si ? demanda-t-elle, comme si elle se préparait à passer en revue la liste de ses amants potentiels.

— Non, mais je me demande s'il a des piercings.

— Moi aussi, je me pose tout le temps la question. Bref, l'homme dont je te parlais est aussi très intéressé par la station, ce qui me permettrait de faire d'une pierre deux coups. Il est vraiment très bien, tu sais.

— Pour moi ou pour la station ?

— Pour les deux, chérie. Je sais que tu n'auras aucun mal à trouver quelqu'un pour te remplacer, vendredi soir. Tu trouveras donc une place pour le concert symphonique dans ta boîte mail dès demain.

— J'adooore les hommes avec un gros portefeuille, dis-je en imitant son accent.

— On est deux alors. Avec le billet, tu trouveras une liste des gens que nous allons rencontrer sur place. Apprends leurs noms et sois la plus charmante possible. Je peux te prêter ma jupe noire en taffetas, si tu veux.

— Et tes super talons aiguilles ? demandai-je pleine d'espoir.

J'adorais cette jupe, ses courbes suggestives et la façon dont le tissu dansait au-dessus de mes genoux. Kimberly avait une garde-robe qui débordait de pièces de créateurs, vestige de son passé de jeune première qui avait épousé un roi du pétrole à Dallas, à l'époque où les rois du pétrole roulaient encore sur l'or.

— Bien sûr. Oh ! Et peut-être que tu pourrais l'inviter dans le studio pendant que tu es à l'antenne.

Ça, ça m'étonnerait.

— Pourquoi pas...

La discussion dura encore quelques minutes, durant lesquelles, comme d'habitude ces derniers temps, je lui assurai que ma vie sans Hugh se passait aussi bien que possible. C'est seulement après avoir raccroché que je me rendis compte que je ne lui avais pas raconté l'histoire du leprechaun. Dommage, car elle aurait beaucoup apprécié. Mais il aurait aussi fallu lui dire que j'avais fait l'énorme erreur de laisser Hugh baisser son pantalon.

Ce qui me rappela que je devais absolument prendre une décision quant à la maison. Mais comme je n'avais pas la moindre envie de m'en occuper, je décidai de remettre ça à plus tard. A la place, j'envoyai un e-mail à mon équipe de remplaçants pour leur demander si l'un d'entre eux était disponible pour vendredi soir, et jetai un coup d'œil à la pendule. Une demi-heure avant Schéhérazade.

Il avait intérêt à appeler bientôt !

Je fis le tour de la station et vérifiai que les lumières étaient éteintes et les portes fermées à clé, étant donné que Jason et tous les autres étaient partis. Puis je retournai dans le studio, cet espace silencieux avec ses murs blancs et ses rangées de CD interminables, sa table de mixage et ses moniteurs.

Quand le téléphone sonna de nouveau et que je vis que l'écran indiquait « numéro inconnu », je laissai passer cinq sonneries, en dépit de la règle de la station qui voulait qu'on décroche le téléphone au bout de deux sonneries au maximum (sauf si vous étiez à l'antenne, naturellement).

Je finis par décrocher et répondis d'une voix légèrement endormie.

— Jo ?

Enfin, il était là, prononçant mon nom de sa voix sombre et chaleureuse !

— Oui ?

Je fis semblant de ne pas savoir qui était au bout du fil. En réalité, je sentais déjà poindre l'excitation. L'excitation, mais aussi mes seins sous mon T-shirt.

— Magnifique enregistrement !

— Ravie que ça vous ait plu.

Moi qui avais mis à l'aise des milliers d'auditeurs au cours de ma carrière, voilà que je me sentais timide et nerveuse, et c'était au tour de l'un d'entre eux de s'assurer que j'étais en sécurité — en sécurité et aimée — en sa présence.

Nous parlâmes un peu de musique, nous interrompant pour écouter les accents de la flûte, sa mélodie magique et simple à la fois, tentant de déterminer quelle partie, de la flûte ou du solo de violon qui représentait la voix de Schéhérazade, était la plus transcendante de cette œuvre.

— Vous avez lu *Les Mille et Une Nuits* ? Vous devriez, c'est un recueil merveilleux. Une histoire dans une histoire dans une histoire, un vrai labyrinthe ! C'est une œuvre très sensuelle aussi, même si les traducteurs avaient pris pour habitude de la censurer jusqu'à ses éditions les plus récentes.

Tout en l'écoutant, j'essayais de deviner d'où venait son accent. Ses intonations étaient celles de quelqu'un de Boston, ou d'une personne qui aurait vécu en Angleterre. Il avait parfois la diction précise et saccadée d'un sang bleu bostonien.

Il marqua une pause et j'entendis un bruit sourd dans le lointain.

— Désolé, je remettais une bûche sur le feu. Il fait froid ce soir.

— Les trembles doivent être magnifiques...

Il laissa échapper un petit rire. Il n'allait pas se laisser prendre au piège aussi facilement.

— Oui. Si je me souviens bien, vous avez dit tout à l'heure qu'ils n'allaient pas tarder à commencer à perdre leurs feuilles. Bien tenté. Comment allez-vous ? J'espère que ce salopard de Hugh vous laisse tranquille.

Je lui parlai alors de la visite de Hugh et de celle du leprechaun, dans une version légèrement édulcorée néanmoins. Il rit de bon cœur, lorsque j'employai le terme *en flagrant délit*.

— Il vous observait depuis longtemps ?

— Aucune idée. Il était là depuis le début, si ça se trouve.

— Vous auriez aimé qu'il vous regarde depuis le début ?

— Je n'en sais rien.

Je me laissai aller contre le dossier de ma chaise et observai les vagues sur l'écran des égaliseurs. Nous étions en train de nous aventurer en territoire inconnu. Nous avons déjà flirté et évoqué nos anciennes relations, mais cette fois, la conversation prenait un tour un peu... spécial.

Je m'éclaircis la gorge et m'efforçai d'adopter un ton détaché.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Est-ce que ça m'aurait plu de savoir sur le moment qu'il était en train de regarder, ou est-ce que ça m'aurait plu de l'apprendre après ? Mince, je n'avais pas vu l'heure ! Je dois y aller, monsieur D., rappelez-moi dans vingt minutes.

Monsieur D. J'avais commencé à l'appeler ainsi un soir où j'avais essayé d'en savoir plus sur lui : sans dévoiler son âge, il avait avoué être plus âgé que moi et assez vieux jeu. « Des décennies,

ma chère. Vous préféreriez ne pas le savoir », m'avait-il dit. Je ne savais si je devais le croire ou non. Il m'avait appelée *mademoiselle Hutchinson* pendant au moins douze coups de fil, et j'avais trouvé ça délicieusement pervers. Comme si, en le laissant m'appeler de la sorte, je l'avais autorisé à m'attacher et à me donner la fessée, ou que j'avais porté un uniforme de soubrette, voire les deux à la fois. J'aimais cette formalité, qui me rappelait la relation entre Rochester et Jane Eyre. Je savais qu'il vivait quelque part dans la zone de diffusion de la station et qu'il était l'un de nos bienfaiteurs, mais par le biais d'une association. Il m'était donc impossible de remonter jusqu'à lui. J'adorais sa voix, sa façon de parler des livres qu'il avait lus, des pays qu'il avait visités, et notre enthousiasme, lorsque nous découvriions que nous aimions bien le même auteur. Nous étions tous deux passionnés de montagne, d'endroits isolés, en altitude.

Au cours des six derniers mois, alors que ma relation avec Hugh n'avait cessé de se dégrader, monsieur D., lui, avait été un appui constant. Petit à petit, il était devenu un ami, un confident auquel je pouvais tout dire. Parfois, j'avais envie de le rencontrer, mais le risque existait que nous soyons tous les deux déçus. Peut-être que cette relation ne pouvait perdurer qu'à distance, dans un monde où nous pouvions nous montrer sous notre meilleur jour et dissimuler nos travers et nos défauts. Néanmoins, il faisait naître en moi de nouveaux désirs, l'envie de partir à l'aventure, de faire de nouvelles expériences, de devenir une version féminine de Sinbad (le bateau en moins) qui explorerait et découvrirait qu'une histoire peut mener à une autre histoire, qui peut elle-même mener à une autre histoire, etc.

De nouveau à l'antenne, la lumière rouge brillant à l'extérieur du studio et baignant la pièce dans une douce lueur, je répétai les informations du dernier enregistrement et annonçai la suite de la programmation, l'heure, la température extérieure... « J'espère que vous passez une agréable soirée en notre compagnie. Dans un moment, nous écouterons l'intégralité des *Variations Goldberg* de Bach, mais tout d'abord, un court morceau de Stravinski... »

Puis la lumière s'éteignit. Elle se rallumerait de nouveau à 1 heure du matin. J'avais parlé brièvement de l'émission nationale du matin, qui allait être interrompue régulièrement par des flashes info locaux et la météo. J'avais espéré que les auditeurs réveillés à cette heure-là — les amants esseulés, les insomniaques, les jeunes parents ou les étudiants en période de révision — trouveraient le sommeil d'ici là.

J'avais lancé les mouvements de Bach, qui, s'ils étaient une vraie berceuse pour la plupart des gens, me donnaient toujours envie de sauter de ma chaise et me mettre à danser.

La sonnerie du téléphone retentit de nouveau, pile à l'heure.

— Quarante minutes de génie et de vous. Où en étions-nous ? Ah oui. Le visiteur surprise...

— Je ne suis pas certaine qu'il ait trouvé ça très excitant.

— Je suis persuadé du contraire.

— Vous aimez bien regarder les gens faire l'amour ?

Nous étions désormais clairement lancés sur le sujet du sexe et c'était moi qui avais ouvert le feu. Monsieur D., avec son talent pour les questions détournées, gloussa.

— Joyeux Noël. Enfin, je suppose que vous avez changé de sous-vêtements, ajouta-t-il après une pause. Vous voulez m'en parler ?

— Vous voulez que je vous dise ce que je porte ?

Sa demande me prit par surprise, et surtout, elle ne me parut pas très distinguée. Ce n'était pas le genre de requêtes auxquelles je m'attendais de sa part...

Je ne pus m'empêcher de me demander s'il était déjà en train de se caresser et s'il n'était pas juste à la recherche d'un accélérateur de plaisir. J'étais étonnée, même si c'étaient nos secrets partagés, nos histoires, notre parcours respectif et notre intimité croissante qui nous avaient amenés là où nous en étions. La possibilité de donner cette tournure à notre relation m'effrayait un peu, car je ne souhaitais pas gâcher ce que nous avions. Mais en même temps, quelque chose en moi me disait que, si les choses tournaient mal, il serait possible de faire marche arrière, de revenir avant cet étrange moment et de retrouver notre amitié complice habituelle, comme si nous n'avions jamais entrepris ce voyage.

— Ça me semble être une approche plutôt ordinaire.

Une approche plutôt ordinaire.

— C'est une façon de voir les choses.

— C'est la première fois que je fais quelque chose comme ça. Je suis un peu gêné, pour être honnête, dit-il d'une voix soudain hésitante.

Il n'était pas le seul. J'étais follement excitée, mais aussi un peu effrayée. J'avais les mains froides et je transpirais légèrement. Mais j'allais le faire.

Je mis le haut-parleur et reposai le combiné sur son support.

— Très bien. Pas de problème. Je porte un jean et un T-shirt noir. Ou, plutôt, je portais. J'ai retiré mon T-shirt. Ma peau a l'air très pâle car il fait presque noir dans le studio. Vous entendez la fermeture Eclair ? Je suis en train de retirer mon jean. Je ne porte jamais de chaussures quand je suis ici.

— J'entends le bruissement du tissu.

— Je porte des sous-vêtements rouges en dentelle.

— Vraiment, Jo ? Inutile de me mentir.

Sa voix s'était faite sévère et triste.

— Je sais bien comment sont les hommes mais... soyez honnête, s'il vous plaît.

Je sentis des larmes me monter aux yeux.

— Je ne mens pas.

J'ai avalé ma salive, avec l'impression d'être une enfant qu'on grondait.

— Je porte toujours de jolis sous-vêtements pour vous. Parce que je veux que vous ayez envie de moi.

— Toujours ?

— J'ai commencé après nos deux premières conversations, quand j'ai compris que vous n'alliez pas me dire qui vous étiez. Parce que c'est tout ce que je peux vous donner.

— Pardon d'avoir douté de votre sincérité, Jo. Et merci beaucoup. C'est vraiment très généreux de votre part.

Le ton de sa voix avait changé de nouveau, pour devenir plus grave et posé.

— Parlez-moi de ces sous-vêtements en dentelle rouge...

— Le soutien-gorge recouvre la moitié de ma poitrine. Mes seins pointent sous la dentelle. Je suis en train de les caresser.

En fait, je ne savais pas ce qu'il fallait que je dise. Je voulais qu'il me trouve attirante, excitante, et en même temps je ne voulais pas avoir l'air d'une vulgaire prostituée.

— Continuez...

— Je porte un shorty, vous savez ce que c'est ? Un genre de boxer... Il monte jusqu'en dessous

du nombril et descend jusqu'en haut des cuisses. Il est aussi en dentelle. Mes poils dépassent un petit peu, et je peux les voir à travers.

— Ils doivent être foncés. J'ai vu votre photo sur le site internet de la station.

Ma photo figurait effectivement sur le site web de la radio, et on remarquait tout de suite la couleur ébène de mes cheveux, qui tranchait avec la blancheur de mon visage.

— On ne voit pourtant pas mes poils pubiens sur cette photo ! répondis-je en riant.

Il rit, lui aussi, et l'espace d'un instant, nous fûmes de nouveau à l'aise l'un avec l'autre.

— C'est comme ça que je les imagine. Vous semblez intelligente et brillante sur cette photo, pleine de vie. Sensuelle aussi. Je vous imagine petite et très élancée, athlétique. Vos yeux sont de quelle couleur ?

— Je suis en train de me déshabiller pour vous et vous voulez connaître la couleur de mes yeux ?

— S'il vous plaît, ne rendez pas les choses encore plus compliquées. Je me sens suffisamment humilié comme ça.

— Je vous demande pardon. Je dis n'importe quoi quand je suis nerveuse. J'ai les yeux gris, mais il arrive que leur couleur change en fonction de ce que je porte et qu'ils aient l'air verts ou bleus.

— Dites-moi comment sont vos seins...

Je me redressai sur mon siège, les jambes légèrement écartées.

— Ils ne sont pas très gros. Mes tétons sont roses et mes seins très sensibles. J'adore qu'on les caresse, qu'on les embrasse.

Sa respiration se fit plus bruyante et s'accéléra presque imperceptiblement.

— Je peux vous toucher ?

— Oui. Où ça ?

— Je prends vos seins en coupe dans mes mains et je les caresse. Je sens vos tétons durcir contre mes paumes.

— J'adore ça ! Je peux baisser votre braguette ?

J'étais presque sûre qu'il ne m'avait pas attendue pour le faire et qu'il était déjà en train de se masturber. Je me demandai alors de quoi il avait l'air, en cet instant. Avait-il les yeux posés sur sa main qui allait et venait sur son sexe, ou au contraire les yeux fermés ? Était-il en train de sourire ? Le fait de ne pas savoir à quoi il ressemblait m'obsédait, tout en m'excitant plus encore.

— Pas tout de suite. Laissez-moi m'occuper de vous... Je veux explorer votre corps, Jo, vous donner du plaisir. Je caresse doucement votre nombril. Retirez votre soutien-gorge... Voilà, parfait. Je remonte sur votre poitrine, presse vos seins dans mes mains. J'ai envie de les lécher.

— Je peux le sentir entre mes cuisses.

Mon Dieu, ce que j'étais vulgaire ! Je sentis mon visage s'enflammer, rouge de honte.

— C'est précisément vers cette zone que j'allais me diriger. Vous voulez bien ? Retirez donc ce beau shorty, ma chérie... J'embrasse l'intérieur de vos cuisses, là où votre peau est douce et soyeuse. Je peux vous sentir. Vous êtes gonflée de désir, tremblante d'excitation. Votre clitoris est aussi dur que le bout de vos seins.

Ma peau brillait doucement dans la lumière tamisée du studio, et mes mains vagabondaient sur ma poitrine, mon ventre, mon entrejambe.

— J'aimerais tellement que vous puissiez me goûter... Et j'aimerais tellement vous caresser,

passer ma langue sur vos lèvres, votre torse, votre sexe... Partout... Je veux vous faire jouir.

— Moi aussi, je veux vous faire jouir, vous entendre gémir et crier. Touchez-vous entre les cuisses et imaginez que je joue avec vos tétons pendant ce temps. Que je les mordille, les pince doucement... Vous aimez ça ?

Je sentis tout mon corps se contracter.

— Jouissez, murmura-t-il. Pour moi, pour vous. Je veux vous entendre jouir, maintenant.

J'étais déjà débordante de désir et ses mots me menèrent à la jouissance, dans un orgasme si puissant qu'il en fut presque douloureux. Je m'accrochai à l'accoudoir de mon fauteuil par peur de me retrouver à terre sous l'effet du choc, presque effrayée par l'intensité de cet orgasme, mais aussi désireuse qu'il se prolonge. A bout de souffle, je tentai de retrouver mon calme.

— Magnifique.

Sa voix était un murmure. Avait-il joui lui aussi ? J'espérais que non. Je voulais partager ce moment avec lui.

— Vous avez... ?

— Non. Désolé.

— Laissez-moi vous aider.

Peut-être qu'il était encore gêné ou timide.

— Votre propre plaisir ne vous suffit pas ?

Je l'imaginai, seul dans l'obscurité de sa grande maison sur les hauteurs. Il avait sûrement ajusté son rythme au mien, ralentissant le mouvement de sa main pour mieux répondre à mes désirs, reléguant son propre plaisir au second plan.

— Bien, dit-il en s'éclaircissant la gorge. Et maintenant ?

Chapitre 3

A la fin d'un passage à l'antenne, l'usage veut que le présentateur qui vient de finir son émission range le studio, afin que tout soit en ordre pour celui qui prend la relève.

Après avoir terminé mon programme de la nuit, je m'assurai donc qu'aucun sous-vêtement ne traînait dans les parages, remis les CD en ordre sur les étagères et préparai ceux que la présentatrice du matin allait utiliser au début de son programme. Je mis également en place le satellite pour les infos matinales. Je savais que Gwen l'aurait fait de toute façon, mais j'avais pris l'habitude de le faire pour elle, geste de courtoisie tacite entre collègues. Je consultai ma boîte mail une dernière fois et constatai que j'avais deux nouveaux messages : l'un venait de Julie, fine connaisseuse en musique classique, qui disait qu'elle serait ravie de me remplacer vendredi soir, à condition qu'elle soit rentrée chez elle à minuit. Parfait ! Je pouvais très bien revenir assurer la fin de l'émission, après la soirée.

L'autre e-mail venait du leprechaun, comme l'avait appelé Hugh. Je n'avais pourtant rien remarqué chez lui qui ressemblât à des chaussures à boucles ou un grand chapeau vert. Je me rappelais vaguement un homme de taille moyenne, assez svelte, avec des cheveux cuivrés et des lunettes en acier. Il avait aussi un bouc qui, dans mes souvenirs, m'avait paru plutôt bizarre. Par contre, je me souvenais très clairement de son ton amusé et de l'accent irlandais dans sa voix.

Je suis toujours intéressé par l'appartement, si toutefois il est encore disponible. Merci de bien vouloir me dire quand il serait possible de venir le visiter.

Pas un mot concernant des sous-vêtements éparpillés ou le spectacle de sa future propriétaire se faisant culbuter sur le canapé. Quel gentleman ! Je décidai de lui répondre une fois rentrée à la maison.

J'enfilai ma tenue de cycliste, éteignis toutes les lumières et activai l'alarme. En quelques minutes j'étais dehors, dans le froid de la nuit. Les étoiles brillaient de tout leur éclat dans la noirceur du ciel d'automne.

Est-ce que monsieur D. pouvait voir les étoiles depuis chez lui ? Ou bien vivait-il au milieu des arbres ? Quelque chose me disait qu'il devait vivre dans une sorte de cabane de bûcheron tout en haut de la montagne, sans même un sol en dur ou un fourneau à bois.

J'appuyai avec force sur les pédales et grimpai la colline sans ménager mes efforts. Il faisait nuit noire, mais je n'avais pas peur : dans cette ville, il y avait toujours des cyclistes sur la route à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, et les conducteurs d'autres véhicules étaient toujours très

vigilants. Sur le trajet, je me mis à réfléchir à la location de l'appartement, aux souris dans le sous-sol et à toutes sortes de considérations bassement domestiques. Tout ce qui pouvait m'occuper l'esprit et m'empêcher de penser à la proposition de monsieur D.

* * *

Après avoir répondu à l'e-mail de Patrick en lui disant qu'il pouvait venir quand il le voulait à partir de 15 heures le lendemain, je me mis au lit, mais fus incapable de trouver le sommeil. Je me relevai et errai alors dans la maison, qui semblait décidément bien vide maintenant que Hugh était parti. Après de longues minutes passées à tourner en rond, je dus me rendre à l'évidence et affronter la question qui me tourmentait : est-ce que j'avais pris la bonne décision concernant monsieur D. ? J'avais plutôt intérêt, car je ne pouvais plus revenir en arrière.

Cet homme, qui s'était montré si vague et si discret pendant des mois, voulait à présent me rencontrer... Il avait donc suffi d'un orgasme — le mien, d'après ses dires, même si je n'étais pas sûre de pouvoir le croire — pour qu'il change complètement d'avis ?

J'étais à la fois embarrassée et en colère. Je m'étais caressée, j'avais gémi, je lui avais dit toutes ces choses au téléphone, bravant ma timidité et ma pudeur, alors que, dans le fond, il m'était totalement inconnu. J'avais partagé quelque chose d'extrêmement intime avec quelqu'un qui ne m'avait pas rendu la pareille. Je m'étais donnée en spectacle, en quelque sorte, et ce constat me mettait hors de moi.

— Mais enfin, Jo, m'avait-il dit à l'issue de notre conversation, bien sûr que nous devrions nous rencontrer !

— Non.

— Je n'ai jamais partagé autant de choses avec une femme. Pas même lorsque j'étais marié.

— Vous ne savez rien de moi. Nous ne sommes qu'un fantasme l'un pour l'autre, et je pense que ça vaut mieux pour tout le monde que ça n'aille pas plus loin.

— Ne me rejetez pas, Jo. Je comprends que vous soyez triste et sur la défensive après ce qui s'est passé avec Hugh, mais...

Je l'avais aussitôt interrompu :

— Qu'est-ce qui vous dit que je n'ai pas inventé Hugh de toutes pièces ? De toute façon, ça n'a rien à voir avec lui. Il s'agit de vous et moi. Réfléchissez, monsieur D. Je ne connais même pas votre nom. On ne peut pas dire que vous ayez été très honnête avec moi.

— C'est donc ça ? Vous voulez connaître mon nom ? Eh bien, je m'appelle...

— Taisez-vous ! Je ne veux pas le savoir.

J'étais aussi essoufflée que si j'avais couru un marathon.

— Jo, qu'est-ce que vous voulez, alors ?

Sa voix était douce, mâtinée de tristesse.

Je ne sais pas. Vous. Peut-être.

Murée dans le silence, je m'étais mise à passer en revue tous les hommes que j'avais aimés et qui avaient prétendu m'aimer en retour. Je m'étais remémoré les erreurs, les infidélités, l'indifférence. Je m'étais rappelé les nuits où je poussais Hugh de l'autre côté du lit en ayant le sentiment d'étouffer. Des moments, aussi, où je tendais la main vers lui, submergée par la solitude et le regret, et de ses grognements agacés tandis qu'il la repoussait.

Est-ce que toutes les relations finissaient ainsi ? Je ne voulais plus m'aventurer sur ce chemin trop familier. Je n'avais plus le courage de tenter cette expérience, ou tout du moins je n'étais pas prête à recommencer. Pas encore. Au fond de moi, je savais que je finirais par retrouver l'envie de prendre ce risque, mais c'était trop tôt. La blessure était encore trop douloureuse et la déception causée par l'infidélité de Hugh trop amère.

— Je pense que tout cela est une très mauvaise idée. Je suis désolée. Nous devrions nous dire au revoir..., avais-je fini par répondre.

Et c'est ce qui était arrivé. Ses derniers mots résonnaient encore dans ma tête.

— Très bien. Je suis désolé, Jo.

Un déclic, puis le silence.

J'avais perdu un ami.

* * *

Après avoir visité l'appartement situé sur Yale Drive, Patrick informa Jo Hutchinson qu'il le prenait, si elle-même était disposée à l'accepter comme locataire. Il était presque certain que c'était ce qui allait se passer : elle connaissait une de ses références, ce qu'il avait envie d'interpréter comme un signe positif envoyé par le destin.

L'appartement, construit au-dessus d'un garage, était de dimensions modestes. C'était l'illustration parfaite de ce que les Américains appelaient un studio et de ce que lui appelait une chambre meublée : une grande pièce dotée d'un coin cuisine minuscule et d'une salle de bains. Il y avait un escalier extérieur ainsi qu'une porte qui menait à la maison, et Jo lui avait proposé d'utiliser le lave-linge séchant au sous-sol ainsi que sa grande cuisine, si la sienne ne suffisait pas à satisfaire ses ambitions de chef cuisinier. Il lui avait alors dit qu'il lui arrivait de se réveiller de bon matin pour préparer et cuire une douzaine de miches de pain. A en juger par son regard, elle n'avait pas compris qu'il s'agissait d'une plaisanterie.

Elle passa les cinq premières minutes de leur entrevue à observer son menton, puis finit par lui dire qu'il avait bien fait de raser son bouc. Etant donné ce à quoi elle était occupée, lorsqu'il l'avait vue la veille, il se sentit flatté qu'elle ait remarqué ce détail. Il se lança dans une explication interminable sur la façon dont il taillait sa barbe, mais la seule chose à laquelle il pensa durant l'intégralité de son monologue, c'était à quel point il regrettait de ne pas avoir mieux regardé ses seins la veille.

Il l'aimait bien, même si elle semblait un peu excentrique. Il avait l'impression qu'ils pouvaient bien s'entendre, malgré le léger malaise qui flottait entre eux, surtout de son côté à lui. Il l'avait vue nue, tout de même ! Aujourd'hui, elle était pieds et jambes nus, et portait une robe bleue sans forme, probablement fabriquée à partir de chanvre, de tofu ou de compost, comme les vêtements de la plupart des habitants de la ville. Il aimait son corps svelte, ses cheveux bruns et courts, dont on ne savait dire si leur effet un peu en bataille était l'œuvre d'un coiffeur hors de prix ou le résultat d'une coupe ratée.

Son physique était différent de ce qu'il avait imaginé en l'entendant à la radio : elle était plus jeune qu'il ne l'aurait cru, proche de la trentaine, comme lui. Sa voix était très sexy et il lui confia qu'il aimait beaucoup la musique qu'elle passait, même s'il ne la connaissait pas toujours.

— Ça vous plaît d'être DJ ?

— Je ne suis pas DJ, je suis directrice musicale. Je choisis la musique qui passe pendant l'émission. La partie animation à l'antenne n'est qu'un aspect minoritaire de mon travail.

Il eut l'impression d'être corrigé par une maîtresse d'école. Pour quelqu'un qui exerçait un métier un peu technique, tout comme lui, et qui avait l'air de débarquer d'une autre planète, elle avait néanmoins les pieds sur terre lorsqu'il s'agissait de questions immobilières, et elle le renseigna dans le moindre détail lorsqu'il l'interrogea sur l'assurance et l'accès au câble.

Après qu'elle lui eut fait visiter le sous-sol, ils revinrent au rez-de-chaussée et passèrent dans la cuisine. Elle lui servit une tasse de café avant de se plonger dans l'examen de son dossier.

— Alors comme ça, vous êtes concepteur web ?

— Oui. Je travaillerai de la maison. J'espère que ce n'est pas un problème ?

— Absolument pas. On ne se verra pas beaucoup, en général je dors pendant la journée. Vous utilisez quel genre d'ordinateur ? J'ai un Mac, un portable. Je ne pourrais plus m'en passer !

— J'adore les Mac, moi aussi. J'ai trois portables et six écrans. Je pourrai vous montrer mon installation, si vous voulez.

Il s'interrompit en songeant qu'il avait l'air vantard, un peu comme s'il avait entrepris d'agiter son sexe devant elle pour lui prouver qu'il était plus gros que celui de son ex (ce qui était le cas, mais passons...).

Il lui parla brièvement de son divorce en cours et du fait que sa future ex-femme et lui avaient décidé qu'il irait vivre ailleurs jusqu'à ce qu'elle ait fini son master et qu'ils puissent vendre la maison. Elle hocha la tête avec sympathie, ce qui lui donna aussitôt envie de se confier davantage et de lui raconter à quel point, en dépit des apparences, il était déprimé, en manque d'affection et de contact physique. Mais il se retint, se bornant à lui expliquer qu'il était financièrement stable et indépendant, responsable, discret, en bref qu'il avait toutes les qualités du parfait locataire.

Tandis qu'ils parlaient, il ne put s'empêcher de réfléchir à différents stratagèmes susceptibles de la faire se pencher, afin qu'il puisse regarder sous sa robe, tout en se sentant un peu ridicule. Est-ce que les femmes sacrifiaient autant de temps et d'énergie à regarder les braguettes des hommes ou leurs jambes lorsqu'ils étaient en short ? Elise lui avait dit un jour que, la gent masculine étant en général toujours vautrée dans un fauteuil ou un canapé, il n'était pas bien compliqué de remarquer ou de décider d'ignorer le sexe ballant d'un homme.

A un moment, elle adopta une pose qu'il trouva légèrement suggestive, se tenant sur une seule jambe, son autre pied appuyé contre son genou, comme si elle était dans un cours de yoga. Elle avait vraiment des jambes superbes... Dans cette ville, si vous n'étiez pas amateur de yoga ou de gym Pilates, vous preniez le risque d'être mis au ban de la société. Cela dit, lui-même ne pratiquait ni l'une ni l'autre de ces activités. Il soupçonnait l'existence d'une milice spéciale, une sorte de police du yoga, qui entraît à l'improviste chez les habitants pour s'assurer qu'ils n'avaient pas séché les cours.

Une fois qu'il eut fait le tour de toutes les questions qu'il souhaitait lui poser (quant à la maison, du moins), elle le raccompagna à la porte d'entrée. Ils se serrèrent la main pour se dire au revoir, et elle lui assura qu'elle lui écrirait rapidement pour l'informer de sa décision.

Tandis qu'il s'éloignait au volant de sa voiture, il décréta qu'il devait absolument oublier qu'il l'avait surprise nue, et arrêter d'imaginer ses performances sous la couette, même s'il la soupçonnait d'être plutôt douée. En même temps, ce n'était vraiment pas sa faute ! Il avait entendu des grognements et des gémissements, et cru que quelqu'un était blessé. Il avait donc décidé de jeter un

coup d'œil par la porte ouverte, et la première chose qu'il avait vue, c'était sa culotte de Noël.

Bon, pour la suite, il y avait *peut-être* une part légèrement plus importante de responsabilité de sa part. Il avait passé cinq bonnes minutes à les observer, épiant leur coït pourtant totalement dépourvu d'imagination, fou d'excitation à la vue du sexe qui allait et venait en elle. Non pas que les sexes masculins l'intéressaient en général, mais la façon dont elle s'était ouverte pour l'accueillir, dévoilant son sexe rose et brillant sous sa toison sombre, l'avait émoustillé au plus haut point, comme si elle avait été l'actrice principale d'un film porno tourné spécialement pour lui.

Mais assez pensé à ça ! Cette location constituait un arrangement professionnel, point final. Il aurait dû être content et soulagé d'avoir trouvé un endroit où vivre ; pourtant, il ne ressentait rien d'autre que de la tristesse. Il avait hâte de s'éloigner d'Elise tout en redoutant le moment où leur séparation deviendrait effective. Déménager. Se dire au revoir. Savoir qu'à partir de ce moment leurs relations ne seraient plus que juridiques. Les larmes. Tout au moins les siennes, à défaut de celles d'Elise.

Comment avaient-ils pu en arriver là ?

* * *

Le jeudi soir, nous nous sommes retrouvés à la radio pour une réunion : deux animateurs à plein-temps, une poignée de remplaçants et de volontaires, et moi. Je leur fis un résumé des dernières nouvelles concernant la station, et les félicitai pour la rapidité avec laquelle ils avaient relié un important sujet d'actualité la semaine précédente, comme Neil me l'avait demandé. Je fis semblant de ne pas remarquer les roulements d'yeux et les sourires narquois.

En plus d'être mon patron, Neil était également le directeur de la programmation. Si parfois il me faisait de la peine, la plupart du temps, il me tapait sur les nerfs. Il venait de la télévision et, avec Kimberly, nous nous moquions souvent de son amour pour les costumes et les coupes de cheveux hors de prix, ainsi que de son ambition un peu trop affichée. Il n'y connaissait pas grand-chose en musique, ce qui posait un réel problème, tout comme son incapacité à prononcer le nom des compositeurs, les rares fois où il était à l'antenne. Lors de réunions de service, il adorait faire de longs discours nostalgiques sur les talk-shows et les journaux télévisés.

Une fois la réunion terminée, je regagnai mon bureau, sur lequel je trouvai un sac de vêtements : Kimberly, la fée des vêtements de créateurs, était passée par là, laissant derrière elle la jupe et les chaussures qu'elle m'avait promises, ainsi qu'un dossier qui contenait absolument tous les détails concernant les invités de la soirée, à l'exception peut-être de leurs mensurations. Mon cavalier était Willis Scott III, l'une de nos pseudo-têtes couronnées locales. Il avait environ trente-cinq ans et était à la tête d'une agence immobilière. Je bâillai d'ennui en consultant la liste des écoles qu'il avait fréquentées, ses diplômes, ses loisirs et ses actions caritatives.

En haut de la première page, de sa belle écriture ronde et soignée de fille de bonne famille, Kimberly avait rédigé une liste d'instructions à mon intention :

« Epilation. Va dans le salon Azure Sky et dis-leur que tu viens de ma part.

Pas d'ail.

Interdiction de dire trop de gros mots.

Interdiction de critiquer l'orchestre.

Interdiction de te couper les cheveux toi-même comme la dernière fois. »

Elle avait en outre mis un smiley au-dessus du *i* de son prénom, juste pour m'énervé.

M'épiler ? Elle plaisantait ? J'espérai qu'elle voulait juste dire les mollets et les aisselles, que j'avais effectivement tendance à négliger à cette période de l'année.

Je jetai un rapide coup d'œil au reste de mon courrier, mais il ne contenait rien d'intéressant et la plupart des lettres atterrirent dans la corbeille à papier. Une lettre cependant attira mon attention : elle avait dû être déposée en personne car seul mon nom figurait sur l'enveloppe. Elle devait sûrement venir de monsieur D.... Je mourais d'envie de l'ouvrir, mais après notre dernière conversation, j'avais peur. Nous nous étions fait du mal et je redoutais ce qu'elle pouvait contenir.

Après une hésitation interminable, je me décidai à la décacheter. Elle contenait une unique feuille, sur laquelle figuraient quatre mots.

« Vous me manquez déjà. »

En dessous figuraient un numéro de téléphone et une adresse e-mail.

Je retournai la feuille, tout en sachant pertinemment qu'il n'y avait rien au verso. Est-ce que cette laconique missive m'était réellement destinée ? De toute évidence oui, puisqu'il y avait mon nom sur l'enveloppe, et dans la même police que celle utilisée pour le message. J'étais déçue qu'il l'ait tapée à l'ordinateur et non pas écrite à la main, si toutefois la lettre était bien de lui. Elle l'était, c'était certain. De qui aurait-elle pu venir, sinon ?

J'aurais pu l'appeler... Je gardai la feuille à la main, indécise. Le doute me tenait encore quant à l'expéditeur. Après tout, plus personne n'avait réellement de vie privée à notre époque. Vivre dans l'anonymat le plus complet n'était plus qu'un lointain souvenir : mon numéro de téléphone était peut-être sur liste rouge, mais le reste des informations me concernant figurait sans doute dans d'innombrables bases de données que n'importe qui pouvait trouver sans difficulté. Et j'étais loin d'être la seule dans cette situation.

A cette pensée, je chiffonnai la feuille et la jetai à la poubelle, pour la récupérer aussitôt, l'étaler sur le bureau et la défroisser en la lissant avec mes paumes. Il existait un moyen très simple de lever le doute : il me suffisait d'appeler le numéro en bas de la page. Après tout, rien ne garantissait que la lettre vienne effectivement de monsieur D. De nombreux auditeurs parlaient du principe qu'une femme animatrice radio faisait ce job pour trouver un homme, et ils pensaient tous être l'heureux élu. Ils envoyaient des photos, certains avec leur chat ou leur chien. D'autres, courageux anonymes, préféraient rester à visage découvert et se contentaient d'envoyer un cliché de leur sexe en érection. Certains, encore, envoyaient leur CV, ou de longues missives décousues dans lesquelles ils m'expliquaient comment nous aurions pu être des âmes sœurs dans l'Angleterre du roi Arthur. Les femmes présentatrices attiraient les cas sociaux tristes et solitaires, et c'était à peu près tout.

J'étais néanmoins incapable de me résoudre à composer le numéro, et finis par ranger la feuille dans un tiroir, à l'abri des regards indiscrets, surtout du mien.

* * *

— Tu es resplendissante ! Tout s'est bien passé chez Azure Sky ?

Kimberly était penchée en avant et examinait son rouge à lèvres dans le miroir des toilettes des dames.

— Oui, très bien.

Un des rasoirs jetables que Hugh avait oubliés dans un tiroir de la salle de bains avait parfaitement fait l'affaire.

— Sois gentille avec lui, surtout.

— Quand tu parles comme ça, on croirait vraiment une maquerelle du Texas !

Je coinçai mon petit sac argenté sous mon bras, réarrangeai mon châle et priai pour que mes tétons se tiennent tranquilles. Je ne portais pas de soutien-gorge à cause de la forme de mon haut, un dos nu gris de soie déniché lors d'une braderie. Le taffetas de la jupe bruissait délicieusement autour de mes genoux. Pour compléter ma panoplie de fille de joie de la radio, je portais des bas noirs ornés d'une couture sur l'arrière de la jambe, ainsi qu'une paire d'imposantes boucles d'oreilles pendantes en diamants (des faux, naturellement).

Kimberly m'attrapa par le coude et m'entraîna vers la sortie, telle une tornade blonde.

— Vous avez le droit de garder le silence. Tout ce que vous...

— Tordant !

Elle me fit traverser l'entrée, où l'assistance était en train de se dégourdir les jambes pendant l'entracte. Des chefs d'entreprise d'âge moyen à l'air distingué côtoyaient quelques hippies sur le retour ainsi que des auditeurs plus jeunes en jean et chaussures de randonnée. Le moins que l'on pouvait dire, c'est que le public était varié.

Nous nous approchâmes d'un groupe dont chaque membre avait une coupe de champagne à la main : Bill, notre responsable de station, était parmi eux, ainsi que le directeur administratif de la symphonie. Kimberly fit les présentations, et c'est ainsi que je fis la connaissance de Willis Scott III.

La caricature du type d'homme qui plaisait à Kimberly : les cheveux sombres, très légèrement poivre et sel, le physique avantageux, avec une coupe de cheveux, un costume et une eau de toilette qui coûtaient sûrement la peau des fesses. De mon côté, je les préférais en jean délavé ou en short.

— Je suis étonné que vous appréciez ce genre de soirées, me dit-il.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que vous passez vos journées à écouter de la musique classique.

— Pas tant que ça. Il y a beaucoup de choses à faire pendant les morceaux, vous savez.

Comme s'adonner aux joies du téléphone rose, par exemple.

— Ça a l'air fascinant.

Je hochai la tête, à la recherche de quelque chose de spirituel à répondre. En manque d'inspiration, j'optai pour une banalité.

— Parlez-moi de ce que vous faites.

Willis était visiblement le genre d'homme qui adorait parler de lui, car il ne se fit pas prier. Il partit dans un exposé animé à base de taux de primes d'intérêt et de valeur résiduelle, insistant sur le fait que c'était le moment idéal pour investir dans l'immobilier. Je me cramponnai à ma coupe de champagne comme à une planche de salut, tout en m'efforçant de paraître passionnée et intelligente.

— J'ai un nouveau projet de lotissement au nord de la ville. Très haut de gamme, une architecture magnifique, un cadre somptueux... Nous souhaitons préserver l'environnement, les arbres et tous ces trucs, et construire des maisons chic et élégantes, vous voyez ? Ce seront surtout des résidences secondaires, et d'ailleurs je...

— Si vous vous souciez tant que ça de l'environnement, pourquoi construire ? Ce n'est pas comme si vous construisiez des logements pour des gens qui en ont réellement besoin.

Visiblement contrarié, il fronça les sourcils, à la recherche d'un argument convaincant.

— Il y a une demande énorme, vous n'avez pas idée. Mais vous savez, si vous êtes sur le marché...

J'imagine que c'est ce qui arrive lorsque vous portez des vêtements de créateur et que vous maintenez une conversation en souriant à votre interlocuteur : on vous catalogue d'emblée comme étant « sur le marché ».

— Je crains de ne pas être intéressée.

— Appelez-moi, dit-il en sortant une carte de visite de la poche de sa veste.

En parfait gentleman, il tint ma coupe de champagne pendant que j'ouvrais mon sac pour y glisser sa carte. Il en profita pour se rapprocher discrètement et remonter mon châle sur mes épaules. Ses doigts manucurés s'attardèrent sur ma peau un poil trop longtemps.

— Vous êtes une femme très attirante, Jo. On pourrait peut-être dîner ensemble, un de ces soirs ? Je m'écartai.

— Navrée, Willis, mais je travaille presque tous les soirs.

— Un déjeuner, dans ce cas. Je pourrais vous emmener à l'emplacement du futur lotissement. Pour, disons... communier avec la nature. Qu'est-ce que vous en dites ?

— Je vous tiendrai au courant.

Je n'avais qu'une hâte, jeter sa carte à la poubelle — celle pour le papier, naturellement.

— J'adore vos chaussures.

Un fétichiste des chaussures, en plus, il ne manquait plus que ça ! Qu'est-ce qu'il voulait ? Que je le supplie de me lécher les pieds ? Ou peut-être que je le complimente sur ses chaussures, moi aussi ?

Heureusement, la sonnerie de fin d'entracte retentit, et c'est avec soulagement que j'échappai enfin aux griffes de Willis.

Alors que nous étions de retour dans la salle, l'une des personnes de notre groupe, une femme blonde dans la quarantaine, s'approcha de moi.

— Je tenais juste à vous dire à quel point j'aime votre émission.

— Merci.

— Vous rendez la musique classique si facile d'accès. Je pense que c'est un genre qui intimide beaucoup de gens, et c'est bien dommage...

— Je le pense aussi. Excusez-moi, je ne crois pas que nous ayons été présentées...

— Je m'appelle Liz Ferrar.

Elle sourit, posa sa main sur mon bras, et reprit à voix basse :

— Si Kimberly pense que Willis va rapporter quoi que ce soit à la station, elle perd son temps. C'est un vrai radin, comme le reste de sa famille. Et en plus, c'est un crétin fini !

— Vous me rassurez, je ne suis donc pas la seule à le penser. Il m'a draguée avec une telle lourdeur, je n'en croyais pas mes oreilles ! Mais dites-moi, Liz, c'est bien vous qui êtes responsable de la maison des femmes en ville ? Dans ce cas, vous devez connaître Patrick Delaney ?

Elle était l'une des personnes qu'il avait indiquées en tant que référence sur son dossier, celle que j'avais prétendu connaître.

— En effet, je le connais bien. Un garçon adorable... Il a conçu notre site web gratuitement. Comment le connaissez-vous ?

— Il est venu visiter le studio que je désire louer au-dessus de chez moi.

— Ah, je vois. C'est bien qu'il parte de chez lui et qu'il laisse Elise. Je veux dire, c'est toujours

triste de voir un couple se séparer, mais quand les deux sont aussi malheureux...

— Venez nous voir à l'occasion. Enfin, me voir et voir Patrick aussi, je veux dire. N'hésitez pas à m'appeler à la station.

Nous échangeâmes nos cartes de visite avant de regagner nos places. Contente de m'être fait une nouvelle amie, j'imposai le silence à Kimberly afin de pouvoir profiter du deuxième acte.

* * *

Un taxi me déposa à la station peu après la fin du concert. Je m'installai en prévision d'une soirée studieuse : j'avais remis pas mal de choses au lendemain, et il était temps de rattraper mon retard. J'avais un article à écrire pour la newsletter et la programmation à sélectionner pour les deux mois à venir.

A 2 heures du matin, alors que je rangeais toutes mes affaires et m'apprêtais à commander un taxi et rentrer chez moi, la sonnerie du téléphone retentit. *Numéro inconnu.*

Je fixai le combiné. L'émission était terminée ; par conséquent, rien ne m'obligeait à répondre. A la septième sonnerie, l'appel serait transféré vers le répondeur. Mais c'était sans compter sur la curiosité qui me dévorait.

Je finis par prendre l'appel.

— Vous m'avez manqué.

— Vous aussi.

— Je suis désolé, Jo. Je suis allé trop loin.

— Ça ne fait rien.

Il soupira.

— Je veux que nous soyons honnêtes l'un envers l'autre. J'ai eu le temps de réfléchir pendant ces deux jours et...

— Et ?

— Nous n'avons pas besoin de ça. Il y a tellement d'autres choses dont nous pouvons parler. Nous n'avons pas à prendre ce chemin-là. Sauf si c'est ce que vous voulez.

— Qu'est-ce que *vous*, vous voulez ?

Il se mit à rire, de son rire chaleureux et grave à la fois qui m'avait tellement manqué pendant ces deux nuits sans coups de fil de sa part.

— Je veux tout ce que vous voudrez bien me donner, ma chérie. J'ai trouvé notre expérience très amusante, mais ce qui me plaît vraiment, c'est de discuter avec vous. A vous de décider du fonctionnement de notre relation à partir de maintenant. Oh ! Tant que j'y pense : vous étiez ravissante ce soir !

Ma voix grimpa d'une octave.

— Par pitié, ne me dites pas que vous êtes le crétin d'agent immobilier avec qui j'ai discuté ce soir, ou que vous le connaissez ! Non, bien sûr que ce n'était pas vous... Vous n'avez pas la même voix. Excusez-moi, je divague. Donc, vous étiez présent ?

— Disons que j'ai mes sources.

Il marqua une pause de quelques secondes, durant lesquelles je n'entendis rien d'autre que sa respiration.

— Ce que je veux dire, Jo, c'est que vous méritez une vraie relation. Naturellement, je serai

jaloux, mais je ne veux pas que vous ayez l'impression de... de me devoir quelque chose.

— Vous essayez de me plaquer, c'est ça ?

— D'une certaine façon, oui. Je ne veux pas vous perdre et j'espère de tout mon cœur que ça n'arrivera pas et que nous pourrions être amis. Je comprends que vous ne souhaitiez pas me rencontrer. C'est vous qui décidez.

Je laissai reposer ma tête dans ma paume et poussai un soupir indécis.

— Je ne suis pas sûre que nous puissions faire marche arrière. Tout comme je ne suis pas sûre de la raison pour laquelle nous nous disputons en ce moment.

— A vrai dire, je ne suis même pas sûr que nous soyons en train de nous disputer. Je ne veux juste pas que notre... liaison vous fasse souffrir.

Le mot me fit rire : c'était tout à fait son genre.

— *Liaison* ! Vous êtes tellement vieux jeu !

— Je le suis, en effet. Dans ce cas, comment qualifieriez-vous notre relation ?

— Je ne sais pas. C'est si important que ça ? Notre relation est ce qu'elle est, quel que soit le mot qu'on utilise pour la définir.

J'hésitai quelques instants, puis finis par lui poser la question qui me brûlait les lèvres.

— Qu'est-ce qui se passerait, si je couchais avec quelqu'un ?

— Est-ce que vous devriez me le dire, c'est ça que vous voulez savoir ?

— Oui.

— Si vous en avez envie.

— Vous le dire ou... vous le décrire ?

— Comme vous voulez.

Il ne cessait de renvoyer la balle dans mon camp et de me laisser le contrôle. Ou bien voulait-il me donner l'impression que je contrôlais la situation, alors qu'il n'en était rien ?

— Dans ce cas, j'aimerais que vous en fassiez autant. Que vous me racontiez vos aventures, si vous en avez. Vous feriez ça ?

— Si vous le voulez, bien sûr. Avec plaisir.

Je me levai de mon siège, enfilai mes chaussures et attrapai mon châte.

— Je vais y réfléchir. Il faut que je rentre chez moi, maintenant. Je suis contente que vous ayez appelé.

J'étais un peu effrayée aussi : notre conversation s'était orientée très rapidement vers le sexe, et ce qui me faisait le plus peur, c'était que cette situation m'excitait au plus haut point. Je me souvins alors de ce que Kimberly m'avait dit un jour : même les gens ordinaires ont les vies sexuelles les plus étranges et c'est dans les voisinages en apparence les plus banals qu'il se passait le plus de choses bizarres. A l'époque, pour la tester, je lui avais demandé quels étaient ses goûts en la matière. Elle s'était penchée vers moi et avait murmuré à mon oreille :

— Ouaf, ouaf.

Puis nous nous étions toutes les deux écroulées de rire, et le sujet avait été clos. Depuis cette conversation, j'étais devenue plus ouverte d'esprit. Je m'étais posé des questions. J'étais devenue plus curieuse. Mais jamais je ne m'étais retrouvée dans une situation pareille.

Désormais, j'avais la possibilité d'entreprendre mon propre voyage initiatique, fait de découvertes et de récits, et bien que cette perspective fût très excitante, elle me faisait peur. Mais si je ne le faisais pas, peut-être que j'allais le regretter plus tard, lorsque je serais vieille, pleine de

rides et de rhumatismes (bien que Kimberly m'eût assuré que les vieux hippies étaient les meilleurs amants). Est-ce que Sinbad avait regretté de ne jamais avoir entrepris son grand voyage ?

— Avant que vous partiez...

Il s'éclaircit la voix.

— Ma source m'a rapporté que vous portiez de très hauts talons et des bas avec couture. C'étaient des vrais bas ?

— Non, de simples bas autofixants.

— Pas de porte-jarretelles alors... Quel dommage !

Je souris en entendant la déception dans sa voix.

— Pas de culotte non plus...

Je mentais : je portais sous ma jupe une culotte blanche en coton des plus ordinaires. Je l'ôtai immédiatement : maintenant, ce n'était plus vraiment un mensonge.

— Pas de culotte à un concert symphonique ? demanda-t-il en riant.

— Je parie que je n'étais pas la seule. L'orchestre était vraiment bon ce soir. Votre source a dû vous le dire aussi. A moins que votre espion n'ait été trop occupé à regarder mes jambes pour réellement écouter la symphonie.

— Ma source a également mentionné vos tétons.

— Votre source aurait bien besoin d'une douche froide !

— Jo ?

— Oui ?

Soudainement, quelque chose changea dans l'atmosphère. Il faisait chaud dans le studio et pourtant, mes tétons étaient durs et j'avais la chair de poule.

— Montrez-les-moi.

— Vous montrer quoi ?

— Retirez votre haut.

Je mis le téléphone sur haut-parleur et dénouai le lacet de mon dos nu. Le tissu glissa le long de ma poitrine, la soie caressant délicatement ma peau diaphane.

— Ce bruit de tissu qui se froisse... J'adore ça !

— C'est ma jupe.

— Je vois. Comment sont vos tétons ?

— Durs. Très durs. Ils sont rose foncé, comme des framboises. Je suis en train de les pincer.

— Continuez... Vous êtes assise ou debout ?

— Debout.

— Ecartez les jambes. Vous sentez l'air sur votre chatte ?

Jamais il n'avait utilisé ce mot auparavant, et c'était la première fois que ça me plaisait de l'entendre dans la bouche d'un homme. Le contraste entre la distinction de sa voix et la vulgarité du mot me faisait chavirer.

— A présent, remontez votre jupe. Coincez le tissu si vous le pouvez, pour pouvoir continuer à vous caresser la poitrine. Je veux que vous soyez exposée, je veux voir le contraste entre vos bas noirs et la pâleur de votre peau. Vous n'imaginez pas à quel point le bruissement du tissu m'excite !

— Dites-le encore, demandai-je dans un murmure.

— Quoi ?

— Ma chatte. S'il vous plaît.

— Votre chatte.

Au ton de sa voix, je savais qu'il souriait. Dans le métier, c'est la devise lorsqu'on veut avoir l'air enjoué à l'antenne : *Dites-le avec le sourire.*

— Votre chatte, répéta-t-il encore. J'imagine vos poils, très sombres, d'une noirceur qui tranche avec la blancheur de vos cuisses. Vous devez avoir une toison assez fournie. Je ne pense pas que vous soyez le genre de femmes soumises qui se rasent ou s'épilent. Est-ce que vous êtes humide, Jo ?

— Oui. J'aimerais me toucher à présent.

— Pas tout de suite. Un peu de patience... Est-ce que vous croyez que vous êtes capable de jouir juste en touchant vos seins ?

Je grognai et cambrai mon bassin vers l'avant. Je n'arrivais à penser à rien d'autre qu'à l'humidité entre mes cuisses et la dureté de mon clitoris. Je pressai mon majeur contre mon téton et décrivis des cercles en imaginant que c'était mon sexe que je caressais.

— Très bien, ma chérie. Je veux que vous jouissiez à présent.

— Parlez-moi, dis-je dans un souffle. Je jouirai si vous me parlez.

C'est alors que la porte du studio s'ouvrit et que la lumière envahit la pièce, me faisant cligner des yeux.

C'était Jason, la bouche grande ouverte, tellement surpris que sa mâchoire semblait sur le point de se décrocher.

Je restai immobile quelques secondes, paralysée de stupeur. Je finis par me pencher en avant et appuyai sur le bouton destiné à couper la communication. Je baissai ma jupe et remontai mon haut précipitamment avec des gestes maladroits, incapable de contrôler le tremblement de mes mains, tandis que j'essayais de rattacher le lacet autour de mon cou.

— Je suis désolé, bredouilla-t-il.

Je pouvais clairement distinguer son érection, sous la toile distendue de son jean.

— Non, c'est moi qui suis désolée. Et merde !

Je pouvais être renvoyée pour une chose pareille.

— J'étais... euh, je ne savais pas que tu étais encore là.

— Moi aussi, j'ignorais qu'il y avait encore quelqu'un. Je vais y aller.

Mortifiée, j'attrapai mon châle et mon sac, ramassai au passage ma culotte qui traînait par terre, ce qui acheva de me couvrir de honte. J'allais trouver un téléphone, appeler un taxi et l'attendre dehors. Qu'importe le froid glacial. Il était hors de question de rester là avec Jason, après ce à quoi il venait d'assister.

— Je suis désolée, répétai-je.

Je me dirigeai vers la porte et arrivai à sa hauteur. Force était de constater qu'avec des talons hauts, c'était mission impossible de marcher sans se déhancher.

— Ça ne fait rien. C'était sexy. Toi aussi, tu es sexy...

Il rougit et recula pour me laisser passer. Je m'immobilisai. J'avais besoin d'un homme, un vrai, en chair et en os. Juste pour ce soir.

Et après, je pourrais le raconter à monsieur D.

Peut-être que j'étais prête à entreprendre ce voyage, après tout.

— Ramène-moi chez moi, Jason.

Chapitre 4

Il bredouilla une réponse à peine intelligible qui ressemblait cependant à un oui et se mit à jouer nerveusement avec ses clés, comme le font les hommes lorsqu'ils cherchent à se donner une contenance. Surtout les jeunes hommes. Il sortit en premier, puis nous verrouillâmes les portes et activâmes le système d'alarme, en restant néanmoins à distance l'un de l'autre, comme si chacun de nous avait peur de frôler la main de l'autre par accident.

J'espérais qu'il était aussi nerveux que moi.

Une fois dehors, le froid me frappa de plein fouet : j'eus l'impression d'une morsure douloureuse sur mon sexe nu et surexcité, qui m'obligea à serrer les jambes. Je montai dans le pick-up de Jason et m'installai sur le siège passager : cette fois, ce fut au contact du vinyle froid du siège contre mes cuisses que je me crispai, laissant échapper un sifflement plaintif.

— Ça va ? me demanda Jason d'un air inquiet.

— Oui, j'ai froid, c'est tout.

— Je mettrai le chauffage en route, dès que le moteur aura tourné un peu.

— Merci.

Il démarra la voiture et se mit en route. Chaque bosse, chaque nid-de-poule ressemblait à une piqûre de rappel qui montait jusqu'à mon clitoris pour me rappeler ce que j'étais sur le point de faire.

Alors que nous approchions de la pharmacie de garde, il ralentit.

— Est-ce que tu as, euh, enfin tu sais, est-ce que je devrais... ?

Il semblait hésitant, et quelque part, c'était bien normal. Après tout, je ne lui avais pas clairement expliqué ce que j'attendais de lui. Peut-être qu'il croyait simplement ramener chez elle la masturbatrice compulsive excentrique de la station, et qu'après ça nous nous dirions au revoir avant qu'il ne reprenne la route, en donnant un joyeux coup de Klaxon à la cantonade.

Mais j'avais bien l'intention de toucher son Klaxon, aucun doute là-dessus.

— Non, c'est bon, j'ai euh, enfin tu vois, répondis-je en déployant décidément de grands talents d'oratrice.

A moins qu'il ne veuille s'acheter une brosse à dents ? J'en avais sûrement une neuve qui traînait dans un tiroir.

— Merci d'y avoir pensé en tout cas, ajoutai-je.

Nous arrivâmes chez moi avant même que la température de l'habitacle n'ait eu le temps d'augmenter. Je me glissai à l'extérieur, soulagée que ma peau ne produise aucun bruit inconvenant

en se détachant du plastique du siège. Une fois encore, je fus surprise par le froid glacial et me précipitai vers ma porte d'entrée, Jason sur les talons.

Il se tint tout près de moi pendant que je glissais la clé dans la serrure. Il n'était pas assez près pour me toucher, mais je sentais que quelques millimètres seulement nous séparaient. La scène aurait été mille fois plus sexy avec une vingtaine de degrés supplémentaires et sans la veste d'hiver qui lui couvrait le haut du corps. Peut-être que nous nous serions touchés et même plus, ici même, sur le perron. Mais il faisait décidément trop froid pour laisser mon imagination vagabonder : j'ouvris la porte, me précipitai à l'intérieur et m'empressai d'allumer les lumières et de déclencher le thermostat.

Brady apparut, nous gratifia d'un miaulement et s'affaissa sur le flanc aux pieds de Jason.

— Ton chat va bien ? On dirait qu'il vient de tomber.

— Oui, ne t'inquiète pas. Il fait ça avec les gens qu'il aime bien.

— Super ! dit-il en se penchant pour le caresser.

— Laisse-moi te débarrasser de ta veste...

En parfaite hôtesse de maison, je joignis le geste à la parole. Il avait pris soin de ranger ses gants dans une des poches, geste qui me parut très mignon, mais qui l'eût sans doute été moins s'il avait eu trente ans et pas vingt et un.

Il accrocha sa besace au portemanteau à côté de sa veste et garda juste son téléphone portable.

— Il faut que je...

— Bien sûr, pas de problème.

Je m'éloignai pour le laisser téléphoner, en me demandant qui il pouvait bien appeler à une heure pareille. J'espérais que ce n'était pas sa petite amie, encore moins sa mère. Je me rendis dans la cuisine suivie de Brady, qui avait déjà abandonné notre invité et tournait autour de mes chevilles alors que je remplissais sa gamelle de croquettes.

Au bout de quelques instants, Jason me rejoignit. Il ne parla pas de son coup de téléphone — en même temps, ce n'était pas mes affaires — et jeta un regard autour de lui.

— Tu as une belle maison.

— Merci.

A ce moment, la masturbatrice compulsive avait laissé place à la parfaite hôtesse asexuée. Sans même m'en rendre compte, je lui demandai s'il voulait manger quelque chose, tandis qu'une petite voix dans ma tête tenait un tout autre discours : *Emmène-le à l'étage, bon sang ! Rappelle-lui que tu ne portes pas de culotte ! Défait sa braguette !*

— Euh, non merci, je n'ai pas faim.

Je me surpris à regarder intensément la banane qui traînait dans la coupe à fruits sur la table — ce brave Freud s'en serait donné à cœur joie avec un cas comme le mien — et tentai de rassembler mes esprits. J'attrapai la boîte de croquettes pour la ranger dans un des placards, tout en tentant de réfléchir à quoi faire ensuite.

Par chance, Jason prit l'initiative et vint se coller derrière moi, démontrant qu'au moins l'un de nous deux avait un minimum de bon sens. Je pouvais sentir sa chaleur et son érection à travers son jean. Il posa ses mains autour de ma taille.

— Qu'est-ce que tu es sexy...

Je m'agrippai au bord du comptoir, tandis que ses lèvres chaudes et provocantes se baladaient le long de mon cou. Je tournai la tête pour l'embrasser et gémis doucement en sentant ses mains

remonter et caresser ma poitrine. Sa bouche était douce et agréable, ses baisers délicats.

Je me retournai pour lui faire face.

— Allons à l'étage.

L'hôtesse perverse avait repris le dessus et venait de gagner la bataille.

Je l'emmenai au premier. Le taffetas de ma jupe bruissait contre mes cuisses, et j'aimai le cliquetis que produisaient mes talons aiguilles sur le bois des escaliers puis sur le plancher de ma chambre. Jason était juste derrière moi, je pouvais sentir son souffle court contre ma nuque. Je me demandai s'il pouvait voir sous ma jupe et décidai de me pencher à la première occasion, afin de lui offrir un aperçu ou d'écartier les jambes par accident.

Nous arrivâmes dans la chambre et il me rentra presque dedans au moment où je me retournai.

— Très bien, Jason. Tu peux te déshabiller...

En disant ces mots, j'eus l'impression d'être une véritable maîtresse dominatrice, mais le sourire sur son visage semblait indiquer que je n'avais peut-être pas eu l'air aussi autoritaire que ce que je croyais.

— Pas de problème.

Il ôta sa chemise, dévoilant un torse à peine poilu qui, s'il n'était pas musclé à l'extrême, n'en restait pas moins très agréable à regarder.

Je m'allongeai sur le lit, une jambe tendue et l'autre repliée, désireuse de voir s'il allait ou non tenter de regarder sous ma jupe. Il saisit le message immédiatement et avança de deux pas dans ma direction, faisant mine de vouloir poser sa chemise sur le coffre de bois qui se trouvait au pied du lit. La bosse au niveau de son jean, qui paraissait plus ou moins permanente — ça avait du moins été le cas au cours des vingt dernières minutes, depuis qu'il avait fait irruption dans le studio —, semblait encore plus proéminente. Il se pencha pour délayer et retirer ses chaussures et ses chaussettes, avant de poser la main sur la boucle de sa ceinture. Apparemment, il avait envie de se donner en spectacle, et ce n'était pas moi qui allais m'en plaindre.

Il défit le bouton de son jean Levi's, baissa sa braguette et fit descendre son pantalon le long de ses jambes musclées, avant de l'envoyer valser dans un coin de la pièce. Il portait un boxer gris qui épousait à la perfection la moindre de ses formes. Il glissa son pouce entre sa peau et l'élastique de son boxer et regarda dans ma direction. Puis il regarda de nouveau sous ma jupe et déglutit lentement.

Je glissai sur le côté du lit, défis la fermeture de ma jupe et la laissai glisser jusqu'au sol, me retrouvant vêtue seulement de mes bas, de mon haut de soie et de mes chaussures à talons. Je me dirigeai vers la table de nuit, ouvris le tiroir et en sortis un préservatif. Je fis quelques pas en direction de Jason, encore une fois consciente de la démarche sensuelle et provocante que me donnaient les chaussures. Une fois face à lui, je me mis à caresser doucement son sexe à travers l'étoffe de coton sans détacher mon regard du sien, ce qui provoqua chez lui un grognement de plaisir.

Puis je fis descendre son boxer le long de ses cuisses, révélant enfin son sexe magnifique. Il me sourit et je remarquai que sa respiration s'était accélérée sensiblement.

— Est-ce qu'on peut...

— Bien sûr.

Je le poussai en direction du bout du lit et le fis s'allonger sur l'édredon, puis je m'assis sur lui à califourchon. Je savais déjà dans quelle position je voulais qu'il me prenne. Je l'embrassai, mais pas avec la douceur et la délicatesse dont il avait fait preuve un peu plus tôt : cette fois, c'était un

baiser animal, profond, sauvage... Ses mains caressaient avec passion ma poitrine, mes cuisses et mes fesses. Il glissa une main entre mes jambes et sa respiration s'accéléra encore lorsqu'il réalisa à quel point j'étais prête. Ce fut mon tour de grogner, lorsque je le sentis glisser un doigt le long de mon clitoris.

J'enfilai sans plus tarder le préservatif sur son sexe et décalai un de mes genoux, de façon qu'il puisse s'introduire en moi. Il agrippa mes hanches avec force et me regarda d'un air embarrassé.

— Vas-y doucement. Je veux dire, je ne veux pas finir trop vite. Je veux que tu en profites au maximum.

— Ne t'en fais pas.

J'étais moi-même sur le point d'exploser, comme une Cocotte-Minute qu'on aurait laissée trop longtemps sur le feu. Jason m'avait interrompue à la station, mais mes sens étaient de nouveau en ébullition. Mon corps avait totalement oublié le sentiment d'embarras et d'inconfort qu'il avait ressenti une demi-heure plus tôt, et n'avait désormais qu'une envie : reprendre les choses là où je les avais laissées. Je voulais que ce moment dure aussi longtemps que possible ; je voulais profiter au maximum de la visite inattendue et délicieuse de Jason, de son sexe en moi, du plaisir intense que provoquait chacun de ses va-et-vient.

Il défit le lacet de mon haut et le laissa tomber. Ma poitrine désormais dénudée, il porta un de mes seins à sa bouche et se mit à en sucer le téton, provoquant une décharge électrique instantanée au niveau de mon ventre.

— Continue. Plus fort !

Il reprit de plus belle, donnant à ses baisers et ses caresses de plus en plus d'intensité. Je jouis rapidement et me collai tout contre lui, laissant le plaisir m'emporter avec force et violence, dans un orgasme d'une intensité presque douloureuse.

Il sentit mon corps se contracter autour du sien et se lança dans un dernier assaut, tandis que je m'agrippais à lui. Il jouit à son tour, ses yeux sombres écarquillés, son corps envahi de tremblements incontrôlables. Il s'écroula sur moi et resta ainsi quelques instants. Puis, petit à petit, nous commençâmes à reprendre contact avec la réalité, de nouveau conscients de nos respirations, de la rapidité de nos pouls, de l'odeur de nos deux corps transpirants et satisfaits. Il soupira et me donna un petit coup de coude.

— Jo, il faudrait que je...

Le préservatif. Bien sûr. Alors que je m'écartai pour le laisser gagner la salle de bains, il se pencha pour me donner un baiser sur la bouche. Son geste me sembla plus amical qu'amoureux, ce qui me soulagea : la dernière chose dont j'avais besoin était d'un amoureux transi à peine majeur ! J'ôtai enfin mes chaussures et mes bas, et m'installai dans le lit. Lorsqu'il ressortit de la salle de bains, je n'avais qu'une envie, lui demander ce qu'il avait envie de faire ensuite. Mais s'il me disait qu'il voulait regarder MTV ou tout simplement aller se coucher ? De mon côté, j'avais envie de tout un tas de choses, mais certainement pas de dormir.

— C'était bien ? me demanda-t-il en s'allongeant à côté de moi.

Je me demandai avec combien de femmes il pouvait bien avoir couché.

— C'était plus que bien.

— Super...

Il souriait à présent.

— J'en avais envie depuis la première fois que je t'ai vue.

— Tu plaisantes !

— Non, je suis très sérieux. Tu es si belle, si sexy. Je n'arrive pas à croire que je suis ici avec toi !

Il caressa ma poitrine, dessinant des petits cercles autour de mes tétons qui ne tardèrent pas à durcir, un résultat qui eut l'air de l'emplir de satisfaction. Voyant que son sexe en faisait autant, je le pris dans ma main et le pressai délicatement. Puis je caressai et explorai chaque centimètre carré de sa peau. Il se contracta lorsque j'embrassai ses tétons, puis se détendit de nouveau et soupira. Je déposai des baisers sur son ventre et ses hanches, tout en ignorant délibérément son érection.

— Dis-moi ce que tu as envie que je fasse, dit-il après plusieurs minutes de ce petit manège.

J'attrapai un autre préservatif.

— Tu ne veux pas plus de préliminaires ? demanda-t-il d'un air contrarié, comme si j'étais en train de désobéir au code du rapport sexuel pour les dames.

— Parfois, j'aime prolonger les préliminaires pendant des heures. Mais pas ce soir.

Obéissant tel un élève plein de bonne volonté, il prit le préservatif que je lui tendais et l'enfila, avant de s'introduire en moi de nouveau, impatient de me montrer de quoi il était capable. De fait, il s'avéra être excellent en termes de résistance. Ce fut un véritable festival de coups de reins et de grognements orchestrés par nos deux corps en sueur.

— Tu as joui ? finit-il par demander au bout d'un moment.

— Je ne jouis pas comme ça.

— Mince... Tu aurais dû me le dire, me reprocha-t-il en s'immobilisant.

— Je n'ai pas dit que je n'aimais pas ce qu'on est en train de faire. Ça me plaît beaucoup, au contraire.

— Mais qu'est-ce que je dois faire pour que tu aies un orgasme, alors ?

— Exactement ce que tu es train de faire.

Il recommença alors à bouger les hanches, sans pourtant sembler convaincu par ma réponse.

— Mais je...

— Jason, tais-toi et continue, d'accord ?

Surpris par mon ton impatient et mon air légèrement agacé, il s'arrêta encore, puis sourit.

— Tu es sûre ?

— Absolument sûre.

— Super !

L'espace de quelques secondes, son manque de vocabulaire m'inquiéta. Mais bien vite, il reprit les choses en main avec une vigueur et une énergie telles que j'oubliai rapidement ses connaissances limitées en matière de synonymes. Au bout de quelques minutes de ce traitement, il accéléra encore le mouvement et finit par jouir avant de s'écrouler au-dessus de moi, en sueur et à bout de souffle.

— C'était... C'était génial.

Il se redressa, appuyé sur les coudes.

— Qu'est-ce que tu aimerais que je fasse, maintenant ?

J'avais lu quelque part que certaines dominatrices demandaient à leurs soumis de faire la lessive ou de nettoyer la salle de bains, mais je n'avais pas envie de gâcher son énergie de manière aussi futile. J'avais un homme jeune, beau et infatigable entre mes draps, débordant de bonne volonté et de complaisance, désireux d'exécuter mes quatre volontés... Je n'allais pas passer à côté d'une aubaine pareille ! D'ailleurs, sans attendre ma réponse, il avait déjà entrepris d'embrasser ma

poitrine. Il descendit rapidement de plus en plus bas. Je ne pouvais que saluer son esprit d'initiative. Un doute m'envahit cependant.

— Jason, j'espère que tu n'as pas l'impression que je me sers de toi.

— Non. Je t'aime bien. Je te trouve...

Par pitié, arrête de me dire que je suis sexy ! Je sais, c'est flatteur, mais...

— Je te trouve sympa. Je me souviens du jour où ces élèves sont venus visiter la radio, tu t'étais chargée de la visite. Tu avais été vraiment super avec eux. Ils t'avaient bien aimée.

— Merci. C'est vraiment gentil. Moi aussi, je t'aime bien.

Après tout, peut-être que tout le monde souffrait de troubles de la parole caractérisés par un manque manifeste de vocabulaire après un orgasme ?

Pendant les minutes qui suivirent, Jason se consacra consciencieusement à lécher et titiller mon ventre et mon clitoris. Ses coups de langue vigoureux étaient, à ma grande surprise, d'une efficacité redoutable, et quelques minutes suffirent pour m'amener à l'orgasme.

— J'ai encore une érection, dit-il en ayant presque l'air de s'excuser.

— On ferait mieux de faire quelque chose à ce sujet, alors, dis-je en lui tendant un préservatif qu'il enfila immédiatement. Et cette fois, c'est moi qui vais au-dessus.

— Tu vas jouir, si tu es au-dessus ?

C'était attendrissant de le voir si préoccupé par mon plaisir, quand n'importe quelle femme, moi y comprise, aurait pu se contenter de l'utiliser, lui ou n'importe quel homme, jusqu'à l'épuisement.

— C'est quasiment certain.

Et ce fut le cas. Peut-être pas jusqu'à l'épuisement, mais au moins jusqu'à l'arrivée de mon nouveau locataire.

* * *

— Eh bien, nous y voilà..., dit Patrick.

Elise nicha sa tête dans le creux de son épaule.

— Tu as été tellement merveilleux !

— Arrête, Elise. Si tu continues comme ça, tu vas me dire de rester, nous allons nous remettre ensemble et l'histoire va se répéter.

— Tu as raison.

Elle se dégagea de son étreinte, lui donnant l'impression qu'on lui arrachait les tripes. La douleur qu'il ressentait était réellement physique et ses mains étaient prises d'un étrange tremblement. Peut-être était-ce une simple montée d'adrénaline. Ou bien il faisait une crise cardiaque. Il attendit, curieux de voir s'il allait s'écrouler raide mort aux pieds de sa future ex-femme. Sauf que, comme ils n'étaient pas encore divorcés, elle toucherait son assurance-vie. L'idée de l'imaginer dans le rôle de la veuve joyeuse acheva de le déprimer.

Soucieux de se ressaisir, il ôta ses lunettes un instant pour se pincer très fort le nez, dans un ultime effort pour refouler ses larmes.

— Je n'ai pas retrouvé la perceuse. Elle doit être quelque part dans la maison. Ça ne fait rien, j'en rachèterai une. Ça pourra toujours te servir.

— Tu crois ?

Dans le monde d'Elise, il y avait toujours quelqu'un avec une perceuse, quelqu'un pour prendre

soin d'elle, la protéger et faire les choses à sa place, que ce soit lui-même, son père, ses frères ou même certains de ses amis à lui. Rien que d'imaginer l'un d'eux en train de coucher avec elle, ou pris de l'envie de coucher avec elle, ou venant la voir avec sa grosse perceuse prête à l'emploi, il avait des envies de meurtre ! En même temps, il aurait fallu être fou ou aveugle pour ne pas avoir envie d'elle...

— Patrick, je t'en prie, va-t'en.

Elle paraissait si frêle, si fragile, adossée contre la porte d'entrée... Alors qu'en réalité elle était forte comme un roc.

— J'ai changé le filtre de la chaudière.

— Merci. Tu n'aurais pas dû.

Il hocha la tête, se hissa à l'intérieur du fourgon qu'il avait loué pour le déménagement et démarra. Arrivé au coin de la rue, il gara le véhicule et laissa enfin libre cours aux larmes qu'il avait eu tant de mal à retenir. Au bout d'une ou deux minutes, il retrouva un semblant de calme. Au moins, pensa-t-il en se mouchant, il avait réussi à ne pas pleurer devant elle. Elle n'avait pas pleuré devant lui, elle non plus.

D'un coup, il se surprit à regretter de ne pas avoir retourné toute la maison jusqu'à trouver cette fichue perceuse. Il avait toujours méprisé ces couples qui, lors d'un divorce, rentraient dans des batailles interminables à propos de la moindre petite cuillère, mais il comprenait à présent comment il était possible d'en arriver là. Il préférait ne pas imaginer comment se seraient passées les choses si l'objet de la dispute avait été un animal domestique ou un enfant. Par « chance », leur mariage n'avait donné lieu ni à l'adoption de l'un ni à la conception de l'autre. Une pensée qui, si elle le soulageait, ne le réjouissait pas particulièrement.

Il remit ses lunettes et reprit la route en direction de son nouvel appartement, écrasant les pédales comme il le faisait toujours lorsqu'il conduisait une voiture automatique.

Il gara le fourgon en haut de l'allée, descendit et alla sonner à la porte. Après plusieurs tentatives, Jo vint enfin lui ouvrir. Elle portait un survêtement et des chaussons roses, et ses cheveux étaient ébouriffés. Elle semblait sortir du sommeil, ce qui lui donnait un air terriblement sexy. Oui, il avait pleuré sur la perte d'une autre femme dix minutes auparavant, et alors ?

— Je vous réveille ? Je suis désolé.

— Pas de problème. Entrez.

Il n'en avait pas spécialement envie, mais il s'exécuta, ne voulant pas paraître mal élevé. Elle lui tendit un jeu de clés.

— Voici vos clés. Je vais bouger le pick-up pour vous laisser la place, dit-elle.

Il n'aurait jamais cru qu'elle était le genre de femmes à conduire un pick-up, et en effet, elle ne l'était pas. Un gamin dont le sourire agaçant avait l'air de dire « j'ai eu de la chance » apparut et alla déplacer la voiture.

Après s'être présenté — il s'appelait Jason —, il lui demanda s'il voulait du sucre et du lait dans son café, puis retourna à l'intérieur pour ressortir une minute plus tard, alors que lui-même venait de garer le fourgon dans l'allée.

— Elle a dit que je devais vous aider.

— Merci.

Combien de petits amis Jo avait-elle exactement ?

Elle sortit de la maison à son tour avec deux cafés dans les mains, qu'elle leur offrit avec un

vague sourire satisfait. Maintenant qu'il l'observait avec attention, il se rendit compte qu'elle aussi avait l'expression « j'ai eu de la chance » scotchée à la figure, sauf qu'à l'inverse de Jason ça la rendait attachante. Elle fit demi-tour et retourna à l'intérieur.

— IKEA. Super..., dit Jason en voyant les cartons à l'arrière du fourgon. Tu veux que je t'aide à les monter ?

* * *

— Et ensuite ? demanda monsieur D. après que je lui eus raconté l'histoire.

— Pitié, ne me dites pas que vous êtes en train d'imaginer un plan torride à trois au milieu des cartons !

Il rit.

— Non. Du moins pas jusqu'à il y a trois secondes. Comment vous êtes-vous débarrassée de Jason ?

— Il a dit qu'il avait du travail. Ce fut bien plus facile que ce que j'avais imaginé.

— Vous pensez que vous allez le revoir ?

Je coinçai le combiné entre mon oreille et mon épaule afin de pouvoir, en même temps, ranger les CD sur les étagères.

— Nous travaillons ensemble et je ne voudrais pas que ça affecte notre relation professionnelle. J'ai passé un très bon moment avec lui, mais il avait tellement envie de me faire plaisir et il était tellement content dès que c'était le cas que j'avais l'impression d'être face à un petit toutou bien dressé. Il était tellement soumis que si je lui avais demandé d'être brusque ou égoïste, il aurait refusé. Un gentil petit chien, mais pas assez joueur.

— Les métaphores de chien semblent vous inspirer.

— Ou les métaphores de chienne, mais vous êtes bien trop poli pour le dire... Je pense que c'est pour ça que j'ai un chat : vous ne pouvez jamais vraiment savoir ce qu'ils pensent, même si je les soupçonne de ne penser à rien la plupart du temps. Pour en revenir à Jason, j'ai toujours cru que ça me plairait d'avoir une expérience avec un jeune étalon que je pourrais chevaucher toute la nuit. Mais au final, j'avais l'impression d'être avec une érection sur pattes et je me suis ennuyée. Je voudrais quelque chose de plus profond, de plus complexe.

— Vous avez pensé à moi, pendant que vous couchiez avec lui ?

— Je n'ai pas pensé à vous précisément, mais je me suis dit que j'allais vous le raconter. Lorsqu'il a commencé à passer sa langue sur mon clitoris et à glisser ses doigts en moi, je me suis dit : « Voilà quelque chose qui va plaire à monsieur D. » Est-ce que je vous ai dit que je l'avais embrassé juste après ?

— Continuez, m'intima-t-il d'une voix rauque.

— Vous êtes en érection ?

— Oui. Continuez, Jo.

Je m'exécutai et l'entendis soupirer, grogner et rire doucement.

Chapitre 5

— Tu n’as qu’à l’amener à l’anniversaire de Bill, suggéra Kimberly.

— Qui ça ?

— Le leprechaun. Je veux bien lui servir de lot de consolation.

Elle inclina son fauteuil, posa les pieds sur son bureau et avala une gorgée de café. Nous étions mercredi et la raison officielle de notre entrevue était la relecture de la newsletter de la station ainsi que le passage en revue des derniers détails de la fête d’anniversaire de notre responsable.

— Tu es sûre que c’est bien *La Symphonie érotique* ? reprit-elle en examinant les papiers éparpillés sur son bureau.

— Quoi ? Non, c’est « héroïque » ! Ne me dis pas que j’ai fait une erreur pareille !

Elle leva la tête et eut un sourire moqueur.

— Je plaisantais, Jo.

— J’aime mieux ça... Et tu n’es pas sérieuse à propos de Patrick, si ? Il n’est séparé que depuis une semaine. Moins d’une semaine même...

Elle secoua la tête.

— Ça ne fait peut-être qu’une semaine qu’il a quitté le domicile conjugal, mais d’après mes sources ça fait six mois qu’ils ne sont plus ensemble. A mon avis, il est mûr... Et toi, quand est-ce que tu as l’intention de recommencer à sortir ?

— Ça ne me dit rien.

Je me demandai si je devais ou non lui parler de ce qui s’était passé avec Jason.

— De sortir avec quelqu’un ou de m’en parler ?

Par chance, la sonnerie du téléphone retentit à ce moment-là. Kimberly décrocha.

— Oui, elle est ici, dit-elle, tout en me faisant un clin d’œil.

— Qu’est-ce que c’est ?

— Tu vas voir, chérie. Reste assise bien gentiment.

Peu après, la porte du bureau s’ouvrit pour dévoiler un énorme bouquet de fleurs, derrière lequel on distinguait à peine la standardiste.

— Elles viennent de qui ? demandèrent Kim et elle à l’unisson.

Je fixai la composition phallique qui se tenait devant moi, incrédule et horrifiée, tandis que Kimberly et la standardiste gloussaient comme des collégiennes. Je récupérai la carte perdue au milieu de cette débauche florale d’un goût douteux, dont les couleurs criardes me brûlaient presque la rétine.

S'il vous plaît, faites qu'elles viennent de monsieur D. !

Mais ce n'était pas son style (du moins je l'espérais) et elles avaient l'air d'avoir coûté bien trop cher pour que Jason soit à l'origine de cet envoi.

J'ouvris l'enveloppe.

— Elles sont de Willis Scott, annonçai-je.

— Qu'est-ce qu'il dit ? demanda Kimberly.

Devant mon absence de réaction, elle m'arracha la carte des mains et lut à voix haute :

— « Je vous dois un déjeuner. Bien à vous, Willis. » Il est vraiment charmant.

— Tu trouves ?

Je ne pouvais détacher mon regard du bouquet, certaine qu'il avait été conçu et manipulé génétiquement par un scientifique à l'esprit mal placé. Dame nature ne pouvait être aussi crasse !

— Bien sûr. Lui aussi, il est mûr.

— Comme un fruit ?

— Comme quelqu'un sur le point de faire un gros chèque ! Je t'envoie son numéro de téléphone par e-mail. Et son portable aussi, dit-elle en attrapant son carnet d'adresses. Ça te changera de ces intellectuels barbus ennuyeux à mourir avec qui tu sors d'habitude.

— Hugh n'avait pas de...

— Ou de ces types musclés que rien n'intéresse à part faire de l'escalade...

— Je te signale que quatre ans avant de rencontrer Hugh...

— Ou de ces jolis danseurs incapables de décider s'ils sont ou non bisexuels...

— Ce n'est tout de même pas ma faute si je fréquentais d'autres danseurs ! D'ailleurs, c'était il y a longtemps et l'un d'entre eux seulement était...

— Et maintenant, tu as enfin l'opportunité de sortir avec un adulte, m'assena Kimberly. Et si tu veux bien me donner l'adresse e-mail du leprechaun, je l'inviterai à la fête d'anniversaire de Bill moi-même. Comme ça, tu n'auras pas besoin de t'en occuper.

Je griffonnai l'adresse e-mail de Patrick sur un Post-it.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi j'accepte de te laisser me prostituer de la sorte, ou corrompre mon locataire !

— Je suis sûre que nous ferons toutes deux preuve du plus grand professionnalisme.

* * *

Après six mois passés à garder des maisons, dormir sur les canapés de ses amis et retourner parfois dans le lit d'Elise dans une maison où il ne se sentait plus chez lui, Patrick avait cru qu'il serait soulagé d'avoir enfin un endroit à lui. Si seulement... Mais depuis son arrivée, il avait l'impression de ne pas être à sa place dans ce minuscule appartement, entouré de sa demi-douzaine d'ordinateurs. Tout était si impeccable et silencieux ! Jo était une voisine incroyablement discrète. Il supposait qu'elle dormait la majeure partie de la journée, puis partait travailler en fin d'après-midi. Il ne l'avait croisée qu'une fois depuis qu'il avait emménagé ; elle plantait des jonquilles devant la maison.

Au bout de quelques jours, par curiosité, et aussi parce qu'il avait besoin de faire des lessives, il entra dans la partie principale de la maison. Une porte, dans son appartement, communiquait directement avec le premier étage : un espace avec un beau plancher et des murs blancs, le tout aussi

pur et paisible qu'un couvent.

Tout à l'exception de la salle de bains... Par la porte entrouverte, il aperçut un portant posé sur les rebords de la baignoire, sur lequel séchait de la lingerie à première vue assez coûteuse. Bon sang ! Est-ce que Jo portait ce genre de choses sous ses habits de jardinage ? C'étaient des sous-vêtements de luxe, sexy, soyeux... Il y avait même des bas. Une débauche de soie, de dentelle et de satin à des années-lumière de la culotte de Père Noël qu'il avait entrevue le fameux jour où il l'avait surprise en plein ébat ! C'était de la lingerie faite pour être exposée, admirée, retirée tout doucement (ou pas du tout), passée sur le visage d'un homme pour lui faire découvrir de près le parfum de la femme qui la portait.

Patrick se donna l'ordre de se concentrer sur son panier de linge sale. Il était hors de question de toucher à tout ça. Absolument hors de question ! Ce n'était pas parce qu'il l'avait vue nue une fois, qu'il adorait ses jambes et qu'il trouvait qu'elle avait une voix très attirante lorsqu'elle était à l'antenne que ça l'autorisait à faire une telle chose. Après tout, ce n'était que des bouts de tissu. Sauf que la simple pensée qu'elle puisse les porter les rendait bien plus intéressants. Il tenta de sermonner le bon catholique irlandais en lui, en vain : il ne put s'empêcher d'imaginer un téton pointer à travers la soie, des poils pubiens se presser contre le satin, ou encore...

C'est alors que quelque chose frota contre sa jambe, le surprenant tellement qu'il en laissa presque tomber son panier. C'était ce fichu chat, qui le regardait d'un air plein de reproches.

— C'est bon, j'ai compris... Ne lui répète pas, surtout.

Un cri à lui glacer le sang retentit à cet instant, lui faisant lâcher le panier et se précipiter au sous-sol, d'où provenait le tapage.

Au premier abord, il ne la reconnut pas et poussa lui-même un cri de frayeur face à cette personne qui criait dans la lumière blafarde. Elle portait une paire de bottes en plastique, le bas de son jean rentré à l'intérieur, un pull à manches longues, des gants en caoutchouc, et elle avait le visage recouvert d'un masque d'escrime. Sa panoplie était complétée par une paire de pinces à barbecue.

— Qu'est-ce que vous fabriquez ? demanda-t-il un peu trop fort, soulagé que ce soit Jo et pas un inconnu complètement dérangé.

— Enlevez ce truc de mon pied !

— Quoi ?

— Ça bouge !

Il alluma la lumière et elle fit un geste en direction du sol. Le chat décrivait des cercles autour de ses chevilles et reniflait le bout de ses bottes. Patrick s'accroupit et vit une petite boule de poils.

— Tout va bien. Elle est morte. Qu'est-ce que vous fichez ici dans le noir ?

— Je n'aime pas voir leurs yeux.

Il remarqua alors le piège à souris par terre.

— Au lieu de vous embêter à séparer la souris du piège, pourquoi vous ne vous contentez pas de jeter le piège avec ?

Elle lui jeta un regard lourd de reproches.

— Parce que le piège est réutilisable !

Il avait presque oublié à quel point les gens de la ville étaient obsédés par l'environnement. Il tendit la main vers la souris, provoquant une nouvelle série de cris de la part de Jo.

— Ne l'attrapez pas à mains nues, vous allez être malade !

Il lui prit alors les pinces des mains et attrapa le petit animal inerte.

— Quel est le jour de ramassage, pour les rongeurs morts ?

Elle était si terrorisée qu'elle ne réagit pas à sa blague.

— Je les jette à l'arrière de la maison.

— D'accord...

Il déverrouilla la porte de derrière et jeta la prise du jour à l'extérieur.

— Jo, si ça vous fait si peur que ça, je peux les attraper pour vous, vous savez.

Elle retira son masque d'escrime.

— Vraiment ?

— Bien sûr. Mais pourquoi le chat ne les attrape pas ?

— Ça arrive, mais je pense qu'il n'a pas l'âme d'un chasseur. C'est vraiment gentil de votre part, Patrick. Par contre, je n'utilise pas de pièges collants et elles ont leur propre beurre de cacahuètes.

— Vous n'avez qu'à considérer ça comme une clause de mon contrat de location. Mais pourquoi vous portez un masque d'escrime ?

— Un jour, une souris n'était pas morte et, lorsque Hugh l'a trouvée, il l'a laissée s'échapper... Elle est montée le long de sa jambe et lui a mordu le genou.

— Dans son pantalon ?

— Non, il ne portait pas de... enfin, je veux dire, c'était l'été. Il portait un short.

Elle lui sourit.

— Vous n'imaginez pas à quel point je vous suis reconnaissante. Vraiment !

— Dans ce cas, maintenant que je suis le dératiseur officiel, on pourrait peut-être se tutoyer ?

Et maintenant qu'il avait vu ses petites culottes coquines... Il chassa ces pensées de son esprit immédiatement.

— D'accord. Il y a un autre piège, juste ici... Tu auras besoin de la lampe torche, il fait très sombre dans ce coin-là. J'espère juste qu'elles apprécient le beurre de cacahuètes. Il n'est pas bio, mais il n'est vraiment pas mauvais.

— Je suis sûr que oui, répondit-il, alors qu'il venait de trouver un autre petit corps dont la tête affichait une expression surprise.

Sous la supervision craintive de Jo, il étala du beurre de cacahuètes sur les pièges et les remit en place. Et pendant tout ce temps, il se demanda ce qu'elle pouvait bien porter sous son jean et son pull.

* * *

— Merci pour les fleurs, Willis...

— Je pensais que vous alliez me téléphoner.

Il attrapa deux verres de vin sur le plateau d'un serveur qui passait à côté de nous et m'en tendit un. Je haussai les épaules. Je lui avais envoyé un e-mail de remerciement des plus polis et je n'avais pas l'intention de m'excuser de ne pas l'avoir appelé à la place. Je bus une gorgée de vin avant de reposer mon verre. Il me restait dix minutes avant de passer à l'antenne et je voulais avoir les idées claires.

Autour de nous, la fête, qui se tenait dans la grande salle de la station de radio, battait son plein.

Patrick avait été kidnappé par Liz Ferrar, et je l'avais perdu de vue.

— Alors, ce déjeuner ? demanda-t-il, comme si quoi que ce soit dans mon attitude l'encourageait à aller plus avant.

— Ecoutez, Willis, je suis flattée, mais vous n'êtes vraiment pas mon type.

Il sourit, ayant visiblement l'air de prendre mon affront pour un défi.

— Vous êtes très directe. Ça me plaît...

Voilà ce que je gagnais à être honnête : un pot de colle !

— Ah, je pense que Bill s'apprête à couper le gâteau, dis-je en espérant faire diversion. Il vaudrait mieux que je...

— Non, regardez... Il est occupé à discuter avec des invités. Alors, qu'est-ce que vous en dites ? On déjeune ensemble demain ? Je passe vous prendre à midi ?

Il m'attrapa la main avant que je puisse lui servir une de ces réponses destinées à gagner du temps, à base de rendez-vous et de vérification d'agenda.

— Ecoutez, Jo, je sais que vous me prenez pour un crétin juste parce que j'ai coupé quelques arbres. Certes, nous n'avons pas les mêmes valeurs, vous semblez plutôt hippie tandis que moi, je...

— Non, Willis. Ma mère est peut-être hippie, mais pas moi. Ce n'est pas parce que je travaille pour une radio communautaire que...

— Peu importe... Je gagne beaucoup d'argent. J'aime l'argent. Et j'adore le dépenser pour les filles.

— Le dépenser *pour les filles* ? Bon sang, Willis, vous vous entendez ?

— Pour une femme alors.

— Je ne parlais pas seulement de vos choix de vocabulaire. Premièrement, je ne suis pas une fille, en effet, mais une femme. Deuxièmement, je n'aime pas du tout l'idée de me faire entretenir ! D'ailleurs, qu'est-ce que vous pouvez bien avoir à y gagner ?

J'espérai presque qu'il réponde quelque chose comme « vous mettre dans mon lit », mais il était trop bien élevé pour ça, naturellement. Il se mit à caresser doucement le dos de ma main avec son pouce, et à ma grande surprise, ce contact me fit me sentir... beaucoup moins indifférente que je l'aurais souhaité, du moins physiquement parlant.

— Jo, vous m'intéressez. Je sais... Vous allez me dire qu'on ne se connaît pas, mais justement, j'aimerais vous connaître. Nous avons des valeurs différentes, et alors ? Ça n'en rend les choses que plus intéressantes. J'ai de l'argent et je suppose que vous, vous en avez moins. Mettons nos ressources en commun.

— Et de mon côté, qu'est-ce que je suis censée apporter à l'équation de cette fascinante relation ?

— Willis ! Je suis si contente que vous ayez pu venir !

Kimberly venait d'apparaître comme par magie. Elle entreprit de réarranger son verre, son assiette, son sac, sa serviette et autres accessoires, de façon à pouvoir faire la bise à Willis sans l'asperger de vin rouge.

— Justement, continua-t-elle, Jo parlait de v...

— Je ne crois pas, non, la coupai-je précipitamment, avant qu'elle ne l'encourage davantage.

— On se parle très vite, d'accord ?

Et elle disparut dans un nuage de fumée, ou plutôt de poussière magique d'experte en mondanités. J'étais furieuse, et surtout toujours coincée en compagnie de Willis qui ne m'avait

toujours pas lâché la main et souriait d'un air jubilatoire. Je jetai un coup d'œil à la pendule accrochée au mur.

— Vous êtes pressée ? demanda-t-il en surprenant mon regard.

— Je dois aller au studio. Garder un œil sur l'heure est capital dans mon travail.

— Allez, dites oui, je suis sûr qu'on s'amuserait bien !

J'allai lui répondre que j'étais tout sauf amusante, puis me ravisai. Après tout, ça ne me ferait pas de mal de m'amuser un peu... J'avais un travail extrêmement sérieux, des horaires tirés par les cheveux et une vie sexuelle des plus étranges. De plus, si je séduisais Willis, je pourrais en raconter les détails à monsieur D. Willis était bel homme, un poil arrogant, certes, mais bien élevé, et il avait beau m'agacer, il avait le mérite d'être intelligent. Dans le pire des cas, je ne risquais rien, à part passer un mauvais moment.

— Bon, c'est d'accord.

Son visage se fendit d'un grand sourire.

— Vraiment ?

— Oui. Vous n'aurez qu'à venir me chercher ici.

Il était hors de question de lui communiquer l'adresse de mon domicile. Après lui avoir donné satisfaction, j'arrivai enfin à m'échapper et à me rendre au studio, où notre animateur de début de soirée venait de finir son émission. Je rassemblai quelques CD, ennuyée à l'idée de manquer le gâteau. Je fermai la porte, sans toutefois éteindre les lumières : c'était tout à fait le genre de soirées lors desquelles Neil ou Bill faisaient faire le grand tour aux invités, afin qu'ils aient le plaisir de pouvoir m'observer à travers la vitre.

Je lançai un morceau court pour commencer et fixai le téléphone. Il était encore trop tôt pour monsieur D. Je songeai de nouveau à mon déjeuner du lendemain avec Willis et me demandai ce qu'il allait en penser. Est-ce qu'il l'approuverait ? Bientôt, cette question en fit naître d'autres : avais-je besoin de sa permission ? Étais-je en train d'utiliser Willis de la même façon que j'avais utilisé Jason ? Sauf que ce qui s'était passé avec Jason avait été totalement spontané... non ? Ces questions me gênaient et surtout je n'avais aucune idée des réponses à leur apporter. Monsieur D. et moi étions de nouveau en bons termes, et nous n'attendions rien l'un de l'autre... C'était juste que Willis était tellement différent des hommes que je fréquentais habituellement... Mais, à en croire Kimberly, mes choix dans le domaine étaient loin d'avoir été judicieux par le passé.

Je sortis mon portable de mon sac et lui envoyai un message pour lui demander de me garder un morceau de gâteau, puis me concentrai sur le compte à rebours du morceau en cours.

Le morceau toucha à sa fin et je repris l'antenne pour faire une brève annonce. Lorsque je coupai le micro, quelqu'un frappa à la porte. Je me levai pour aller ouvrir : je fus surprise de trouver Patrick, qui m'apportait une part de gâteau.

— Kimberly m'a dit de t'apporter ça.

— Génial, merci ! J'étais si déçue à l'idée de ne pas en avoir une part. Tu veux entrer ?

— Avec plaisir.

Il entra et jeta un regard autour de lui. Je profitai de ces quelques secondes pour avaler une bouchée du gâteau d'anniversaire. Une pâtisserie simple, sans prétention mais délicieuse, et qui ne soulevait aucun problème moral. Car, à moins d'être une de ces personnes toujours inquiètes à cause de leur poids, ou un danseur obsédé par l'idée de ne garder que la peau sur les os, manger un gâteau restait un plaisir simple, sans problème ni complication.

— Comment est-ce que tout ça fonctionne ?

Je lui donnai mon explication semi-technique habituelle et lui offris un siège.

— Tu peux rester pendant que je suis à l'antenne, si tu veux. Essaie juste de ne pas faire de bruit.

— Tu n'auras même pas l'impression que je suis là, promis !

— Tu serais surpris si tu savais combien de visiteurs ont soudain envie de tousser ou d'éternuer, alors que ce n'est vraiment pas le moment.

J'avalai rapidement une autre bouchée et mis le casque sur mes oreilles. Cette fois-ci, je parlai un peu plus longtemps, donnant des informations concernant la météo et annonçant la musique qui passerait ensuite, consciente que j'envoyai une invitation à monsieur D. par la même occasion.

C'est le moment où vous pouvez m'appeler...

Puis j'appuyai sur le bouton pour lancer le CD, baissai le micro progressivement avant de l'éteindre totalement, puis retirai mon casque.

— Ça ne te rend pas nerveuse ?

— Non. Certains animateurs aiment imaginer qu'ils parlent à une autre personne, d'autres font comme s'ils s'adressaient à leur animal de compagnie. Si tu commences à penser au nombre de personnes qui t'écoutent, c'est irréel, et ça devient forcément intimidant. De mon côté, je ne fais rien de tout ça. Je m'efforce de ne pas y penser et je me contente de parler, tout simplement.

— Et ça te plaît d'être ici tard le soir ?

Jamais je ne m'étais posé la question. Le fait était que oui, ça me plaisait.

— Je ne finis pas toujours tard. Je peux préparer mes émissions à l'avance en téléchargeant la musique et en enregistrant les annonces. C'est ce que je fais quand je veux rentrer tôt à la maison. Un stagiaire vient s'assurer que tout va bien, et il peut prendre l'antenne depuis l'autre studio si quelque chose ne va pas. Mais en général, je fais en sorte de présenter toutes mes émissions en direct.

J'avalai une nouvelle bouchée.

— Merci beaucoup de m'avoir apporté du gâteau, en tout cas...

— Pas de problème.

Il s'éclaircit la voix, comme le font généralement les hommes lorsqu'ils sont sur le point de se confier.

— Kimberly a l'air très sympathique...

— Elle l'est.

— Elle a dit que vous étiez amies depuis un bout de temps, toutes les deux.

En d'autres termes, il était à la recherche d'un feu vert du genre : mon amie n'est pas folle, tu ne risques rien.

Je décidai de lui donner un petit coup de pouce.

— Je pense qu'elle apprécierait que tu la raccompagnes. Si tu as une voiture, je veux dire.

— C'est bon à savoir, commenta-t-il en hochant la tête, sans oser toutefois croiser mon regard. Je vais te laisser. Sauf si tu veux que je t'apporte une autre part de gâteau ?

Je lui répondis que j'en avais mangé assez et il me laissa seule, dans le silence du studio. De temps en temps, un groupe de visiteurs passait. Je mettais alors mon casque sur mes oreilles, feignant ainsi être débordée face à la console, quand bien même ce n'était pas le cas.

Je ne pouvais m'empêcher de guetter la pendule. J'attendais avec impatience le moment où tout le monde allait enfin partir et me laisser seule. Seule avec monsieur D.

— Je commence à m'inquiéter et à me demander si je ne suis pas en train de me transformer en une espèce de prédatrice sexuelle.

J'avais à peine laissé le temps à monsieur D. de me dire bonjour. J'étais bien trop préoccupée.

— C'est comme si je ne pouvais pas m'empêcher de considérer chaque homme que je croise comme une cible sexuelle potentielle.

— Chaque homme, vraiment ?

— Non, pas *chaque* homme... Pas Gérard Morgan, par exemple. C'est l'un de nos principaux donateurs et il doit avoir pas loin de quatre-vingts ans. Quoique, je pourrais probablement demander à sa femme Marilyn de se joindre à nous, elle est plutôt nubile pour une femme de soixante-quinze ans. Ils sont tous les deux assez fringants, maintenant que j'y pense... Et voilà, je suis en train de m'emballer toute seule ! Vous voyez ce que vous avez fait ?

— Je suis sûr que chacun de nous ou presque regarde les autres en les considérant d'un point de vue sexuel. La différence, c'est que vous êtes plus honnête que la plupart des gens à ce sujet.

— Vous avez peut-être raison... J'ai quelque chose à vous dire... J'ai accepté un rendez-vous ce soir, avec un homme que je trouve par certains aspects absolument méprisable.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que mon amie Kimberly — je vous ai parlé d'elle, je crois — a réussi à me convaincre que c'était une bonne idée. Et aussi parce qu'elle aimerait qu'il fasse un don à la station, mais c'est un autre sujet. Elle pense que j'ai toujours choisi de mauvais partenaires et qu'il faut que je commence à fréquenter un autre genre d'hommes.

— Je pense qu'elle a raison.

J'encaissai sa réponse et jouai avec le fil du téléphone, choisissant mes mots pour ce que j'allais lui dire ensuite.

— Il y a autre chose... Je crois que si j'ai accepté, c'est surtout dans le but de coucher avec lui, de façon à pouvoir vous le raconter après. Je sais ce que vous allez me dire : que c'est ma décision, que rien ne m'oblige à coucher avec lui, que vous et moi pouvons très bien parler d'autre chose, et j'en passe. Et je sais que vous avez raison. Alors pourquoi je le fais ?

Ma question fut suivie d'un silence, puis il commenta :

— Il doit y avoir quelque chose qui vous attire chez lui.

— Il est très séduisant. Ce n'est pas mon type, mais il n'empêche que c'est un très bel homme. Et il y a autre chose, aussi : il est arrogant, matérialiste, mais il ne fait pas semblant d'être quelqu'un d'autre. Je pense que c'est une qualité que j'admire, d'une certaine façon. Mais ce qui m'attire le plus, c'est la perspective de coucher avec lui et de vous le raconter ensuite, comme je vous le disais.

— Et comment cela vous fait-il vous sentir, Jo ? Triste ? Coupable ?

— Seriez-vous psy, dans la vie ? demandai-je en ne pouvant réprimer un sourire. Ni l'un ni l'autre. Ça m'excite. J'ai l'impression d'être puissante et sexy, et j'adore ce sentiment. Mais en même temps, le fait d'adorer ça m'inquiète. Je ne veux pas devenir une de ces femmes obnubilées par le pouvoir que leur donne leur sexe.

— Vous n'êtes pas l'une de ces femmes, Jo. Et pour le reste, je ne veux pas que vous vous sentiez la moindre obligation envers moi. J'adore discuter avec vous, et nous pouvons parler de tout ce que vous voulez. Rien ne vous oblige à me parler de vos conquêtes, à moins que vous n'en ayez

envie.

— J'en ai envie.

— Allons-y, dans ce cas. De combien de temps disposons-nous ?

Je n'étais pas sûre du sens de sa question : parlait-il du temps dont nous disposions pour parler de mes conquêtes, ou avait-il autre chose en tête ?

— Cinq minutes environ.

— J'aimerais que vous preniez la parole à l'antenne quelques secondes avant de jouer. J'aimerais entendre votre voix rauque et savoir que c'est à moi que vous vous adressez, savoir que c'est quelque chose juste entre vous et moi, que personne d'autre ne peut partager. Vous seriez prête à faire ça pour moi, Jo ?

Mon intuition ne m'avait pas trompée... J'hésitai pendant quelques instants. Mon prochain enregistrement était déjà prêt, de même que les notes pour ma prochaine annonce. Je pouvais le faire, certes, mais si j'acceptais, qu'est-ce qu'il me demanderait ensuite ?

— Si je fais ce que vous me demandez, ce sera quoi, la prochaine étape ? Me demander de jouer en direct à l'antenne ?

— Non. Ça, c'est une chose qui n'appartient qu'à moi. Jamais je ne voudrais partager ce moment.

Je serrai les jambes. J'étais seule à la station — je m'en étais assurée cette fois — et personne ne risquait de me surprendre. Néanmoins, je me demandai s'il avait appelé plus tard que d'habitude dans le seul but de me demander cette faveur. Dans ce cas, je pouvais jouer un peu, moi aussi. Je mis le téléphone sur haut-parleur.

— Baissez votre braguette...

J'entendis un bruit de fermeture éclair suivi d'un bruissement de tissu.

— Vous êtes en érection ?

Il rit doucement, d'un rire sexy et charmeur.

— A votre avis ?

— Décrivez votre sexe.

Je voulais le tester. Je voulais savoir s'il allait me raconter une légende incluant un double décimètre, car je savais très bien, de par ma propre expérience, que fort peu d'hommes étaient dotés de la sorte, à part peut-être dans leur imagination. De toute manière, qui pourrait bien avoir envie de décrire son sexe en donnant l'impression que c'est une batte de base-ball ?

— C'est dur. Je veux dire, c'est difficile de décrire une partie de moi que j'ai vue tellement de fois. Il est légèrement courbé vers la droite, sûrement parce que je suis droitier. Mes poils sont frisés, brun foncé, avec quelques poils gris. Mon sexe est plus foncé que le reste de mon corps, et son extrémité est rouge foncé. Ma peau à cet endroit est très douce. En ce moment, je suis en train de caresser l'arrière de mon sexe du bout de mes doigts.

— Continuez.

— Je caresse mes testicules à présent. Ils sont chauds et lourds, et je peux les sentir se contracter dans ma paume.

J'écoutai sa respiration entrecoupée, teintée d'excitation.

— Jo ? Je suis en train de presser mon gland entre mon pouce et mon index.

Je commençai à décrire des cercles autour de mes tétons et j'écartai les jambes. Je portais une jupe à cause de la fête d'anniversaire, et je pouvais sentir mon sexe lourd et gonflé d'excitation sous

le tissu.

— Continuez. Décrivez-moi votre pénis à cet instant.

— On dirait qu'il est encore plus sombre que tout à l'heure. Humide. J'utilise du lubrifiant, ajouta-t-il en haletant. Mon gland est gonflé et de plus en plus sensible. Je prends mon sexe à pleine main et je le caresse de haut en bas.

Je glissai ma main sous ma jupe, à l'intérieur de ma culotte. Soudain, je réalisai quelle heure il était.

— Attendez !

Il grogna. Je mis la communication en attente et plaçai mon casque sur mes oreilles. Les derniers accords de la musique retentirent et je réglai les balances de l'égaliseur. Ma voix, calme et suave, annonça le morceau qui venait de passer à l'antenne et celui qui allait suivre. Je dis quelques mots de la météo, puis fis une courte annonce à propos du sponsor de la prochaine heure de musique — le théâtre local — et de sa prochaine production.

— Je suis Jo Hutchinson et c'est un plaisir de passer les prochaines heures en votre compagnie.

Plaisir, c'était peu de le dire ! Je coupai le micro, lançai la musique et repris les choses là où je les avais laissées. Debout, sentant les prémices de l'orgasme m'envahir, je m'agrippai au bord de la console et pressai mon bassin contre elle. Puis je me laissai choir sur ma chaise, le souffle court.

— Jo ? Tout va bien ?

Sa voix était plus calme et plus posée que la mienne. Il avait déjà joui. Sans moi.

— Oui. J'ai juste l'impression que je viens de courir un marathon.

— Moi aussi. La façon dont vous avez dit le mot *plaisir* m'a rendu fou. Vous l'avez dit pour moi, je l'ai senti. Mon Dieu, je suis en train de me transformer en adolescent libidineux à cause de vous ! Je me suis déjà masturbé aujourd'hui en pensant à vous.

— Vraiment ? Où ça ?

— Au bureau. J'ai dit à mon assistante que je ne voulais pas être dérangé, et... vous pouvez imaginer la suite.

Je restai silencieuse. J'aurais voulu qu'il m'attende, qu'il patiente jusqu'à ce que je ne sois plus à l'antenne pour que je puisse l'entendre jouir.

— Vous êtes déçue ?

— Pourquoi serais-je déçue ?

— Parce que j'ai joui sans vous attendre...

Je haussai les épaules avant de me rendre compte qu'il ne pouvait voir mon geste.

— Je ne sais pas. Peut-être.

Je restai vague, soucieuse de ne pas lui avouer à quel point son geste m'avait contrariée.

— En tout cas, je suis flattée de savoir que vous fantasmez sur moi.

— Ne m'en voulez pas. Je suis navré. Je sais que nous partageons déjà fort peu de choses ensemble, et j'en suis le premier désolé. Peut-être que si vous décidiez que vous voulez plus...

— Vous connaissez ma réponse.

Il soupira. J'entendis un froissement de tissu et le bruit d'une braguette que l'on remontait.

— Comment était la soirée ?

— Vous savez qu'il y avait une soirée ?

— J'ai reçu une invitation.

Je me redressai sur mon siège.

— Vous étiez là ? C'est pour ça que vous avez appelé si tard ?

— Vous savez que j'aime rester discret.

— Je peux toujours consulter la liste des invités, dis-je d'un air de défi, même si je savais parfaitement que je n'en ferais rien. J'imagine que vous étiez quelque part dans la pièce, en train de me regarder. Qu'avez-vous ressenti, lorsque vous m'avez vue flirter avec d'autres hommes ?

Il rit.

— Si j'avais été là, j'aurais adoré vous regarder. Et si je vous avais vue flirter avec d'autres hommes, cela m'aurait donné espoir : je me serais dit que j'avais peut-être une chance. J'aurais été excité, aussi. Car j'aurais su que j'étais celui à qui vous alliez tout raconter.

— Si je décidais de ne pas séduire ce type, finalement, vous seriez déçu ?

— Non, Jo. Jamais vous ne pourriez me décevoir.

Chapitre 6

Quelque chose sonnait, encore et encore, tel un carillon, dans le creux de mon oreille. Comme dans un rêve... Sauf qu'il ne s'agissait pas d'un rêve, mais de mon téléphone. Je tendis frileusement une main hors du lit et décrochai, trop fatiguée pour regarder sur l'écran qui m'appelait. Un rire aigu me perça le tympan. Les paupières lourdes, je clignai des yeux devant mon radioréveil, qui indiquait 3 heures du matin. J'étais couchée depuis à peine une heure.

— Comment ?

Enfin, je reconnus la voix.

— Kimberly ? Tu vas bien ?

Nouvel éclat de rire. Après plusieurs essais, je finis enfin par comprendre ce qu'elle me répétait en boucle depuis le début de notre « conversation ».

— C'est pour me dire qu'il a un prépuce que tu m'appelles à une heure pareille ?

— Mince... Je suis vraiment désolée, Jo, je pensais que tu serais réveillée.

Elle rit de nouveau.

— Tu avoueras que c'est bizarre.

— Il est irlandais. C'est sûrement normal là-bas.

— Je ne sais vraiment pas quoi en faire.

— Où es-tu ?

— Chez moi, dans la salle de bains. Il dort.

— Tant mieux. Ça pourrait le déprimer de savoir que tu es au téléphone avec une copine en train de te moquer de ses attributs.

— Voyons, Jo, jamais je ne dirais quoi que ce soit devant lui ! Ce serait terriblement mal élevé.

— Comme réveiller les gens à 3 heures du matin.

— Je suis vraiment désolée, mais il fallait absolument que j'en parle à quelqu'un.

Je bâillai.

— Je suis sûre qu'il y a des émissions que tu peux appeler pour parler de ce genre de problèmes. Ça va aller ? Coucher avec un leprechaun qui en plus a un prépuce, tu penses que tu vas tenir le coup ?

— Arrête de te moquer de moi ! En tout cas, il est mignon. Et gentil. Et sexy. On a passé un bon moment.

— Formidable ! Pourquoi tu n'irais pas te coucher, toi aussi ? Bonne nuit.

— Tu as vraiment l'air de mauvais poil, Jo. Tu es certaine que c'est juste parce que je t'ai

réveillée ?

— Absolument certaine. Au revoir.

Je raccrochai, débranchai mon téléphone et roulai sur le côté, délogeant Brady dont la taille et la température semblaient deux fois supérieures à la normale, comme tous les chats lorsqu'ils dorment. L'espace d'un instant, je m'apitoyai sur moi-même : Kimberly avait un homme dans son lit, tandis que dans le mien, je n'avais qu'une stupide boule de poils. Ah, et un vibromasseur qui traînait sur le sol quelque part... Je me mis à le chercher à tâtons dans l'obscurité, sans grand enthousiasme. Mais quelques secondes de recherche infructueuse ainsi que la pensée de la poussière qu'il avait dû accumuler achevèrent de me démotiver. Dormir était sans doute une bien plus sage décision.

* * *

— Je pensais que nous faisons un pique-nique ?

C'était une de ces journées ridiculement chaudes dans les Rocheuses, où la moitié de la ville était en short et tentait de profiter des derniers rayons de soleil avant la chute des températures. Willis me sourit d'un air approbateur. A moins qu'il ne s'agisse d'un sourire d'autosatisfaction ? Peut-être était-ce la vue de ma tenue — bottes de cow-boy et jupe noire et blanche à pois qui m'arrivait au-dessus du genou — qui le rendait si content.

— Ça vous convient ?

— C'est parfait !

Il portait un jean et une vieille veste en cuir qui lui donnaient l'air légèrement plus humain que ses costumes-cravates hors de prix. Habillé de la sorte, il ressemblait davantage au genre d'hommes avec qui j'aurais éventuellement pu sortir.

Il me conduisit à sa voiture, une sorte de Jeep de luxe. Je résistai avec peine à la tentation de faire un commentaire sur la consommation au kilomètre d'une voiture pareille. Ce n'était certainement pas le genre de véhicules populaires pour leur faible émission de dioxyde de carbone.

— Ça vous plaît ? me demanda-t-il, prenant mon regard désapprobateur pour une marque d'intérêt.

— Je ne m'y connais pas beaucoup en voitures.

A mon grand soulagement, il ne prit pas ma réponse pour une invitation à pallier mon ignorance. Il se contenta d'ouvrir la portière pour me laisser monter, puis de s'installer sur le siège du conducteur. Il ne put cependant s'empêcher d'en faire des tonnes au moment de régler l'autoradio, le chauffage et les rétroviseurs. Enfin il démarra, et traversa la ville vers l'ouest, en direction des collines.

Il ne dit rien, tout d'abord, ce qui me fit me demander s'il était timide ou s'il regrettait déjà sa décision de m'avoir invitée à déjeuner.

Enfin, après quelques minutes, il rompit le silence.

— Vous voyez quelqu'un ?

— Non, et vous ?

— Moi non plus.

— Pourquoi cette question ?

— C'est juste que vous aviez l'air plutôt réfractaire à l'idée de sortir avec moi, alors j'ai cru que...

J'aurais pu lui répondre que c'était parce qu'il n'était pas mon type, mais je renonçai. J'avais déjà tenté cette approche à l'anniversaire de Bill et il n'avait pas eu l'air de me croire. Et quand bien même, ça ne l'aurait sûrement pas découragé. Je décidai donc de lui offrir une réponse honnête.

— Je suis restée en couple pendant assez longtemps ; c'était sérieux et ça ne fait pas longtemps que c'est fini. Et vous ?

— Je suis divorcé et je ne pense pas être prêt pour une relation sérieuse pour le moment. Cela dit, j'aime beaucoup les femmes sexys et aventureuses dans votre genre.

— *Aventureuse*, c'est-à-dire ? Si vous croyez que je suis une de ces accros aux sports extrêmes, vous êtes loin du compte ! J'ai accompagné une fois ou deux mon ex-amateur d'escalade, et j'ai cru mourir de peur.

— Pourtant, vous avez un corps d'athlète, et vous semblez plutôt sûre de vous.

— Je fais du vélo, mais tout le monde en fait dans cette ville.

En disant ces mots, je regardai la route sur laquelle nous étions, qui serpentait entre deux rangées de grands pins.

— Voilà un coin agréable pour faire du vélo, d'ailleurs. Vous aimez le sport ?

J'aurais dû savoir que le lancer sur un sujet pareil était une mauvaise idée : s'ensuivit un interminable monologue sur les sports en général et l'équipe de football locale en particulier. Au bout de quelques minutes, il sembla enfin remarquer que je m'ennuyais à mourir.

— Vous n'aimez pas le football, apparemment...

— Non. Mais je m'attendais plus à une réponse comme « je cours » ou « je joue au tennis ». Vous avez l'air assez sportif.

— Je vais à la salle de sport plusieurs fois par semaine. Sinon, je skie un peu en hiver et je joue un peu au golf en été.

Misère... Pourvu qu'il ne commence pas à parler de golf ou à comparer Breckenridge à Aspen !

Par chance, il n'en fit rien. Il quitta la route principale et s'engagea sur un chemin qui avait sans doute mené jadis à une exploitation forestière. Le soleil qui resplendissait à travers les arbres conférait à l'habitable une atmosphère chaleureuse, et même si je détestais le reconnaître, je devais avouer que j'appréciais le contact des sièges en cuir et le confort d'une promenade en voiture de luxe.

— J'espère qu'on ne s'est pas retrouvés trop tôt ? Je sais que vous quittez le studio assez tard, alors je me suis dit que vous aimeriez mieux un brunch plutôt qu'un vrai déjeuner.

— C'est très gentil d'y avoir pensé.

Il arrêta la Jeep dans une clairière ensoleillée. Nous n'étions pas très loin de la ville, et pourtant je fus frappée par le silence et la tranquillité du lieu, à ma descente de voiture.

— Alors c'est ici que vous allez construire le lotissement ?

Il hocha la tête.

— Ce n'est encore qu'un projet. Il est possible qu'il ne se réalise pas.

— Mais vous perdriez beaucoup d'argent dans ce cas, non ?

— Je serais toujours propriétaire du terrain. Ce sera peut-être l'an prochain, ou dans dix ans. On ne sait jamais.

Il ouvrit le coffre et en sortit un panier en osier et une glacière, avant de se diriger vers un carré d'herbe inondé de soleil. Très attentionné, il avait même pris soin d'apporter le traditionnel plaid à

carreaux, qu'il étala soigneusement sur le gazon. Le panier contenait des assiettes en porcelaine de Chine et des couverts en argent. Il avait apporté des bagels, du saumon fumé, du fromage et naturellement, du champagne.

J'étais un peu confuse, face à tant de sollicitude, et plus du tout certaine de savoir qui de nous deux était en train de séduire l'autre.

— Ça a l'air délicieux. J'adore les bagels.

J'espérai qu'il ne remarquerait pas la surprise — non feinte — dans ma voix.

Il déboucha la bouteille de champagne avec douceur et délicatesse, au lieu d'en faire sauter le bouchon avec prétention comme je m'y attendais. Une légère vapeur s'échappa du goulot avant qu'il ne verse le liquide pétillant d'un jaune pâle dans deux coupes en cristal. Pour le moment, c'était un sans-faute et je me demandai s'il était aussi attentionné au lit.

— Vous êtes la première fille — pardon, je veux dire *femme* — que j'amène ici.

— Vraiment ? Vous avez l'air d'être bien entraîné, pourtant.

Je trinquai avec lui. Il sourit et déboucha une bouteille d'eau gazeuse.

— Je dois reprendre le volant, mais ne vous gênez pas pour moi...

Je levai la tête vers le soleil. Peut-être était-ce le champagne, ou le fait d'être en compagnie d'un bel homme qui, contrairement à ce que j'avais imaginé, ne se comportait pas comme un beau parleur arrogant, mais je me sentais délicieusement détendue et complètement à l'aise.

Je mangeai un bagel et me demandai s'il serait mal élevé d'en emporter un pour plus tard. Certainement. Je me rabattis sur une orange, de celles qu'on trouvait uniquement chez le maraîcher à un prix absolument indécent et que je n'achetais presque jamais.

— Vous êtes très sensuelle.

— C'est un euphémisme pour goinfre ?

— Non. Vous profitez de la vie, vous appréciez les bonnes choses et vous ne vous en cachez pas.

Il se tut et remplit de nouveau ma coupe.

— C'est absolument parfait, dis-je, faisant référence à notre pique-nique. Si l'on omet votre désir de couper des arbres pour bâtir d'affreuses maisons à la place...

— Elles n'auront rien d'affreux. Je travaille avec un éco-architecte.

— Est-ce qu'il est vert avec des oreilles en pointe ?

Je m'allongeai sur la couverture, les yeux clos, et ris à ma propre blague, légèrement enivrée par le champagne et le soleil.

— Vous êtes une fille pleine d'humour.

J'ouvris un œil pour lui lancer un regard désapprobateur.

— *Femme...*

Il se pencha vers moi. C'était si facile... Trop facile ! Refermant les yeux, je détachai un quartier d'orange et le glissai entre mes lèvres. Tandis que je le dégustai, je sentis son visage penché au-dessus du mien et sa respiration sur ma bouche. Quelques gouttes de jus coulèrent le long de mon menton, qu'il lécha délicatement du bout de sa langue. Décidément, il m'impressionnait ! J'aurais juré que le spectacle d'une femme en train de mâcher n'avait rien d'attirant, et pourtant il avait réussi à saisir cet instant plutôt comique et à le rendre érotique et sensuel.

Sa langue toucha mes lèvres et il attrapa l'orange que je tenais toujours dans ma main, desserrant l'étreinte de mes doigts sur les quartiers que je n'avais pas encore mangés. Il me les fit

déguster un à un, avant de prendre ma main et de lécher le jus qui avait coulé dans ma paume.

— Délicieux, murmura-t-il.

Je posai la main sur la peau douce de son menton soigneusement rasé. Il se dégageait de lui un parfum subtil et sans aucun doute coûteux, aux doux accents de citron vert. Là encore, étonnement : c'était loin d'être le genre de parfum auquel je me serais attendue chez lui.

— Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Une autre orange ? Encore un peu de champagne ?

J'ouvris les yeux.

— Toi !

Il eut l'air surpris. Peut-être avait-il cru que me séduire serait mission impossible, ou peut-être ne s'attendait-il pas à ce que je sois aussi directe. Néanmoins, il ne prit pas le temps de la réflexion. Je n'avais pas ôté mon T-shirt depuis cinq secondes, dévoilant un soutien-gorge en coton rose avec un peu de dentelle (un style qui m'avait paru convenir à ce genre d'excursions), qu'il était déjà en train de me caresser les seins. Tandis que je déboutonnais sa chemise, il tendit la main vers le panier : apparemment, il avait prévu des préservatifs au menu pour le dessert.

Il ne tarda pas à me débarrasser de mon soutien-gorge, qu'il jeta négligemment dans l'herbe, et à couvrir mes seins de baisers. Je lui retirai sa chemise : son torse était musclé et suffisamment poilu pour qu'il n'ait pas simplement l'air d'un bellâtre. Il semblait assez soucieux de sa personne, contractant ses pectoraux comme s'il posait dans le but de m'impressionner, un peu comme une femme qui rentrerait le ventre pour susciter l'admiration de son amant.

— J'aime bien ton torse, le flattai-je, comme pour lui faire comprendre qu'il n'avait pas passé tout ce temps à la salle de sport en vain.

Je caressai ses biceps et aperçus, en baissant les yeux, une protubérance au niveau de la braguette de son jean. Il passa une main sous ma jupe, la releva jusqu'à la taille. Je me redressai alors sur mes coudes, désireuse d'observer les mouvements de sa bouche sur ma poitrine et de sa main entre mes cuisses. J'aimais le voir tourner autour du pot, jouant avec l'élastique de ma culotte, caressant le tissu humide entre mes jambes. Il me titilla ainsi un long moment, et lorsqu'il glissa enfin un doigt en moi, mon corps entier se contracta si fort que j'en eus le souffle coupé.

Il cessa de m'embrasser la poitrine et releva la tête.

— J'espère que je ne vais pas trop vite pour toi ?

— Non, continue...

J'en profitai pour défaire le bouton de son jean et baisser sa braguette. Il portait un boxer blanc long. Ce n'était pas le genre de sous-vêtements que j'affectionnais chez un homme (je trouvais qu'ils donnaient un air particulièrement stupide), mais après tout, nous n'étions pas à un défilé de lingerie, et il n'allait pas le garder bien longtemps, de toute façon. Je baissai prestement jean et boxer, et pris son sexe dans ma main. Mon geste parut le déconcentrer, car les mouvements de sa main contre mon sexe ralentirent. J'arquai les hanches, avide de caresses et de sensations.

C'est alors qu'une question bêtement pratique me traversa l'esprit : qu'est-ce que nous allions bien pouvoir faire de nos bottes ? De toute évidence, les miennes allaient rester en place. Willis s'interrompit pour regarder son sexe d'un air satisfait, puis me retira ma jupe et baissa ma culotte, avant de se mettre à genoux pour enfiler un préservatif. En dépit de mon excitation, je ne pouvais m'empêcher de l'observer, et je me rendis compte qu'il se regardait avec adoration, visiblement inconscient du ridicule que lui conféraient son boxer et son jean en accordéon sur les mollets.

Il se pencha au-dessus de moi et je compris que nous nous apprêtions à nous livrer à la routine

classique du bon vieux missionnaire. Visiblement, lui non plus n'avait pas prévu de retirer ses bottes.

— Tu es splendide. J'ai tellement envie de toi.

Ses yeux allaient de mes bottes à ma poitrine en passant par mon sexe, détaillaient mon corps nu avec gourmandise. Il avait l'air de perdre le contrôle, pour mon plus grand plaisir. Sa bouche était entrouverte, ses lèvres humides, ses yeux brillants. Sa main allait et venait sur son sexe sans même qu'il en soit conscient. Ses pupilles se dilatèrent, lorsque je touchai mon clitoris.

— Maintenant ! ordonnai-je.

Un instant plus tard, il était en moi. J'adorai la vision de son sexe qui me pénétrait, le bruit grossier de ses coups de reins, la chaleur du soleil sur ma peau, les effluves de son parfum qui se mêlaient à ceux d'orange et de champagne. Je sentis ses bras se contracter derrière ma tête tandis qu'il allait et venait vigoureusement en moi, et je relevai les hanches pour l'accueillir aussi profondément que possible. Il me murmura à quel point c'était bon, à quel point j'étais prête et à quel point il avait envie de jouir, mais j'étais moi-même hors d'atteinte. J'essayai de caler mon rythme sur le sien, mais j'avais l'impression de ne plus avoir d'emprise sur mon corps, comme s'il s'agissait d'une entité extérieure et que, tout en éprouvant du plaisir, le moment m'échappait totalement.

Willis était loin désormais, emporté par sa propre excitation : son front et sa poitrine ruisselaient de sueur, et quelques secondes plus tard, il jouit, à bout de souffle.

— C'était génial !

Il roula sur le côté, attrapa une serviette en papier pour se débarrasser du préservatif, puis se tourna vers moi.

— Tout va bien, chérie ?

Ne sachant quoi lui répondre, je décidai que le meilleur moyen de lui faire comprendre ma frustration était de prendre sa main et de la tirer vers mon entrejambe. Mon geste le fit d'abord sourire.

— Tu en veux encore, c'est ça ?

Puis son sourire s'évanouit.

— Oh... Je croyais que tu avais... enfin, tu y étais presque...

— Presque, mais non. Tu n'y peux rien, ajoutai-je gentiment. C'est juste que, quand je le fais avec quelqu'un pour la première fois, ce n'est pas toujours évident. On ne sait pas forcément ce que l'autre veut. Ne le prends pas mal.

Et contente-toi de me caresser, imbécile !

— Non, non, je ne le prends pas mal.

Mais, en disant ces mots, il secoua la tête avec une telle intensité que je ne sus pas si je devais le croire ou non.

— C'est juste qu'en général, avec moi, les fi... femmes jouissent assez facilement.

— Je suis sûre que je peux, moi aussi.

Je pressai sa main avec plus d'insistance en direction de la zone autour de laquelle il avait déployé tant d'énergie quelques minutes auparavant. Il sourit de nouveau, mais remonta son pantalon et referma sa braguette d'un air qui voulait dire que la fête était terminée, comme si son sexe avait besoin de faire une pause pour se remettre de cette humiliation. Il entreprit néanmoins de pallier ma frustration, et c'est sans efforts que ses doigts et sa langue me menèrent à l'orgasme. Je ne pus m'empêcher de penser qu'il voyait sans doute son exploit comme un lot de consolation pour la pauvre fille ignorante qui n'avait pas su apprécier le mâle talent du performant Willis Scott III.

Je roulai sur le côté et bondis sur mes pieds.

— J'ai besoin de faire pipi.

Il me regarda d'un air surpris. Peut-être eût-il été de bon ton de le complimenter sur ses prouesses techniques, ou de prétendre que j'avais envie d'aller explorer la clairière, mais ma vessie sur le point d'exploser coupait court à toute réflexion.

Après avoir profité de l'intimité offerte par le tronc d'un chêne, je retournai vers la clairière. Le soleil m'enveloppait de sa chaleur et caressait ma peau nue, tandis que les herbes hautes effleuraient ma poitrine dans un murmure délicat. L'air s'emplit soudainement d'une douce brise qui fit durcir mes tétons. Je m'étirai et fis quelques pas de danse, mon corps retrouvant immédiatement ses réflexes. Willis me regardait les bras croisés. J'avais oublié cette sensation excitante d'avoir un public, d'être observée et de lire l'admiration dans le regard d'un spectateur. Je levai de nouveau mon visage vers le soleil, les yeux clos. Des éclairs rouges, jaunes et orange se dessinèrent derrière mes paupières.

J'entendis les hautes herbes bruiser près de moi et compris que Willis m'avait rejointe.

— J'aimerais réussir à te faire autant d'effet.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu as l'air aux anges.

Il se pencha alors pour embrasser mes tétons et commença à caresser mes cuisses et mes fesses, avant de s'agenouiller et d'embrasser mon sexe. Sans attendre qu'il m'y invite, j'écartai les cuisses. Il me serra avec force, ses bras musclés autour de mes genoux, sa langue explorant mon sexe avec audace, avidité et savoir-faire. Je sentais la succion de sa bouche et le contact occasionnel de ses dents contre ma peau brûlante. Sentant que j'approchais de l'orgasme, j'agrippai ses épaules avec l'énergie du désespoir, les jambes tremblantes. Puis je jouis dans une explosion de plaisir, les couleurs du soleil dansant toujours derrière mes paupières closes.

— Ça va ?

— Là, je suis aux anges, dis-je tout en tentant de reprendre ma respiration.

Il se redressa et me prit la main, qu'il amena contre son entrejambe.

— C'est la première fois que je vois une femme aussi à l'aise avec son corps et sa nudité. Souvent, vous n'aimez pas qu'on vous regarde.

— Je faisais de la danse. J'ai l'habitude.

— C'est vrai que tu as un corps de danseuse.

Il poussa un grognement lorsque je pressai son sexe en érection à travers son jean et posa son autre main autour de ma taille.

— Qu'est-ce que tu aimerais que je fasse ?

— Laisse-moi réfléchir...

Il cligna des yeux et regarda ma bouche. Ravie de lui montrer à mon tour de quoi j'étais capable, je me mis à genoux, baissai sa braguette pour accéder à son sexe, et en léchai délicatement l'extrémité humide. Willis grogna de nouveau, plus fort cette fois, et passa ses mains dans mes cheveux. J'aspirai son sexe dans ma bouche en faisant en sorte de l'accueillir aussi profondément que possible. Il étreignit mes épaules, puis posa ses mains sur ma tête afin de me guider tout en douceur. Cette fois, c'étaient ses jambes à lui qui tremblaient, et seules quelques minutes suffirent à le faire jouir, ses hanches arquées tandis qu'il déversait un liquide tiède et salé dans ma bouche. Je m'écartai, et m'essuyai la bouche et le menton du revers de la main. Il resta immobile et silencieux

pendant quelques instants, le temps de recouvrer ses esprits.

— C'est vraiment génial en plein air, finit-il par dire.

— Comme les sandwiches au salami.

— Comment ça ? demanda-t-il, alors que nous retournions vers le plaid.

— Plus on est en altitude — pas comme ici, plutôt au sommet d'une montagne, par exemple — et plus la mauvaise nourriture a bon goût. Comme un sandwich au salami par exemple.

— Tu es vraiment drôle comme fille. *Femme...*

Il me tendit la bouteille d'eau minérale qu'il avait abandonnée au milieu des restes du pique-nique. Je le soupçonnai de vouloir jouer une fois encore au parfait gentleman qui me donnait une bouteille de façon e que je puisse me rincer la bouche. Je n'en fis rien et avalai une grande gorgée d'eau à la place.

— Est-ce que c'était meilleur qu'un sandwich au salami ?

— C'est sans comparaison ! répondit-il.

La brise se mit à souffler de nouveau, me donnant la chair de poule.

— Je crois qu'il vaut mieux que je me rhabille.

— Tu as raison, je ne voudrais pas que tu tombes malade. Cela dit, c'est vraiment dommage, car j'adore te regarder. Et je crois que ça te plaît, à toi aussi.

Il reboutonna son jean sans me quitter des yeux, le visage éclairé d'un air satisfait. Je ne répondis pas et commençai à me rhabiller. J'avais perçu une sorte d'attente dans sa voix et je me demandai ce qu'il allait suggérer ensuite. Un numéro de strip-tease au prochain petit déjeuner de l'association des agents immobiliers ? En général, les fantasmes les plus bizarres semblaient passer par la tête des hommes une fois qu'ils étaient au courant de mon ancien statut de danseuse. La première question qu'ils se posaient était bien souvent de savoir si je pouvais passer mes pieds derrière ma tête (rien de plus facile) ou ce que j'étais capable de faire sur une barre verticale (rien de formidable).

L'air perdu dans ses pensées, il rangea les restes du pique-nique dans le panier et me lança une autre orange que j'attrapai au vol et glissai dans mon sac. Je finis la bouteille de champagne et songeai que j'aurais bientôt besoin de faire une petite sieste, après tout ce soleil, toute cette nourriture et le reste.

— Je me demandais..., commença-t-il d'un air nonchalant soigneusement étudié, tandis que nous marchions vers la voiture. Je me demandais si tu serais libre pour une soirée samedi... Une soirée spéciale.

* * *

— Il a dit *quoi* ?

Monsieur D. semblait particulièrement choqué, ce qui me surprit. Je programmai le CD suivant avant de lui répondre.

— S'il y a bien une chose que j'ai comprise depuis que j'ai fait votre connaissance, c'est qu'il existe tout un monde de possibilités autres que le sexe traditionnel et conventionnel auquel je suis habituée. Peut-être que le moment est venu pour moi de partir un peu à l'aventure, sans m'engager. Je ne suis pas en train de dire que je ne retomberai jamais amoureuse, ce serait reprendre à mon compte un cliché d'une banalité désespérante. Mais pour l'instant, je suis seule et ça me paraît être le bon

moment. N'est-ce pas vous qui m'avez dit que c'était une des choses les plus osées que vous ayez faites ? Et je suis sûre que la liste de vos exploits ne s'arrête pas là...

— Une fois, lorsque j'étais jeune..., commença-t-il avant de retomber dans le silence.

— Oui ? l'encourageai-je. Je pense que vous me devez une histoire.

— A ma connaissance, jamais le roi n'a raconté d'histoires à Schéhérazade.

— Je suis sûre du contraire ! Je pense qu'elle a fini par le lui demander, et qu'il n'a pas pu dire non. Trois ans à lui raconter des histoires sans même un jour de congé, vous vous rendez compte ? Elle devait mourir d'envie qu'on lui raconte une histoire et qu'on lui masse les pieds après une longue et rude journée passée à s'occuper des enfants !

— Je vous raconterai une histoire une autre fois, je vous le promets.

Décue, je ne répondis pas. Ce fut alors lui qui reprit la parole.

— Puis-je vous demander ce que vous avez répondu à sa proposition ?

— A votre avis ?

* * *

— Je veux tout savoir dans le moindre détail ! Dis donc, c'est toi qui as fait ce café ? Il est vraiment immonde !

J'ignorai la critique de Kim, amusée par son excitation et son impatience d'adolescente.

— Il est plus sympathique que ce que je croyais.

— Et ? Quoi d'autre ? Donne-moi des détails, bon sang !

Elle me tapa sur le dos de la main avec sa cuillère en plastique, à la manière d'une institutrice autoritaire.

— Il n'a pas de prépuce, si c'est ce que tu veux savoir. Satisfaite ? Et, à ce propos, comment tu t'en sors avec le tien ?

— Ce n'est pas le *mien*, et je me débrouille comme une grande, figure-toi. Allez, viens me raconter tous les détails croustillants dans mon bureau.

Elle ouvrit la marche, faisant résonner les talons de ses bottes de cow-boy en cuir d'un rouge écarlate et décorées de broderies noires, bien plus sexy que les miennes.

— Non, toi, tu me donnes les détails croustillants !

Je fermai la porte de son bureau et m'assis à ma place habituelle. C'était la seule pièce de la station qui, en dépit du bazar qui y régnait, était décorée avec goût.

— Patrick est vraiment adorable. Je n'aurais jamais cru que je serais attirée par un homme comme lui, mais de toute évidence je le suis. Et je trouve son prépuce plutôt utile, en fin de compte. Ça ajoute du volume, ce qui est toujours bon à prendre. Non qu'il en ait besoin, mais c'est un petit bonus pas désagréable. Il est drôle aussi.

— Vraiment ? J'aurais eu tendance à le croire plutôt déprimé, mais il faut dire que je ne le vois pas beaucoup.

— Tu peux être à la fois drôle et déprimé. Beaucoup de gens le sont. Bref... A toi, maintenant... Où est-ce que Willis t'a emmenée hier ? Dans un grand restaurant ?

— Non. Nous avons fait un pique-nique.

Elle me dévisagea, surprise.

— Un pique-nique ? Ce n'est pourtant pas son genre. Tu vas le revoir ?

— C'est possible, dis-je en haussant les épaules.

Elle ne me quittait pas des yeux, l'air interrogateur.

— Qu'est-ce qui se passe, Jo ?

Je résistai à l'envie de me tortiller nerveusement sur ma chaise.

— Rien du tout. A part que j'écoute tes conseils et que j'essaie de réapprendre à sortir avec quelqu'un.

— Non... Tu es différente ces jours-ci, comme si tu me cachais quelque chose, et je ne parle pas de la taille du sexe de Willis. Tu as l'air distraite... Tu es sûre que tout va bien ?

— Tout va très bien, je t'assure.

Elle fronça les sourcils.

— C'est peut-être encore trop tôt. Après tout, tu es restée longtemps avec Hugh.

— Non, c'est le bon moment, dis-je d'un ton que j'espérai ferme et convaincant. C'est vrai qu'au début je n'étais pas emballée à cette idée, mais je pense en fin de compte que tu avais raison.

Elle se pencha en avant et me tapota la main.

— Je dis ça parce que je suis ton amie, chérie. Je pense que tu ne me dis pas tout et je ne veux pas que tu souffres. Si tu as envie ou besoin de me parler de quoi que ce soit, je serai toujours là pour t'écouter. Tu le sais, n'est-ce pas ?

— Oui, merci, Kim. J'ai de la chance de t'avoir.

J'étais touchée et émue par son inquiétude, mais en aucun cas je ne pouvais envisager de lui parler de monsieur D. ou de ce que je m'apprêtais à faire avec Willis.

— J'ai une idée ! dit-elle soudain. Qu'est-ce que tu dirais d'un double rendez-vous ? Patrick m'emmène au Shamrock Club samedi soir. Apparemment, c'est un genre de bar irlandais avec de la musique traditionnelle et de la Guinness. Pourquoi Willis et toi, vous ne vous joindriez pas à nous ?

— Je lui en parlerai, mais je crois qu'il a déjà prévu quelque chose pour la soirée et je n'ai aucune idée de l'heure à laquelle ça va finir.

— D'accord. Amusez-vous bien alors.

Je venais de laisser passer ma chance. Dieu sait que j'aurais pourtant eu besoin de conseils en matière de mode !

Kimberly, qu'est-ce que je dois mettre, à ton avis, pour aller à une orgie ?

Chapitre 7

Vous porteriez quoi pour une orgie, vous ? Willis m'avait assuré qu'il ne s'agissait pas vraiment de ça. Non, non, non. Juste du sexe entre amis. Ses amis. Un autre couple. Des gens formidables. J'allais les adorer.

Mes bottes de cow-boy avaient rencontré un grand succès auprès de Willis, mais elles n'étaient vraiment pas pratiques à enfiler ni à retirer (même si l'histoire montrait que je n'avais pas forcément tendance à les enlever). Un jean avec des bottes n'était pas non plus la tenue idéale, comme Willis l'avait démontré de façon peu glorieuse. Je ne m'imaginai pas assise par terre, sans aucune dignité, en train d'essayer de me débarrasser de mes bottes pendant que le reste de notre joyeux petit groupe m'attendait pour commencer les festivités (« J'en ai pour deux secondes ! »). J'aurais pu choisir une tenue provocante et sexy, mais je n'avais pas envie non plus d'avoir l'air de me rendre à une orgie, même si c'était le cas.

J'optai finalement pour un jean et une paire de chaussures à petits talons, un style dans lequel je me sentais à l'aise. Peut-être que c'était le genre de maison où on vous demandait de retirer vos chaussures à l'entrée ? Ou votre petite culotte, plus vraisemblablement. Je complétais ma tenue d'un T-shirt noir et surtout d'un de mes plus beaux ensembles de lingerie. J'étais certaine que monsieur D. aurait approuvé mon choix.

Pendant quelques instants, je jouai un peu avec les ciseaux pour tenter de donner un air plus soigné à ma toison, puis je renonçai rapidement. Que je suive le plan A, selon lequel je risquais de ne pas rester habillée bien longtemps, ou le plan B — « Si tu préfères, tu pourras simplement regarder. Tu n'as aucune obligation de faire quoi que ce soit », m'avait assuré Willis —, je ne voyais pas ce que la façon dont je m'épilai le maillot allait changer à l'affaire. Enfin, je parai mes oreilles de boucles en strass et me parfumai en espérant que nos hôtes n'aient pas de réaction allergique. Willis, qui était arrivé pendant que je mettais un point final à ma tenue, m'attendait dans le salon.

J'attrapai ma veste en velours noir et un petit sac à main.

— Jolie maison, commenta-t-il lorsque je le rejoignis. Très bon voisinage. Et l'appartement que tu loues constitue une rentrée d'argent non négligeable. Tu connais sa valeur résiduelle ? Est-ce que tu as déjà pensé à...

Je le fis taire en posant un rapide baiser sur ses lèvres.

— C'est le week-end, Willis, alors arrête de jouer au parfait agent immobilier.

Il posa ses mains sur mes fesses.

— Tu as raison, l'heure de la récréation est arrivée. Allons-y.

Tout, dans ses gestes nerveux et l'ombre de sa barbe naissante, suggérait qu'il avait passé la journée au bureau. Il avait desserré son nœud de cravate et remonté ses manches en dépit du froid automnal, dans l'espoir d'avoir l'air détendu. Nous sortîmes de la maison pour gagner sa voiture — une BMW rutilante, cette fois — et je remarquai sa veste impeccablement pliée sur la banquette arrière. Un détail qui me fit me dire que le nœud desserré et les manches remontées avaient sans doute été étudiés dans le moindre détail.

La maison où nous allions se situait sur les hauteurs, dans un de ces quartiers résidentiels surpeuplés de personnes prétendant réaliser leur rêve d'avoir une maison à la montagne. Sauf qu'en dépit des nombreux pins plantés alentour il était impossible de ne pas voir la lumière chez les voisins ou d'échapper aux aboiements de leur chien.

— Ne sois pas nerveuse, chérie, me dit Willis en garant la voiture.

— Je ne suis pas nerveuse.

— Si, tu l'es. Ton corps parle pour toi. Crois-moi, je suis un expert en langage corporel.

Il se pencha pour m'embrasser et je me laissai aller contre le dossier de mon siège. J'essayai de faire durer ce moment aussi longtemps que possible et de profiter au maximum de la douceur de sa bouche et de la rudesse de sa peau mal rasée. Puis il reprit son air d'homme d'affaires, retira sa cravate, la plia et la posa au-dessus de sa veste.

— Bien. Allons-y... Et détends-toi, ils sont formidables. Tu vas tout de suite te sentir comme chez toi.

Nous atteignîmes le porche et Willis sonna à la porte. La femme qui vint nous ouvrir portait elle aussi un jean et un T-shirt, et elle aurait pu me ressembler, à un détail près : ses seins faisaient au moins deux fois la taille des miens.

— Willis chéri, que c'est bon de te voir ! On attendait vraiment cette soirée avec impatience, pas vrai, Jake ? Jake ?

Elle jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et accueillit l'absence de réponse par une moue contrariée.

— Il est en train de regarder le match. Je m'appelle Cathy. Je peux prendre ta veste ?

A mon grand soulagement, elle ne reconnut pas ma voix lorsque je me présentai à mon tour. Elle nous conduisit au sous-sol, dans une pièce luxueusement aménagée qui contenait un énorme écran plat et des meubles en cuir qui semblaient avoir coûté une petite fortune.

— Salut, Willis. C'est la mi-temps, dit la femme vautrée devant la télé sans même nous jeter un regard.

Willis alla prendre place à côté de Jake sur le canapé et Cathy m'adressa un petit sourire complice, de ceux que les gentilles petites femmes accrochent à leur visage lorsque leurs seigneurs parlent sport. Elle apporta une bière à ces messieurs depuis le bar à l'autre bout de la pièce, et me servit un verre de vin blanc.

— Votre maison est magnifique, dis-je.

Puisque nous semblions être en pleine soirée banlieusarde convenue et non pas sur le point de nous dénuder pour transpirer de concert, je décidai d'adapter ma conversation aux circonstances. Comme je m'y attendais, mon compliment la ravit au plus haut point et elle offrit aussitôt de me faire visiter le reste de la maison. Je pus alors admirer à loisir la salle de bains principale et ses deux lavabos (un pour monsieur et un pour madame) et l'écouter me raconter l'histoire du plan de travail en marbre qui était fendu à la livraison et qui leur avait été si compliqué de faire remplacer. Un lit

aux dimensions impressionnantes trônait dans leur chambre, lit vers lequel Cathy se précipita en laissant échapper un petit rire. Elle dissimula dans le tiroir un objet qui traînait sur la table de nuit et que je crus reconnaître comme étant un vibromasseur, sans toutefois en avoir la certitude.

— Vous avez une salle de lecture ?

— Une salle de lecture ? Nous avons une bibliothèque ici...

Elle montra du doigt une vitrine recouverte de bibelots et dans laquelle se trouvaient deux ou trois livres.

— Il y en a une autre dans l'atelier, ajouta-t-elle en me regardant d'un air incrédule.

Après avoir visité d'autres salles de bains et des chambres d'amis, le fameux atelier qui abritait au moins une demi-douzaine de livres mais surtout beaucoup de trophées sportifs, le salon et la salle à manger, nous arrivâmes dans la cuisine. Je leur enviai cette pièce, avec ses comptoirs en granit, ses éléments en acier inoxydable et son magnifique parquet ciré.

Cathy se pencha en avant pour attraper un plateau de crudités dans le bas du réfrigérateur, m'offrant par la même occasion une vue imprenable sur son profond décolleté. Alors qu'elle se redressait, elle surprit mon regard et sourit.

— Ils sont beaux, tu ne trouves pas ? C'est un cadeau d'anniversaire de la part de Jake. Enfin, c'est surtout un cadeau pour lui.

Je ne compris pas immédiatement de quoi elle parlait. Surprenant mon expression ahurie, elle rit et posa le plateau sur le comptoir.

— Je parle de mes seins.

Pour illustrer son propos, elle souleva son T-shirt, dévoilant une paire de seins ronds et fermes, avec d'imposants tétons roses. J'avais tout d'abord cru qu'elle portait un soutien-gorge, mais ces deux bijoux de technologie n'avaient visiblement pas besoin du moindre soutien.

— Impressionnant ! Ils étaient vraiment petits, avant ?

— Je dirais à peu près comme les tiens. Willis aussi adore les grosses poitrines. Il voudra sûrement que tu refasses faire la tienne.

— Nous n'en sommes pas encore là. On ne se connaît pas depuis si longtemps...

Guidée par une sorte d'instinct protecteur, je mourais d'envie de croiser les bras sur ma poitrine pour protéger mes petits seins non trafiqués.

— Je ne regrette vraiment pas. Jake les adore et je me sens tellement sexy depuis l'opération.

Elle rabaissa son T-shirt et ouvrit la porte du lave-vaisselle. C'est lorsqu'elle sortit du panier à couverts une poignée de godemichés de toutes les couleurs et de plugs qu'elle déposa dans un saladier en plastique que je pris véritablement conscience que je n'étais pas là pour une simple visite de courtoisie. Je fus soulagée de constater qu'il n'y avait rien d'autre dans le lave-vaisselle, et que je n'allais donc pas avoir à abandonner mon verre de vin pour me rabattre sur la bière.

— Je peux t'aider ? demandai-je.

Je regrettai immédiatement ma question. Et si elle me demandait de m'occuper avec un des godemichés ? Par chance, elle interpréta mon offre dans un sens strictement domestique et me confia la mission de verser des chips dans un saladier, tandis qu'elle remplissait des ramequins avec différents types de sauces. Nous emportâmes le tout au sous-sol et, à part les étalages de poitrine et le saladier rempli de godes, on aurait pu croire à une agréable fin d'après-midi en banlieue.

Le match était terminé et les hommes étaient avachis sur le canapé, leur bière à la main, en train d'observer une blonde à la poitrine encore plus grosse et rigide que celle de Cathy qui léchait un

sexe de la taille d'une torpille, tout en lançant des regards joueurs et séducteurs à la caméra. L'homme à qui le sexe appartenait était poilu et légèrement ventripotent.

— Vous êtes dégoûtants, les garçons, dit Cathy en s'emparant de la télécommande et en éteignant la télé. Je n'arrive pas à le croire... Jake, c'est Jo. Je lui ai montré mes seins.

— Bonjour...

Jake était une version plus imposante de Willis, le genre homme de classe moyenne à l'air bien sous tous rapports. Mon salut le fit bondir sur ses pieds et il me regarda d'un air vaguement lubrique.

— Salut, jeune fille. Super, les seins de ma femme, pas vrai ?

Jeune fille ? Mais pour qui se prenait-il ? J'en fus tellement abasourdie que je me contentai de murmurer une platitude du style « Oui, super, vraiment », avant de finir mon verre de vin d'un trait.

Willis s'approcha alors de moi d'un pas nonchalant, posa son bras autour de mes épaules, puis laissa ses doigts se promener sur ma poitrine.

— Ceux de Jo ne sont pas mal non plus. C'est vrai qu'ils sont petits.

— Tu veux bien nous les montrer, chérie ? me demanda Jake.

— Tu oublies le mot magique, rétorquai-je tout en me dégageant de l'étreinte de Willis.

Jake me dévisagea, l'air un peu estomaqué.

— Tu es vraiment incorrigible ! roucoula Cathy en posant la main sur son bras. Où sont passées tes bonnes manières ?

Jake sourit d'un air enfantin et espiègle — ce que je trouvai presque attendrissant — et bafouilla des excuses inintelligibles à mon intention avant de passer sa main sous le haut de sa femme.

Je me dirigeai vers le bar pour me servir un autre verre de vin, l'esprit confus et mal à l'aise. J'étais pourtant venue ici de mon plein gré et dans le but de tenter une nouvelle expérience, mais c'était comme si une petite puritaine coincée avait remplacé la jeune femme audacieuse et libérée que j'étais habituellement, et ça ne me plaisait pas du tout.

Je pris soudainement conscience de l'agencement de la pièce, parfaitement étudié pour ce qui était sur le point de s'y passer : le saladier plein de préservatifs sur la table basse près de la télévision, l'autre rempli de godemichés sur le bar, la pile de serviettes, les tubes de lubrifiant, le grand canapé, la collection de méridiennes... Tous les éléments étaient réunis pour nous mettre en scène.

Willis me rejoignit au bar.

— Ça va ? me demanda-t-il.

— Oui, ça va, répondis-je d'un ton neutre, l'air absent.

Le moins qu'on pouvait dire, c'est que je ne débordais pas d'enthousiasme ! Je jetai un coup d'œil en direction du canapé sur lequel Jake et Cathy avaient pris place. Il lui avait remonté son T-shirt jusqu'au menton et avait le visage enfoui entre ses seins. Elle surprit mon regard et me sourit d'un air encourageant, mais la scène était loin de m'exciter. Pour tout dire, la seule chose qui me préoccupait, à cet instant précis, était de savoir si Jake n'allait pas se briser l'arête du nez.

— Jo..., murmura Willis.

Il me donna un doux et tendre baiser.

— Tu n'es pas obligée, tu sais. Comme je te l'ai dit, je t'ai trouvée aventureuse et pleine d'assurance, et j'ai pensé que ce genre de petits jeux pouvait te plaire. Mais si tu n'es pas à l'aise...

Il laissa sa phrase en suspens, préférant reporter son attention sur les seins de Cathy.

— Crétin ! dis-je, à moitié sérieuse.

Agacée, je dois l'avouer, de le voir captivé par les attributs d'une autre femme, j'enlevai mon T-shirt, ce qui eut pour effet de ramener immédiatement son regard sur moi. Il se plongea dans un examen attentif de la dentelle rouge et noire de mon soutien-gorge, un des plus provocants que je possédais et qui, à en juger par son expression, faisait son petit effet. Jake extirpa alors son visage des seins de sa femme sans qu'aucune blessure ne soit à déplorer et se mit à m'observer lui aussi.

— Le bas est assorti.

— Voyez-vous ça..., dit Jake.

Il s'affala sur le canapé et Cathy se positionna entre ses jambes. Je commençai à les observer et réalisai brusquement que c'était la raison pour laquelle j'étais là. Pour le moment, Willis et moi n'étions que de simples spectateurs, mais ce n'était qu'une question de minutes avant que nous devenions des acteurs, nous aussi. Légèrement stressée mais aussi excitée par cette idée, je ne pouvais détacher mes yeux de Jake et de Cathy. Elle déboutonna le pantalon de Jake, dévoilant un début d'érection, tandis qu'il gardait le regard posé sur moi.

Willis dégrafa mon soutien-gorge et l'envoya valser un peu plus loin. Jake s'humecta les lèvres. Cathy, qui avait commencé à le masturber doucement, me regarda et me sourit.

— Très mignons...

Will passa sa langue sur mes tétons. De mon côté, j'étais toujours fascinée par le spectacle de Cathy et de Jake : elle était à présent penchée sur lui et lui faisait une fellation. Il s'abandonna rapidement, la tête en arrière, les mains enfouies dans les longs cheveux de sa femme. Sans interrompre ce qu'elle était en train de faire, elle entreprit de défaire son propre jean, dévoilant un minuscule string à paillettes.

— Déshabille-toi, m'intima alors Willis.

Je n'étais pas sûre de comprendre ce qui était en train de se passer, mais j'avais l'impression que Jake et lui étaient en train de se livrer à une sorte de compétition : la plus grosse paire de seins, les plus beaux sous-vêtements, la femme la plus obéissante... et je n'étais pas sûre d'être enchantée par ce petit concours. Mais dans le même temps, une partie de moi appréciait d'être exhibée et jaugée, offerte ainsi en spectacle, et de voir Jake et Cathy s'interrompre pour mieux nous contempler, tandis que Willis explorait mon entrejambe de ses doigts.

Cathy s'assit sur le tapis près du canapé, jambes écartées. Je me demandai si elle était totalement épilée. Surprenant mon regard interrogateur, elle me sourit et se releva pour ôter son string, révélant une bande étroite de poils pubiens coupés court. Le reste de son sexe était lisse, épilé à la perfection.

— Ça doit faire un mal de chien, dis-je bêtement.

— Ça plaît à Jake. Et moi aussi, j'aime bien. En plus, ça me rend beaucoup plus sensible quand on fait l'amour, m'expliqua-t-elle, ses doigts se promenant délicatement sur son ventre et son entrejambe.

Alors, si ça plaisait à Jake... Cette femme avait-elle d'autres préoccupations dans la vie que celle de satisfaire son époux ? Elle était maintenant complètement nue et se mit à tourner doucement sur elle-même, les mains derrière la tête. Jake était toujours assis sur le canapé, occupé à admirer son propre pénis, et accessoirement Cathy.

— Bon sang, qu'est-ce que tu es sexy ! s'exclama Willis.

Et son compliment n'avait pas l'air de s'adresser à moi. Il avait beau être en train de masser un de mes tétons entre son pouce et son index, il n'avait d'yeux que pour Cathy. Je commençai à

m'ennuyer un peu et décidai qu'il était temps de passer à autre chose.

— Messieurs, je vous trouve bien trop habillés.

Je voulais les mettre au défi et les provoquer, en partie pour me venger du « jeune fille » de tout à l'heure et prouver à Jake que j'étais tout sauf une jeune fille justement, en partie aussi pour pouvoir les comparer. J'avais à peine prononcé ces mots que les vêtements volèrent de toutes parts : chemises, jeans, caleçons échouèrent sur le sol en un éclair. Le sexe de Willis était en érection, courbé vers le haut, plus long et plus élancé que celui de Jake. Lequel avait un pénis large et puissant, en accord avec le reste de son anatomie. Il était également plus poilu, ce qui donnait par contraste à Willis un air juvénile.

Une sorte d'accord tacite semblait indiquer que Jake et Cathy seraient les premiers à entrer en scène. Je me demandai si leur petite bibliothèque comprenait un guide des bonnes manières orgiaques. Je ne pouvais nier que j'étais intéressée au plus haut point : jamais je n'avais regardé des gens faire l'amour auparavant, ni rencontré un couple autant absorbé l'un par l'autre que par l'effet qu'il espérait produire sur son public. Willis se tenait debout derrière moi, ses mains caressant ma poitrine et son sexe frottant contre le bas de mon dos. Une de ses mains descendit le long de mon ventre avant d'aller se loger dans ma petite culotte.

— Je veux te faire jouir, murmura-t-il.

Jake était assis sur le canapé, Cathy à califourchon sur lui, nous faisant face. Elle ondulait autour de son sexe pendant qu'il lui malaxait la poitrine entre ses mains puissantes. Elle introduisit l'index et le majeur de Jake dans sa bouche, les enduisit de salive, puis les plaça sur son sexe, geste qui les fit tous deux gémir d'excitation. Tout s'enchaînait sans interruption et d'une façon presque mécanique, à tel point que je me demandai s'ils avaient répété leur petit spectacle au préalable : passer de la position A à la position B, du sol au canapé, à genoux puis debout, et inversement. Ils étaient tous les deux concentrés sur leur performance, imprimant de subtils changements de rythme et d'intensité à leurs ébats.

Ils revinrent ensuite sur le sofa, reprirent leur position originale, et nous adressèrent un regard de défi qui me donna envie de réclamer la présence d'un arbitre pour compter les points.

— Allonge-toi, ordonnai-je alors à Willis, consciente que j'avais d'autres atouts que mes seins à faire valoir et emportée malgré moi par l'envie de rivaliser avec eux.

Willis tendit la main vers l'un des deux saladiers, en retira un préservatif et l'enfila. Une fois qu'il fut allongé au sol, je fléchis les jambes, écartai ma petite culotte et m'accroupis sur lui. C'était mon tour de me mettre en scène pour nos spectateurs et j'étais bien décidée à les impressionner ! Mes mouvements étaient relativement limités et Willis ne pouvait pas vraiment bouger non plus. C'était donc purement pour le spectacle.

Je me mis en équilibre sur les mains et tendis une jambe en avant de façon à positionner mon pied près de l'épaule de Will, pour avoir un peu plus de liberté d'action.

— Bon sang ! dit Jake, visiblement subjugué par mes acrobaties.

J'étais ainsi dans une position avantageuse qui me donnait un contrôle absolu sur mon partenaire. Loin de les interrompre, il semblait que nos prouesses avaient au contraire redoublé l'excitation de nos hôtes : leurs corps bougeaient de plus en plus vite, et ils faisaient de plus en plus de bruit, le visage rougi par l'effort et l'adrénaline. Comme pour répondre à leur provocation, Willis et moi nous séparâmes brièvement pour gagner une des méridiennes et nous y installer de manière à pouvoir observer Cathy et Jake tout en continuant nos ébats, moi à quatre pattes et lui derrière moi.

Ce n'était plus pour nous du spectacle, mais du désir, un désir ardent, urgent, amplifié par l'intensité de ses coups de hanches, de mes va-et-vient et de nos gémissements à l'unisson.

Cathy et Jake nous ignoraient maintenant totalement, entièrement accaparés par leur propre plaisir. Si l'atmosphère n'avait pas été aussi érotique ni la tension sexuelle aussi forte, leurs postures et l'expression de leurs visages m'auraient sans doute semblé comiques. Mais ils avaient atteint ce stade où plus rien d'autre n'a d'importance que la poursuite de la jouissance et l'atteinte de l'orgasme. Cathy y parvint, et même si je n'avais jamais vu une autre femme jouir auparavant, les signes ne trompaient pas : ses cris de plus en plus intenses, son corps tendu puis immobile, sa respiration suspendue, sa bouche ouverte, son regard dans le flou. Puis ce fut au tour de Jake de jouir, et enfin leurs deux corps se relaxèrent. Cathy se lova contre lui, les paupières lourdes de fatigue et l'air satisfait, sans toutefois sembler comblée. Elle se mit à se caresser en nous observant, son doigt manucuré décrivant des cercles sur son sexe, un doux sourire sur le visage. Elle avait eu son orgasme et savait que je voulais le mien. Nous partageâmes un moment rien que toutes les deux, moi frénétique sous les assauts de Willis, elle langoureuse et alanguie, dans une jouissance paresseuse. Elle jouit silencieusement cette fois, en tremblant légèrement, la bouche entrouverte et les yeux clos, tandis que tous mes muscles se contractaient dans un spasme au contact des coups de hanches de Willis, qui s'écria bientôt, s'affaissant sur moi :

— Qu'est-ce que c'était bon !

Au bout de quelques instants, il relâcha son étreinte et je m'affalai sur la banquette, avant de m'allonger sur le dos, les jambes écartées.

— Tu me plais bien, Willis.

Il secoua la tête.

— Ce qui te plaît, c'est surtout une certaine partie de mon anatomie, et aussi regarder Cathy. Mais je ne vais pas me plaindre.

— Bien sûr que j'aime regarder Cathy, on dirait une œuvre d'art.

— Mesdames, après la pause, ce sera à votre tour de nous offrir une petite représentation, peut-être ? Cathy, qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il en désignant le contenu d'un bol sur le comptoir.

— De l'aubergine, répondit-elle en attrapant une branche de céleri. Quelqu'un veut une bière ? Jo, je te ressers du vin ?

Je réprimai un rire. En moins de temps qu'il n'en fallait pour le dire, nous étions passés de l'ambiance film X à l'ambiance boudoir. Cathy se dirigea vers l'une des méridiennes, en souleva l'assise pour découvrir un coffre, dont elle extirpa plusieurs peignoirs. J'en enfilai un ; les hommes, eux, préférèrent la simplicité de leurs sous-vêtements. Cathy aussi enfila un peignoir, avant de recommencer son petit manège de parfaite maîtresse de maison. Je me demandai ce qui allait se passer ensuite. Une partie de bridge ? Un Scrabble ? Je fus interrompue dans le fil de mes pensées par Willis.

— Tu as été parfaite, bébé. J'en étais sûr. Ça t'a plu ?

Je me contentai de hocher la tête et me replongeai dans la dégustation de mon verre de vin. Les conversations dévièrent bientôt sur nos carrières respectives : Jake travaillait dans l'informatique et Cathy était administratrice de bureau pour une entreprise de construction. Je préférai rester évasive de mon côté et leur dis simplement que je travaillais dans les médias.

A un moment, Jake se mit à regarder avec insistance en direction de la télécommande. Sachant

parfaitement ce que son mari avait en tête, Cathy s'en empara et alla la ranger dans une des méridiennes. Allait-elle ensuite s'amuser à le torturer avec une partie de cache-cache, en changeant les méridiennes de place pour l'empêcher de retrouver la télécommande ? Elle vint se percher sur ses genoux, et Jake posa une main possessive sur sa cuisse, que dévoilait son peignoir mal fermé.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? demanda Willis à Jake.

— Pas mal du tout, répondit celui-ci en posant sa bouteille de bière sur la table basse. Jo, rends-moi service, chérie, tu veux bien ? Viens par ici...

J'interrogeai Willis du regard. Il me répondit par un sourire d'encouragement. Je me dirigeai alors vers le canapé et m'arrêtai face à Jake et Cathy. Jake se pencha en avant pour attraper la ceinture de mon peignoir en éponge et tira dessus. Le peignoir s'ouvrit, dévoilant mon corps nu à leurs regards inquisiteurs. Ils prirent quelques instants pour me jauger, d'une manière plus clinique que sexuelle. A cet instant, je n'étais plus une femme, mais un spécimen dont ils déterminaient la valeur.

Jake hocha la tête et, à ce signal, Willis se rapprocha de moi, afin de me retirer entièrement mon peignoir.

— Elle est musclée et d'une grande souplesse, fit remarquer Jake.

Il avait le ton d'un entraîneur qui s'apprête à accepter une nouvelle recrue dans son équipe. C'était peut-être bien ce qu'il était en train de faire, d'ailleurs. Ils parlaient de moi comme si j'étais une chose, un objet, et semblaient presque oublier que je me tenais avec eux dans la pièce. En temps normal, une telle attitude m'aurait révoltée. Mais la seule chose à laquelle je pensais en cet instant était le regard émoustillé de Jake, ainsi que l'expression gourmande qui se peignait progressivement sur le visage de Cathy.

— Néanmoins, je dirais que quelques améliorations sont nécessaires sur le plan esthétique, ajouta-t-il.

— Hors de question que je me fasse refaire les seins !

Il sourit.

— Je ne parlais pas de tes seins, chérie. Je parlais de ça, dit-il en parcourant mon bas-ventre du bout de son index.

— Moi, je trouve que ça lui va bien, objecta Cathy. Elle est nature comme fille, après tout.

Le doigt de Jake marqua une pause au niveau de mon clitoris, puis se dirigea vers la zone de l'aine, là où les poils devenaient plus frisés.

— Si tu épilais juste les bords, je pense que ça ferait l'affaire.

— Faire l'affaire pour quoi ?

Il ignora ma question, ce qui m'irrita passablement. Mais le bout de son doigt continuait à explorer les parties les plus intimes de mon anatomie avec un savoir-faire qui m'ôtait l'envie de protester.

— Tu crois qu'elle réussirait à s'intégrer au groupe ? demanda Willis. La plupart d'entre eux sont plus jeunes qu'elle.

— Je pense que oui. Tu as quel âge, chérie ?

— Vingt-neuf ans.

— Tu as de la chance ! s'écria Cathy. Tu fais tellement plus jeune que ton âge ! Je suis sûre qu'on te demande encore ta carte d'identité dans les bars.

— Ça m'arrive. De quoi est-ce que vous parlez ?

Ignorant une nouvelle fois ma question, elle passa sa main le long de mes côtes.

— Qu'est-ce que tu as la peau douce. Tu utilises quoi ?

— Rien de spécial, du beurre de cacao.

Jake semblait fasciné par mon entrejambe : à présent, il faisait glisser son doigt d'avant en arrière, en décrivant des cercles.

— J'aime beaucoup ce qui se cache derrière tous ces poils.

Willis vint prendre place à côté d'eux sur le canapé, de toute évidence désireux de ne pas en perdre une miette.

— Tu veux t'occuper d'elle ?

— J'y compte bien. Bébé, tu aimes ça ?

Ça consistait en son pouce qu'il venait de glisser en moi. Comme si cette intrusion me ramenait brusquement à la réalité, je reculai d'un pas.

— Une minute ! Vous voulez m'entraîner dans quoi ? Il est hors de question que je tombe dans quoi que ce soit lié à la drogue ou à la prostitution ! Ou quoi que ce soit d'illégal d'ailleurs.

— C'est qu'elle ne rigole pas... Très bien. Tu préfères jouir avant ou après ?

En dépit de ma nervosité et de mon excitation, je ne pus m'empêcher de rire. Je ramassai le peignoir, l'enfilai et pris place sur une des méridiennes. Le tissu léger des sous-vêtements de Jake et de Willis ne parvenait pas à dissimuler leur érection. Cette vision me donna envie de les provoquer, et je me penchai en arrière, une main de chaque côté de la méridienne et les jambes légèrement écartées, juste assez pour leur offrir une vue imprenable sur mon sexe. Je ne savais pas ce qu'ils voulaient et je brûlais de curiosité. Mais leur persistance à me maintenir dans le flou m'avait irritée et je voulais leur montrer à qui ils avaient affaire.

— Tant que je n'en saurai pas plus, je ne joue plus.

Ils échangèrent un regard.

— Dis-lui, toi, fit alors Jake.

Chapitre 8

— Là, ça devient intéressant..., commenta monsieur D.

— Je pense que ce n'est pas une mauvaise idée pour les personnes qui veulent s'amuser avec plus d'un partenaire à la fois. C'est pour ça que le club a été créé, pour que les gens puissent s'adonner à ce genre d'activités en toute sécurité dans un cadre discret. La façon dont ils m'ont décrit l'endroit était assez bizarre, néanmoins : comme si le cadre, son organisation et ses règles baroques étaient une blague à laquelle ils ne pouvaient pas s'empêcher de croire d'une certaine façon.

— Avez-vous signé ?

— Pas encore. Le contrat a l'air bien plus sérieux que ce à quoi je m'attendais. Je crois que je vais demander à un professionnel d'y jeter un œil.

— Sage décision.

Il s'éclaircit la voix et poursuivit :

— Vous êtes vraiment une femme pas comme les autres, Jo. J'en connais peu qui auraient accepté l'invitation à la soirée de samedi, pour commencer.

— Je suppose que vous voulez savoir ce qui s'est passé ensuite ?

J'étais un peu déçue. J'étais sur le point de vendre mon âme au diable, ou presque, et je ressentais profondément le besoin d'avoir une vraie conversation à ce sujet, au lieu de badiner en évoquant mes exploits sexuels du week-end. Mais de son côté, monsieur D. n'avait qu'une hâte, apparemment : entendre la fin de l'histoire. Ce que je ressentais à cet instant ressemblait sûrement à ce que ressentait Schéhérazade lorsqu'elle avait eu une mauvaise journée au harem ou que les eunuques avaient été particulièrement pénibles. Je décidai cependant de lui donner ce qu'il voulait. Je lui expliquai que nous avions arrêté de batifoler et que nous avions eu une conversation sérieuse sur ce qu'ils appelaient officiellement l'association d'investissement des Rocheuses, qu'ils m'avaient assuré que je n'avais aucun souci à me faire, qu'ils ne me mettraient aucune pression, et qu'en dépit de l'existence d'un accord écrit tout était surtout basé sur la confiance et le respect mutuels.

— Je ne peux pas vous en dire plus. Tout le reste est confidentiel.

Il grogna de frustration.

— Vous êtes une allumeuse, ma chère ! Alors vous vous êtes rhabillée, vous avez bu une tasse de thé, eu une discussion bien élevée et vous êtes rentrée chez vous ?

— Pas exactement.

— Et ?

— Très bien, puisque vous insistez... Comme je vous le disais tout à l'heure, j'étais occupée à comparer les attributs de Jake et de Willis. Et je vous ai dit aussi qu'il y avait une collection de godemichés sur la table basse.

J'avais proposé à Jake de m'envoyer une copie du contrat par courrier, et écarté un peu plus les jambes. Cathy s'était penchée en avant pour, elle aussi, profiter de la vue.

— Tu ne trouves pas que c'est une vilaine fille, chéri ? avait-elle demandé à son mari.

— En effet. Les gentilles filles gardent les jambes serrées.

— J'ai bien peur de ne pas savoir être gentille.

Jake s'était levé du canapé pour me rejoindre et avait posé une main caressante sur mon épaule.

— Je peux ? avait-il demandé dans un murmure.

Toute trace de provocation avait disparu. Il était en train de me demander l'autorisation de m'embrasser, mais à Willis également, lequel répondit par un hochement de tête du canapé où il était toujours affalé.

J'avais alors tourné la tête vers Jake et l'avais laissé m'embrasser. J'avais laissé sa langue sur mes lèvres, m'invitant à recevoir plus profondément son baiser. Quelqu'un, j'ignorais s'il s'agissait de Willis ou de Cathy, avait dénoué mon peignoir et me l'avait retiré en caressant doucement ma poitrine au passage.

Rapidement, notre baiser s'était fait plus intense, notre respiration plus rapide et moins harmonieuse. Ses lèvres étaient ensuite passées de ma bouche à mes épaules, puis à ma poitrine. J'avais penché la tête en arrière, les yeux clos, et m'étais abandonnée à l'ardeur de ses baisers. De nouveau, j'avais senti le contact d'une autre personne, cette fois au niveau de mon ventre. Puis on avait glissé quelque chose de dur entre mes jambes, sauf que ce quelque chose n'était ni le sexe de Willis ni celui de Jake. L'objet avait commencé à bourdonner doucement, une sensation qui m'avait tellement surprise que j'en avais presque sursauté. Le bourdonnement n'avait pas tardé à se transformer en une vibration. J'avais alors ouvert les yeux et vu Cathy introduire en moi un godemiché, tout en fixant un petit vibreur de la taille d'un tube de rouge à lèvres contre mon clitoris. Étrangement, cette vision m'avait étonnée mais pas choquée, ou du moins bien moins que ce que j'aurais cru. Je trouvais tellement agréable d'être au centre de l'attention que j'en avais oublié mes hésitations du début. J'adorais être celle que l'on embrasse, que l'on caresse, que l'on pénètre, sans que personne n'attende quoi que ce soit de moi en échange. Et cette volupté me faisait totalement oublier le côté osé, voire même choquant, de la situation.

Les doigts de Jake s'étaient mis à caresser puis à pincer mes tétons, tour à tour, passant avec dextérité de mon sein gauche à mon sein droit, le tout à un rythme exquis. Il savait exactement à quel moment changer, comment titiller à gauche jusqu'à la douleur puis accorder la même attention à droite.

— Ça te plaît ? s'était enquis Cathy. J'adore quand Jake me fait ça.

Je voulais bien la croire. Le savoir-faire de Jake faisait effectivement des merveilles. J'avais jeté un coup d'œil en direction de Willis : il était assis sur le canapé, le caleçon baissé, et il se masturbait en observant la scène.

— Je veux te voir jouir, lui avais-je dit.

Mon excitation était à son paroxysme, et le fait d'observer les mains et la bouche de Jake sur ma poitrine et Cathy qui, quant à elle, manipulait à la perfection le godemiché et le vibromasseur me rapprochait de plus en plus de l'orgasme. Comme pour retarder le moment de la jouissance, Cathy

avait retiré le godemiché d'entre mes jambes et entrepris de caresser mon clitoris de son extrémité lubrifiée, avant de l'introduire en moi de nouveau. Le visage de Willis était écarlate et sa main bougeait de plus en plus vite sur son sexe.

— Je vais jouir, avait-il annoncé, haletant.

— Attends Jo, chéri. Et prends une serviette.

L'instruction m'avait fait pouffer de rire, sans pour autant diminuer mon excitation. Très vite, tout le corps de Willis s'était contracté, et un jet de sperme était venu éclabousser la table basse.

— Enfin, Willis ! s'était exclamée Cathy d'une voix indignée, comme si elle avait été Bree Van de Kamp et que quelqu'un était entré chez elle sans s'être essuyé les pieds sur le paillason.

Il était parvenu à s'emparer d'une serviette juste à temps pour y recueillir un nouveau jet de sperme, et avait poussé un grognement de satisfaction.

— Tu es tellement belle ! avait dit Cathy en me regardant d'un air gourmand.

Elle s'était mise à lécher le téton délaissé par Jake et à l'aspirer. L'intensité de son intervention m'avait alors fait jouir instantanément, avec force et violence, dans un orgasme si brutal qu'il m'avait laissée pantelante et épuisée. Alors que les spasmes du plaisir me faisaient toujours tressaillir, je m'étais laissée aller dans les bras de Jake. Cathy continuait à faire aller et venir le godemiché en moi, plus doucement à présent, après que j'eus pris la liberté de repousser de la main le vibromasseur, dont le contact était devenu presque douloureux.

— Ça va, Jo ?

L'érection de Willis avait réapparu en un temps record, et il était vraisemblablement prêt pour le troisième round, mais je n'étais pas certaine de l'être moi-même. J'avais les jambes en coton, et mon orgasme avait été si puissant que j'en tremblais encore. Ma bouche était sèche et mon corps si rompu que je pouvais à peine bouger. Je trouvais tout de même la force de lui répondre que j'allais parfaitement bien, avant de tomber comme une masse à bas de la méridienne, dépourvue de la moindre grâce. A vrai dire, j'étais tellement épuisée que cela m'importait peu. J'avais finalement décidé de ne pas participer au troisième round et d'y assister en tant que simple spectatrice.

Tant bien que mal, j'avais réussi à aller jusqu'au bar pour me servir un nouveau verre de vin, puis m'étais affalée dans un immense fauteuil. Je ne savais pas trop quoi faire : devais-je juste les regarder ? Devais-je participer au moins verbalement ? Devais-je me masturber ? Est-ce que me caresser au spectacle de leurs ébats faisait partie de mes obligations sociales ? Je n'en avais vraiment pas le courage, et je savais de toute façon que j'aurais du mal à éprouver du plaisir après les attaques répétées et impitoyables du vibromasseur. Le moment était venu pour moi de faire une pause.

Une fois de plus, Cathy s'était assise sur les genoux de Jake, son peignoir écarté, et l'embrassait doucement. Je devais reconnaître que l'amant embrassait bien, même si je n'appréciais pas l'homme lui-même (« jeune fille », non mais franchement !). J'avais néanmoins beaucoup aimé sa délicatesse et son savoir-faire, et je me demandais si Cathy allait bénéficier du même type de traitement. Apparemment non : elle ricanait pendant que les deux hommes fouillaient dans un panier débordant d'accessoires en silicone.

— Ah non, pas celui-là, après je ne pourrai pas marcher pendant une semaine !

— Celui-ci alors ?

Willis avait brandi dans sa direction un plug rose de très petite taille.

— D'accord.

Elle s'était mise debout, s'était retournée puis penchée vers l'avant, exposant ses reins.

— Assure-toi que le lubrifiant n'est pas trop froid. Oh ! s'était-elle exclamée au moment où Willis avait introduit le plug en elle.

— Magnifique ! Qu'est-ce qu'elle est sexy !

Jake était en admiration totale devant la scène qui se déroulait sous ses yeux. Il s'était levé et avait ôté son caleçon. De mon côté, je trouvais à la fois sensuel et comique de voir ces deux hommes se mesurer pour savoir lequel d'entre eux aurait la meilleure vue sur les fesses de Cathy. D'une certaine façon, leur nudité et l'exhibition simultanée de leurs sexes en érection me mettaient légèrement mal à l'aise, mais d'autres sentiments m'avaient également envahie, comme la curiosité et aussi le désir.

Je n'étais jamais allée très loin dans le domaine de la sodomie, jamais je ne m'étais aventurée au-delà du simple index lubrifié, et encore pas plus d'une phalange (Hugh avait de très grandes mains). Mais, à en juger par le visage rosi et la bouche entrouverte de Cathy, elle avait l'air d'en maîtriser la pratique et aussi d'en retirer un plaisir intense.

Pendant ce temps, Jake pétrissait sa paire de cadeaux d'anniversaire avec brusquerie et avidité, à mille lieues de la subtilité qu'il avait déployée pour caresser ma propre poitrine. Cathy n'avait pas tardé à s'asseoir sur les genoux de Willis et à confirmer ce à quoi je m'attendais : elle se faisait doublement pénétrer à présent, par le plug et par le sexe de Willis. Je retenais ma respiration. Qui allait s'occuper de Jake ? Les mains de Willis reposaient sur les hanches de Cathy, mais elles étaient assez près pour atteindre le sexe de Jake. Alors ? L'interaction sexuelle allait-elle se produire aussi entre les deux hommes ? C'était finalement Cathy qui s'était emparée du sexe en érection de son mari et l'avait introduit dans sa bouche.

Tous les trois ondulaient en harmonie, Cathy donnant du plaisir à Jake tout en bougeant autour du sexe de Willis, lui-même confortablement installé sur le canapé, les yeux clos. Leurs murmures, leurs gémissements, le bruit des corps qui se touchaient produisaient une sorte de symphonie et, tels trois chefs d'orchestre, ils jouaient ensemble une partition dont la logique, la dynamique et les codes m'échappaient totalement. A ce moment précis, une partie de moi avait jaloué leur complicité, leur inconscience, la confiance qu'ils plaçaient les uns dans les autres.

C'est alors que Willis avait attrapé les cheveux de Cathy, qui avait délaissé le pénis de Jake pour se retourner vers lui et lui avait souri. Il y avait eu un échange bref et silencieux entre eux, un moment de désir ardent de la part de Jake, auquel Cathy n'avait pu répondre que par un geste affectueux mais maladroit, teinté de regrets et d'excuses.

Cet instant de frustration et de dépit me fit prendre conscience que tout n'était peut-être pas aussi simple... L'harmonie ne s'était rompue que quelques fractions de seconde, et le trio avait déjà repris ses ébats à l'unisson, mais mon esprit était resté bloqué sur la brève scène à laquelle je venais d'assister. La tristesse que j'avais lue dans le regard de Jake m'avait mise mal à l'aise, car le spectacle était tout à coup passé du statut de scène fantasmée à celui de réalité crue, et cette réalité s'avérait bien plus lourde de conséquences et potentiellement plus dangereuse et cruelle que ce que j'avais entr'aperçu jusqu'alors. J'en étais venue à considérer des risques auxquels je n'avais jamais pensé auparavant. Non pas les risques physiques que comportait n'importe quelle relation sexuelle, mais ceux de l'amour, des sentiments, de la jalousie qui s'en mêle sans prévenir, et qui vous laissent démuni et sans défense. Était-il possible de jouer de la sorte sans jamais souffrir ou faire souffrir ?

Trop troublée pour continuer à apprécier le spectacle qui se déroulait sous mes yeux avec le

détachement nécessaire pour en profiter, j'avais décidé de récupérer discrètement mes vêtements qui traînaient sur le sol, près du bar, et de quitter la pièce. Je m'étais rhabillée en haut des escaliers. De là où j'étais, ils ne pouvaient me voir, même si je doutais qu'ils fussent à ma recherche en cet instant précis. Mes chaussures à la main, j'avais grimpé les escaliers sur la pointe des pieds, et récupéré ma veste et mon sac dans le placard. J'avais appelé une société de taxis et communiqué à la standardiste l'adresse que j'avais trouvée sur une lettre abandonnée sur une table dans le hall. J'étais presque sûre qu'ils n'avaient même pas remarqué mon départ.

* * *

— Je te dérange ?

Patrick releva la tête. Jo se tenait sur le pas de sa porte, une grande enveloppe dans une main, une assiette pleine de cookies dans l'autre.

— Non, entre, je t'en prie...

Elle ne le fit pas immédiatement, le regardant d'un air hésitant, comme s'il était un animal sauvage dont elle craignait la réaction.

— En fait, Kimberly m'a dit que tu étais avocat et je me suis dit que...

— Je suis avocat si on veut.

— Si on veut... C'est-à-dire suffisamment pour jeter un œil à un contrat pour moi, par exemple ?

— Ça, oui, je peux le faire... J'ai passé et obtenu l'examen du barreau, mais je n'ai pas trouvé de travail dans un cabinet ensuite. Et, comme j'avais passé toutes mes années d'études de droit à faire de la conception web jusqu'à ne pas en dormir la nuit, j'ai fini par m'orienter vers ce domaine-là.

— Et ça rapporte de ne pas dormir ?

Elle se décida à faire un pas en avant dans la pièce et examina sa panoplie d'ordinateurs. Lui y était habitué, mais il pouvait comprendre que leur nombre soit impressionnant pour ses visiteurs. Jo était pieds nus, les cheveux en bataille, et elle portait un jean et un pull troué au coude. Elle parut se rappeler soudainement qu'elle avait apporté des cookies et lui tendit l'assiette.

— C'est pour toi.

— Merci. Mais ce n'était pas la peine de...

— Je te paierai bien sûr. Les cookies, c'est un cadeau. Ne t'en fais pas, ce n'est pas moi qui les ai faits.

Il en croqua un.

— C'est délicieux. Tu ne sais pas faire les cookies ?

Elle secoua négativement la tête.

— Au moment où la recette indique de les déposer sur le papier de cuisson, les miens ressemblent à des petites masses informes et ne prennent pas. Je me demande si ce n'est pas à cause de l'altitude.

A ce moment-là, le chat entra dans l'appartement par la porte qu'elle avait laissée ouverte.

— Je vais le mettre dehors, dit-elle en l'attrapant.

— Non... Laisse-le, il ne me dérange pas.

Alors qu'il débarrassait une chaise d'une pile de papiers pour qu'elle puisse s'asseoir, son

téléphone portable sonna. Il regarda l'écran et l'éteignit, ce qui provoqua chez Jo un haussement de sourcils surpris.

— C'est une de mes clientes qui a oublié son mot de passe, crut-il bon de lui expliquer. Elle met son site à jour tous les lundis, et tous les lundis elle m'appelle parce qu'elle ne se souvient pas de son mot de passe. Bref, quel est ce document que tu voulais me montrer ?

Elle lui tendit alors un contrat relatif aux activités d'une Association d'investissement des Rocheuses et s'assit, gardant le silence pendant qu'il lisait. Le chat était sur ses genoux et enfonçait doucement ses griffes dans la toile de son jean.

— Je vois... Tu es bien consciente que ce n'est qu'un tas de débilités prétentieuses ?

— Oui, répondit-elle en souriant.

— C'est déjà ça.

Quelque chose dans ce document le contrariait...

— C'est tout de même bizarre pour un club d'investissement d'être aussi à cheval sur la confidentialité.

Elle entreprit de caresser le chat sous le menton, ce qui eut pour effet de lui faire fermer les yeux et de le faire ronronner bruyamment.

— C'est parce qu'ils ont eu des soucis à ce sujet, il y a quelques années. Du délit d'initiés.

— Je vois. Ça non plus, ça ne me plaît pas. Regarde...

Il pointa du doigt un des articles.

— Ça dit que tu acceptes les règles de l'association, mais je ne vois nulle part un paragraphe ou une annexe expliquant expressément ces règles. En gros, on te demande d'accepter des conditions sans les porter au préalable à ta connaissance. De plus, ils ne mentionnent pas ce que tu encours, dans l'éventualité où tu les quitterais sans respecter le préavis de trente jours.

— C'est tout ce qu'ils m'ont envoyé.

— En même temps, ce n'est qu'un club d'investissement, dit-il. Ils ne vont pas te demander de te balancer toute nue au bout d'un lustre !

Un éclair, dont il aurait bien été incapable d'identifier la signification, passa alors dans les yeux de Jo, et le chat se redressa et sauta à terre dans un bruit sourd.

— D'un point de vue légal, quelle est la valeur de ce document ?

— Selon moi, il a autant de valeur que n'importe quel document au bas duquel tu apposerais ta signature. Mais, comme je te l'ai dit, ce n'est qu'un ramassis de stupidités. Je pense que le but est de t'intimider et de te faire croire que tu mets les pieds dans une association bien plus sérieuse qu'elle ne l'est en réalité.

Il prit une autre bouchée de cookie et balaya les miettes tombées sur le contrat d'un revers de la main.

— N'investis rien de plus que les cent dollars qu'ils te demandent au départ, et barre quelques mentions pour le principe. Ce n'est qu'un contrat, pas les dix commandements ! Et bien sûr, fais-en une copie.

— Merci, dit-elle en souriant. Tu me diras quels sont tes honoraires...

Oh ! une fellation suffira.

Cette pensée le fit presque s'étrangler avec son cookie. D'où sortait cette réflexion ? On ne pouvait pourtant pas dire qu'il soit frustré, étant donné qu'il couchait avec Kimberly tous les soirs !

Elle le regarda d'un air vaguement inquiet.

— Ça va ?

— Oui, ne t'en fais pas.

Le chat choisit ce moment pour sauter sur son bureau sans porter la moindre attention aux objets qui s'y trouvaient, envoyant valser au sol quelques stylos et un bloc-notes, pour s'installer finalement sur le rebord de la fenêtre.

— Viens ici, Brady !

— Laisse-le, ce n'est rien... Et il est hors de question que tu me paies. Tu aurais d'ailleurs très bien pu comprendre ce charabia sans moi. Merci pour les cookies.

Elle glissa le contrat sous son bras et délogea le chat de son perchoir.

— Tu m'as été d'une aide précieuse en tout cas. Merci encore !

Elle retourna dans la maison, le laissant dubitatif. Il était convaincu que l'Association d'investissement des Rocheuses n'avait en réalité rien à voir avec un club d'investissement, mais après tout ce n'était ni ses affaires ni sa décision. S'il y avait bien une chose qu'il avait retenue de sa relation avec Elise, c'était d'y réfléchir à deux fois avant de se précipiter au secours de quelqu'un, surtout quand ce quelqu'un n'avait pas besoin d'aide ou n'en voulait pas !

Et ce, quand bien même la moindre fibre de votre corps vous criait que vous aviez raison d'être inquiet.

* * *

— Et donc, je suis invitée à un déjeuner avec certains membres du comité demain..., annonçai-je crânement à monsieur D., lorsqu'il m'appela à la station ce soir-là.

Je m'étais mise en contact avec les gens de l'association juste après ma petite discussion avec Patrick.

— Un déjeuner ? Avec le comité ?

— Vous croyez qu'ils vont me prendre sur une nappe blanche immaculée dans le salon privé d'un de ces restaurants chic ?

— Vous avez le don d'insinuer les images les plus choquantes dans mon esprit, Jo. Continuez...

Je lui dis que, *naturellement*, je ne porterais pas de petite culotte, mais que j'aurais des bas et un porte-jarretelles, un tailleur noir strict avec jupe au genou. Que la veste croisée ne dévoilerait qu'un peu de décolleté et de dentelle rouge assortie à mon rouge à lèvres. La dentelle ne serait pas celle d'un soutien-gorge, juste d'un caraco de soie, et le tissu de la veste serait assez léger pour que mes tétons soient visibles lorsqu'ils pointerait.

— Du rouge à lèvres ?

— Oui. D'un rouge éclatant, le plus osé de mes rouges à lèvres.

Je n'en dis pas plus.

Imaginez...

* * *

Nous dégustâmes un déjeuner de fin gourmet servi par deux serveurs d'une discrétion exemplaire, qui ne purent s'empêcher cependant d'échanger quelques regards à mon insu. Du moins le croyaient-ils, mais j'avais remarqué leur petit manège. *Alors c'est elle, la nouvelle...*

La nourriture était délicieuse... Une salade verte au goût de printemps en entrée, accompagnée de betteraves et de fromage de chèvre, le tout rehaussé d'éclats de noisettes, un steak saignant, ensuite, qui avait laissé une trace sanglante sur l'assiette, le tout accompagné de vin, un vin rouge à la robe pâle et au bouquet exceptionnel, sans doute très coûteux. Pour le dessert, nous avons eu droit à une mousse au chocolat servie dans un verre de Martini avec une sauce au chocolat noir, puis un café, servi dans une exquisite petite tasse en porcelaine. Sur la table se trouvait également une assiette de fraises, au cas où l'un des convives aurait encore eu un petit creux.

Willis et Jake étaient là. Pendant tout le repas, ils n'avaient eu de cesse de m'observer et de guetter le moindre mouvement de ma bouche et de ma langue, tandis que je dégustais mon repas. Le président du club était présent lui aussi. C'était un homme d'âge moyen qui portait un costume très élégant présentant l'aspect de la soie et la tenue de la laine. Un homme de pouvoir, de toute évidence, beau et charismatique, à la chevelure brune parsemée de quelques cheveux gris, à l'allure ciselée, masculine, aux yeux bruns perçants.

— *Comme vous, j'imagine, monsieur D.*

Je n'avais pu m'empêcher d'interrompre mon récit.

— *Vous me flattez, ma chère. Je suis loin d'être aussi séduisant !*

J'eus un petit rire, puis j'avais repris mon histoire.

— Comme vous le voyez, mademoiselle Hutchinson, avait insisté le président, la confiance est indispensable. J'imagine que vous comprenez aisément pourquoi.

Je me tamponnai délicatement les lèvres avec ma serviette.

— Tout à fait.

— Très bien. Dans ce cas, que diriez-vous de mercredi soir ? Nous vous enverrons une limousine.

Je hochai la tête pour signifier mon accord.

— Merci pour le déjeuner, c'était délicieux.

— Je vous en prie... Une dernière chose avant que vous ne partiez, mademoiselle Hutchinson. Nous attendons de nos nouveaux membres une sorte de... gage de bonne foi, si vous voyez ce que je veux dire, ajouta-t-il en faisant un signe à l'un des serveurs, qui s'avança.

Je me levai. Je comprenais parfaitement ce qu'il sous-entendait ; je m'étais préparée à cette possibilité. J'oserais même dire que j'attendais sa demande...

Le serveur semblait bien jeune et je supposais qu'il travaillait au restaurant pour financer ses études. Il avait des cheveux sombres, des lunettes et un anneau doré dans l'oreille. Il passa à côté de moi en murmurant un mot d'excuse et entreprit de débarrasser la table.

J'attrapai mon tube de rouge à lèvres dans mon sac et en réappliquai une couche avec application. Jake me fit alors un signe discret et je retirai ma veste, révélant mon haut de soie et mes tétons déjà durcis par l'excitation.

Le serveur ôta les miettes de la nappe à l'aide d'une petite brosse en argent et les déposa dans une petite pelle à poussière assortie, puis il s'écarta de la table.

— Elle est jolie, pas vrai ? lui demanda le président. Vous aimeriez vous occuper d'elle ?

Le jeune homme écarquilla les yeux et regarda le président, puis ma poitrine, une expression incrédule et presque craintive sur le visage.

— Allez-y. Touchez !

Je lui souris d'un air encourageant. Il portait un long tablier blanc par-dessus son pantalon noir, mais la superposition des tissus ne suffisait pas à dissimuler la bosse qui s'était formée au niveau de son entrejambe. Il caressa maladroitement ma poitrine, puis s'arrêta, trop timide pour aller plus avant.

— Continuez...

Le président fit signe à l'autre serveur, qui disparut pour revenir immédiatement avec une carafe en cristal pleine de brandy et des verres pour mes trois spectateurs, ainsi qu'avec un petit plateau en argent sur lequel était posé un préservatif. Il déposa le tout sur la table, puis regagna son poste de l'autre côté de la pièce, devenant lui aussi un spectateur de la scène qui s'apprêtait à se dérouler.

Je relevai ma jupe par-dessus mes hanches et sentis l'air frais caresser mes cuisses et mes fesses. Puis je me penchai contre la table, prenant appui sur mes mains.

— *Je vous ai dit que je portais des talons hauts, n'est-ce pas ?*

— *Seigneur, Jo... Continuez...*

Mon sexe était pressé contre le rebord de la table. J'écartai les jambes puis tins la position, parfaitement immobile. J'entendis le serveur derrière moi dénouer son tablier, et le froissement du tissu en lin. S'ensuivirent le bruit discret d'un bouton que l'on défait et celui d'une fermeture Eclair que l'on baisse. Il plaça une main sur mes hanches, tandis que l'autre caressait le haut de mes bas et découvrait l'humidité entre mes cuisses. Enfin, il glissa un doigt en moi.

Je profitai de la diversion créée par son geste pour observer le visage des trois hommes autour de la table : en dépit de leur posture alanguie et de leurs verres de brandy, leur tension était palpable. Le président haussa les sourcils d'un air inquisiteur : il avait noté un changement dans ma position.

— Tout va bien, mademoiselle Hutchinson ? Voudriez-vous nous expliquer ce que Ben est en train de faire ?

— Il vient de glisser un doigt en moi. Et là, il titille également mon clitoris, dis-je sans pouvoir retenir un faible gémissement.

— Patience... Je peux vous assurer que son sexe est autrement plus gros que ça ! N'est-ce pas, Ben ?

— Oui, monsieur.

— Montrez-nous, Ben... Mademoiselle Hutchinson, restez où vous êtes, s'il vous plaît.

Ben se recula légèrement. Bien que je ne puisse le voir, j'adorai l'idée qu'il était en train de montrer aux autres son pénis en érection. L'autre serveur observait toujours la scène, de l'autre côté de la pièce. Il changea légèrement de posture et passa la main sur sa braguette, de cette manière discrète et naturelle qu'ont les hommes, lorsqu'ils essaient de se débarrasser d'une érection malencontreuse. Était-il excité par l'exhibition du sexe de Ben, ou par la perspective de ce qui allait suivre ?

— Très soigné, commenta le président. Je pense que ça fera l'affaire... Qu'en dites-vous, messieurs ? Vous remarquerez qu'il n'est pas circoncis.

J'entendis le bruit d'un préservatif que l'on sort de son étui et que l'on déroule, puis sentis quelque chose de dur et de glissant frotter contre mes fesses. Je retins ma respiration. Mon caraco était béant, révélant ma poitrine aux tétons durcis aux hommes autour de la table ainsi qu'au second serveur. De ma main droite, je les touchai et les pinçai de manière à les rendre encore plus durs.

Les mouvements quasiment imperceptibles des épaules de Jake et de Willis ainsi que leurs

mains placées sous la table m'indiquèrent qu'ils étaient en train de se masturber. Le président, quant à lui, restait assis sans bouger, les deux mains sagement posées à plat sur la nappe.

Ben continua à frotter son sexe contre mes fesses pendant quelques instants, le glissant parfois entre mes jambes. Il tendit la main pour atteindre ma poitrine et caresser mes tétons à son tour. Je pouvais sentir les arômes de la cuisine, sa main chargée de senteurs d'huile, de viande et d'herbes.

Enfin, il s'introduisit en moi, me coupant le souffle. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point il était imposant, peut-être aussi impatient... Il ôta sa main de ma poitrine pour la reposer sur ma hanche, et me prit avec plus de force. Face à moi, l'autre serveur avait lui aussi baissé sa braguette et se masturbait frénétiquement en nous observant, tout comme Willis et Jake, dont les visages étaient devenus rouges d'excitation.

Willis fut le premier à succomber dans un grognement sonore, penché en arrière sur sa chaise, et l'autre serveur jouit quelques secondes plus tard. Ben allait plus vite à présent, ses hanches cognant contre moi. Il hésita, ralentit, puis accéléra de nouveau, le souffle court. Il jouit à son tour et s'affaissa contre mon dos, tremblant. Je pressai encore une fois mon sexe contre le rebord de la table. J'avais beau savoir que mon plaisir n'était pas le but de cette petite démonstration, ça ne m'empêchait pas d'avoir envie d'un orgasme.

— Merci, mademoiselle Hutchinson, et merci, Ben, dit le président.

Ses yeux légèrement brillants étaient le seul signe qu'il n'avait pas été totalement indifférent à la scène, mais il ne semblait pas troublé pour autant.

Ben se retira et j'entendis de nouveau le froissement du tissu et le bruit d'une fermeture Eclair que l'on remonte. Le président recula alors sa chaise de façon à s'éloigner de la table et écarta les jambes, dévoilant une bosse impressionnante au niveau de sa braguette.

— Si vous voulez bien, mademoiselle Hutchinson... Non, ne rabaissez pas votre jupe, je vous prie.

Excitée à l'idée de montrer à cet homme que je trouvais puissant et séduisant ce dont j'étais capable, je me mis à genoux et rampai jusqu'à lui. Mon sexe était gonflé et j'avais désespérément envie d'un orgasme. Peut-être que si je serrais fort mes genoux, ça suffirait ? Je glissai ma main dans son pantalon et le caressai, incapable de résister à l'envie de jouer un peu avec lui. Comme je l'avais deviné, son costume était de soie. Je défis la boucle de sa ceinture, son bouton et sa braguette, et écartai le tissu de son pantalon, dévoilant son boxer, de soie également. Je le baissai et libérai son sexe, dont se dégageait une senteur tiède et salée.

J'entendis Jake et Willis déplacer leurs chaises derrière moi, sans doute dans le but d'avoir une meilleure vue sur la scène.

— Jambes écartées, mademoiselle Hutchinson, murmura le président.

C'était bien ma veine ! Mon sexe et mes fesses étaient exposés de façon que ces messieurs en profitent, sauf que moi, je ne profitais de rien du tout. Frustrée mais désireuse cependant de satisfaire le président, je me penchai pour lécher son sexe, légèrement intimidée par sa taille. Je le goûtai, faisant passer ma langue le long des veines bleues qui couraient sur toute sa longueur, puis refermai ma bouche sur son extrémité sombre.

— *Rouge foncé, c'est bien ça, monsieur D. ?*

— *Oui, c'est ça. Je vous en prie, prenez-moi dans votre bouche, Jo... Maintenant.*

Et c'est ce que je fis. Je me consacrai avec déférence à la tâche qui m'avait été confiée, soucieuse de la mener à bien. Je saisis ses testicules dans ma main, titillai la zone sensible située

juste derrière eux, la caressai avec délicatesse. Le président n'émettait pas le moindre son. Il posa l'une de ses mains sur ma tête dans un geste tout à la fois doux et autoritaire. Derrière moi, je n'entendais rien d'autre que le bruit humide et rythmé d'une paume contre un sexe, ou peut-être de plusieurs. Ce qui marquait un contraste notable avec le président, qui restait silencieux, dans une attitude de contrôle de soi absolu. Les seuls indices qui me montraient qu'il n'était pas insensible à mes caresses étaient la contraction occasionnelle de ses mollets et le mouvement de sa main sur ma tête lorsqu'il voulait que je change de rythme ou applique plus ou moins de pression. Je ne pouvais voir son visage, mais le soupçonnais de rester impassible.

Soudain, il prit une grande inspiration, puis retint son souffle. Un instant plus tard, il expira avec force et je sentis au même instant ma bouche envahie d'un liquide chaud et salé. Je m'écartai et le vis alors me tendre courtoisement une serviette. Je m'essuyai la bouche tandis qu'il s'emparait lui-même d'une autre serviette pour se sécher, avant de se rhabiller.

— Très bien, mademoiselle Hutchinson. Peut-être désirez-vous un autre verre de vin ? Ou un verre d'eau ?

Je ne voulais ni l'un ni l'autre. Tout ce que je voulais, à cet instant, c'était un orgasme, et il le savait très bien.

— Laissez-la donc se faire du bien, intervint Willis. Ça te ferait plaisir, n'est-ce pas, Jo ?

— Miss Hutchinson ?

Reconnaissante envers Willis pour son intervention, je m'éclaircis la voix.

— Merci.

Ben m'avança une chaise sur laquelle je m'assis, ma jupe toujours relevée au niveau de la taille. Je plaçai mes jambes au-dessus des accoudoirs, révélant mon sexe humide et gonflé de désir. Un silence, que j'aurais dans d'autres circonstances qualifié de religieux, s'abattit sur la pièce. Le serveur appuyé contre le mur sortit son sexe de son pantalon, mais un simple regard du président lui fit comprendre que ce n'était plus à l'ordre du jour. Rouge de honte, il avala sa salive et remit ses attributs en place, à l'abri des regards.

Je commençai à me masturber, me caressant avec vigueur, sous le regard des hommes immobiles. A un moment, Jake se passa la langue sur les lèvres, geste qui me fit trembler de désir... Une réaction qu'il ne manqua pas de remarquer, puisqu'il m'adressa un clin d'œil complice, tandis que Willis ajustait son sexe en érection à travers son pantalon.

Le président se contentait d'observer avec un sourire aimable, ce qui me sembla être l'attitude la plus sexy au monde.

Rapidement, l'orgasme m'envahit et je gémis avec force. Le président haussa les sourcils d'un air légèrement amusé, tandis que je jouissais et me contorsionnais sur la chaise sous l'effet de la vague de plaisir qui me traversait. Puis je m'écroulai, exténuée et satisfaite, les jambes pendantes et les bras ballants.

— Quel déjeuner délicieux ! déclara alors le président. Merci beaucoup, mademoiselle Hutchinson.

Jake me tendit la main pour m'aider à me relever. Je lissai ma jupe et reboutonnai ma veste, puis nous quittâmes le salon privé. Dans la salle principale, les clients s'attardaient encore à table. Je me demandai s'ils avaient la moindre idée de ce qui venait de se passer derrière les portes que nous venions juste de refermer derrière nous.

Monsieur D. apprécia tellement mes élucubrations coquines — le président, tous ces sexes exposés, le serveur présentant un préservatif sur un plateau d'argent... J'étais plutôt fière de mon inventivité — que je n'eus pas le cœur de lui dire le lendemain que le président de l'association était en réalité un homme à peine plus âgé que moi nommé Harry, qui avait une barbe rousse et était comptable. Je ne lui dis pas non plus qu'en fait de salon privé je l'avais rencontré dans un bar, autour d'un hamburger et d'une assiette de frites.

— Ah oui, les règles..., m'avait-il dit. Ne vous en faites pas pour ça, Jo. C'est plus drôle si vous les découvrez au fur et à mesure.

Il m'avait fait un clin d'œil.

— C'est sûr, discret, sexy, et c'est tout ce que vous avez besoin de savoir pour le moment. Vous reprenez une bière ?

Chapitre 9

— Jo, tu as vu ? Il neige !

J'étais à la station lorsque Kimberly m'appela ce soir-là. Je baissai le son et coinçai mon portable entre mon oreille et mon épaule.

— Oui, Kimberly, parfois, à 4 000 mètres d'altitude, il neige.

Pauvre Kimberly ! En dépit des années passées dans la région, elle n'avait jamais pu se résoudre au fait qu'il neige en altitude, et elle passait ses hivers à l'agonie, angoissée dès que quelqu'un parlait de pneus neige, de chaussures de montagne et de vêtements chauds. Pour elle, skier voulait dire passer l'après-midi au bar de l'hôtel de la station. J'avais bien essayé de la convertir aux plaisirs du ski de fond, mais l'éventualité d'avoir à faire ses besoins dans la nature l'horrifiait. J'avais alors suggéré qu'on se munisse de toilettes portables, mais mon idée ne l'avait absolument pas amusée.

— Tu ne vas pas rentrer à vélo par un temps pareil, j'espère ! On va venir te chercher. Mais pas trop tard, d'accord ? Puisque ta stagiaire est là ce soir, tu n'auras qu'à préenregistrer ton émission. On passe te prendre à 10 heures.

Je jetai un coup d'œil à la pendule.

— Dix heures et demie, plutôt, ça irait ?

— Tu as vraiment besoin de rester si tard ?

A son ton, je la sentais légèrement agacée.

— Oui. Enfin, non. Bon d'accord, disons 10 heures, alors... C'est vraiment très gentil de ta part.

J'étais sincère : j'appréciais vraiment sa proposition de me ramener à la maison en voiture. Mais en même temps, ça voulait dire ne pas avoir ma conversation habituelle avec monsieur D. J'avais aussi dû repousser ma première expérience à l'Association d'investissement des Rocheuses : Dame Nature avait contrarié mes plans, je souffrais de crampes terribles, sans parler du bouton de la taille d'un phare qui ornait ma joue gauche. Après tout, peut-être que finir tôt et rentrer à la maison pour une fin de soirée tranquille et solitaire était exactement ce dont j'avais besoin.

C'étaient les premières chutes de neige de l'année. Je sortis du studio et allai dans le bureau pour regarder par la fenêtre. La neige commençait déjà à recouvrir l'herbe et les branches, tombant en silence en petits flocons précurseurs d'une forte baisse des températures. Tout en songeant avec impatience à mes skis, je retournai dans le studio pour préparer le bulletin météo et programmer la *Valse des flocons de neige*, extraite du *Casse-noisette* de Tchaïkovski.

Je programmai ensuite trois heures de musique et d'annonces sur l'ordinateur, puis discutai

pendant un moment avec ma stagiaire. Il était 9 h50 et, comme je savais que Kimberly serait en retard, je décidai de travailler sur la finalisation des messages que nous étions en train de préparer dans le cadre d'une campagne pour des collectes de fonds. Nous avions invité certains de nos plus anciens auditeurs, ainsi que des nouveaux qui s'étaient fait connaître en nous appelant ou en nous envoyant des e-mails, à enregistrer des messages dans lesquels ils expliquaient ce que la station représentait pour eux. Si certains avaient eu beaucoup de difficulté à prendre la parole au micro, d'autres avaient fait preuve d'une aisance digne d'animateurs professionnels, comme cette auditrice qui nous avait offert un monologue de six minutes expliquant sa routine du matin, et le fait qu'écouter les infos marquait le début de sa journée, ainsi que celle de son mari, de son bébé, du chat et des deux chiens. J'avais réussi l'exploit de réduire son intervention à trente secondes, tout en gardant intact son enthousiasme et en parvenant à préserver la fraîcheur et l'humanité dans sa voix, ce qui n'avait pas été chose facile avec tous les découpages.

Le téléphone sonna, un appel interne... C'était Kimberly qui m'annonçait que Patrick et elle venaient d'arriver au studio. Je lui demandai de m'accorder quelques minutes, le temps de finir ce que j'étais en train de faire et de rassembler mes affaires. Ann, ma stagiaire, prit alors ma place au micro et j'empruntai le couloir sombre pour me diriger vers l'entrée. Au début, je crus que Kimberly et Patrick étaient ressortis et m'attendaient dehors car les lumières étaient éteintes. Puis j'entendis un léger bruissement suivi d'un soupir qui semblait provenir du canapé.

Je m'immobilisai, la main sur l'interrupteur, réfléchissant à ce que je pourrais faire pour leur indiquer ma présence avant d'allumer. M'éclaircir la gorge, peut-être ? Le temps d'y songer, mes yeux s'étaient accoutumés à l'obscurité, aidés en cela par la faible lumière de la rue que les flocons de neige adoucissaient, et je les aperçus.

Ils étaient en train de s'embrasser et de se caresser dans le noir. Les cheveux blonds de Kimberly étaient épars sur le coussin et ses gants ainsi que son écharpe étaient par terre. Patrick l'embrassait juste derrière l'oreille et je l'entendis soupirer de plaisir, ce même petit soupir qu'elle avait poussé quelques instants auparavant. Les mains de Patrick se baladaient sur sa blouse, défaisant les boutons et dévoilant sa peau pâle dans la lumière blafarde. J'aurais dû me manifester, le faire entendre, ce petit raclement de gorge, mais ils avaient l'air d'acteurs d'un vieux film en noir et blanc qui bougeaient au ralenti et c'était comme si la scène ne se passait pas véritablement devant mes yeux, mais à distance, sur un écran de cinéma. Mais peut-être était-ce mon esprit un peu voyeur qui me donnait cette impression de ralenti, de façon que je ne rate aucun geste ni aucun bruit.

Kim pencha la tête en arrière, les yeux clos, tandis que Patrick déposait à présent des baisers sur ses épaules. Sa bouche descendait lentement, et un bruissement de tissu me fit comprendre qu'il avait dégrafé son soutien-gorge. J'entraperçus alors sa poitrine, la peau blanche de ses seins lourds, la couleur plus foncée de ses tétons, juste avant que la tête de Patrick ne rentre dans mon champ de vision.

Il était trop tard à présent pour les interrompre et m'annoncer en faisant comme si je n'avais rien vu. Et surtout, je ne le voulais pas. Leurs caresses, leurs baisers étaient mille fois plus érotiques que la gymnastique bien réglée de Cathy et de Jake, dans leur rôle de parfaits professionnels de l'échangisme. Mais peut-être avais-je cette impression parce que je les connaissais, qu'elle était ma meilleure amie et lui, mon chasseur de souris attiré. Peut-être aussi parce qu'ils ignoraient ma présence. Ils ne jouaient pas un rôle, ne se mettaient pas en scène pour une tierce personne : ils se contentaient de se faire plaisir l'un à l'autre. Cela dit, la station radio n'avait rien d'un lieu intime et

je me demandai s'ils ne s'amusaient pas de la sorte dans des endroits incongrus dans l'espoir de se faire surprendre.

Patrick passa une main sous sa jupe, la relevant jusqu'en haut de ses cuisses. Elle portait des bas retenus par un porte-jarretelles, signe, comme elle me l'avait dit une fois, qu'elle aimait bien la personne avec qui elle sortait. Ce que je pouvais comprendre, car quelle femme, sinon, aurait eu envie de se compliquer la vie à ce point, avec un pareil attirail ?

La main de Patrick se mit alors à bouger à un rythme soutenu. Kim avait la bouche ouverte, et dans les yeux ce regard perdu dans le lointain qu'ont toutes les femmes lorsqu'elles sont sur la route de l'orgasme. J'avais parfaitement conscience de n'être absolument pas à ma place. J'étais en train d'épier ma meilleure amie alors qu'elle s'apprêtait à avoir un orgasme, mais c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas m'empêcher de les regarder tous les deux et, pire, d'éprouver du plaisir en regardant ! Je ne pouvais pas non plus m'empêcher de les écouter : leurs respirations qui accéléraient, les gémissements à présent ininterrompus de Kim... Leurs corps bougeaient à peine, et à l'exception de la main de Patrick, on aurait presque pu les confondre avec des statues.

Patrick lui murmura quelque chose que je ne pus distinguer, mais qui amena son excitation à son paroxysme. Il se remit à lui embrasser la poitrine, et tout le corps de Kim se contracta alors et soudain elle jouit, gémissant avec une retenue et une discrétion que je trouvais admirables. Il me sembla que mes propres orgasmes devaient constituer en comparaison un spectacle peu distingué pour quiconque me voyait dans ces moments-là.

Au bout de quelques instants, lorsqu'elle eut retrouvé son calme, je la vis attraper la main de Patrick, l'amener au niveau de son visage et lui lécher les doigts. Elle était encore plus délurée que je le pensais ! Elle entreprit ensuite de défaire sa braguette, mais à ma grande déception, je l'avoue, il écarta sa main et lui dit quelque chose à propos de l'heure, puis il déposa un baiser sur ses lèvres. Elle hocha la tête et remit son soutien-gorge, tandis que Patrick lissait sa jupe et remettait en place ses propres attributs, par la même occasion.

Kimberly lui sourit, alors qu'il l'aidait à reboutonner son haut, et fouilla dans son sac à la recherche de son téléphone. La vibration de mon portable me ramena à la réalité et je reculai sur la pointe des pieds, jusqu'à être de nouveau dans le couloir. J'étais presque sûre qu'ils n'avaient pas remarqué ma présence ; néanmoins j'avais besoin d'un moment pour me redonner une contenance et surtout pour leur donner l'illusion que j'étais sur le point de quitter le studio.

— Je suis en train de remballer, j'arrive ! dis-je d'une voix un peu rauque. Où êtes-vous ?

Lorsque je revins près de l'entrée, ils avaient allumé. Kimberly était en train de parler tout en se remettant du rouge à lèvres. Elle se plaignait de la météo et, rien, dans son attitude, n'indiquait que trois minutes plus tôt elle avait joui sous les caresses de son amant. J'en vins à me demander si je n'avais pas tout bonnement rêvé la scène.

— C'est tellement joli, dis-je en parlant de la neige. Je suis sûre qu'on doit déjà en avoir cinq centimètres !

— Ça va être l'enfer pour venir à la station demain.

— Où est ton vélo, Jo ? me demanda Patrick. C'est moi qui conduis.

J'en déduisis qu'il avait compris que pour Kimberly la conduite sur neige consistait à glisser le long de la route à deux kilomètres à l'heure, de préférence en occupant deux voies au lieu d'une.

A l'extérieur, l'atmosphère était magique, teintée de froid et de silence. Nos respirations formaient des petits nuages de buée et je levai la tête vers le ciel pour sentir les flocons atterrir sur

mon nez, mes cils et mes lèvres. Derrière moi, Kimberly continuait sa litanie sur les désagréments de l'hiver, tandis que Patrick chargeait mon vélo à l'arrière de la voiture. Trop occupée à se plaindre, Kim ne vit pas la boule de neige que j'étais en train de faire. Je la lançai dans sa direction et la manquai de quelques centimètres.

— Très drôle ! dit-elle d'un air agacé, avant d'aller se mettre à l'abri dans l'habitacle.

Une boule de neige m'atteignit dans le cou. Je tournai la tête : Patrick me regardait en souriant, visiblement ravi de son mauvais coup.

— Tu lances vraiment comme une fille, me dit-il.

— Mais je *suis* une fille ! répondis-je en attrapant un nouveau tas de neige et en le jetant dans sa direction.

— On y va ! nous intima Kimberly avec la même conviction que si une horde de loups était en train de nous foncer dessus pour nous attaquer.

Patrick et moi échangeâmes un regard amusé, puis nous gagnâmes la voiture, secouant nos manteaux pour les débarrasser de la neige qui s'y était collée. Kimberly me tendit un mouchoir.

— Tu es dans un bel état...

— C'était drôle, dis-je en m'essuyant le visage.

— La neige n'a rien de drôle, pas vrai, Patrick ?

— La neige est drôle, mais pas autant que toi.

Sa réponse nous fit éclater de rire.

Patrick conduisait prudemment, mais Kimberly ne pouvait s'empêcher d'agripper son bras ou sa ceinture de sécurité dès qu'il prenait un virage. Elle finit pourtant par se détendre et, lorsque nous arrivâmes chez moi, elle riait, elle aussi.

— Vous avez déjà mangé ? Je peux improviser quelque chose si vous voulez et déboucher une bouteille de vin, proposai-je en extirpant mon vélo de l'arrière de la voiture.

Ils avaient déjà dîné mais entrèrent un moment à la maison et me suivirent dans la cuisine, pendant que je me préparai un sandwich au fromage. Kimberly examina la collection de bouteilles. C'était Patrick qui les avait toutes achetées. Moi, je m'y connaissais bien mieux en beurre de cacahuètes.

— Patrick, j'aimerais bien voir ton appartement, déclara Kim, puis, attrapant une bouteille, elle ajouta : ça devrait faire l'affaire...

— Jo, tu veux que je vérifie les pièges ?

— C'est appétissant, dis donc ! commenta Kim. Ne me dis pas que c'est toi qui t'en occupes ? Tu devrais demander une remise sur le prix de ton loyer.

— A vrai dire, je suis presque sûr qu'il n'y en a plus aucune, répondit Patrick. Vous venez ?

Il prit la bouteille des mains de Kim, attrapa des verres au passage et ouvrit la marche jusqu'à son appartement. Kimberly entra derrière lui et jeta un regard circulaire sur la pièce.

— Où sont les bougies que je t'ai achetées ? demanda-t-elle en posant son écharpe en cachemire sur le bureau.

— Désolé... Je ne suis pas vraiment un adepte de ce genre de choses...

Pour lui faire plaisir, il les sortit néanmoins du placard dans lequel il les avait rangées et les alluma, tandis que Kimberly papillonnait à travers la chambre, réarrangeant les objets çà et là. Ça me rendait folle lorsqu'elle faisait ça — pousser un cadre d'un centimètre à gauche ou à droite, déplacer un objet d'un millimètre à peine, changer une lampe de place — et cependant elle parvenait toujours,

mystérieusement, à donner ainsi du cachet à la pièce. Heureusement, Patrick n'avait pas beaucoup d'éléments susceptibles d'être réarrangés et elle n'eut pas besoin de beaucoup de temps pour déployer ses talents de décoratrice d'intérieur. Elle ferma un ordinateur, tira la couette sur le lit et tapota les oreillers.

— Il te faut des coussins. Je t'en achèterai. Qu'est-ce que tu en dis, Jo ?

— Laisse-le tranquille, répondis-je en ouvrant la bouteille de vin. Les hommes n'aiment pas les coussins. Ils s'assoient dessus, font exploser les coutures ou finissent par les jeter par terre. Pas vrai, Patrick ?

— Absolument !

Je m'apprêtais à lui servir un verre de vin, lorsqu'il repoussa le verre que je lui tendais en secouant la tête.

— Pas pour moi, merci.

— Tu es sûr ?

— Je ne tiens pas bien l'alcool. Pas de chance pour un Irlandais !

Il se dirigea vers son minuscule réfrigérateur et en sortit une bouteille d'eau.

— J'adore ton appartement, déclara Kimberly à l'issue de sa petite agitation. C'est très européen et tu as vraiment optimisé l'espace. Jo t'a donné un coup de main pour tout installer ?

— Non, c'est son... euh... petit ami qui m'a aidé...

— Hugh ? Mais il avait déjà déménagé, non ?

— Non, l'autre. Jason...

Kim me jeta alors un regard interrogateur, avant d'arborer de nouveau un air parfaitement neutre. Mais je connaissais ce regard : elle ne ferait pas de quartier la prochaine fois qu'on se retrouverait en tête à tête.

— Venez vous asseoir, mes chéris, roucoula-t-elle.

Nous allâmes la rejoindre sur le lit. Sa voix était légèrement suraiguë et elle avait les yeux très brillants, ce qui m'indiqua qu'elle avait déjà dû boire une quantité de vin non négligeable au cours de son dîner.

Le visage de Patrick s'éclaira d'un grand sourire.

— Deux superbes femmes dans mon lit. Est-ce que je suis mort ? Je viens d'arriver au paradis et personne ne m'a rien dit, c'est ça ?

— Sur ton lit, rectifiai-je. Nuance.

— Ça ne coûte rien de rêver.

Il leva sa bouteille d'eau en faisant mine de trinquer et Kimberly demanda en ricanant :

— Vous avez déjà fait un plan à trois ?

— Pas encore, mais repose-moi la question dans un quart d'heure, répondit Patrick d'un air enjoué.

— Et toi, Jo ?

Je secouai la tête. Kimberly retira une de ses bottes de cow-boy et posa son pied sur la cuisse de Patrick.

— Je n'ai même jamais embrassé une fille, reprit-elle. Pas depuis le collège en tout cas.

— Où veux-tu en venir ? demanda Patrick.

— Si je devais embrasser une fille un jour, j'aimerais que ce soit Jo. Elle est si jolie, dit-elle en battant des paupières dans ma direction. Tu as le visage recouvert de saletés, avec votre bataille de

boules de neige. Approche, chérie...

Je me penchai vers elle, pensant qu'elle allait me débarbouiller. C'est alors qu'elle m'embrassa maladroitement, peinant à garder l'équilibre.

— On se calme, ma belle..., dis-je en la repoussant doucement.

Elle s'effondra sur les genoux de Patrick.

— A ton tour, maintenant ! lui ordonna-t-elle.

— Peut-être qu'il n'en a pas envie, m'empressai-je de dire.

J'espérais sincèrement qu'elle ne se souviendrait de rien à son réveil, le lendemain matin. Patrick m'attrapa par le menton et déposa un baiser sonore et fraternel sur ma joue. Puis il sourit avec malice.

— C'est le moment de vous mettre en tenue, mesdemoiselles !

— J'ai mes règles, répondis-je en entrant dans son jeu.

Il leva les yeux au ciel.

— Une serviette sur le lit et le tour est joué.

— Tu es répugnant, grommela Kimberly d'une voix ensommeillée.

Elle ferma les yeux et s'endormit immédiatement, laissant échapper un ronflement en un temps record. Patrick et moi échangeâmes un regard. Kim était profondément endormie et sa jupe relevée dévoilait le haut de l'un de ses bas. Il la baissa et lui retira son autre botte. De mon côté, je m'emparai du plaid qui était au bout du lit et l'en recouvris. J'imaginai déjà son air furieux, le lendemain, lorsqu'elle se rendrait compte qu'elle avait failli à sa sacro-sainte routine du démaquillage. Je lui ôtai également ses boucles d'oreilles et les posai sur la petite table de nuit, à côté du lit.

— Ne la laisse pas prendre le volant si elle se réveille, dis-je.

— Oh... Je pense qu'elle est partie pour la nuit...

Il resta un instant à la regarder, une expression étrange sur le visage, comme un mélange de tendresse et de regret.

— Ça va, Patrick ?

— Oui. Je suis juste déçu de ne pas en avoir appris plus sur ses anecdotes de collègue.

— Moi aussi. Au fait, toi aussi, tu as des saletés sur la figure.

— Vraiment ? dit-il en se frottant le visage.

Je fis un pas en avant et frottai sa joue avec mon pouce.

— Pas ce soir, Joséphine... J'ai toujours voulu dire ça. C'est bien Joséphine, ton prénom ?

— Oui. Mais je le déteste.

— Jo te va mieux, en effet.

Il y eut un silence. J'avais toujours la main posée sur sa joue et je me sentis soudain absolument ridicule.

— Bonne nuit, Patrick.

J'attrapai la bouteille et les verres au passage, et repartis presque en courant dans ma partie de la maison, déstabilisée par ce bref contact physique et l'intensité de son regard. J'avais l'impression de pouvoir encore sentir la tiédeur de sa joue sur mon pouce et j'en étais profondément troublée.

Qu'est-ce que ça voulait dire ?

— Jo, réveille-toi !

La première chose que je distinguai fut une bonne odeur de café. J'ouvris un œil et découvris Kimberly assise sur mon lit, une tasse de café dans chaque main et un tas de vêtements sous le bras. Son mascara avait coulé et elle portait une robe de chambre à carreaux qui appartenait sûrement à Patrick.

— Merci.

Je me frottai les yeux, m'assis dans mon lit et saisis la tasse qu'elle me tendait.

— Tout va bien, Kim ?

— Oui. On vient de rompre.

— Quoi ?

— Je sais, ça a l'air vraiment dramatique, dit comme ça, mais en réalité ça ne l'est pas. Je suis juste celle qui l'aura aidé à se remettre en selle. Pour être honnête, à part le sexe, nous n'avions pas grand-chose en commun. D'ailleurs, c'était une rupture post-coïtale.

— Quel crétin !

— Non, ne dis pas ça... C'est moi qui lui ai sauté dessus et j'ai vraiment insisté lourdement. Je pense qu'il a dit oui pour être poli. Au moins, il fait partie de ces hommes qui savent ce qu'ils font sous la couette.

Elle posa ses vêtements sur mon lit, laissa tomber ses bottes sur le sol et alla ouvrir les rideaux.

— Il doit bien y avoir quinze centimètres de neige, ce matin, mais ils ont dégagé les routes... Tu as du démaquillant ?

— Bien sûr, sers-toi. Et si tu veux prendre une douche, tu sais où sont les serviettes.

Elle se dirigea vers la salle de bains puis se retourna, une main sur la poignée de la porte.

— Qu'est-ce qui s'est passé hier soir ? J'étais ivre morte.

— Rien de spécial. Tu t'es endormie et tu as ronflé un peu, c'est tout.

Elle fit la grimace et entra dans la salle de bains. J'entendis l'eau commencer à couler et soupirai, soulagée qu'elle n'ait pas insisté. Une demi-heure plus tard, elle émergea de la salle de bains fraîche comme la rosée du matin, ses cheveux mouillés enroulés dans une serviette.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit, à propos de Jason ?

Bonne question ! Et pourquoi fallait-il qu'elle se rappelle de ça, mais pas du reste ? Je sortis du lit et allai dans la salle de bains en marmonnant que j'avais envie de faire pipi. Lorsque j'en sortis, elle était assise devant la glace, occupée à tresser ses cheveux humides. Ses yeux cherchèrent les miens dans le reflet du miroir.

— Ça fait cinq ans qu'on se connaît, Jo, et je pensais que nous n'avions pas de secrets l'une pour l'autre. Je ne parle pas juste de cette histoire avec Jason. J'ai l'impression plus générale d'être mise à l'écart. Qu'est-ce qui se passe ? Tu as des problèmes ? Tout va bien avec Willis ? Tu peux me le dire, tu sais. Tu peux tout me dire.

— Je sais, Kim. Et non, je n'ai pas de problème, et je ne pense pas que je reverrai Willis. Ça fait quelques jours que je n'ai pas de nouvelles et ce n'est pas vraiment mon type, de toute façon. Il est gentil, mais ça s'arrête là.

Elle enfila ses bottes. J'entendis le bruit d'une pelle à l'extérieur.

— Patrick déneige l'allée, il est vraiment adorable, dit-elle.

— Pour répondre à ta question concernant Jason, techniquement, c'était du harcèlement sexuel. C'est la raison pour laquelle je ne tenais pas à ébruiter ce qui s'était passé. Et puisqu'il a dit qu'il

n'en parlerait à personne, moi non plus je ne pourrais en parler à personne. Tu comprends ? C'était très agréable, cela dit... Pas de piercings cachés, par contre il a un tatouage sur l'épaule. Très vigoureux, et un joli sexe...

— D'accord...

Elle eut l'air de se radoucir légèrement.

— Tu veux que je nous prépare un vrai petit déjeuner ?

— Non merci, je vais y aller. Je dois repasser chez moi et me changer avant d'aller travailler.

Tu es sûre que tout va bien ?

— Absolument certaine. Et toi ?

Elle haussa les épaules.

— Je suppose, oui... Je n'ai plus qu'à me trouver un gentil avocat — un vrai, je veux dire — ou un comptable.

— Les goûts et les couleurs, ça ne se discute pas. Par contre, les fiches de salaire...

Elle rit, ce qui me rassura. Je l'accompagnai au rez-de-chaussée et remplis nos tasses de café chaud, tandis qu'elle enroulait son écharpe en cachemire autour de son cou.

— Kimberly, dis-je alors qu'elle s'apprêtait à partir, ça t'est déjà arrivé de te dire que tes fantasmes étaient mieux que la réalité ?

Elle avait commencé à enfiler sa paire de magnifiques gants en cuir — je n'avais qu'à les regarder pour savoir à quel point ils devaient être doux —, mais en entendant ma question elle laissa son geste en suspens.

— J'imagine qu'on parle de sexe, là ? Mais n'est-ce pas justement le but des fantasmes, Jo ?

— Je suppose que si.

Elle posa une main sur mon épaule.

— Chérie, préviens-moi quand tu seras prête à laisser tomber tes fantasmes et à revenir dans le monde réel, ne serait-ce que pour quelques heures, d'accord ? Il y a des amis dehors, de vraies personnes, et ce monde-là n'est pas si mal.

Elle franchit la porte d'entrée et Patrick arrêta de déneiger l'allée. Ils se parlèrent quelques instants, puis s'embrassèrent sur la joue avec ce qui me parut être une grande affection. Il m'avait aussi embrassée sur la joue, la veille, mais j'avais eu le sentiment de quelque chose de bien plus intime. Je me rappelai sa main agrippant mon menton, ce moment interminable pendant lequel il avait plongé ses yeux dans les miens, la texture de sa peau sous mon pouce.

« Il fait partie de ces hommes qui savent ce qu'ils font. » Voilà qui, dans la bouche de Kimberly, était un compliment. Et pour le coup, je voulais bien la croire.

* * *

La pièce avait un sol en ardoise et des murs blancs ; des casiers étaient alignés d'un côté, le tout éclairé d'une lumière crue. A mon arrivée, la limousine avait ralenti devant un magnifique manoir qui datait certainement du début du siècle dernier, une construction imposante avec une énorme porte décorée de part et d'autre d'impressionnants vitraux. Mais, au lieu de me déposer devant l'entrée principale, le chauffeur avait continué sa route et m'avait laissée devant une modeste porte de service.

— Sac, portable, montre. Voici le code de votre casier.

La femme me regarda de haut en bas, tout en me tendant un petit morceau de papier. Elle était toute vêtue de noir et avait l'air d'une gouvernante. Je hochai la tête, mémorisai le code et glissai le téléphone qu'elle venait de me donner dans ma poche.

— Vous voulez peut-être retirer votre veste ? Ils aiment bien montrer leurs corps, c'est assez... compétitif, disons. Et on se déchausse avant d'entrer, les chaussures sont à l'intérieur.

— Très bien.

Je déboutonnai ma veste en jean et la glissai dans mon casier. En dessous, je portais un caraco léger en coton ultra-doux discrètement orné de dentelle, qui avait coûté une petite fortune.

Mme Cuir me jaugea avec un intérêt non dissimulé.

— Très joli..., commenta-t-elle. Voici Harry, qui va vous expliquer le règlement intérieur.

Harry entra dans la pièce à cet instant précis, à croire que leur organisation était d'une précision militaire. Il portait un costume lorsque je l'avais rencontré pour signer le contrat, mais ce soir-là il portait un jean et un T-shirt. Il était pieds nus et avait un classeur et une chemise sous le bras. Il me regarda d'un air approbateur, notamment lorsque ses yeux s'attardèrent sur mes seins, dont la pointe avait durci sous l'effet de la fraîcheur qui régnait dans la pièce.

— Bienvenue, Jo, me dit-il en m'embrassant sur la joue. Je suis ravi que tu sois là. Merci, Angela, je m'en occupe...

Mme Cuir hocha la tête avec autant de prestance que la reine d'Angleterre et quitta la pièce d'une démarche assurée, en dépit de ses talons vertigineux.

— Vieille gouine, murmura Harry entre ses dents. Voici le règlement intérieur..., reprit-il à mon intention. Tu vas retrouver les autres dans la Grande Salle. Il y a deux règles principales : pas de pénétration et pas d'orgasme.

Il consulta son classeur.

— Je vois que tu as fait tes prises de sang hier, c'est parfait... Dès que nous aurons reçu les résultats, tu pourras penser à ta progression. A moins que tu ne préfères rester dans la Grande Salle. C'est une décision qui n'appartient qu'à toi et tu es tout à fait libre d'y rester. C'est ce que certains membres choisissent de faire, mais si tu veux du sexe à tes conditions, tu devras travailler sur ta promotion.

— Pas de pénétration, pas d'orgasme ? répétai-je, incrédule.

Il me fit un clin d'œil.

— Exact ! Mais ça ne t'empêchera pas de sacrément t'éclater, crois-moi. Attention : si tu ne respectes pas les règles, tu encours une punition.

— Quelle sorte de punition ?

Il me donna une tape sur les fesses et me tendit la chemise.

— Lis ça, ça te dira tout ce que tu veux savoir et même plus. Prête ?

Je plaçai les documents dans mon casier et le suivis vers la porte.

— Qu'est-ce que tu veux dire par « du sexe à mes conditions » ?

— Les personnes qui font partie des autorités ont la possibilité de choisir un partenaire parmi les personnes présentes dans la Grande Salle. Si d'aventure tu es choisie, tu as le droit de dire non, mais être choisie est un très bon moyen d'être promue. Et, pour être honnête, rejeter la demande de quelqu'un peut être très mal vu.

— D'accord.

Nous traversâmes un couloir sombre, puis montâmes un escalier. Lorsque nous fûmes en haut

des marches, il entra un code sur un pavé numérique.

— Tu vas très bien t'en sortir, j'en suis sûr ! Souviens-toi, si tu veux partir, presse la touche zéro du téléphone qu'on t'a remis à ton arrivée. Je te conseille néanmoins d'attendre quelques heures, au moins jusqu'à minuit. Ils t'embêteront peut-être un peu, mais Jake et Willis m'ont dit que tu ne te laissais pas marcher sur les pieds. Je te le répète : tu n'as aucune obligation de faire quoi que ce soit que tu n'as pas envie de faire. Mais crois-moi, tu es sur le point de vivre l'une des nuits les plus intéressantes et sexy de toute ta vie ! Dommage que tu n'aies pas pu arriver plus tôt ce soir, mais peu importe.

Il poussa la porte.

— Tu fais partie du clan, maintenant. Amuse-toi bien !

Chapitre 10

Tu fais partie du clan, maintenant...

J'avançai avec l'impression de vivre de nouveau mon premier jour de lycée ou, pire encore, mon premier cours de danse.

La pièce où j'entrai était grande et abritait un groupe de personnes relativement jeunes. Tous étaient très séduisants, confortablement installés et occupés à boire et à discuter. Quelques-uns étaient réunis autour d'une table sur laquelle se trouvait un puzzle inachevé ; d'autres s'adonnaient à une partie de Scrabble sur le tapis devant la cheminée, et un couple était plongé dans une partie d'échecs autour d'une autre table. Le reste des personnes présentes, qui constituait la majorité, était rassemblé devant la télévision. Un piano était installé contre l'un des murs, et une femme y jouait un peu mécaniquement un air de Scott Joplin.

On se serait presque cru dans une résidence universitaire. Je n'avais jamais mis les pieds dans ce genre d'endroits, à vrai dire, mais le décor légèrement usé et l'ambiance décontractée conféraient au lieu l'atmosphère de jeunesse un peu négligée que j'avais toujours imaginée pour ce genre d'endroits. Du moins pour les résidences universitaires bon enfant telles qu'elles existaient encore avant l'ère de l'électronique et des gadgets. A cette différence que la façon dont étaient habillés — ou plutôt déshabillés — certains n'était pas si bon enfant que ça.

A mon entrée, l'un des hommes se leva du canapé sur lequel il était lové au côté d'une femme vêtue uniquement d'un soutien-gorge et d'une petite culotte. Il portait un pantalon de sport qui lui tombait sur les hanches, et il n'y avait pas besoin d'être fin observateur pour se rendre compte qu'il ne portait rien en dessous. Son pénis en semi-érection pressait contre le tissu lorsqu'il marchait.

— Eh bien, eh bien... Qu'est-ce que nous avons là ? De la viande fraîche ? Beau morceau !

J'essayai de réprimer un sourire, tandis qu'il marchait de long en large devant moi en me détaillant. Il avait l'air d'un gamin qui avait regardé beaucoup trop de films noirs et était convaincu de jouer le rôle du chef de gang à la perfection. D'autres s'avancèrent pour m'examiner et me juger à leur tour. L'un de ceux qui regardaient la télévision appuya sur le bouton pause de la télécommande, et le chef autoproclamé reprit la parole.

— Jolis seins. Un peu petits, peut-être... Belles jambes. Comment tu t'appelles ?

— Jo. Et toi ?

L'espace d'un instant, je crus qu'il allait aboyer qu'ici c'était lui qui posait les questions, mais il se contenta de sourire et continua à m'observer.

— Je vois que quelqu'un s'est mis sur son trente et un, ce soir...

Les autres se rapprochèrent un peu plus, resserrant le cercle qu'ils formaient autour de moi. Ils cherchaient à m'intimider, de toute évidence, mais je restai immobile et continuai à sourire. Mme Cuir les avait décrits comme très compétitifs et Harry m'avait prévenue également, ce qui faisait que je m'étais plus ou moins préparée à ce genre de test. La plupart d'entre eux étaient vraiment très séduisants et ne portaient que leurs sous-vêtements ou des vêtements en coton normalement destinés à servir de pyjama, ce qui donnait à l'endroit une atmosphère de dortoir.

Quelque chose bougea soudain au-dessus de nous. Je levai les yeux et aperçus des balustrades, ainsi que des silhouettes sombres : la pièce était tout entière surplombée d'une passerelle faiblement éclairée.

— Ils nous observent, dit le pseudo-chef en s'adressant à moi personnellement, cette fois-ci. Ils sont en train de choisir qui ils vont faire monter.

— Et « ils » sont... ?

— Tu le sauras bien assez tôt, Jo.

Il passa derrière moi et déboutonna ma jupe, la même jupe à pois que j'avais portée pour séduire Willis. Le tissu glissa le long de mes jambes et je fis un pas sur le côté pour en extraire mes chevilles.

— Bien... Très bien...

Il regarda ma petite culotte d'un air approbateur. Je n'en attendais pas moins, au prix qu'elle m'avait coûté ! Elle était en coton, assortie au caraco. Sa forme, très simple, mettait néanmoins mes formes particulièrement en valeur, et le tissu en était assez fin pour qu'on devine l'ombre de ma toison.

— Je m'appelle Pete. Ça suffit, tout le monde ! Arrêtez de la dévisager, maintenant... Vous aurez tout le temps de faire sa connaissance.

Tous s'éloignèrent, regagnant leurs places. Quelques instants plus tard, ils étaient déjà repartis dans leurs jeux ou leur film. Pete me fit faire le tour de la pièce, me présenta à quelques personnes, me montra où se trouvait le réfrigérateur rempli de vin et de boissons non alcoolisées, ainsi qu'une table recouverte de plateaux de fruits et de fromages. Il ignora les couples qui s'embrassaient, y compris un groupe constitué d'une fille et de deux garçons.

— Comment ça marche ? lui demandai-je.

— C'est simple : nous sommes tous très séduisants et nous avons quelques jeux ennuyeux pour nous occuper ici. Et là-haut, dit-il en levant le menton en direction de l'étage, ils nous regardent. C'est pour ça qu'on aime bien leur donner un peu de spectacle.

— Et la règle du « pas de pénétration, pas d'orgasme » ?

— C'est avant tout une mesure de sécurité, étant donné que tout le monde n'a pas forcément été testé. Ça complique un peu les choses de notre côté, parce qu'il est très difficile pour certains d'obéir à cette règle, quand on évolue au milieu d'autant de chair fraîche aussi appétissante. Qu'est-ce qu'il y a ? Tu n'aimes que les choses faciles, c'est ça ?

Avant que j'aie eu le temps de répondre, il interpella un couple lové dans un fauteuil.

— Qu'est-ce que je vois, Monica ? Une petite culotte mouillée ? Et ce ne serait pas la main d'Allan à l'intérieur de cette culotte ?

— Dégage, Pete ! répondit ladite Monica d'un ton cinglant. Qui t'a nommé dictateur du jour ?

Le prénommé Allan n'en retira pas moins sa main, accompagnant son geste d'une grimace de frustration.

Nous continuâmes le tour du propriétaire.

— Qu'est-ce qui se passe, s'il y a quand même pénétration ou orgasme ? Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'ils entendent par pénétration ?

— On choisit une punition, une fessée par exemple. Et pas de pénétration veut dire pas de pénétration, quoique, d'un point de vue technique, il soit déjà arrivé qu'un doigt glisse à l'intérieur d'un sexe, ou un pénis à l'intérieur d'une bouche. Mais en général, la pression des pairs suffit à éviter ce genre d'incidents. Sauf avec Lindy qui est là... Elle s'est très mal comportée.

La Lindy en question, une jolie jeune femme d'environ vingt-cinq ans, se retourna en entendant son nom et me sourit avec embarras. Elle se tenait à l'écart des autres et faisait face au mur.

— Lindy, raconte à Jo ce que tu as fait...

— Je suis allée aux toilettes et je me suis masturbée.

— Ce qui est tout à fait autorisé. Mais ensuite ?

— J'ai eu un orgasme. Je ne voulais pas, mais je me suis laissé emporter et...

— Et tu es punie, l'interrompit Pete. Explique à Jo quelle est ta punition.

— Je n'en sais rien. Je dois rester ici, toute seule, face au mur. Pete, je m'ennuie. Je peux aller aux toilettes ?

— Ça, ça m'étonnerait. Tu as montré qu'on ne pouvait pas te faire confiance en te laissant y aller toute seule.

— Mais j'ai besoin de faire pipi !

— J'ai bien peur qu'il te faille patienter.

— Je dois vraiment y aller, dit-elle en gémissant et en serrant les cuisses. S'il te plaît, Pete.

Mais il s'éloigna sans même daigner lui répondre.

— Ce n'est pas dangereux pour elle ? demandai-je, un peu interloquée par la punition choisie. C'est mauvais de se retenir.

— Ne t'inquiète pas pour elle, elle a une vessie à toute épreuve. On va juste lui faire un peu peur et, le moment venu, une petite humiliation publique fera très bien l'affaire.

Je regardai dans la direction de Lindy.

— Elle pourrait très bien marcher jusqu'aux toilettes, tout simplement. Concrètement, qu'est-ce qui l'en empêche ?

— La pression des pairs, comme je te le disais. Regarde...

Il me fit pivoter légèrement, de manière que je ne regarde plus Lindy directement. Au bout de quelques secondes, elle commença à se déplacer lentement vers la porte, ce qui attira l'attention d'un des joueurs de Scrabble.

— Lindy, où tu vas comme ça ? lui cria-t-il.

— Laisse-moi tranquille !

Elle arrêta cependant sa progression, revint à sa place et reprit sa position initiale.

— Tu vois ? Il te faudra faire attention, Jo, reprit Pete, même si je crains que ce soit difficile pour une fille aussi sexy que toi.

Il fit glisser son index le long de ma joue, dans mon cou, puis sur mon épaule, pour enfin descendre jusqu'à ma poitrine et tracer un cercle autour d'un de mes tétons.

— Ça te plaît ? Je suis sûr que tu aimes qu'on joue avec tes seins, pendant que tu te fais prendre.

Je remarquai alors que les autres se rassemblaient progressivement autour de nous, à part les joueurs d'échecs qui continuaient leur partie et quelques autres, trop occupés à se disputer quant au

choix du prochain DVD.

Un autre homme, aux cheveux bruns attachés en queue-de-cheval, vêtu d'un boxer et d'un T-shirt, vint s'agenouiller à mes pieds. Il pressa son visage contre mon genou et se mit à lécher l'intérieur de ma cuisse de bas en haut, son nez frôlant brièvement mon entrejambe. Il entreprit de faire la même chose sur mon autre jambe, ses mains enserrant fermement l'arrière de mes genoux pour m'empêcher de bouger. Il commença ensuite à faire aller et venir son nez contre le tissu de ma culotte et je pouvais sentir sa respiration chaude et humide contre mon sexe.

Pete logea sa tête au creux de mon cou.

— Demande donc à Ivan de te lécher, Jo, murmura-t-il. Les filles, ici, disent qu'il est vraiment doué.

Une fille que je n'avais pas encore remarquée s'approcha.

— Tu aimes les filles, Jo ? Je vaux bien mieux que tous ces minables, crois-moi.

Elle se pencha vers moi et déposa un baiser juste au coin de ma bouche.

— J'adore tes seins... Dégage, Pete ! C'est mon tour.

Pete haussa les épaules et s'écarta pour lui laisser la place. Elle déposa alors des baisers sur mes épaules, puis descendit doucement jusqu'à ma poitrine, mordillant doucement ma chair à travers le coton. Je décidai alors de jouer, moi aussi : je lançai un long regard gourmand au sexe en érection de Pete et passai ma langue sur mes lèvres. J'arquai mes hanches et gémis doucement, lorsque Ivan glissa un doigt sous le tissu de ma culotte, en partie pour le spectacle, mais aussi parce qu'à la vérité, je trouvais très excitant d'être au centre de l'attention, d'être la cible du désir du groupe. Une expérience totalement nouvelle pour moi...

J'appelai Pete, qui s'avança immédiatement, et touchai du bout du doigt le petit anneau doré qui traversait son téton.

— C'est vraiment sexy, ça... Qu'est-ce que ça te fait, lorsque je joue avec ?

— C'est... agréable...

Un garçon passa alors son bras autour des épaules de Pete et remplaça ma main par la sienne.

— Alors comme ça, tu préfères les filles ce soir, mon joli ?

— Oui. J'adore ses petites fesses.

— Tu vois ? reprit-il, me faisant faire demi-tour sur moi-même et me donnant une petite tape sur les fesses. Bien fermes... Qu'est-ce que vous en pensez ? Vous croyez qu'on devrait la laisser jouir ? Jennifer ? Ivan ? Jon ?

Jennifer pinça la tache sombre que sa salive avait laissée sur mon caraco.

— Pourquoi pas ?

— Je pense que oui, dit Ivan.

Jusqu'à maintenant, il m'avait à peine touchée, se contentant de laisser son doigt se promener sur mes poils et mon nombril. Cette fois, il toucha mon clitoris et je gémis pour l'assistance, mais aussi parce que j'étais réellement émoustillée.

— Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle est prête, ajouta-t-il. Elle est trempée.

Pete se pencha et mordilla mon oreille.

— Laisse-toi aller, Jo, je sais que tu en meures d'envie ! Jouis devant nous : tu verras, c'est bien plus agréable que de te tripoter toute seule chez soi... Toutes ces mains, ces lèvres et ces langues qui sont là juste pour te donner du plaisir, tu devrais en profiter. En plus, je parie que tu dois être magnifique quand tu jouis.

Je m'écartai brusquement pour me dégager de leur étreinte.

— Bien tenté, mais non merci. Et pour ta gouverne, j'ai l'air d'une chouette illuminée quand je jouis.

Ils se mirent à rire et le groupe s'éparpilla, pour se reformer ailleurs. C'est ainsi que j'échouai sur un canapé, assise sur les cuisses d'Ivan, dont le sexe poussait contre moi à travers la flanelle de son boxer. Jennifer était assise à côté de nous ; elle me sourit et attrapa ma main, qu'elle posa sur sa poitrine. Pete était allongé sur le sol, un bras replié sous sa tête, et Jon était allongé derrière lui. A en juger par leurs mouvements quasiment imperceptibles et la façon dont les jambes de Pete étaient contractées, je soupçonnai Jon d'être en train de frotter son sexe contre ses reins. Le sein de Jennifer était doux et lourd dans ma paume, et son téton durcit lorsque je le titillai. Elle soupira profondément et plaça sa main entre ses cuisses.

— Oh ! Regardez ! On dirait que Jennifer a envie de se faire plaisir, fit remarquer Jon.

— Va te faire voir ! lui répondit-elle sèchement. Ce n'est pas avec toi que je pourrais faire ça, en tout cas. Tu ne saurais même pas reconnaître un clitoris si tu en avais un sous le nez, pauvre tapette !

— Et toi, tu n'es qu'une gouine idiote !

— Qu'est-ce que c'est que ce langage ? intervint Pete. On devrait mettre en place une amnistie. Qu'est-ce que vous en dites ? Un orgasme par personne pour les filles.

— Les *femmes*, corrigai-je de concert avec Jennifer.

Son souffle et ses cheveux me chatouillaient l'oreille.

— Ne les écoute pas, me murmura-t-elle. Si tu veux jouir, on n'a qu'à aller aux toilettes toutes les deux. J'adorerais te lécher. Je te garantis qu'avec moi tu découvrirais ce qu'est vraiment un orgasme.

Je sentis les muscles de mon sexe se contracter à ces mots et elle sembla remarquer ma réaction.

— Ça te plairait ? Viens... Je te retirerai ta culotte et je te ferai tout un tas de choses.

— Et moi, je te ferai te pencher en avant et je te prendrai par-derrière. Qu'est-ce que tu en dis ? demanda Ivan. On devrait se méfier, lorsque ces deux-là sont ensemble. Tu me déçois, Jo. Ça fait à peine dix minutes que tu es là et tu contournes déjà le règlement.

Il me donna une tape réprobatrice sur la jambe.

— C'est sa faute, geignit Jennifer à la manière d'une petite fille prise en faute. Elle a été vilaine... Elle a tripoté ma poitrine et maintenant ma culotte est trempée !

— Mais bien sûr, dit Pete.

Je le regardai, puis baissai les yeux sur son entrejambe.

— Tu as un piercing, là aussi ?

Jon se pencha et pressa le sexe de Pete dans sa main, à travers son pantalon.

— Non, il n'a pas de piercing à cet endroit, mais il a un très bel engin. Je suis sûr qu'il te le montrera, si tu es gentille.

Au contact appuyé de la main de Jon, Pete arqua le bassin et ferma les yeux, comme s'il était en proie à une douleur physique.

— Tu vas jouir ? lui demanda Jon à voix basse.

Ivan pressa son sexe contre mes fesses, ses mains sur mes hanches.

— Fais-le jouir, dit-il. Il l'a bien cherché, après tout ! Ça lui apprendra à se comporter comme un abruti autoritaire. Et puis, je suis sûr qu'il en meurt d'envie... Pas vrai, mon grand ?

Jon amena son visage tout près de celui de Pete et l'embrassa. Leur baiser, long et sensuel, ne donnait pas l'impression qu'ils le faisaient pour se donner en spectacle ; ils semblaient avoir oublié le groupe rassemblé autour d'eux, en train de les observer. La pièce était plongée dans le silence, à part le murmure de la télé que plus personne ne regardait. Nous étions tous fascinés par ces deux hommes, complètement absorbés l'un par l'autre. Excitée par le spectacle, je me pressai plus encore contre le sexe d'Ivan, dont le corps s'agita de soubresauts que j'interprétei comme un rire, à moins que ce ne fût de la frustration sexuelle.

Soudain Pete grogna, fléchit les jambes et plaça sa main sur celle de Jon pour lui indiquer le rythme à suivre. Puis au bout de quelques instants, il roula sur le côté, un grand sourire sur le visage.

— Vous y avez vraiment cru ? Vous pouvez toujours rêver ! Je vais me chercher une bière.

Jon roula sur le dos, essoufflé, visiblement excité au plus haut point. Il commença à se caresser, incapable de résister à tant de frustration.

— Tant pis, je ne tiens plus. Oh oui, je sens que je vais... Hé, Pete, apporte-moi une bière, tu veux ?

Tout le monde éclata de rire. Il y eut même une courte salve d'applaudissements, certains en provenance de l'observatoire au-dessus de nous. Je lançai un regard en direction des quelques visages sombres rassemblés à l'étage et me rendis compte que nos spectateurs portaient des masques recouverts de paillettes et de tissus brillants.

— Allons aux toilettes, me dit Jennifer en attrapant ma main.

— En général, j'y vais toute seule.

Néanmoins, je la suivis, avec l'impression d'être de retour à l'école primaire. Nous passâmes à côté de Lindy, qui nous demanda de dire à Pete qu'elle avait *vraiment* besoin d'aller au petit coin. Décidée à la torturer, Jennifer fit entendre un long sifflement et Lindy serra les jambes avec l'énergie du désespoir.

Même les toilettes ressemblaient à celles d'une école primaire, avec leurs deux urinoirs et leurs cabinets individuels séparés par des cloisons basses. Les seuls détails qui tranchaient avec ce décor enfantin étaient le flacon de savon italien de luxe posé près du lavabo (une coupe de verre noir sur pied) et l'orchidée au parfum entêtant dans un pot en céramique.

— Ne le dis à personne, murmura Jennifer d'un air suppliant, tout en pressant mes doigts contre son entrejambe. Laisse-moi faire, s'il te plaît...

Elle se frotta contre ma main avec force et je caressai son clitoris gonflé avec mon pouce.

Soudain, Ivan fit irruption dans la pièce.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Jennifer, espèce de sale vicieuse ! Je peux vous regarder ?

— Non, tu vas nous dénoncer.

Elle se dirigea vers un des urinoirs, baissa sa culotte et se soulagea en soupirant d'aise.

— On n'est pas là pour faire un concours, dit Ivan tout en se dirigeant vers l'urinoir adjacent.

— Parce que tu appelles ça un pénis ? Mon pauvre garçon, tu es pitoyable ! Jo, tu veux faire une partie de Scrabble ou regarder un film ?

— Oui. J'arrive.

Je m'enfermai dans l'un des cabinets, même si les cloisons n'offraient en réalité aucune intimité, et urinaï à mon tour aussi intensément que si je m'étais retenue pendant toute une journée. Sûrement par empathie avec Lindy, ou peut-être à cause de toute cette frustration accumulée.

— Ça a l'air dépravé au possible, commenta monsieur D, tandis que nous discussions au téléphone le soir suivant, du Mahler en arrière-plan sonore. Qu'est-ce qui s'est passé, ensuite ? Est-ce que... Lindy, c'est ça ? Est-ce qu'elle a réussi à se retenir ?

— Oui. Pete — le type qui se comportait comme s'il était le chef — est allé chercher une immense carafe et des verres, et lui a demandé de verser un verre d'eau à chacun d'entre nous. Après ça, elle a dû courir aux toilettes avec les mains entre les jambes.

Pauvre Lindy ! J'avais trouvé la scène cruelle et comique à la fois. Elle-même semblait au bord des larmes et du fou rire, et la carafe tremblait dans sa main. A un moment, elle l'avait reposée brusquement sur la table, les joues écarlates, une expression horrifiée sur le visage et les cuisses serrées l'une contre l'autre, comme si elle avait vraiment frôlé la catastrophe. Mais elle avait repris son sang-froid et continué à verser l'eau dans les verres, tandis que Pete et les autres se moquaient d'elle.

Elle s'était ensuite précipitée vers les toilettes, mais un des garçons s'était mis en travers de son chemin, les bras écartés pour l'empêcher de passer. Elle avait crié et l'avait giflé sans retenue. J'en aurais fait autant à sa place.

— Vous avez donc passé une bonne soirée ? s'enquit monsieur D.

— Oui. Mais je me suis sentie...

Je ne trouvais pas le mot exact et dus réfléchir quelques instants avant de poursuivre.

— J'étais extrêmement excitée, mais je pense que cette excitation n'était pas uniquement sexuelle. Je crois qu'elle venait également de la possibilité que j'avais d'être méchante avec les autres. J'ai adoré regarder ces deux garçons s'embrasser, j'ai adoré me donner en spectacle, mais j'ai aussi adoré provoquer, tourmenter, me comporter comme une garce. Cela dit, tout ça n'est pas vraiment réel. C'est juste un endroit où on peut jouer avec d'autres vilains enfants et vivre une vie fantasmée.

Les paroles de Kimberly me revinrent alors à l'esprit. « Préviens-moi quand tu seras prête à laisser tomber tes fantasmes et à revenir dans le monde réel, ne serait-ce que pour quelques heures, d'accord ? »

— Certes, acquiesça monsieur D., mais au moins, c'est un endroit où vous pouvez vous comporter de la sorte en toute sécurité.

— Je suppose que oui... Et je dois avouer que je mourais d'envie d'avoir un orgasme, juste pour savoir ce qu'ils allaient me faire.

— Juste pour savoir ce qu'ils allaient vous faire, ou aussi parce que l'idée de jouir devant tout le monde vous excitait particulièrement ?

— Aussi pour ça, oui, admis-je en riant.

— Est-ce qu'il s'est passé quelque chose sur le trajet du retour ?

Je savais très bien ce qu'il voulait dire par là.

— Non. Mais c'était marrant de voyager en limousine.

— Vous deviez avoir envie de jouir désespérément.

— En effet. J'en avais mal partout ! Je me suis même réveillée au beau milieu de la nuit, tellement j'étais excitée.

Disant cela, je pressai ma main contre mon entrejambe, un geste qui fit se contracter tous mes

muscles.

— Vous voulez dire que vous êtes dans cet état depuis vingt-quatre heures et que n'avez pas encore joui ? Vous voulez devenir une experte du sexe tantrique ?

— Non. Je voulais jouir pour vous. Je voulais attendre de vous parler et que vous me disiez ce que vous voulez que je fasse.

Ce qu'il fit. Et je lui obéis.

Chapitre 11

Dans les jours qui suivirent, j'essayai à plusieurs reprises d'entrer en contact avec Kimberly. Nous nous étions quittées sur une note un peu acide de sa part à cause des « secrets » qu'elle pensait que j'avais pour elle — à raison d'ailleurs —, et la façon dont elle s'obstinait à ne répondre ni à mes messages ni à mes e-mails me laissait penser qu'elle en était bel et bien blessée. Même lorsqu'elle était à la radio, la porte de son bureau restait presque toujours fermée. Elle me manquait terriblement, mais il y avait tant de choses que je ne pouvais ou ne voulais pas lui dire !

Je pratique le sexe par téléphone, tu sais, Kim... C'est tellement années 1980, tu ne trouves pas ? Ça se passe au studio avec un type que je n'ai jamais rencontré. En plus, je fais partie d'un club libertin où tout un tas de jeunes gens beaux comme des dieux flirtent et s'amuse à être méchants les uns envers les autres, et je raconte tout au type du téléphone ensuite...

Nous avons essayé de nous joindre plusieurs fois avec Liz Ferrar, la femme que j'avais rencontrée au concert symphonique, et avec qui je m'étais tout de suite bien entendue. Mais nous n'avions réussi à correspondre que par répondeurs interposés et pour ma part, j'avais fini par abandonner. Mais ma solitude me pesait beaucoup, surtout depuis que Kim me battait froid, et je me dis que je pourrais peut-être essayer une nouvelle fois de me mettre en rapport avec elle. Je l'avais vraiment appréciée, lors de notre première rencontre, et je doutai qu'elle m'invite à la suivre aux toilettes pour m'arracher ma petite culotte ! J'avais vraiment besoin de remettre un pied dans la réalité, d'interagir avec des adultes, et non pas avec une bande de jeunes chiens fous obsédés sexuels — même si je devais bien avouer que je mourais d'envie de retourner dans ce manoir.

Je décidai donc d'envoyer un e-mail à Liz pour lui proposer un déjeuner ou un café, en fonction de ses disponibilités. Pour mon plus grand plaisir, elle m'appela immédiatement. Nous comparâmes nos agendas respectifs et je déchantai assez vite : elle était souvent prise à l'heure du déjeuner, tandis que de mon côté, je pouvais difficilement me rendre à un petit déjeuner ou un dîner en semaine, à cause de mon émission.

— Sinon, je suis disponible samedi, dit-elle. Vous aimez les enfants ?

— Bien sûr ! Cela dit, les gens qui ne les aiment pas ne l'avouent jamais !

Elle se mit à rire.

— Ça vaudrait pourtant mieux parfois, je vous assure ! J'accompagne un groupe d'enfants du foyer au parc samedi après-midi, pour que leurs mamans puissent avoir un peu de temps libre pour elles. Vous n'avez qu'à nous accompagner. Nous pourrions discuter pendant que les enfants seront en train de jouer et nous irons grignoter quelque chose après. Patrick vient parfois jouer avec eux.

— Patrick ? dis-je, surprise.

— Les enfants l'adorent. Leurs pères leur manquent en général beaucoup, même s'ils les ont maltraités le plus souvent. Alors ça leur fait du bien d'être en contact avec une figure masculine, surtout quelqu'un d'aussi gentil que lui.

J'acceptai sa proposition avec enthousiasme. Je ne pouvais pas imaginer une façon plus normale et terre à terre de passer mon samedi après-midi, en dépit de la présence de Patrick, que j'évitais soigneusement depuis sa rupture avec Kimberly.

* * *

Lorsque le samedi arriva, je résistai à la tentation d'enfourcher mon vélo en dépit du soleil resplendissant, et pris ma voiture pour me rendre au parc, puisque j'avais dit à Liz que nous prendrions mon véhicule pour aller dîner.

A mon arrivée, je remarquai deux mamans avec leurs enfants autour de l'aire de jeux. C'était un de ces espaces pour les petits très bien aménagés, avec des portiques, des balançoires, un toboggan et des lits de copeaux en dessous pour amortir les chutes éventuelles.

Je m'aventurai à l'intérieur du centre de sport et loisirs attenant, à la recherche d'un visage connu. S'il y a bien une chose que je sais sur les enfants, c'est qu'ils ont toujours besoin d'aller aux toilettes dès qu'ils arrivent quelque part, et ce, peu importe la longueur du trajet. J'étais donc à peu près certaine que Liz et les gosses du foyer commenceraient leur après-midi par une pause pipi dans le centre.

L'endroit était peuplé d'hommes et de femmes qui entraient et sortaient, leur sac de sport à la main. Soudain, je remarquai une silhouette qui me parut familière, celle d'un homme grand et mince, avec de longs cheveux bruns attachés. Il me fallut un moment pour me rendre compte qu'il s'agissait d'Ivan. Son regard intercepta le mien : il me sourit, me fit un clin d'œil et passa à côté de moi comme si j'étais une parfaite inconnue. En adéquation totale avec le règlement de l'association.

Une grande vitre donnait sur la salle de musculation. Quelques personnes étaient en train de faire des exercices avec des poids ou s'entraînaient sur des machines. Il y avait aussi un type, dans un coin, qui donnait des coups dans un sac de frappe. En y regardant à deux fois, je reconnus Patrick. Il portait un T-shirt et l'une de ces étranges combinaisons pantalon-short que les hommes semblent affectionner tout particulièrement pour faire du sport. Ses gants frappaient le sac avec une extrême précision, son jeu de jambes était rapide et agile. Il se rapprocha du sac et entama une série impressionnante de directs courts et rapides. Il m'avait semblé en forme, mais, à cause de sa minceur, je ne l'avais pas placé d'emblée dans la catégorie des personnes athlétiques, et découvrir cet aspect de lui me le rendit soudain très séduisant. J'admirai sa grâce, sa technique et l'expression de concentration absolue sur son visage.

A un moment, il leva les yeux, m'aperçut et interrompit sa session. Je vis le moment où le sac, qui se balançait toujours, allait lui revenir en pleine tête, mais, au lieu de ça, il le stoppa d'un geste précis et calculé. Il me sourit et leva son autre main pour me saluer, avant de relâcher le sac et de le laisser achever son mouvement en tournoyant lentement sur le câble qui l'attachait au plafond.

J'entendis des voix d'enfants et tournai la tête : Liz, une autre femme et un groupe d'une demi-douzaine de petits entraient dans le centre. Liz leva la main pour me saluer et fit un geste en direction des toilettes, comme je l'avais pensé.

Au bout de quelques minutes, Patrick poussa la porte de la salle de musculation et vint me rejoindre dans le hall, un sac à dos à la main.

— Liz m'a dit que tu venais, aujourd'hui...

— J'ignorais que tu faisais de la boxe.

Une odeur de sueur typiquement masculine se dégageait de lui et me le rendait très attirant, constat qui me mit légèrement mal à l'aise.

— Je n'en fais pas vraiment. Mais frapper dans un sac est un bon moyen d'évacuer le stress. Je fais un peu d'haltérophilie aussi.

J'observai les muscles de ses bras d'un œil nouveau, tandis qu'il fouillait dans son sac à dos et en sortait un sweat. A ce moment-là, les enfants émergèrent des toilettes et se précipitèrent sur lui, telles des abeilles autour d'un pot de miel. Ils enroulaient leurs petits bras autour de ses jambes, tiraient sur le bas de son sweat et parlaient tous en même temps. Il souleva dans ses bras une petite fille dont les cheveux nattés étaient retenus par une collection de barrettes roses et violettes et se dirigea vers l'extérieur, le reste du groupe sur les talons.

— Il est tellement gentil avec eux, dit Liz alors que nous leur empruntions le pas. Quel dommage que je sois trop vieille pour lui ! Et mariée, accessoirement.

— Quant à moi, c'est mon locataire, dis-je en ne plaisantant qu'à moitié. Et en plus, il est sorti quelque temps avec ma meilleure amie, Kimberly.

— C'était donc Kimberly ? Je savais qu'il voyait quelqu'un, mais je n'avais pas la moindre idée de qui il s'agissait. Il est très discret. Elle en a, de la chance.

Elle me présenta à l'autre femme, Sharon, qui était son assistante au foyer. Patrick déposa son sac sur un banc et se dirigea vers les portiques en compagnie des enfants. Nous parlâmes un peu des semaines qui venaient de s'écouler et je mentionnai que j'étais sortie avec Willis, sans toutefois lui faire part des détails scabreux. Elle ne put s'empêcher de me rire au nez, ce dont je ne pouvais la blâmer, vu la conversation que nous avions eue à son sujet.

Je me sentis néanmoins obligée de le défendre un minimum.

— Il n'est pas si insupportable qu'il le paraît, lorsqu'on le connaît un peu mieux... Pas aussi vantard et prétentieux... Je pense qu'il se comporte comme ça pour impressionner en société.

— Est-ce que Kimberly a réussi à lui extorquer quelques dollars pour la radio ?

— Je ne pense pas.

Je ne pus m'empêcher de remarquer qu'elle scrutait constamment les alentours d'un regard perçant, en alerte à la moindre voiture qui se garait sur le parking du centre.

— Vous attendez quelqu'un ?

— Désolée, répondit-elle en souriant, c'est l'habitude. On doit toujours surveiller pour s'assurer qu'aucun des parents violents de ces petits n'est dans les parages. C'est toujours un risque, dès qu'on fait une sortie. Parfois, c'est même la maman qui, dans un moment de faiblesse ou de culpabilité, indique à son mari où la sortie a lieu, et c'est le début des ennuis. C'est très difficile pour ces femmes de gérer à la fois la fin de leur relation, la tristesse, voire la colère de leur enfant.

Patrick me fit un signe depuis les barres parallèles, auxquelles il était suspendu d'une seule main, tandis que les enfants s'accrochaient à ses jambes. J'abandonnai Liz quelques instants et les rejoignis. Je sautai pour attraper la barre et fis le cochon pendu.

— C'est mon amie Jo, me présenta Patrick.

Puis il énonça un par un les noms des enfants, qui me dévisagèrent gravement.

— Elle est drôle, la dame, dit la petite fille aux barrettes roses et violettes après quelques instants de ce qui parut une intense réflexion.

— Je veux faire comme elle ! s'écria un petit garçon.

Patrick sauta par terre, attrapa le petit garçon et le souleva pour l'aider à adopter la même position que moi. Je descendis alors de mon perchoir et l'imitai, aidant les enfants à se hisser tour à tour sur la barre, puis les tenant, pendant qu'ils se balançaient. Ils furent bientôt tous massés autour de moi, m'entourant d'une chaleur inattendue et touchante : en dépit de tout ce qu'ils avaient traversé, ils étaient encore capables de confiance et d'affection.

J'en emmenai deux aux balançoires et fus bientôt rejointe par Liz. Nous commençâmes à pousser dans les airs les deux enfants qui ne tardèrent pas à manifester leur joie à grand renfort de cris et de rires.

— Et merde ! dit soudain Liz d'une voix à peine intelligible.

Je suivis son regard : une voiture venait de se garer sur le parking, le moteur toujours en marche. Deux types en sortirent avec des mines si patibulaires que je craignis l'espace d'un instant qu'ils ne soient armés.

C'est alors que la petite fille aux barrettes s'élança vers eux en courant.

— Papa !

Sharon courut vers le portique et rassembla les enfants, pendant que Liz et moi stoppions les balançoires.

— Appelez la police ! m'enjoignit Liz. Il n'a pas le droit d'être ici, il viole l'injonction du juge. Les enfants ! Venez, on rentre. Yolanda, dis bonjour à ton papa et reviens ici, s'il te plaît.

Tandis que je composai le numéro, je vis le père se pencher à l'intérieur de la voiture et en sortir un ours en peluche au moins aussi gros que sa fille.

— Regarde, ma chérie ! Tu as vu ce que papa t'a apporté ?

La fillette s'arrêta net, vraisemblablement effrayée par la grandeur de l'ours et par ses yeux perçants. L'auxiliaire de police qui avait répondu à mon appel m'avait demandé de rester en ligne ; je continuai donc à lui parler tout en me rapprochant du parking. Liz se précipita dans la même direction, mais Patrick nous distança. Il arriva à côté de Yolanda et posa une main sur son épaule.

— Dis bonjour à ton papa et rentre à l'intérieur avec les autres.

De loin, on aurait pu croire qu'il s'agissait juste d'une petite fille en train de sucer son pouce, mais, maintenant que j'étais plus près, je voyais qu'elle avait peur.

— Monsieur Harris, vous ne respectez pas les termes de votre injonction et nous avons appelé la police, l'informa Liz avec un calme très maîtrisé. Si vous partez maintenant, il n'y aura aucun problème.

— Dégage, espèce de garce ! C'est ma fille !

Il avança en direction de la petite, l'ours à la main. Je me demandai s'il était soûl, ou sous l'emprise d'une drogue quelconque.

— Papa a un cadeau pour toi, ma chérie. Tu vas venir faire un tour dans sa voiture.

— Eloignez-vous !

La voix de Patrick était cassante, autoritaire et son ton n'admettait pas la réplique. Il alla se placer entre Yolanda et le père, puis ôta ses lunettes, qu'il rangea dans sa poche.

— T'es qui, toi, d'abord ? demanda l'homme.

— Papa !

Liz avait saisi la petite fille dans ses bras, et elle hurlait et se débattait.

— Pose-la tout de suite !

— Eloignez-vous ! répéta Patrick, alors que Harris se précipitait vers Liz et Yolanda.

J'entendis des sirènes dans le lointain et priai pour que la police arrive au plus vite. Liz courut en direction du bâtiment, ralentie par Yolanda qui se débattait toujours et tentait d'échapper à son étreinte.

Harris tourna la tête : il avait entendu les sirènes, lui aussi.

— Va te faire foutre ! cria-t-il à Patrick.

Et au même moment, il allongea un bras à la musculature impressionnante et le frappa en plein visage. En un éclair, son acolyte et lui remontèrent en voiture et s'enfuirent en faisant crisser les pneus de leur véhicule sur le bitume.

Patrick gisait au sol, immobile.

— Il a frappé quelqu'un et maintenant il vient de se sauver ! dis-je à l'auxiliaire avant de raccrocher.

Puis je courus vers Patrick, qui essayait de s'asseoir, le visage couvert de sang et visiblement sonné. Les sirènes se firent plus proches et plus perçantes. Un camion de police et une ambulance firent leur apparition, dépassés à toute vitesse par une voiture de police sans doute à la poursuite de Harris.

Les ambulanciers me demandèrent de m'écartier et assaillirent Patrick d'une foule de questions. Il parvint à se mettre debout, refusant de prendre place sur le chariot médical que le personnel soignant avait déployé.

Liz émergea du bâtiment.

— Il faut que je ramène les enfants au foyer, dit-elle. Est-ce que Patrick va bien ?

Il était à présent assis à l'arrière de l'ambulance, entre les portes ouvertes, une poche de glace sur le visage.

— Je pense que ça va aller. Il a réussi à se lever et à marcher...

— Je suis vraiment désolée pour notre dîner, Jo. On se voit dès que possible, d'accord ?

Je la pris dans mes bras et lui assurai qu'elle n'avait pas à s'excuser. Yolanda était collée à elle, son pouce fourré dans la bouche.

Liz échangea quelques mots avec l'officier de police et lui donna sa carte de visite. Puis Sharon et elle rassemblèrent les enfants, dont beaucoup s'étaient mis à pleurer, sous le choc, puis les firent monter dans le minibus. L'un d'entre eux m'attrapa par le bras. C'était Maurice, celui qui avait voulu se suspendre la tête en bas le premier.

— Le méchant monsieur a fait mal à Patrick.

— Oui, mais ça va aller, ne t'inquiète pas.

— Sa maman va le soigner ?

— J'ai bien peur que sa maman ne vive trop loin. Mais je suis son amie et je vais m'occuper de lui.

Rassuré, Maurice courut rejoindre les autres. Je récupérai le sac à dos de Patrick sur le banc, et le rejoignis. Il était en pleine conversation avec les ambulanciers.

— Puisque je vous dis que non ! Mon nez n'est pas cassé, je n'ai pas perdu connaissance et je refuse d'aller à l'hôpital ! La prime de mon assurance va crever le plafond, sinon...

— Monsieur, vous souffrez peut-être d'une commotion cérébrale. Le coup a été violent et vous

vous êtes fortement cogné l'arrière de la tête par terre en tombant. Vous ne pouvez pas conduire dans cet état.

Je posai ma main sur son bras.

— Je vais te ramener, Patrick, mais je pense aussi qu'il serait plus prudent que tu ailles à l'hôpital faire des examens.

— Hors de question !

Je lui laissai le soin de se disputer avec le personnel soignant et battis en retraite à l'intérieur du centre, où les policiers m'interrogèrent et me demandèrent de signer une déposition. Je regrettai à voix haute de ne pas avoir eu la présence d'esprit de relever la plaque d'immatriculation.

— Ne vous en faites pas pour ça, on les a retrouvés à six pâtés de maisons d'ici, me dit l'un des policiers. On connaît bien Harris. On peut le mettre à l'ombre pour violation des termes de son injonction, mais il ne tardera pas à être de nouveau dehors et à causer des problèmes. Malheureusement, on ne peut pas faire grand-chose de plus.

Je le remerciai et ressortis. Patrick pressait une poche de glace contre l'arrière de sa tête, tout en signant un papier.

— Je signe une décharge, m'expliqua-t-il. Comme ça, si je tombe raide mort, personne ne pourra les traîner en justice.

— Génial ! Ça veut dire que je pourrai garder ta caution. Tu es prêt ? J'ai ton sac à dos.

Il hocha la tête et se leva. L'ambulancier me tendit une copie de la décharge, qui comportait une liste de symptômes pouvant indiquer une commotion, tous plus effrayants les uns que les autres.

— Gardez un œil sur votre petit ami durant les prochaines vingt-quatre heures, madame. Normalement, tout devrait bien se passer, mais il vaut mieux être très prudent quand il s'agit d'un coup à la tête.

— D'accord, merci beaucoup. Patrick, attends-moi ici, je vais rapprocher la voiture.

— Tu plaisantes ? Elle est à vingt mètres. Et puis, j'ai besoin de marcher.

Il mit la main dans sa poche pour récupérer ses lunettes et je compris seulement pourquoi il les avait retirées.

— Tu savais qu'il allait te frapper ?

— Je me suis dit que c'était probable. Ça m'aurait coûté cher d'en faire refaire une paire. Ton pare-brise aurait bien besoin d'un coup d'éponge, me fit-il remarquer en prenant place sur le siège passager.

— Je sais. J'ai combien de doigts ? dis-je en levant la main devant son visage.

— Sept. Pour l'amour du ciel, Jo, on peut y aller ?

— Je pense que j'ai des petits pois au congélateur.

Il me regarda sans comprendre.

— Pour ta tête.

— Ah, d'accord... Merci.

Le trajet jusqu'à la maison ne nous prit que quelques minutes et se fit dans le plus grand silence.

— Je peux allumer un feu et tu peux t'allonger sur le canapé pour te reposer, dis-je quand nous fûmes devant chez moi. J'ai une grande collection de DVD si tu...

— Tu comptes jouer à la parfaite petite infirmière ?

— Il faudrait savoir ce que tu veux ! Ce n'est pas moi qui ai dit aux ambulanciers que j'étais ta petite amie, je te rappelle !

Il toucha l'arrière de sa tête et grimaça de douleur.

— Ils ne m'auraient pas laissé partir sans être accompagné, alors j'ai un peu brodé.

— *Un peu brodé ?* répétais-je en ouvrant la portière. Tu aurais pu me demander mon avis, quand même !

Il sortit de la voiture à son tour et s'étira.

— J'ai dit ça sans réfléchir, Jo. Je suis désolé, mais c'est la seule idée que j'aie eue sur le moment.

— Ça ne fait rien. J'aurais proposé de te ramener de toute façon. C'est juste que j'ai des projets pour la soirée. Je vais annuler, ça ne fait rien.

Le ton que j'avais employé n'était pas très aimable, mais difficile de cacher ma contrariété... J'étais vexée par son manque de tact et par l'impression que ce qu'il avait dit aux ambulanciers n'était effectivement rien de plus qu'une excuse, et non le reflet d'un désir caché.

— Ne change surtout pas tes projets pour moi, ce n'est pas la peine. Je vais prendre une douche, dit-il en attrapant son sac à dos et en se dirigeant vers l'escalier extérieur qui menait à son appartement.

— Tu es sûr que c'est prudent ?

Il s'immobilisa et se retourna pour me lancer un regard moqueur.

— Si tu veux me frotter le dos, tu es la bienvenue, mais sinon, je pense que je vais m'en sortir. Je veux bien accepter ton offre pour le feu de bois et le film néanmoins, si elle tient toujours.

Quelques minutes plus tard, il était chez moi et je l'installai confortablement sur le canapé, avec une couverture, deux sachets de petits pois surgelés et ma collection de DVD et de VHS. Puis je gagnai la cuisine et sortis du congélateur une soupe que j'avais préparée quelques jours plus tôt et du pain aux raisins. Si je n'avais pas l'intention de passer la nuit à surveiller que ses pupilles ne soient pas anormalement dilatées, je pouvais au moins m'assurer qu'il s'alimenterait.

Alors que je retournai dans le salon un plateau dans les mains, j'entendis un air de piano familier. Patrick, qui était en train de caresser Brady — je n'avais même pas besoin de le voir pour le savoir, il me suffisait d'écouter son ronronnement —, releva la tête vers moi.

— Ça ne te dérange pas ?

Il accompagna sa question d'un geste en direction de la télévision. Il avait choisi de regarder une vidéo amateur. Je secouai la tête et déposai les bols de soupe, le pain et le beurre sur la table, faisant tous les efforts du monde pour ne pas regarder l'écran. Mais mes pieds mouraient d'envie de tourner, pointer ou bouger, comme la danseuse sur la vidéo, et mes doigts remuaient, marquant la mesure.

— Spectacle de fin de première année, expliquai-je. Pourquoi tu n'as pas frappé ce type ?

Il se redressa, repoussant le chat et la couverture.

— Parce que même si ton père est un sombre idiot et qu'il est ivre mort, tu n'as pas envie de le voir allongé par terre, le visage en sang.

Il avait serré les poings. J'avais visiblement touché une corde sensible.

— Je suis désolée. Je ne voulais pas te rappeler de mauvais souvenirs.

Il s'enfonça de nouveau dans les coussins du canapé et Brady vint reprendre place sur ses genoux.

— Soupe poulet-vermicelles, annonçai-je en lui tendant un bol.

— Génial, dit-il en souriant. Je vois que tu as tout le nécessaire pour faire face aux envahisseurs

au caractère de cochon. Je suis désolé, Jo, je ne voulais pas t'envoyer balader. Tu as touché un point sensible, mais ce n'est pas ta faute... Tu ne pouvais pas savoir.

Il appuya sur la touche pause de la télécommande et l'écran se brouilla.

— Je veux bien t'expliquer, si tu as envie d'écouter.

Chapitre 12

Il n'aurait pas dû lui répondre de cette manière agressive, mais elle l'avait pris par surprise, alors qu'il se laissait aller, bercé par les ronronnements du chat dans le confort du canapé. Il voulait bien lui expliquer pourquoi en manière d'excuse ; le problème, c'est qu'il ne savait pas par où commencer.

Il porta un morceau de poulet à sa bouche.

— La soupe est très bonne.

— Merci.

Elle lui lança un regard tout à la fois curieux et encourageant qui le décida à se lancer.

— Je viens d'une gentille famille de classe moyenne de la banlieue de Dublin. Rien à voir avec *Les Misérables* au départ. J'ai passé toute ma jeunesse dans une maison géorgienne un peu délabrée, avec un fantôme dans le grenier et un jardin, et mes sœurs pratiquaient l'équitation, comme deux petites filles modèles. Mon père est professeur à l'université et ma mère médecin, le prototype du couple intelligent et bien élevé. Sauf que mon père a tendance à boire un peu trop, et que, quand il boit, il devient odieux. Odieux et violent. En dépit de son éducation, ma mère s'est comportée pendant longtemps comme les pauvres filles du foyer où travaille Liz : elle a tenté de comprendre et surtout elle a accepté. J'ai appris à me battre pour qu'il ne puisse pas s'en prendre à moi lorsqu'il était soûl, mais je pense que j'ai fait pire que mieux.

— Pourquoi ? demanda Jo, sa cuillère suspendue à mi-chemin entre son bol et sa bouche.

— Parce que s'il s'en était pris à ses enfants, ma mère serait peut-être partie plus tôt.

— Tu le penses vraiment ?

— J'ai frappé mon père une fois où il ne m'avait vraiment pas laissé le choix, et elle s'est jetée sur moi en criant comme une hystérique.

Il s'interrompit pour beurrer une tartine.

— Elle a fini par le quitter et moi, je suis parti aux Etats-Unis. J'avais rencontré Elise un an avant et on avait décidé de se marier. J'ai pensé que ça me permettrait de prendre mes distances, mais j'imagine qu'on ne peut jamais totalement prendre ses distances avec sa famille.

— Je suis vraiment désolée, Patrick...

Sa réponse n'avait rien d'original, mais il eut néanmoins l'impression qu'elle était sincère et que derrière ces mots convenus se cachait une réelle empathie.

— Merci.

— C'est pour ça que tu es bénévole au foyer ?

— Oui. J’imagine que j’essaie de racheter les péchés de mon père, d’une certaine façon. Et puis j’aime bien les enfants. J’ai huit neveux et nièces et ça me manque de ne pas les voir grandir.

— C’est aussi la raison pour laquelle tu ne bois pas ?

— Exact. Avec mes antécédents familiaux, je ne pense pas que ce soit une très bonne idée.

Il posa son bol vide sur la table.

— Tu sais qu’il existe des groupes de parole pour les adultes qui ont été enfants d’alcooliques.

— Surtout pas ! Hors de question ! J’ai essayé, une fois, et à part moi, il n’y avait qu’un seul autre homme. Tous les autres membres étaient des femmes et la moitié d’entre elles ont essayé de me draguer. On se serait cru dans un club de rencontres pour dépressifs.

— Arrête ! dit-elle en riant.

— Je te jure que c’est vrai. C’en était presque obscène.

Une expression indéfinissable passa sur le visage de Jo.

— Je pense que parfois, la seule chose à faire dans la vie, c’est de se faire une raison et d’aller de l’avant. Tout le monde a des problèmes.

Il replaça le sachet de petits pois contre sa nuque. Le chat s’approcha de la table et commença à renifler le bol vide, jusqu’à ce que Jo le chasse. Dépité, Brady vint se réfugier sur ses genoux.

— N’hésite pas à le repousser s’il te gêne. Je te ressers de la soupe ? Dans un bol propre... Ou je peux te faire un thé si tu préfères ? J’ai de l’Irish Breakfast.

Il accepta le thé, sans trop savoir à quoi s’attendre. Elise lui avait toujours reproché d’être snob dès qu’il s’agissait de thé, ce qui était faux. Un jour, elle l’avait emmené dans un salon de thé qui proposait des variétés exotiques du monde entier. Il avait eu alors l’impression que plus les thés coûtaient cher, plus ils sentaient mauvais. Il aimait les thés qui ressemblaient à celui qu’il avait bu toute sa vie, un thé assez fort pour vous faire dresser les cheveux sur la tête, avec une pointe de lait, ce que sa grand-mère avait pour habitude d’appeler « une bonne tasse de thé ».

A sa grande surprise, le thé de Jo était parfait, sans parler du service. Elle s’était assise en tailleur sur le tapis et il ne put s’empêcher de songer qu’elle devait être vraiment musclée.

— Merci, dit-il, c’est délicieux. A ton tour maintenant de me parler de ton passé obscur...

Elle sourit.

— Je préfère avoir un présent obscur.

— Je parlais de ça, dit-il en pointant du doigt l’écran de télévision. De l’époque où tu étais danseuse...

— Qu’est-ce qui te fait croire que c’est un mauvais souvenir ?

— L’expression sur ton visage quand tu es entrée dans la pièce et la façon dont tout ton corps s’est contracté... Je te promets que je n’étais pas en train de fouiner, je pensais avoir choisi *Casablanca*.

— Sérieux ? Qu’est-ce que j’ai bien pu faire de *Casablanca*, alors ?

Elle s’empara de la télécommande et remit l’image en route. A l’écran, la silhouette tournait, sautait, s’étirait.

— Tu étais douée.

— Pas assez, malheureusement, pour intégrer l’école de New York, le but ultime de toute danseuse qui se respecte. Mais je l’étais assez pour étudier ici, où l’école a l’un des meilleurs professeurs qui soient, en dehors de New York.

Ses pieds et ses mains imitèrent alors les mouvements de la danseuse sur l’écran, avec grâce et

précision.

— C'est incroyable comme mon corps a tout gardé à la mémoire ! Parfois, j'ai l'impression que c'est gravé en moi. Mais je n'avais pas le physique adéquat.

Ton physique me paraît tout ce qu'il y a de plus adéquat, Jo...

Il s'abstint de faire la remarque à voix haute. Elle aurait pu mal le prendre, ou croire qu'il avait vraiment une commotion cérébrale.

— J'ai la taille trop longue, et à cause de ça, je n'arrivais jamais à faire une pirouette correcte.

Elle ouvrit ses pieds à cent quatre-vingts degrés, les talons collés et la pointe vers l'extérieur.

— Et j'étais trop grosse.

— Vraiment ?

Il les compara, elle et la danseuse sur l'écran.

— J'avais toujours deux kilos en trop. Je n'ai jamais réussi à les perdre et c'est pour ça que j'ai arrêté. J'ai travaillé dur, mais je n'avais jamais fait partie de ce genre de communauté auparavant, avec des filles si féroceusement déterminées. Elles ne faisaient rien d'autre que danser et se faire vomir, et pour elles, une conversation sérieuse se résumait à comment entretenir ses pointes ou bien choisir ses laxatifs. Le lendemain du récital que tu viens de voir, je me suis surprise à regarder une barre de chocolat suisse en me disant que si je la mangeais, je pourrais toujours la vomir après.

— Tu l'as fait ?

— Non, mais ça a été le signal d'alarme. Je l'ai mangée pour me prouver que j'en étais capable, puis j'ai appelé ma famille pour les prévenir que je changeais de spécialité. J'ai rencontré mon conseiller d'orientation le lendemain et choisi un cursus en histoire, option communication. Et juste après, j'ai mangé du pain et du chocolat. Tu n'imagines pas le plaisir que ça m'a procuré, après toutes ces années passées à ne plus écouter mon corps ni mes envies ! Je fais quatre kilos de plus maintenant.

— Je te trouve parfaite telle que tu es...

— Merci.

Elle garda le silence pendant quelques secondes, plongée dans ses pensées.

— J'ai cédé un temps à la pression du groupe et ça peut être assez effrayant. Ça nous fait un point commun, on a tous les deux une dépendance. Extraordinaire, non ?

— Absolument ! dit-il avec un sérieux qui la fit rire.

— Peut-être qu'une étreinte de groupe est de circonstance, alors ?

La suggestion eut pour effet immédiat de faire se dresser son sexe dans son pantalon. Il réarrangea précipitamment la couverture sur ses genoux pour dissimuler son érection naissante et attendit de voir ce que Jo allait faire. Pourquoi diable avait-il toujours l'impression d'être aussi émotif qu'un adolescent en sa présence ?

Le téléphone sonna à cet instant, mettant fin à ses espoirs d'un hypothétique rapprochement physique. Jo décrocha et écouta en silence pendant quelques instants.

— Non, il est ici avec moi. Patrick, c'est Liz... Elle s'inquiétait parce que tu ne répondais ni sur ton téléphone portable ni sur ta ligne fixe.

— Dis-lui bonsoir de ma part et dis-lui que je vais bien.

— D'accord.

Elle marqua de nouveau une pause.

— Fred et elle proposent d'amener une pizza si ça te tente, et de venir vérifier la taille de tes

pupilles.

— Excellente idée !

Il aimait beaucoup passer du temps avec Liz et son mari. Ce qui ne l'empêcha pas de se sentir un peu déçu à l'idée qu'il ne recevrait pas d'étreinte de groupe d'ici la fin de la soirée ou quoi que ce soit d'autre impliquant Jo.

— On va regarder *Orgueil et Préjugés* en vous attendant, continua-t-elle à l'intention de Liz, puis elle demanda : Ça te va, Patrick ?

Il hocha la tête et le regretta aussitôt, car sa douleur se réveilla.

— Tu es sûr que ça te convient ? insista-t-elle, une fois sa conversation téléphonique terminée. Ou est-ce que tu tenais vraiment à regarder *Casablanca* ?

— Non, c'est très bien. J'adore Jane Austen.

— Un homme qui apprécie Jane Austen, ça alors !

Elle lui décocha un de ces grands sourires inattendus dont elle avait le secret.

— Ça te manque ?

— Quoi ? demanda-t-elle en se penchant pour débarrasser sa tasse de thé.

Elle le regarda alors dans les yeux et il espéra que ce n'était pas uniquement pour contrôler la taille de ses pupilles.

— La danse ? reprit-elle. Ça a été la plus grande perte de ma vie. J'ai passé des mois à pleurer et j'ai été tellement mal que j'ai fini par perdre mes fameux kilos en trop pendant quelque temps. Mais comme tu le disais tout à l'heure, il faut se faire une raison et aller de l'avant.

Liz et Fred ne tardèrent pas à arriver. Ils étaient inquiets pour lui et pleins de sollicitude, et pendant un moment il eut l'impression réconfortante d'être en famille.

— N'annulez surtout pas vos projets, Jo ! dit Liz. Si vous avez un rendez-vous, allez-y et amusez-vous. Nous allons rester ici avec Patrick.

— Ecoutez, ce n'est vraiment pas la peine que..., commença-t-il, embarrassé.

Puis il s'interrompit, se souvenant de la seule chose qu'il avait apprise au cours de cette horrible réunion du groupe de parole : il ne devait pas avoir peur de demander de l'aide et ne devait pas rejeter non plus l'aide qui s'offrait à lui.

Jo s'empara d'une part de pizza qu'elle commença à picorer, et le surprit en train de l'observer.

— C'est juste que je ne veux pas empester l'ail, se justifia-t-elle.

Il la sentit légèrement sur la défensive, comme si elle regrettait de lui avoir confié un peu plus tôt qu'elle avait flirté avec la boulimie.

— Alors, de qui s'agit-il ? demanda Liz. Je ne savais pas que vous fréquentiez quelqu'un.

— Je ne vois personne, c'est juste une soirée entre amis, répondit Jo en haussant les épaules.

Lorsqu'elle eut quitté la pièce, et qu'il entendit le bruit caractéristique de l'eau qui coulait, il s'efforça de ne pas l'imaginer sous la douche. Il se sentait exténué, sûrement le contrecoup de son après-midi mouvementé et de l'intense montée d'adrénaline qui s'était opérée en lui.

— Ça va, Patrick ? demanda Liz en lui tapotant affectueusement la main.

— Oui, je vais bien, ne t'en fais pas. J'étais juste en train de me demander s'il fallait que je porte plainte contre Harris. Les policiers m'ont fortement encouragé à le faire.

— Tu devrais.

— Ce pauvre gars a déjà bien assez de problèmes comme ça, non ? Si j'étais le père d'une petite aussi adorable que Yolanda, moi aussi ça me rendrait fou de ne pas la voir.

— Peut-être, mais ce n'est pas pour autant que tu deviendrais violent, objecta-t-elle en reportant son attention sur l'écran de télévision. Oh ! J'adore ce passage !

Jo revint bientôt, vêtue d'un jean et d'un T-shirt noir. Elle portait une paire de boucles d'oreilles étincelantes, mais il doutait que ce soit des diamants. Sans qu'il sut expliquer pourquoi, quelque chose en elle lui rappelait la version originale de l'histoire de Cendrillon, lorsque sa marraine la fée lui donne des bracelets pour aller au bal. Par rapport au reste de sa tenue, les boucles semblaient déplacées, mais qu'est-ce qu'il y connaissait après tout...

La sonnerie du téléphone de Jo retentit — la mélodie d'un air connu qui lui échappa — et elle leur fit un signe de la main avant de sortir de la maison.

— Eh bien, dit Fred en regardant par la fenêtre qui donnait sur l'allée, une limousine !

— Cendrillon va au bal, commenta Liz. Elle n'a pourtant pas l'air de quelqu'un qui va dans le genre de soirées auxquelles on se rend en limousine.

— C'est une grande fille...

Patrick aurait juré que Liz était déjà en train d'imaginer de sombres histoires de drogue et de souteneur, le même genre de problèmes que ceux que rencontraient les filles du foyer, et souvent la raison de leur présence là-bas. Lui-même savait que lorsqu'une femme tombait sur un mauvais garçon, peu importait la classe sociale dont elle était issue, ni si elle était diplômée et entourée d'amis bien intentionnés. Imaginer que Jo s'était fourrée dans une situation à risque lui occasionna de l'inquiétude, quand bien même il savait que ce n'était pas son problème. Mais il ne pouvait s'empêcher d'avoir envie de voler à son secours. Il s'était pourtant promis de ne plus se laisser embarquer dans ce genre d'histoires... Il laissa donc son grand cheval blanc à l'écurie et son armure au placard, et décida de se concentrer sur les problèmes ô combien existentiels des sœurs Bennet.

Chapitre 13

— Salut, Jo...

J'étais incapable de distinguer le visage de l'autre passager dans l'obscurité de la limousine, mais je reconnus sa voix.

— Ivan ?

— C'est moi, oui...

Il posa sa main sur mon genou et son geste me mit instantanément mal à l'aise. N'étions-nous pas supposés nous comporter comme de parfaits étrangers à l'extérieur de la Grande Salle ? C'était pourtant ce qui s'était passé dans l'après-midi, lorsque nous nous étions croisés et ignorés comme deux parfaits inconnus.

— Impatiente ?

— Je suppose, oui.

Je m'écartai et regardai au-dehors, tentant de distinguer l'extérieur à travers les vitres teintées. Le chauffeur marqua un autre arrêt pour prendre une femme, Judy, qui se colla à Ivan et lui parla à voix basse pendant le reste du trajet. Nous nous dirigeons vers l'ouest, en direction des montagnes. Je le savais, car mes oreilles se bouchaient toujours un peu en altitude. Je me demandai si l'un des membres avait déjà pris la limousine en ayant sur lui un GPS, afin de découvrir l'adresse exacte du manoir. J'avais essayé avec mon téléphone, mais je m'étais rapidement retrouvée sans réseau. Au-delà du mystère qui planait sur la localisation exacte de notre destination, une question me taraudait : qu'y avait-il à l'étage ?

La limousine continua son ascension, puis emprunta une allée. Nous prîmes un virage et arrivâmes enfin devant l'entrée de service.

Quelques autres personnes étaient déjà en train de se changer dans le vestiaire. Tout le monde était silencieux et personne ne se regardait, comme si nous n'étions là que pour nous préparer et que nous préservions tous notre côté méchant et sadique pour la Grande Salle.

J'ôtai mon jean, mes chaussures et mes chaussettes. Je portai un des bas les plus affriolants de ma collection de lingerie — soie rouge et dentelle noire — et pas de soutien-gorge sous mon T-shirt. J'avais conscience de flotter en pleine contradiction : une partie de moi était impatiente de découvrir ce que la soirée me réservait, une autre aurait bien aimé rester à la maison et passer la soirée avec Patrick, Liz et son mari. J'espérai que Patrick allait bien, ainsi que la pauvre petite Yolanda.

La porte s'ouvrit soudain à toute volée : c'était Pete.

— Remue-toi un peu, Jo ! Tout retard aura des conséquences.

— Je meurs de peur, répondis-je d'un air provocateur.

Oubliés, Patrick, Liz et Fred : je sentis revenir mes réflexes de désobéissance effrontée avec une satisfaction teintée d'excitation et me dirigeai à pas lents vers la porte que Pete maintenait ouverte.

Les personnes que je trouvai dans la Grande Salle étaient sensiblement les mêmes que la dernière fois, réparties en petits groupes de deux ou trois. Les bûches crépitaient dans la cheminée et la table était recouverte d'un assortiment appétissant de fromages et de fruits. Je me servis un verre de vin et me lançai dans une partie de Scrabble avec Pete, Ivan et Lindy. Cette dernière ne portait qu'un string et un caraco qui épousait ses formes de très près. Pete semblait d'humeur hétérosexuelle ; ses mains se baladaient sur la poitrine et les fesses de Lindy, qui l'ignorait royalement. Dès qu'elle voulait poser des lettres sur le plateau, elle devait repousser ses mains, ainsi que celles d'Ivan, et je me demandai s'il s'agissait d'une tactique pour voir le jeu des autres, ou d'une conspiration des trois, visant à me faire faire quelque chose de stupide.

— Vous ne croyez pas que Jo se sent mise à l'écart ? demanda soudain Pete.

Je souris et plaçai ma lettre *Q* sur une case « mot compte triple ». Parfois, humilier un adversaire au Scrabble était la plus douce des vengeance.

— Tu as raison, occupez-vous un peu d'elle, répondit Lindy.

Ivan vint alors s'asseoir à côté de moi et laissa échapper un petit rire lorsque je dissimulai mes lettres.

— Pourquoi tu t'inquiètes, chérie ? Tu es train de gagner la partie et crois-moi, ce ne sont pas tes lettres qui m'intéressent ! dit-il en glissant sa tête dans le creux de mon cou.

— La meilleure chose à faire pour diminuer le risque de céder à la tentation lorsque tu es ici, m'indiqua Ivan, c'est de te masturber comme une folle avant de venir.

— Je vois que tu es un expert en sexualité féminine, lui répondis-je. Lindy, ce n'est pas un mot, ça..., ajoutai-je en jetant un coup d'œil aux lettres qu'elle venait de placer sur le plateau de jeu.

— Mais si, c'en est un !

Pete passa ses doigts sous son string.

— On dirait que quelqu'un est excité...

— Jo, tu veux jouer ? demanda Ivan. Je suis sûr que tu peux gagner aussi à ce petit jeu.

— Tu crois ? Peut-être que je devrais plutôt jouer avec toi, dis-je en resserrant mes doigts autour de son sexe, par-dessus son boxer en coton.

Lindy, occupée à échanger un long baiser avec Pete, ne nous prêtait pas la moindre attention. Quelques personnes se rapprochèrent de nous et Jennifer, qui m'avait invitée à la suivre aux toilettes la dernière fois, s'agenouilla et se mit à caresser la poitrine de Lindy. Pete cessa de l'embrasser et lui ôta son caraco, révélant un dragon tatoué autour de l'un de ses seins.

Je sentais le sexe d'Ivan durcir sous mes doigts et je le laissai faire lorsqu'il glissa sa main dans ma culotte et commença à me caresser.

— Je suis sûr qu'ils vont la faire jouir, me dit-il. Tu veux que je fasse la même chose avec toi ? Si tu ne fais pas de bruit, je suis certain que personne ne s'en rendra compte.

Mes muscles se contractèrent malgré moi sous l'effet de ses caresses.

— Je n'ai aucune confiance en toi, Ivan. Par contre, je retire ce que j'ai dit : tu as l'air de bien t'y connaître en sexualité féminine, en fin de compte. Mais c'est hors de question que je te laisse faire, parce que je sais que tu me dénonceras.

— Hors de question ? C'est ce qu'on va voir !

Il passa sa langue dans mon cou et me mordilla doucement le lobe de l'oreille.

— Laisse-toi aller, ma belle... Laisse-moi faire... Profite de l'occasion. Tout le monde est bien trop occupé à les regarder. Pas étonnant, quand on voit dans quel état est Lindy !

Il n'avait pas tort : Jennifer et Pete s'embrassaient tout en titillant les tétons de Lindy qui se masturbait. Ses jambes étaient écartées, ses genoux relevés et le tissu de son string, déplacé, révélait la chair rose sombre de son sexe.

Quant à moi, j'étais submergée par la quantité d'informations contradictoires qui me parvenaient : j'avais envie qu'Ivan continue à me caresser et me fasse jouir, tout en songeant à le repousser, pour pouvoir me concentrer pleinement sur le spectacle qu'offraient Lindy, Jennifer et Pete.

Comme s'il était conscient de ne pas avoir toute mon attention, Ivan vint coller ses lèvres aux miennes et glissa sa langue dans ma bouche. Il continuait à caresser doucement mon clitoris, tandis que son autre main était à présent en train de pincer délicatement mes tétons.

— Viens, dit-il doucement, viens si tu l'oses.

J'écartai ma bouche de la sienne, trop curieuse de voir ce que les autres étaient en train de faire. La plupart des gens présents dans la Grande Salle s'étaient rassemblés autour du trio. Jennifer était à genoux devant Lindy et frottait ses doigts contre son clitoris, tandis que Pete lui caressait la poitrine d'une main et pressait son sexe de l'autre.

— Il va jouir sur sa poitrine, murmura Ivan. Et après, elle jouira à son tour. Lindy est du genre bruyant, alors personne ne remarquera rien, si tu jouis en même temps. Je sens bien que tu en meures d'envie... Ça te plaît ? demanda-t-il en glissant un doigt en moi. Tu veux que je continue ?

Ses doigts allaient et venaient tandis que son pouce caressait mon clitoris.

— Vas-y, Jo... Personne ne fera attention.

Je sentis mon ventre se contracter. Je savais que je ne devais pas lui faire confiance, ni à qui que ce soit d'autre. Je ne voulais même pas imaginer ce qui m'arriverait, si je cédaï. Mais chacun de ses gestes, chaque mouvement de sa main me rapprochait du point de non-retour. J'étais de plus en plus excitée et de moins en moins soucieuse des conséquences. Puis je me rendis compte que Lindy, Pete et Jennifer m'observaient du coin de l'œil. Je compris alors et m'écartai brusquement d'Ivan.

— Fumier !

A la recherche d'un projectile à lui lancer au visage, je m'emparai de la première chose qui me tombait sous la main : l'étui qui contenait les lettres de Scrabble. Il se baissa pour éviter la pluie de lettres et tous les spectateurs se mirent à applaudir.

— J'ai bien failli t'avoir, Jo, pas vrai ?

Je regardai Jennifer, Pete et Lindy : ils avaient cessé de se donner en spectacle et un grand sourire illuminait leurs visages rougis par l'excitation.

— J'étais en train de gagner en plus !

— Si j'étais toi, je m'inquiérais de retrouver toutes les lettres, si tu ne veux pas recevoir une fessée.

Je me mis à quatre pattes, remuant exprès mes fesses juste sous son nez.

— Vous allez me bizuter encore longtemps ? Parce que je suis déjà à bout de patience !

— Ne te fâche pas, dit Jennifer. Tu...

Une sonnerie retentit et Pete bondit sur ses pieds.

— Allez tout le monde, on se fait beau !

En quelques secondes, chacun avait pris la pose, assis ou allongé lascivement dans un fauteuil ou sur un canapé. Je choisis de m'asseoir en tailleur sur le sol, au milieu des restes de notre partie de Scrabble, bien décidée à finir tranquillement mon verre de vin. De toute manière, je savais que je n'étais pas la beauté personnifiée en cet instant : j'étais rouge, de mauvaise humeur et j'avais probablement les cheveux en pétard.

Angela — Mme Cuir — ouvrit une porte que je n'avais pas remarquée jusque-là, non loin de l'endroit où j'étais assise. Il ne s'agissait pas de la porte qui menait aux vestiaires : celle-ci comportait un digicode et je compris qu'elle menait directement à la partie principale de la maison.

Pete se leva et alla à sa rencontre. Il échangea quelques mots avec elle, puis fit un signe en direction de Lindy, qui se leva immédiatement et rajusta son haut et ses cheveux. Elle semblait impatiente et fière, et le reste du groupe se mit à siffler et à applaudir bruyamment.

— Allez, Lindy ! cria quelqu'un, tandis qu'Ivan, qui s'était installé au piano, commençait à jouer ce qui ressemblait à un morceau qu'on aurait pu passer lors d'une cérémonie de remise de diplômes.

Pete embrassa Lindy et lui donna une petite tape affectueuse sur les fesses. Lorsqu'elle passa à côté d'Angela, celle-ci lissa une dernière fois son top et replaça une mèche de cheveux.

— Ça ira, fit-elle. Suis-moi.

J'observai ses gestes, tandis qu'elle entra la combinaison dans le digicode et me rendis compte qu'il s'agissait de la même combinaison que celle que nous utilisions pour la bibliothèque de la station. Nous l'avions adoptée suite à une série d'incidents. Ce n'était pas vraiment une combinaison de chiffres, mais plutôt un moyen mnémotechnique manuel : du coin en haut à droite à celui en bas à gauche, puis au coin en bas à droite, et retour au point de départ. Je gravai ce détail dans ma mémoire en me disant que ça pourrait peut-être me servir un jour.

Lindy nous fit un petit signe, tira la langue à Pete et suivit Angela. Ivan se leva pour soulever le couvercle du banc du piano et en sortit quelques partitions. Il s'installa de nouveau au clavier et commença un *Nocturne* de Chopin, dont les notes délicates convenaient parfaitement à ma tâche minutieuse : retrouver les lettres du jeu de Scrabble, puis les trier et les compter pour m'assurer qu'il n'en manquait pas. Une fois ma mission accomplie, je les rangeai toutes dans leur étui en velours. Autour de moi, chacun semblait avoir repris sa routine, comme si la scène qui venait de se produire n'avait jamais existé.

Je m'approchai alors du piano et regardai les mains d'Ivan courir sur le clavier. Je n'étais pas musicienne, mais je m'y connaissais suffisamment pour suivre la partition à mesure qu'il jouait. Lorsqu'il arriva en fin de page, je me penchai pour la lui tourner, et il me répondit par un bref sourire étonné.

Malgré la très mauvaise blague qu'il venait de me faire, il y avait quelque chose qui me plaisait chez lui, peut-être parce qu'il était la seule personne de la Grande Salle que j'avais croisée à l'extérieur. J'aimais aussi son sourire et — je devais bien le reconnaître — sa façon de me caresser. Sans parler du fait qu'il était musicien, ce qui était une de mes grandes faiblesses.

Tandis qu'il arrivait à la fin du morceau, je me pris à penser que j'aurais aimé sortir avec un homme dans son genre avant tout ça, monsieur D., l'association...

— Tu joues ? me demanda-t-il.

— Non, mais j'ai de bonnes bases de solfège. Tu es vraiment doué.

— Merci.

Je me demandai si je pouvais lui faire confiance, puis décidai de prendre le risque et de lui

poser quelques questions. Peut-être qu'il n'était pas si dangereux que ça, du moins tant que ses mains étaient sur les touches du piano et pas sur moi.

— Ivan, explique-moi un peu comment ça marche... Ce qu'il faut faire pour grimper les échelons.

— Il faut que tu trouves un équilibre, répondit-il en jouant quelques notes au hasard. Si tu te détaches du groupe, que tu prends des initiatives...

Il désigna l'étage du menton.

— Ils le remarqueront. Ils aiment ça, lorsque l'un d'entre nous est puni, mais ils ne sont pas sadiques non plus, même si certaines personnes adorent se faire punir et prennent vraiment leur pied comme ça. Si c'est ton cas, ce n'est pas un problème.

— En combien de temps peut-on espérer gravir les échelons ?

Il haussa les épaules.

— C'est variable. Certains sont appelés à l'étage au bout de quelques jours seulement. Pour d'autres, ça peut prendre une semaine, deux, voire plus...

— Et qu'est-ce qui se passe, à l'étage ?

— Au début, tu fais ce qu'ils t'ordonnent. Après, tu acquiers toi aussi le pouvoir de prendre des décisions.

— Une fois que tu es là-haut, est-ce que tu y restes ?

— Certains d'entre nous préfèrent revenir dans la Grande Salle, comme Pete, par exemple, qui aime bien jouer les petits chefs. Il va sûrement essayer de rester au rez-de-chaussée aussi longtemps que possible, à mon avis, jusqu'à ce qu'il devienne trop vieux. Ils n'aiment pas que les gens dans la Grande Salle aient plus de trente ans, et Pete va bientôt en avoir vingt-neuf.

Il joua quelques accords, que je reconnus comme étant extraits d'un morceau d'Ellington.

— Tu es déjà allé à l'étage, toi ?

Ses doigts s'immobilisèrent sur les touches et il crispa la mâchoire.

— Oui, mais ça ne s'est pas très bien passé. Alors maintenant, je reste en bas.

— Oh ! Je suis désolée.

— Ne perds pas ton temps à être désolée pour moi, chérie. Avant que tu ne t'en rendes compte, je serai en train de te faire une crasse et tu seras en train de me jouer un sale tour pour te venger de ce que je t'aurai fait.

Je me demandai quel genre de secrets il pouvait bien cacher, et si nous pourrions jamais être amis. Je pris place sur le banc à côté de lui.

— Je t'aime bien, Ivan.

— Moi aussi, je t'aime bien. Mais est-ce que ça vaut le coup de désobéir au règlement pour autant ?

— Tu sais aussi bien que moi que ce n'est que du charabia juridique.

— Si tu passes suffisamment de temps ici, tu finiras par le prendre très au sérieux. Et ce qui se passe ici te semblera bien plus réel que ce qui se passe à l'extérieur.

Je regardai par-dessus son épaule et passai brièvement en revue la salle et ses occupants.

— Peut-être bien, mais pour le moment je m'ennuie.

— Tout est fait pour qu'on s'ennuie. C'est le but, m'expliqua-t-il en souriant. Si on pouvait utiliser nos portables ou aller sur internet, alors on s'ignorerait les uns les autres.

Il se replongea dans les partitions et se mit à jouer un nouveau morceau de Chopin. Après ses

révélations et celles que m'avait faites Patrick, je me demandai si le mot « confesseur » se lisait sur mon front. J'abandonnai Ivan et allai choisir un vieux livre à la couverture endommagée sur une étagère. Je m'installai confortablement dans l'un des immenses fauteuils et commençai ma lecture, armée d'une assiette de fromage, de biscuits et d'un verre de vin. J'avais à peine parcouru quelques pages que Jennifer vint se percher sur un des accoudoirs.

— Qu'est-ce que tu lis ?

Je me bornai à lui montrer la couverture en guise de réponse.

— C'est bien ?

Je l'ignorai et elle ne tarda pas à se pencher vers moi et à laisser une de ses mains effleurer ma poitrine.

— Si on se déshabillait, toi et moi ?

— Non merci, je préfère lire.

— Espèce de garce frigide ! siffla-t-elle en s'éloignant, tandis que j'étouffais un rire.

A en juger par ce qui s'était passé avec Lindy, transgresser les règles, de préférence avec un maximum de spectateurs à l'étage, et récolter une punition était le meilleur moyen d'avoir une promotion. En tant qu'ancienne danseuse, les bons vieux réflexes de compétition étaient toujours présents chez moi, et je ne pouvais m'empêcher d'avoir envie d'être promue, d'être demandée à l'étage et de progresser dans l'organisation et la hiérarchie de l'association, même si je ne savais pas trop dans quoi je mettais les pieds. J'avais beau avoir considéré tout ça avec légèreté au début, je commençais à me piquer au jeu, et j'étais désireuse d'en relever les défis.

Après tout, les expériences que j'avais eues dans la Grande Salle, aussi récentes soient-elles, étaient bien plus réelles que toutes celles que j'avais eues avec monsieur D. au cours des derniers mois. Tout comme mon amitié avec Liz et mon... je ne sais pas trop quoi avec Patrick. A ce stade, mes pensées dérivèrent vers Kimberly, dont l'amitié et la complicité me manquaient beaucoup. Elle était loin d'être prude, mais j'étais incapable de me confier à elle. Comment réagirait-elle ? Et que pourrait-elle bien trouver à me répondre ? J'avais néanmoins peur que ce silence qui s'était installé entre nous ne finisse par nuire vraiment à notre amitié et quelque chose me disait que c'était à moi de faire le premier pas. Je finis par me promettre de l'appeler au plus vite pour essayer de recoller les morceaux.

Je lançai un regard en direction de la porte interdite, me sentant aussi stupide et impuissante que la dernière femme de Barbe Bleue. Mais je connaissais maintenant le code... Et qu'est-ce qui pourrait bien m'arriver de si terrible, si je décidais de m'aventurer à l'étage ? Au moins, je pourrais voir ce qui s'y passait et décider de la suite de mon implication dans l'association en connaissance de cause. Je mourais d'envie de savoir qui se cachait derrière tous ces masques.

La musique s'était arrêtée. Pete m'avait remplacée au côté d'Ivan. Ils étaient assis tout près l'un de l'autre, et je vis Pete détacher le bandeau qui retenait les cheveux d'Ivan, les libérant en cascade sur ses épaules. Ils se levèrent et se dirigèrent vers un canapé, à l'autre bout de la pièce. Je supposais qu'une démonstration de préliminaires allait suivre — ou plutôt je l'espérais — mais, au lieu de ça, ils se contentèrent de se donner sagement la main et de se parler tout doucement, comme s'ils étaient seuls au monde et non pas entourés d'hommes et de femmes tous plus séduisants les uns que les autres. Mais c'était sans compter Jennifer, incapable de résister à l'envie de ranimer la flamme de la tension sexuelle, dès que celle-ci semblait diminuer d'intensité.

Elle alla donc se poster devant eux et entreprit de se donner en spectacle dans une série de

poses provocatrices au possible. Ses efforts ne tardèrent pas à payer : deux garçons s'approchèrent d'elle, dont un très musclé, la tête rasée et un piercing à l'arcade sourcilière. Il la tira sans ménagement vers un autre canapé par la ficelle de son string, comme s'il s'agissait d'une laisse, et elle ne tarda pas à se frotter frénétiquement contre sa cuisse, tandis que l'autre garçon avait la tête entre ses seins.

J'attendis quelques instants que l'attention de la majorité des personnes présentes se dirige vers eux, et jetai un regard en direction du premier étage. J'y aperçus quelques silhouettes sombres, dont l'attention semblait converger vers le même point que celle du reste de l'assistance. Je me levai et m'étirai longuement, minaudant et passant les mains sur ma poitrine. Personne ne bougea au-dessus de moi. Après Schéhérazade et la femme de Barbe Bleue, j'étais la femme invisible. Mettant à profit ce manque d'attention, je m'approchai aussi discrètement que possible de la porte, entrai le code, l'ouvris juste assez pour me glisser de l'autre côté, et la refermai silencieusement derrière moi.

Je me retrouvai au bout de ce qui devait être le vestibule de la maison, recouvert d'un plancher magnifique et décoré de riches tapis tissés main. Le luxe et le silence de l'endroit détonnaient par rapport à la Grande Salle. A ma droite se trouvait un escalier de bois poli finement sculpté, et je pouvais entendre des bruits étouffés en provenance de l'étage. C'était quand même étrange... J'étais là, pieds nus, vêtue seulement d'une petite culotte et d'un T-shirt, habitée du sentiment d'être indiscreète, mal élevée, stupide, pas du tout à ma place. Et assez déçue, il faut bien le dire, que le reste de la maison ne corresponde pas à ce que je m'étais imaginé, à savoir abritant une orgie dans chaque pièce.

Je vis l'ombre d'un couple se dessiner derrière les vitraux de la porte d'entrée et la poignée tourner. Prise de panique à l'idée d'être découverte, je regardai autour de moi et avisai une porte sous les escaliers, derrière laquelle je m'empressai de me cacher. Mes yeux ne tardèrent pas à s'habituer à l'obscurité, et je me rendis compte que je me trouvais dans un placard qui contenait un portemanteau. J'eus juste le temps de me dissimuler derrière avant que la porte ne s'ouvre et que je n'entende des voix familières.

— Alors je lui ai dit que, s'il ne se procurait pas un parasurtenseur, il allait complètement griller son disque dur et perdre toutes ses données. Il n'avait pas la moindre idée de ce dont j'étais en train de lui parler. Les gens sont d'une ignorance !

C'était Jake. Je l'entendis retirer sa veste.

— Arrête un peu de penser au travail, chéri. Essaie de te détendre.

C'était la voix de Cathy, qui minaudait comme de coutume. J'aperçus ses ongles rouge vif, alors qu'elle époussetait la veste de son mari puis la suspendait sur un cintre, avec son petit blouson en cuir. Je me pressai contre le mur.

— Tu sens tellement bon, chérie !

Oh non !

— Enfin, Jake, tu ne peux pas attendre qu'on soit là-haut ? demanda-t-elle en riant doucement.

Il fit entendre un grognement qui indiquait qu'il n'était absolument pas disposé à attendre et, en effet, je ne tardai pas à entendre des bruits de tissu froissé et de fermeture Eclair de braguette. L'une des mains de Cathy émergea d'entre les manteaux, me donna presque un coup sur le nez et agrippa le portemanteau. Je m'efforçai de rester aussi immobile que possible, plaquée contre le mur, et retins mon souffle.

— Mets tes jambes autour de ma taille, chérie. Oh mon Dieu, c'est tellement bon ! Continue, ne

t'arrête pas.

Décidément, Jake ne perdait pas de temps ! Des bruits de succion me parvenaient dans l'obscurité et je pouvais sentir les odeurs de leurs corps et entendre leurs caresses. J'aurais tout donné pour sortir de ma cachette, mais il était un peu tard pour faire mon apparition. Qu'est-ce que j'aurais bien pu trouver à leur dire ? *Oh ! Bonsoir, je ne vous ai pas entendus entrer... Je suis ravie de vous revoir, en tout cas !*

Par chance, à en juger par l'accélération de leurs mouvements et les grognements de Jake, leurs ébats n'allaient pas durer encore très longtemps. Cathy laissa échapper quelques cris qui me donnèrent l'impression d'être devant l'enclos des singes du zoo municipal, Jake la prévint qu'il allait jouir, puis j'entendis quelque chose tomber sur le sol.

— J'ai besoin d'un mouchoir, chéri, dit Cathy. Où est mon sac ?

— Attends, j'en ai dans la poche de ma veste, répondit-il en agitant une main entre les manteaux, à quelques centimètres à peine de mon visage.

— On va être en retard, dit-elle en lui remontant le pantalon et en refermant sa braguette.

Elle n'avait qu'à tourner légèrement la tête pour s'apercevoir de ma présence. Voilà une anecdote qui allait ravir monsieur D. ! Tout comme il allait adorer les détails de la Grande Salle, la description de tous ces corps sexy et quasiment nus, le batifolage entre Ivan et Pete. Mais cet épisode dans le placard avait l'ironie dont il était si friand. Jack grommela qu'il avait encore envie et fit comprendre à Cathy qu'une fellation serait la bienvenue. *Pitié !* Pour les avoir déjà vus en pleine action, je n'en étais plus à une fellation près, mais je commençais à me sentir claustrophobe et le frottement des manteaux contre mon nez me donnait envie d'éternuer.

A mon grand soulagement, j'entendis Cathy rire et lui répondre qu'il lui faudrait attendre. De nouveau, il fouilla dans les poches de sa veste et en sortit quelque chose.

— Je déteste ce machin ! se plaignit-il.

— Ça te donne pourtant l'air très sexy, répondit-elle avec l'enthousiasme d'une pom-pom girl voulant faire bonne impression devant le capitaine de l'équipe de football. On dirait Zorro.

Ils portaient donc des masques...

— Si tu le dis. Tu es prête ?

De la lumière filtra par l'entrebâillement de la porte, tandis qu'ils sortaient, révélant la tenue de Cathy. Elle portait une robe lamée argentée si serrée que je me demandai comment elle pouvait bien l'enfiler ou la retirer. Mais réflexion faite, la robe était si courte qu'elle n'avait sans doute pas besoin de l'enlever pour quoi que ce soit. Elle tira sur le tissu tandis qu'ils s'éloignaient, parvenant à peine à la faire descendre suffisamment pour recouvrir ses fesses.

Je sortis de ma cachette après avoir entendu le bruit des talons de Cathy s'éloigner dans l'escalier, et examinai les vêtements accrochés au portemanteau. Puisque les invités avaient l'air d'arriver habillés, en dépit de leurs projets de la soirée, j'avais besoin de quelque chose pour me couvrir. Je trouvai un grand foulard de soie noir et argenté que j'enroulai autour de ma taille à la manière d'un sarong. Je dénichai également un masque noir qui traînait par terre et le dépoussiérai. Il lui manquait quelques plumes, mais il ferait certainement l'affaire. J'espérais juste que personne ne remarquerait que je ne portais pas de chaussures.

Après m'être assurée que la voie était libre, je quittai ma cachette et empruntai l'escalier, comme n'importe quel invité. Quand j'arrivai sur le palier, le doute m'envahit : un deuxième escalier montait vers la droite, un troisième vers la gauche, et une porte se trouvait en face de moi. Quelque

chose me disait qu'il s'agissait de la porte qui menait au balcon surplombant la Grande Salle.

Après quelques instants d'hésitation, j'appuyai sur la poignée et glissai la tête à l'intérieur. C'était bien ça... Quelques silhouettes se baladaient le long des rampes, observant ce qui se passait en bas. Jennifer s'était lancée dans un numéro de strip-tease et de pseudo-pole dance autour d'un pilier, tandis qu'Ivan l'accompagnait au piano en jouant un air de burlesque.

Je reculai sans bruit, refermai la porte et me décidai à prendre l'escalier de droite. Une odeur de nourriture emplit mes narines, faisant gargouiller mon estomac, et je regrettai de ne pas avoir mangé davantage de pizza à la maison. Mon manque d'appétit avait inquiété Patrick, et moi, j'avais réagi bêtement, agressivement... Mais la vérité, c'est que son inquiétude m'avait touchée. A part ma mère, il y avait bien longtemps que quelqu'un ne s'était soucié de ce que je mangeais.

L'escalier menait à un couloir et l'odeur de nourriture se fit de plus en plus forte. Tandis que j'avancais à pas prudents, j'entendis un bruit sourd et une sonnerie. Deux pans de murs s'écartèrent alors pour révéler un ascenseur. Deux serveurs en sortirent en poussant un chariot recouvert de vaisselle et de nourriture, sans me prêter la moindre attention. Je les suivis et risquai un regard dans la pièce où ils entrèrent : toutes les personnes présentes étaient masquées et je reconnus uniquement Jake et Cathy.

Tous parlaient et riaient, assis autour d'une grande table rectangulaire décorée avec goût. Je dus m'y prendre à deux fois avant de comprendre ce qui constituait le centre de table : il s'agissait de Lindy, la peau recouverte de peinture dorée, des fleurs posées çà et là sur son corps nu, dont une énorme orchidée sur le bas-ventre. L'un des convives effleura sa peau en s'emparant d'une fraise dans une coupe de fruits posée à côté d'elle, mais elle ne sembla pas remarquer sa présence. Les serveurs apportaient des plats et des assiettes aux invités, me bloquant la vue de temps à autre. L'un d'eux s'en rendit compte et s'écarta, m'invitant à entrer d'un geste de la main, mais je refusai d'un hochement de tête.

L'un des invités portant un masque à tête de lion se dirigea vers la porte, son téléphone à la main. Il était grand, athlétique et quelques mèches grises parsemaient sa chevelure sombre. Alors qu'il passait à côté de moi, je surpris quelques mots de sa conversation, qui avait l'air de porter sur des investissements. Son ton laissait supposer qu'il était contrarié, mais cela ne m'empêcha pas de trouver sa voix familière. Très familière...

— Monsieur D. ? fis-je d'une voix suraiguë.

Il se retourna et je vis ses yeux me scruter derrière son masque. J'eus l'impression qu'il hésitait, mais peut-être était-ce le fruit de mon imagination ? A cet instant, les portes de l'ascenseur s'ouvrirent pour laisser passer une demi-douzaine de serveurs et de nouveaux chariots recouverts de victuailles. Monsieur D. — car je savais en mon for intérieur que c'était lui — les bouscula pour entrer dans l'ascenseur, tandis qu'ils formaient une barrière entre lui et moi et que je criai en arrachant mon masque :

— C'est moi ! Jo !

Les portes de l'ascenseur se refermèrent et certains invités, alertés par mes cris, sortirent dans le couloir. Je reconnus immédiatement les cheveux roux et l'air dégingandé de Harry.

— Bon sang, Jo, dit-il, tu viens de te mettre dans un sacré pétrin !

Chapitre 14

— Ta punition va être exemplaire !

C'était Angela. Elle portait un masque en cuir noir très professionnel, orné de clous et de sequins, mais quelque chose dans sa tenue lui faisait perdre toute crédibilité et je ne pus m'empêcher de laisser échapper un rire nerveux à la vue des chaussons en fourrure rose dont elle était affublée.

— Mes bottines à talons me font un mal de chien ! crut-elle bon de m'expliquer, puis elle ajouta : Tu es prête ?

— Prête pour quoi ?

Elle ne répondit pas, se contentant d'ouvrir la porte de la pièce dans laquelle je venais de passer une heure à faire les cent pas, indécise quant à savoir si je devais rire, pleurer ou piquer une crise de nerfs. J'avais eu le temps de réfléchir à ce qui s'était passé et de comprendre qu'on m'avait menée en bateau, menti, manipulée. Salie... Pourquoi ? Pourquoi monsieur D. avait-il fait une chose pareille ? Et pourquoi n'avais-je pas eu le moindre soupçon, alors que les indices étaient si évidents ? La seule faille de son plan était que je l'avais découvert, mais était-ce réellement une faille ou est-ce que cela aussi avait été prévu et orchestré comme tout le reste ?

— Qui est-il ?

Elle ignora de nouveau ma question et regarda l'assiette de nourriture et le verre de vin qu'ils m'avaient fait parvenir — c'était trop aimable, vraiment — et auxquels je n'avais pas touché.

— C'est dommage, le blanc de pigeon est délicieux, dit-elle en haussant les épaules. Viens avec moi.

Je la suivis et nous passâmes devant la salle à manger désormais déserte, à l'exception de quelques serveurs occupés à débarrasser les tables. Elle pressa le bouton d'appel de l'ascenseur qui avait permis à monsieur D. de prendre la fuite. Nous gardâmes le silence pendant la descente et arrivâmes dans une cuisine, où quelques membres du personnel nous dévisagèrent avec curiosité.

Angela me fit ensuite emprunter une série de couloirs qui nous menèrent au vestiaire.

— On me jette dehors ?

Comme une élève qu'on aurait expulsée du collège, je sentis des larmes me monter aux yeux.

— Pas encore. Enlève ton haut !

J'obéis et croisai les bras sur ma poitrine pour la protéger de l'air froid et du regard curieux d'Angela. Elle me tendit un bustier en cuir noir en partie délacé, que je passai par-dessus ma tête.

— Dans l'autre sens, dit-elle d'un air agacé.

Elle ajusta le bustier d'un geste brusque, de façon à ce que les lacets soient dans mon dos, et tira

brutalement dessus pour le faire tenir en place. Puis elle serra les lacets si fort et les noua si serrés que j'en avais presque le souffle coupé.

— Tétons à l'extérieur.

— Quoi ?

Elle leva les yeux au plafond, visiblement exaspérée par mon ignorance.

— Comme ça, dit-elle en arrangeant ma poitrine de façon que mes tétons dépassent du cuir. Et mets ça, aussi...

Ça désignait une paire de pinces en forme de mini-mâchoires de crocodile qu'elle accrocha aux bouts de mes seins. Elles étaient reliées par une chaîne sur laquelle elle tira doucement, et la sensation — un mélange de plaisir pur et de douleur — me fit sursauter. J'étais follement impatiente de savoir ce qui m'attendait, mais j'avais bien compris qu'il était inutile de lui poser la moindre question.

Elle ouvrit un casier pour récupérer ses bottines à talons aiguilles et retira ses chaussons de mauvaise grâce. Pendant qu'elle se débattait avec les fermetures de ses chaussures, je jetai un rapide coup d'œil à mon reflet dans le miroir. Mes tétons étaient sombres et gonflés, mes yeux brillants, mes cheveux en désordre et la chaînette des pinces pendait jusqu'à mon bas-ventre.

Après avoir enfin réussi à enfiler ses chaussures, Angela passa un peigne dans mes cheveux et appliqua une touche de rouge sur mes lèvres. Elle recula d'un pas pour admirer son œuvre, puis déposa une dernière touche de rouge à lèvres sur mes tétons.

— Ravissant. Petite culotte ?

— Quoi ?

Je ne savais pas de quoi elle voulait parler, mais avant que je puisse le lui demander, elle glissa un doigt dans la mienne et hocha la tête d'un air satisfait.

— Ils vont bien s'amuser avec toi.

— Qui ça, *ils* ?

— Tu verras, répondit-elle en retirant son doigt. Tu ferais bien d'aller aux toilettes.

Je m'exécutai, tandis qu'elle se recoiffait, vaporisait une impressionnante quantité de laque sur ses cheveux et se remettait du rouge à lèvres. Quand ce fut fait, elle se saisit sans attendre de la chaîne et tira dessus pour me faire comprendre que je devais la suivre, ce qui me fit gémir de douleur, mais pas seulement. Au moins, ça me permettait de penser à autre chose qu'à monsieur D., dont la trahison était bien plus douloureuse que n'importe quelle paire de pinces.

Angela avançait à pas rapides, comme si la possibilité de me faire mal lui faisait oublier ses cors aux pieds. Je trottais docilement derrière elle, jusqu'à la Grande Salle, où je fus accueillie par quelques huées, mais aussi par des applaudissements et des cris. Angela relâcha la chaîne et m'abandonna au milieu de la pièce. Tout le monde se rassembla en cercle autour de moi et je m'emparai précipitamment de la chaîne, avant que quelqu'un d'autre ne le fasse.

— Très, très jolie..., commenta Pete dont le boxer ne parvenait pas à dissimuler son érection naissante. Voyez un peu comme Jo s'est faite belle. Alors comme ça, tu as été une vilaine fille ? Ivan, qu'est-ce qu'on devrait utiliser à ton avis ?

— Quelque chose qui la ferait arrêter de sourire bêtement.

— Je ne souris pas bêtement !

Ivan haussa les sourcils.

— Excuse-moi... Est-ce que je t'ai autorisée à prendre la parole ? Je ne pense pas. Tu as déjà

assez de problèmes comme ça, alors il vaudrait mieux pour toi que tu te taises, si tu ne veux pas hériter de deux punitions au lieu d'une.

Je haussai les épaules sans répondre.

Pete se saisit de la chaîne et tira dessus sans ménagement, ce qui me fit gémir de douleur.

— Lorsque Ivan ou moi te posons une question, tu réponds. Autrement, tu te tais. Compris ?

— Oui. Oui, *monsieur*, ajoutai-je en le voyant froncer les sourcils.

Il sourit d'un air satisfait. Même si j'étais inquiète quant à la suite des événements, je commençais aussi à être émoustillée par ce petit jeu. Il ne s'agissait pas uniquement de la pression des pinces sur mes tétons ni de la caresse de la chaîne entre mes cuisses : j'aimais l'idée que je me trouvais à leur merci tout en sachant, à en juger par leurs regards et les bosses sous leurs sous-vêtements, qu'ils étaient tout autant à la mienne. J'étais bien consciente du risque qui existait, comme m'en avait avertie Ivan, de prendre ce qui se passait dans la Grande Salle très au sérieux et de construire sa vie autour de ça en se coupant du reste du monde réel. Mais en cet instant, ma curiosité de l'inconnu était trop forte, et toutes les conjectures sur le long terme m'importaient peu : tout ce qui m'intéressait à cet instant, c'était de savoir quel genre de châtiment humiliant j'allais recevoir.

C'est alors que Jennifer traversa l'assemblée pour apporter au milieu du cercle qui s'était fait autour de nous un grand sac en cuir.

— Pourquoi c'est toujours à moi de faire ça ? se plaignit-elle en déposant le sac aux pieds d'Ivan.

Puis elle avança vers moi avec l'intention manifeste d'attraper la chaîne, mais j'anticipai son geste et fis un pas en arrière.

— Sois gentille, dit Pete en lui mettant une tape sur les fesses.

— Attends un peu qu'ils te retirent les pinces, Jo, dit-elle en riant. Là, tu vas le sentir passer !

Elle plongea sa main dans le sac et en retira une pantoufle en cuir en lambeaux.

— Qu'est-ce que ça sent mauvais ! C'est à qui ?

— C'est à moi, dit Pete en s'emparant de la pantoufle pour la fesser avec. Arrête de fouiller et va t'asseoir. Ça vaut pour tout le monde... Allez, assis, tous !

Ivan se mit à fouiller dans le sac à son tour.

— Qu'est-ce que tu dis de ça ? fit-il en en sortant une canne.

Pete la lui prit des mains pour l'examiner, la tordre et donner quelques coups dans les airs.

— Je ne sais pas. Tu as été une très mauvaise fille, Jo, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que tu en penses ?

— Vous me posez la question, monsieur ?

Il toucha un de mes tétons avec l'extrémité de la canne.

— Ça serait très douloureux, mais je pense que tu aimerais ça.

Il fit courir la canne le long de ma poitrine et sur mon ventre pour finalement la coincer entre mes cuisses.

— Tu n'es pas excitée, j'espère ?

— Je ne peux pas m'en empêcher, répondis-je en écartant légèrement les jambes.

Il cala alors la canne sous son bras de façon à avoir les mains libres pour pouvoir caresser mon sexe et un de mes tétons gonflés et sensibles.

— Ce serait vraiment une très mauvaise idée de jouir, car il faudrait qu'on te donne des coups supplémentaires. Et on ne veut surtout pas en arriver là, pas vrai ?

En guise de réponse, je laissai échapper un soupir d'excitation.

— Pas vrai ? répéta-t-il en tirant sur la chaîne.

— Oui, monsieur.

— C'est bien dommage.

La salle était désormais plongée dans le silence le plus total : chacun observait, immobile, tout comme les ombres noires au balcon.

— Je pense que c'est trop pour une première fois, dit Ivan en rangeant la canne.

Pete rit et croisa les bras sur sa poitrine, tandis qu'Ivan continuait à débattre à voix haute.

— On ne veut pas non plus qu'elle s'évanouisse. Il nous faut quelque chose de moins brutal...

Qu'est-ce que tu dis de ça ?

Le petit fouet noir qu'il sortit du sac avait l'air d'être le genre de jouet qui pouvait faire très mal. Il en passa la pointe entre mes seins.

— Ce n'est pas ce qu'il y a de plus douloureux, mais ça devrait tout de même t'empêcher de t'asseoir après. Qu'est-ce que tu en dis, Pete ?

Pete s'empara du fouet et s'en donna un petit coup sur la jambe.

— Parfait. Que le spectacle commence !

Puis il leva la voix, comme s'il s'adressait à un public.

— Jo a été une très vilaine fille. Elle va donc recevoir dix coups.

Il tira sur ma chaîne d'un geste rapide que je ne vis pas arriver, et la douleur m'arracha ce qui ressemblait plus à un cri d'animal qu'aux gémissements sexy que je m'efforçais de produire d'habitude. Je vis Ivan sourire.

— Retire ta culotte ! m'ordonna Pete.

Dans cette pièce où les vêtements étaient souvent tirés et où les mains se glissaient sous le tissu, sa requête était pour le moins inhabituelle. En colère contre moi-même d'avoir crié quelques instants plus tôt, je m'ingéniai cette fois à être aussi provocante et sensuelle que possible en obéissant à sa requête, gardant bien à l'esprit que les ombres immobiles à l'étage étaient, elles aussi, en train d'observer la scène. Puisque j'étais le point de mire de tous les regards, autant leur offrir du grand spectacle. Du bout du pied, j'envoyai ma culotte valser sur le côté d'un air que j'espérai bravache, en dépit de mon appréhension naissante.

Pete marchait de long en large en faisant claquer le fouet dans les airs, et l'érection clairement visible sous le tissu de son short montrait à quel point il était excité par la situation. Aidée d'une autre fille, Jennifer ouvrit une porte de placard révélant une machine montée sur roues qui me rappela les engins de torture utilisés pendant l'Inquisition — ou ceux que l'on trouve dans les salles de sport, dans une moindre mesure évidemment. Sans parvenir à déterminer précisément de quoi il s'agissait, je pouvais voir en tout cas que la machine pouvait être penchée et orientée de différentes manières pour exposer sous des angles différents la personne qui y était attachée.

Autrement dit : moi...

Ivan passa juste derrière moi et caressa mes fesses nues.

— Ça va faire mal, chérie, murmura-t-il dans mon oreille. Crie aussi fort que tu veux. Et si tu veux, j'aurai un petit cadeau pour toi une fois que ce sera fini, pour que tu te sentes mieux.

— Tu peux rêver !

J'étais peut-être nerveuse, mais pas stupide : s'il croyait qu'il allait m'avoir au petit jeu de « je vais te donner un orgasme sans le dire à personne », il se mettait le doigt dans l'œil ! Il plongea la

main dans le sac et la ressortit pleine de courroies en cuir ornées de boucles, qui ressemblaient presque à des bracelets. Jennifer bloqua le mécanisme de sécurité des roues de la machine et retourna s'asseoir. Tous me regardaient à présent avec une curiosité gourmande et cruelle, de ce même regard que nous avons eu en observant Lindy verser de l'eau, espérant qu'elle perde le contrôle de sa vessie et sa dignité par la même occasion.

Ivan me conduisit jusqu'à la machine et me guida pour me montrer comment m'allonger sur elle. Tout en me caressant, il écarta mes jambes et m'attacha les chevilles. Ma poitrine était pressée contre un panneau de bois, et il relia la chaîne des pinces à une petite attache fixée au panneau. Il attachait ensuite mes poignets au-dessus de ma tête, et je me rendis compte alors de l'expertise dont il faisait preuve en m'attachant : certes, je pouvais bouger, mais dès que je remuais le buste ou les bras, mes gestes faisaient pression sur la chaîne, donc sur les pinces et mes seins. Il passa encore quelques instants à ajuster mes attaches ainsi que l'angle et l'inclinaison de la machine, puis il sourit d'un air satisfait.

— Respire à fond, chérie.

Il se pencha vers moi et me planta un rapide baiser sur les lèvres avant de disparaître de mon champ de vision.

Puis... plus rien... Je ne distinguais rien d'autre que le bruit de personnes changeant de place et leurs murmures occasionnels. Soudain, je sentis quelque chose de froid passer dans le bas de mon dos. Je tournai la tête pour tenter de voir ce qui se passait, mais mon geste eut pour seul effet de tendre la chaîne. Je compris qu'il s'agissait de Pete, qui promenait le fouet sur la peau dénudée de mes reins, dans une sorte de prélude de ce qui m'attendait.

J'entendis ensuite un sifflement dans l'air suivi d'un claquement sonore et d'une sensation douloureuse. Très douloureuse... Pete n'était pas là pour plaisanter. Des larmes me montèrent aux yeux et tout mon corps se contracta dans un spasme incontrôlable. Le souffle coupé, j'ouvris la bouche en quête d'oxygène, mais un autre coup s'abattit. Je m'étais juré de ne pas pleurer, mais les larmes se mirent à rouler sur mes joues sans que je puisse les retenir. Humiliée et furieuse, je me fis le serment de ne pas crier. Ils m'avaient peut-être dit que j'en avais le droit, mais il était hors de question que je leur donne cette satisfaction !

Pete marqua une pause qui n'augurait rien de bon. J'avais encore huit coups à recevoir et je détestais être dans l'impossibilité d'anticiper le moment où ils tomberaient. Mes pensées furent vite interrompues par deux nouveaux coups de fouet qui se succédèrent rapidement et s'abattirent là où Pete m'avait déjà frappée. Tandis que je fermais les yeux et serrais les mâchoires, il m'en administra un autre, mais plus bas cette fois, là où les lanières n'avaient pas encore touché ma peau.

Plus que cinq...

Lorsque le coup suivant s'abattit, je changeai de stratégie et criai, bêtement convaincue que si je criais assez fort, Pete changerait d'avis et mettrait un terme à ma punition. Je tirai en même temps sur mes sangles si fort que la pression des pinces sur mes tétons me fit hurler de plus belle. Voyant que Pete ne semblait pas s'en émouvoir outre mesure, je changeai de nouveau mon fusil d'épaule et tentai de me contrôler autant que possible en prenant de grandes respirations et en essayant de détendre mes muscles.

Trois... deux... un... C'était fini...

Etourdie par la douleur, je discernai un brouhaha que je finis par identifier comme des applaudissements. Ils m'applaudissaient ! Des souvenirs me revinrent alors à l'esprit : la douleur

extrême ressentie pendant un récital, l'extase une fois la représentation terminée, lorsque la douleur s'arrêtait, et les applaudissements qui résonnaient. J'avais l'impression que tout ça remontait à des siècles.

Je sentis un souffle chaud sur mon visage et ouvris les yeux.

— C'est bon, Jo, dit Ivan. C'est terminé. Tu t'en es vraiment bien tirée.

— Tu crois ?

— Pas qu'un peu. Ils ont adoré, assura-t-il en m'essuyant le visage avec un mouchoir.

Il m'embrassa de nouveau, profondément cette fois, me caressant la poitrine d'une main tandis que l'autre détachait la chaîne.

— Je vais t'enlever tout ça. Tu as de magnifiques marques sur les fesses en tout cas.

— Je veux bien te croire. Ça me fait un mal de chien !

Il s'attaqua à une première sangle.

— Tais-toi...

— Pourquoi ?

Je ne compris pas son ordre : je n'avais aucune raison de ne pas me taire, puisque plus personne n'était en train de me fouetter. Il se plaça derrière moi, de façon que personne ne puisse distinguer les mouvements de ses mains, et tout en continuant à détacher la sangle, il passa une main entre mes cuisses et se mit à me caresser.

— Fais-moi confiance, Jo.

Les jambes tremblantes, je m'agrippai aux bords de la planche. A la fois excité et exténué par ce qu'il venait de subir, mon corps était une boule de nerfs qui semblait réagir au moindre contact. Quelques instants et quelques caresses savamment dosées suffirent à me mener à l'orgasme, et c'est dans un mélange de douleur, d'extase et d'épuisement que je me laissai emporter par la jouissance, ma bouche plaquée contre celle d'Ivan, soucieux que personne ne m'entende. Tout mon corps se contracta avant de se relâcher pour ressembler à celui d'une poupée de chiffon.

— Ce sera notre secret, me dit-il tout bas en finissant de me détacher. C'était bon ?

— Délicieux. Je me demande si c'est parce que...

— Bien sûr que c'est parce que tu t'es fait fouetter..., m'interrompit-il. Lorsque tu as mal, le plaisir que tu prends après n'en est que meilleur. Cela dit, ta punition n'était pas bien méchante.

— Pas bien méchante ?

— Pete est un grand sentimental. Il y est allé doucement. Tiens-toi, je vais te détacher les chevilles.

A genoux derrière moi, il défit les sangles et en profita pour déposer un baiser sur mes reins. Puis il m'attrapa par la taille pour m'aider à me redresser et à tenir debout.

— Doucement...

Mes jambes tremblaient et mes muscles commençaient à se raidir, rendant douloureux le moindre de mes mouvements. Il finit par me prendre dans ses bras et alla m'allonger sur le ventre sur un des canapés. La majorité du groupe forma un cercle autour de moi, certains pour m'embrasser, d'autres pour admirer le travail de Pete, d'autres encore me proposant un miroir pour que je puisse moi aussi profiter du spectacle. Ivan retira les pinces, et m'arracha un gémissement de soulagement en appliquant de la glace sur mes tétons meurtris.

Après ça, j'eus l'impression d'être dans une bulle d'attentions et de caresses, notamment grâce à Ivan qui me massa délicatement avec une lotion apaisante. En dépit de la douceur de ses gestes, je ne

pouvais m'empêcher de grimacer dès qu'il touchait les zones meurtries par le fouet. Au bout de quelques minutes néanmoins, la douleur s'atténuait et je finis enfin par me détendre. Lorsque les doigts d'Ivan s'aventurèrent entre mes jambes, j'étais encore tellement sensible que j'aurais pu jouir de nouveau à la moindre caresse, et je lui demandai d'arrêter. Il me sourit d'un air malicieux, conscient de mon excitation. Il n'aurait eu aucun scrupule à me faire jouir publiquement dans le but de m'infliger une nouvelle punition. Il n'insista pas cependant et continua à m'enduire de lotion, me massant même les jambes et les pieds.

Pete vint s'installer à côté de nous et commença à me donner la becquée, déposant dans ma bouche de succulents grains de raisins.

— Tu es une sale gamine, Jo, mais tu t'en es vraiment bien sortie.

— Vraiment ? Pourtant, Ivan m'a dit que tu y étais allé doucement.

— Plus doucement que lui, c'est sûr ! Il t'aurait fait crier bien plus fort.

Le sentant me masser avec autant de tendresse et de douceur, j'avais du mal à imaginer Ivan en train de fouetter quelqu'un au sang. Pete m'embrassa sur la joue.

— Il t'a fait jouir, pas vrai ?

— Quoi ?

Je pris mon air le plus naïf, mon expression d'ingénue légèrement hébétée, qui suffit à le convaincre, du moins en apparence. Il sourit et demanda à Jennifer de m'apporter du vin ainsi qu'une couverture et mes sous-vêtements.

Je m'assoupis un moment, en dépit de mes tétons endoloris et du bustier qui était loin d'être aussi confortable qu'un pyjama. Dans mon demi-sommeil, je roulai sur le côté et la douleur se réveilla, mais l'endorphine l'atténuait aussitôt pour m'envelopper dans un nuage de coton, à mille lieues de toute souffrance. Même la trahison de monsieur D. me semblait moins grave. Et surtout... la transgression et la punition n'étaient-elles pas pour moi le meilleur moyen de progresser pour rejoindre le premier étage ? Le moment était peut-être venu pour le roi d'appeler Schéhérazade pour écrire la fin de l'histoire — même si Schéhérazade avait les fesses sacrément courbaturées à cet instant ! Je distinguais parfois quelques notes de piano... C'était sûrement Ivan. Jennifer, qui s'était autoproclamée ma garde-malade, était assise à mon côté et disait à quiconque s'approchait que j'avais besoin de repos et que je jouerais peut-être au Scrabble avec eux un peu plus tard.

— Ça va, Jo ? me demandait-elle dès que je faisais un mouvement. Tu as besoin de quelque chose ?

A quoi tu joues ? Je la soupçonnai de vouloir profiter de mon statut éphémère de star de la soirée et j'eus à un moment envie de lui rentrer dedans ou de lui demander de me peler une pomme juste pour le plaisir de profiter basement de sa prétendue gentillesse, mais j'étais bien au chaud, lovée confortablement sur le canapé, et trop paresseuse pour rentrer dans ce genre de petites batailles. De plus, pour jouer pleinement son rôle de servante dévouée, elle aurait sûrement accepté de me peler une pomme, et je refusais que ses mains entrent en contact avec des aliments m'étant destinés : Dieu seul savait où ses doigts avaient pu traîner ! Mais je tenais l'occasion rêvée de lui poser des questions pour en savoir plus.

— Jennifer ? Qu'est-ce qui se passe, une fois que tu es là-haut ?

— Quand on t'envoie là-haut, ça veut dire que quelqu'un t'a choisie et que tu dois faire tout ce qu'ils te demandent. Comment tu as trouvé la combinaison ?

— Je l'ai devinée.

— Ça alors ! fit-elle d'un air impressionné. C'est comment là-haut ?

C'était finalement elle qui menait l'interrogatoire. J'aurais fait un piètre inspecteur.

— Luxueux. La maison est magnifique. Elle doit avoir cent ans au moins.

— Non, je veux dire, qu'est-ce qu'ils font ?

J'aurais dû me douter que ce n'était pas l'architecture du lieu qui l'intéressait.

— Je ne sais pas. Quand je suis montée, ils étaient en train de dîner. Lindy était étendue au centre de la table et elle était recouverte de fruits et de fleurs.

— C'est répugnant ! dit-elle en retroussant le nez d'un air de dégoût. Ils se servaient d'elle comme d'une assiette ?

— Non, plutôt comme d'une décoration. A part ça, c'était un dîner tout ce qu'il y a de plus formel et classique.

La sonnette retentit et, à ce signal, Jennifer ôta la couverture qui me recouvrait et la plia rapidement.

— Essaie d'avoir l'air sexy, me dit-elle à voix basse tout en arrangeant ses cheveux et en adoptant une pose sensuelle.

— Pour quoi faire ? Ils ont déjà choisi et je ne pense pas qu'avoir l'air sexy fasse une différence.

— Peut-être, mais c'est comme ça.

Je me redressai sur mon coude, bien moins courbaturée que je ne l'aurais cru. J'ignorais ce que contenait la lotion, mais elle faisait des miracles.

Angela fit son entrée, embrassa Pete sur la joue, puis hocha la tête dans ma direction.

— Celle-ci, dit-elle avec mépris. Tu es dans un bel état, ajouta-t-elle à mon intention.

Je me levai et m'étirai doucement tandis qu'elle me passait en revue, les bras croisés et tapant nerveusement du pied, comme si elle voulait bien faire comprendre aux autres qu'elle désapprouvait la décision des autorités.

— Comme si je n'avais pas déjà assez à faire !

— Vraiment ? Vous faites quoi, à part les commissions des grands patrons ?

— La prochaine fois, assure-toi de la punir suffisamment pour qu'elle cesse d'être aussi affrontée, dit-elle à Pete. Jo, tu es prête ?

Elle me tint la porte tandis que je faisais signe aux autres et que je m'engageai dans le couloir à pas lents. La première chose qu'elle fit en arrivant au vestiaire fut d'enfiler de nouveau ses pantoufles roses en marmonnant. Elle entreprit ensuite de me refaire (ou plutôt me faire) une beauté : elle me lava le visage avant de l'hydrater avec une crème coûteuse au parfum délicat, puis fouilla dans un panier en plastique rempli de produits de beauté. Elle en sortit un fond de teint et un blush de grande marque adaptés à ma carnation, le genre de produits que Kimberly maîtrisait à la perfection. Elle m'appliqua également une ombre à paupières grise aux reflets verts qu'il ne me serait jamais venu à l'idée d'acheter, ajouta une touche d'argenté sous mes sourcils et un trait d'eye-liner gris foncé au ras de mes cils.

— Regarde en l'air, dit-elle, un tube de mascara à la main.

— Je ne porte jamais de mascara.

— Ce soir, tu en porteras. Ne cligne pas des yeux.

Elle acheva son œuvre en me poudrant le visage et en m'appliquant un rouge à lèvres d'un rouge écarlate. Je fus à la fois effarée et ravie de ce que je découvris, lorsqu'elle me laissa enfin admirer le

résultat. Je me trouvai jolie, ce qui ne m'arrivait que très rarement, mais jamais je n'avais eu l'air aussi provocante de toute ma vie !

— Ça devrait faire l'affaire, dit-elle avec dédain.

— Vous êtes vraiment douée. Où est-ce que vous avez appris à faire ça ?

— J'ai été mannequin, il y a très longtemps. C'est comme ça que j'ai appris toutes ces choses. Il faut que tu changes de culotte.

— Mais j'aime bien celle-ci.

— Je doute qu'elle soit très fraîche après la soirée que tu viens de passer. De plus, il a explicitement demandé que tu portes celle-ci.

— Qui ça ?

Elle ignora ma question et sortit une culotte blanche d'un panier à linge posé dans un coin de la pièce. Quelqu'un avait même pris la peine de la repasser. Elle était assez simple, le genre de sous-vêtements que j'affectionnais quand je ne jouais pas à l'esclave sexuelle ou que je n'essayais pas de faire fantasmer monsieur D. L'association culotte blanche-bustier en cuir était pour le moins étrange, mais je n'étais pas là pour donner mon avis.

— Quel est son nom ?

— Ce n'est pas à moi de te le dire, répondit-elle en réarrangeant ma poitrine.

— Vous n'avez vraiment pas un métier facile, dis-je en feignant un air d'empathie qui lui arracha un demi-sourire.

Elle me fit traverser la cuisine, où quelques employés finissaient de tout ranger et tout nettoyer, et me fit emprunter l'ascenseur jusqu'au deuxième étage de la maison. Elle me conduisit ensuite le long d'un couloir au sol recouvert d'une épaisse moquette et aux murs rouge sombre décorés de quelques tableaux. Au bout du couloir, elle frappa à une porte qu'elle ouvrit sans attendre la réponse, puis me poussa à l'intérieur.

— La voilà...

J'entendis la porte se refermer derrière moi et me figeai en reconnaissant l'homme étendu sur le lit.

Chapitre 15

Le chauffeur arrêta la limousine devant chez moi, et je sortis dans le froid de la nuit. J'avais mal partout. La limousine redémarra dans un doux ronronnement et je la regardai s'éloigner jusqu'à ce que ses feux arrière disparaissent.

En me dirigeant vers la porte de la maison, j'eus soudain la vision de mon trousseau de clés sur le comptoir de la cuisine. Je fouillai à l'intérieur du petit sac que j'avais pris avec moi, et mes craintes se confirmèrent : je n'avais pas de clés.

Au-dessus du garage, la lumière de l'appartement était toujours allumée. J'attrapai mon portable et recherchai le numéro de Patrick dans mon répertoire, espérant qu'il ne dormait pas et surtout qu'il était seul, car je ne voulais que trois choses : prendre une douche, me mettre au lit et ne pas avoir à discuter avec qui que ce soit.

Il décrocha à la troisième sonnerie, et le son de ma voix me surprit, rauque, éraillé. Il n'avait pas l'air enchanté de m'entendre, mais il ne semblait pas fâché non plus. Je soupirai de soulagement en voyant les lumières s'allumer dans la maison. Puis Patrick m'ouvrit la porte, vêtu d'un jogging et les cheveux en bataille.

— Bon sang, Jo, qu'est-ce qui t'es arrivé ?

Je passai devant lui sans m'arrêter.

— Je vais bien, ne t'en fais pas. Désolée de t'avoir dérangé.

— Tu veux que j'appelle la police ?

— Quoi ?

D'un seul coup, mes jambes devinrent lourdes et je dus m'asseoir sur les marches.

* * *

Elle était dans un état déplorable. Ses yeux étaient cerclés de noir et il crut tout d'abord qu'on l'avait frappée, avant de se rendre compte que ce n'était que du mascara qui avait coulé. Les mains enfoncées dans les poches de sa veste, elle semblait avoir du mal à se mouvoir, comme si tout son corps la faisait souffrir, et, à en juger par le son de sa voix, elle était épuisée.

— Je vais appeler la police, répéta-t-il.

— Non. Je vais bien, Patrick, simplement je...

Elle se releva en s'agrippant à la rampe d'escalier, et dans son mouvement les pans de sa veste s'écartèrent, lui livrant un bref aperçu sur une espèce de corset en cuir qui lui couvrait la moitié de la

poitrine. Ce qui expliquait peut-être pas mal de choses, songea-t-il vaguement mal à l'aise.

Il détourna les yeux pour la laisser se rajuster.

— Je vais te faire une tasse de thé.

Il regretta aussitôt son offre : c'était le genre de chose que sa grand-mère ou ses sœurs auraient proposé, et qui allait probablement lui sembler bien ridicule, après une nuit de débauche, s'il en croyait sa tenue. Mais à sa grande surprise, elle accepta avec un faible sourire.

Ils se rendirent dans la cuisine, et Jo s'assit pendant qu'il emplissait la bouilloire, la mettait à chauffer et préparait les tasses. Elle se releva et alla jusqu'au réfrigérateur.

— Tu veux des œufs ?

— Oui. Mais je vais m'en occuper, assieds-toi...

Elle s'exécuta, puis se leva de nouveau et quitta la pièce sans un mot. Au bout de quelques instants, tandis qu'il était occupé à préparer des œufs brouillés, il entendit l'eau couler dans la salle de bains.

Lorsqu'elle refit son apparition, elle s'était démaquillée et lavé le visage, et portait un gros pull gris, sûrement oublié dans son armoire par un ex-petit ami. Elle s'assit à table et plaça ses mains autour de sa tasse, tandis qu'il disposait des œufs brouillés sur un toast.

Il posa une assiette devant elle dont elle commença à picorer le contenu du bout de sa fourchette en soupirant, puis, comme mue par une fringale soudaine, elle attaqua sa nourriture et engloutit ses œufs jusqu'à la dernière bouchée. Une fois qu'elle eut terminé son assiette, son visage avait retrouvé un peu de couleur.

— Merci, c'était délicieux. Exactement ce qu'il me fallait !

— De rien. Désolé pour ma réaction de tout à l'heure...

— Je comprends. J'avais vraiment une tête à faire peur. Ne t'en fais pas, je vais bien et je suis désolée de t'avoir effrayé. Merci encore d'avoir préparé à manger... et de m'avoir tenu compagnie.

Il haussa les épaules, mal à l'aise face à une gratitude qu'il ne trouvait pas vraiment justifiée et commença à débarrasser la table.

— Laisse ça, dit-elle alors, je m'en occuperai. Comment va ton œil ?

Il s'arrêta presque de respirer tandis qu'elle touchait sa joue et sa tempe du bout d'un doigt délicat. Leurs visages étaient si proches l'un de l'autre qu'il pouvait voir un petit grain de mascara qu'elle avait oublié sous un œil et respirer son odeur.

— C'est douloureux ?

— Presque plus, ne t'inquiète pas.

A ce moment, il laissa échapper un couteau qui tomba bruyamment dans l'évier. Elle sourit, mais la magie était brisée.

— Si on continue comme ça, on va finir par passer toute la nuit dans la cuisine à se rassurer mutuellement. Laisse donc la vaisselle, je m'en occuperai demain. Et encore désolée de t'avoir dérangé.

— Pas de problème, j'étais réveillé, de toute façon.

— Je vais me coucher.

Il la suivit dans les escaliers et trouva cette montée des marches follement érotique, même s'il savait que c'était pour retourner dans son studio, et pas pour la suivre dans sa chambre. Il faisait de son mieux pour ne pas l'imaginer en train d'enlever le corset de cuir qu'elle portait à son retour, mais il ne pouvait s'empêcher de se demander si le cuir avait laissé des marques sur sa peau. Il essayait

aussi de ne pas se rappeler du fait qu'il avait entr'aperçu ses seins. Il devait absolument s'empêcher de penser à elle en ces termes ! Leur relation était purement formelle : il était son locataire, point final. Sans oublier qu'elle était aussi la meilleure amie de Kimberly.

Arrivée sur le palier, elle parut hésiter à parler, puis finit par dire :

— J'ai commis une erreur ce soir. Une grosse erreur. Mais rien d'aussi terrible que ce que tu es sûrement en train d'imaginer.

Puis elle rentra dans sa chambre et il demeura dans le couloir à se demander ce que cette phrase pouvait bien vouloir dire.

* * *

Je n'arrivais pas à me souvenir de la dernière fois où quelqu'un m'avait fait la cuisine. Ni de la dernière fois où un étranger avait aussi bien trouvé ses marques dans la cuisine sans mon aide. Patrick avait su d'instinct où était la spatule, où je rangeais les assiettes, quoi faire des coquilles d'œufs... Avec quelqu'un d'autre, j'aurais eu l'impression d'être envahie, mais avec lui, c'était comme une bénédiction : je n'avais eu aucune consigne, aucune indication à lui donner, rien à faire à part le regarder et me sentir en sécurité.

Je ne m'étais pas rendu compte de l'état dans lequel j'étais en arrivant, jusqu'à ce que je voie son air plein d'effroi et son insistance à vouloir appeler la police. Néanmoins, il m'avait fait confiance lorsque je lui avais garanti que j'allais bien et je lui étais reconnaissante en outre de s'être abstenu de poser la moindre question.

J'avais quitté le manoir très rapidement. Mes mains tremblaient tellement que j'avais eu du mal à ouvrir le cadenas du casier dans lequel se trouvaient mes affaires, et dans la panique, je crus même que j'en avais oublié la combinaison. J'avais enfilé mon jean et ma veste en un éclair, glissé mon T-shirt dans ma poche, fait appeler la limousine puis attendu dehors, terrifiée à l'idée d'être suivie.

Mais personne ne m'avait suivie, et rien d'anormal ne s'était produit durant les vingt minutes pendant lesquelles j'avais attendu l'arrivée de la limousine. J'avais beau avoir été avertie du délai, ces vingt minutes m'avaient semblé les plus longues de toute ma vie. Une fois à l'intérieur, je m'étais pelotonnée contre le cuir de la banquette et j'avais pleuré tout au long du trajet jusqu'à la maison, frustrée, en colère, habitée du sentiment d'avoir été affreusement trahie, et triste comme jamais je ne l'avais été.

* * *

— Kimberly ?

Deux *caffè latte* en équilibre dans une main, je frappai à la porte de son bureau. Je savais qu'elle n'avait pas de rendez-vous de la matinée, et trouvai curieux que sa porte soit fermée. Je l'ouvris doucement : en m'apercevant, Kimberly bondit sur ses pieds et me débarrassa de l'un des deux cafés.

— Heureusement pour toi que tu ne rêves pas de travailler dans un cirque !

— Mince, moi qui pensais changer de métier... Je te dérange ?

— J'ai quelques minutes devant moi, dit-elle en esquissant un sourire. Tu arrives drôlement tôt pour un lundi.

Je pris place dans l'un des fauteuils en face de son bureau.

— Comment tu vas ?

— Bien. Je suis pas mal occupée. Et toi ?

— Bien aussi. Débordée.

Je pris une grande respiration et me lançai.

— Kim, je suis désolée si tu m'as trouvée... distante, ces derniers temps. J'avais des choses à régler.

— Et maintenant ? Tu es prête à réintégrer le monde réel ?

— Oui.

— Patrick m'a appelée, dit-elle en fronçant les sourcils. Il était inquiet pour toi.

— Oh...

— Il était 8 heures du matin un dimanche, et j'avais de la compagnie. C'était un peu gênant.

Elle s'interrompit et but une gorgée de café. Une semaine plus tôt, elle n'aurait pas hésité à me confier avec qui elle avait passé la nuit, mais je décidai de ne pas la brusquer. On en était à peine à enterrer la hache de guerre après tout.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Patrick ? Il a cru que tu avais des ennuis jusqu'au cou. Il a dit que tu avais l'air d'avoir été battue, et il se demandait si tu avais besoin d'aide. Oh... Je dois y aller, dit-elle en jetant un bref coup d'œil à sa montre. On reste en contact, d'accord ? Dis-moi quand tu es libre cette semaine pour qu'on organise quelque chose, toi et moi. Et merci pour le café !

Elle se dirigea vers la porte, parvenant à jongler habilement avec son café, son sac et son cartable. Elle portait ses bottes de cow-boy et une veste à franges que je n'avais jamais vue.

— C'est nouveau ? Elle est magnifique !

— Merci. Jo... dis-moi franchement... Est-ce que tu as besoin d'aide ?

J'hésitai l'espace d'un instant, tout en espérant qu'elle ne le remarquerait pas.

— Non, je vais bien. Il était juste très tard ce soir-là et j'étais très fatiguée, c'est tout.

Elle hocha la tête et plongea la main dans son sac à la recherche de ses clés de voiture.

— A plus tard, alors.

Je l'observai tandis qu'elle traversait le couloir et marquait une courte pause pour échanger quelques mots avec Bill, avant de traverser l'accueil et de quitter le studio.

Je me rendis dans mon bureau et consultai mes e-mails avant de trier les nouveaux morceaux de musique que j'avais reçus. Je ne pouvais rester inactive, car dès que je cessais mon activité, je me mettais à repenser à ce qui s'était passé à l'association. J'aurais tellement voulu pouvoir confier toute l'histoire à Kimberly ! Mais lui raconter uniquement les événements de samedi soir n'avait aucun sens. Seulement, je n'étais pas prête à me confier à elle, ni à qui que ce soit d'ailleurs. J'étais incapable d'admettre à voix haute à quel point j'avais été dupée et trompée.

Il était 10 heures du matin. A une époque pas très lointaine, j'aurais passé la journée à la station et j'y serais restée jusque tard dans la nuit, m'occupant de choses et d'autres, travaillant sur tel ou tel projet. Mais le souvenir de monsieur D. et de nos conversations téléphoniques était bien trop présent et rendait ma présence au studio insupportable. Je quittai donc la station par la porte de derrière et me dirigeai vers le VTT que j'utilisais pour venir au travail.

Une fois encore, je me trouvai à me repasser en boucle les événements de samedi soir, la façon dont Angela m'avait doucement poussée dans cette pièce et ce qui s'était passé ensuite.

J'étais encore furieuse et humiliée, à ce moment-là, mais je pensais pouvoir pardonner à monsieur D. : après tout, ce petit jeu regorgeait de ces manigances complexes et baroques qu'il appréciait tant dans la nature humaine. Et à défaut de lui pardonner tout à fait, j'étais du moins prête à écouter ses explications, et à l'obliger à m'écouter, tandis que j'aurais craché tout le venin que j'avais à son service. Mais ça, c'était quelques secondes avant d'entrer dans la pièce.

Il y flottait une odeur un peu fanée, quelque chose de doux et délicat, telles les volutes lointaines d'un parfum évaporé. Mes pieds s'enfonçaient dans un tapis épais et moelleux, et une lampe posée sur un énorme coffre ouvragé diffusait une lumière tamisée. Quelque chose avait bougé sur le côté, et les battements de mon cœur s'étaient accélérés. La première partie de la soirée m'avait rendue anxieuse et le moindre courant d'air aurait suffi à me faire sursauter. Il m'avait fallu quelques secondes pour me rendre compte qu'il ne s'agissait que de mon propre reflet dans un immense miroir accroché au mur.

Face à moi se trouvait un lit assez bas, aux dimensions colossales, sur lequel était étendu un homme, le corps dissimulé sous un drap blanc.

— Salut, Jo.

— Jake...

— Tu t'attendais à quelqu'un d'autre ?

Je m'étais contentée de hocher la tête sans répondre.

— J'ai décidé de m'accorder une petite récompense pour t'avoir recrutée, et c'est toi, cette petite récompense. Tu pourrais me remercier.

— Pourquoi est-ce que je devrais te remercier de t'auto-récompenser ?

— Bonne question. Dans ce cas, tu devrais peut-être t'excuser.

— M'excuser et de quoi ?

— Tu as profité de mon hospitalité et de celle de Cathy. Elle était très en colère, tu sais...

— Profité de ton hospitalité ? Comment ça ? Oui, je sais, je suis partie sans vous dire au revoir, mais vous étiez très occupés. J'aurais dû vous remercier, mais...

— Tu ne t'en rends même pas compte... Tu aurais dû voir la manière dont tu examinais ma maison ! C'est moi qui ai construit le sous-sol où nous étions.

— Et c'est un très beau sous-sol. Le mien est plein de souris.

— Tu vois ? Tu recommences et tu ne te rends pas compte que tu es en train de le faire !

Il avait écarté le drap qui le recouvrait et dévoilé son sexe en érection comme s'il s'était agi d'une arme qu'il avait prévu d'utiliser contre moi.

— Qu'est-ce qui te fait croire que tu vauds mieux que nous ? Tu crois que tu peux regarder de haut ma femme et ma maison, avec tes airs condescendants de petite princesse ? Nous demander si nous avons des livres ?

Il avait craché le mot comme il l'aurait fait avec une insulte.

— Approche...

— Hors de question ! avais-je répondu en le regardant droit dans les yeux.

J'avais peur, en fait, mais j'étais déterminée à ne pas le lui montrer.

— Tu as accepté de te soumettre aux règles de l'association, et l'une de ces règles, c'est que dans cette pièce tu fais ce que je te dis !

— On dirait que la seule règle qui vaille, c'est que je reçoive sans cesse des ordres auxquels je dois obéir sans discuter, et il se trouve que j'en ai assez. Désolée, Jake, mais je m'en vais.

Il s'était adossé contre le montant du lit, les mains croisées derrière la tête.

— Je ne te le conseille pas.

— Qui est monsieur D. ?

— Qui ça ?

— Le type qui devrait être dans ce lit à ta place. Celui qui m'a réellement recrutée. Je pense que tu sais tout à fait de qui je veux parler.

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit-il en s'asseyant au bord du lit.

J'avais tourné les talons et étais repartie vers la porte. Je n'avais aucune envie de lui tourner le dos, mais je n'avais pas non plus envie de marcher à reculons jusqu'à la sortie comme s'il avait été une tête couronnée ou comme si j'avais eu peur de le quitter des yeux. Mes mains tremblaient au moment où j'avais attrapé la poignée, et j'avais soupiré de soulagement en constatant que la porte n'était pas verrouillée.

— Tu vas regretter ce que tu es en train de faire, Jo...

— Ça m'étonnerait. Tu n'es vraiment pas mon type.

J'avais refermé la porte derrière moi, regagné les vestiaires en courant, et je m'étais enfuie.

Et voilà la raison pour laquelle je me retrouvais en train de marcher sur une piste cyclable et de parler toute seule, les mâchoires serrées et les doigts crispés sur le guidon de mon vélo, tout endolorie par les coups de fouet mais aussi par l'état de tension permanente dans lequel je me trouvais depuis.

Un cycliste actionna sa sonnette en passant à côté de moi et me tira de ma rêverie. Je me mis à regarder autour de moi et à observer les branches des arbres, la blancheur de la montagne, le ciel d'un bleu profond et pur. Je levai le visage vers le soleil pour profiter de la tiédeur de ses rayons et de la fraîcheur de l'air. J'avais besoin de faire le vide et d'oublier toute cette histoire et cette déception cuisante.

Prise d'une impulsion soudaine, je retournai au bureau, envoyai quelques e-mails pour trouver quelqu'un qui accepterait de me remplacer pendant les deux soirs suivants, et mis à jour la paperasse concernant la programmation. Je décidai de poser deux des jours de vacances qui me restaient pour faire une pause, aller skier et me reposer. Je regardai les prévisions météo et m'informai de l'état d'enneigement des pistes de ski : tout semblait s'annoncer sous les meilleurs auspices. La simple perspective d'affûter mes skis et de préparer pulls, gants et bonnet en laine me faisait déjà me sentir mieux.

* * *

— Besoin d'un coup de main ?

A genoux en train d'extraire des affaires du placard de l'entrée, je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule : Patrick se tenait debout derrière moi, un vague sourire sur les lèvres, et je me demandai depuis combien de temps il était là à admirer mon postérieur.

— Non merci, ça va.

Je venais de mettre la main sur mes chaussures de ski et une moufle. Son regard se posa sur mes skis et mes bâtons.

— Tu vas où ?

— Je ne sais pas encore. Au-dessus de Divide, je pense.

— Apparemment, il y a déjà quinze centimètres... De neige, précisa-t-il comme s'il prenait soudainement conscience du possible double sens de sa phrase.

— Tu veux venir avec moi ?

Je trouvai une deuxième moufle : elle n'allait pas avec la première mais peu importe, ça ferait l'affaire.

— J'adorerais. Tu y vas quand ?

— Demain. C'est moi qui conduis.

— Parfait. Le loyer..., dit-il en posant une enveloppe sur la table.

Notre conversation prit alors un tour un peu moins monosyllabique, tandis que nous nous mettions d'accord sur l'heure de notre départ et que nous discussions d'un circuit. Mais plus le projet de cette sortie se précisait, plus je regrettais mon invitation. Je me reprochais mon impulsivité. Pourquoi est-ce que je lui avais proposé de m'accompagner ? Moi qui avais tant envie et tant besoin de solitude pour faire le point ! Non seulement je le connaissais à peine, cet homme, mais j'allais devoir lui faire la conversation ! Je ne pouvais retirer mon invitation, cependant, ça ne se faisait pas, et à moins d'un désistement de dernière minute de sa part, j'étais coincée.

En même temps, je me sentais un peu coupable de réagir de cette façon. Après tout, il était venu à mon aide, lorsque je m'étais retrouvée enfermée dehors la veille, et il n'était pas tout à fait exact de dire que je le connaissais à peine. Sans parler de l'attirance mutuelle qui semblait par moments poindre entre nous. J'étais ridicule... Moi, la grande prêtresse des orgies et du sadomasochisme, voilà qu'être en présence de mon locataire me mettait dans tous mes états... En fait, cette journée de ski était une bonne chose... Elle allait aplanir cette tension diffuse entre nous et être l'occasion d'un nouveau départ, purement amical.

* * *

Le lendemain matin, un soleil resplendissant nous accompagnait, tandis que nous étions en route vers les hauteurs.

— On ne risque pas de gagner le prix de la plus belle tenue de ski ! commenta Patrick.

— Peut-être. Mais ce n'est pas comme si on allait aller boire des coupes de champagne à Aspen.

Quoi qu'il en soit, il n'avait pas tort : même si je portais un débardeur d'une prestigieuse marque de sport, le reste de ma tenue se composait de mon pantalon de vélo et du pull avec un trou au coude que Hugh avait oublié à la maison. Quant à la sienne, elle était composée d'une chemise en laine absolument affreuse dont les motifs rappelaient ceux d'une couverture, d'un pantalon en velours et de guêtres rouges. Sans oublier que nous avions tous les deux bu une tasse de café avant de partir et que nous en avions renversé sur nos pulls. On était effectivement très loin de la gravure de mode !

— On va bientôt perdre le signal, dis-je en le voyant essayer de capter une station de radio. Tu veux mettre un CD ?

— Tu as autre chose que de l'opéra ? demanda-t-il en désignant ma collection.

— Non.

Bon gré mal gré, il jeta alors son dévolu sur Verdi, qui rythma toute l'heure suivante. Il ne parlait pas beaucoup, ce dont je lui étais secrètement reconnaissante. J'essayais de ne pas m'agripper désespérément au volant chaque fois que je doublais un camion, sans grand succès cependant, et je

pense qu'il le remarqua, mais il eut la délicatesse de ne faire aucun commentaire. Il n'était pas nécessaire d'être un expert pour se rendre compte que conduire sur la neige au milieu de camions énormes n'était pas spécialement ma tasse de thé ! Enfin, nous quittâmes l'autoroute et Patrick déploya la carte routière pour jouer son rôle de copilote.

— Prends la première à gauche.

— A gauche ?

Je regardai la route d'un air suspicieux.

— Fais-moi confiance, dit-il en surprenant mon expression.

Nous nous engageâmes sur un chemin et finîmes par atteindre un parking, près du point de départ d'une piste. Je garai la voiture, me préparai et enfilai mes skis, imitée par Patrick. Il n'y avait personne d'autre que nous. Nous étions seuls face à la piste de fond, un sentier qui menait à une ancienne mine. Le vent soufflait dans les arbres, et la neige s'étendait devant nous, immaculée et vierge de toute trace.

Je m'élançai. Si, certains jours, j'aimais me balader tranquillement en regardant les arbres et en essayant de distinguer des traces d'animaux et d'oiseaux dans la neige, j'avais cette fois besoin d'action. Je voulais éprouver la liberté de bondir dans la neige, sentir la tension de mes muscles et l'air froid me fouetter le visage. Peut-être aussi qu'une partie de moi voulait impressionner Patrick et lui montrer que j'étais douée et résistante.

Il était juste derrière moi, ses skis glissant dans les traces que les miens créaient, ce qui rendait sa progression plus facile. Il me suivait sans difficulté, montrant qu'il avait, lui aussi, un bon rythme.

— Je peux passer devant si tu préfères, proposa-t-il, à peine essoufflé.

— Non merci, ça va.

La piste descendait et un geai bleu apparut au détour d'un virage. Les couleurs éblouissantes de son plumage tranchaient avec la blancheur du paysage. Je décidai de ralentir un peu, en me souvenant que le bon côté du ski de fond — outre la possibilité de porter les pires vêtements que je possédais — était surtout celle d'observer la nature et de profiter des paysages.

Après une portion abrupte et assez technique, les arbres s'écartèrent pour laisser place à une grande prairie qui me rappela mon pique-nique avec Willis. Je ralentis jusqu'à m'arrêter complètement pour admirer les montagnes enneigées à l'horizon, leurs sommets perdus dans les nuages, les trembles dénudés et leurs troncs sombres qui tranchaient avec la blancheur de la neige.

— Je dois avouer que je suis impressionné, dit Patrick en me rejoignant. La vue est splendide... J'aurais dû prendre mon appareil photo ! Tu es vraiment en forme, ajouta-t-il en me tendant une barre de céréales.

— Assez en forme pour skier, oui.

Inutile de lui dire que j'étais soulagée de ne plus sentir les effets des coups de fouet que j'avais reçus.

— La descente devrait être bonne. Tu skies depuis longtemps ? J'imagine qu'il n'y a pas beaucoup de neige en Irlande...

— J'ai commencé l'année dernière. C'était le cadeau de Noël d'Elise...

Il fit un geste en direction de ses skis et de ses bâtons, et eut soudain l'air si triste que je regrettai d'avoir posé la question.

— Et toi ?

— Je skie depuis que je suis toute petite. J'ai appris avec ma mère. On avait l'habitude d'aller

faire des pique-niques dans la neige avec elle et le Grand Abe.

— Le Grand Abe ?

— C'est le surnom de mon beau-père. Il s'appelle Abe et il est tellement grand qu'il a presque l'air d'un gorille avec ses longs bras.

— Qu'est-ce qu'ils font dans la vie ?

— Ma mère fait de la poterie et Abe tient un garage. En m'entendant te le dire, j'ai l'impression de décrire la parfaite petite famille du Vermont. Ils ont déménagé avant ma naissance, à un moment où le prix des terrains était encore raisonnable. Maman est une sorte de vieille hippie qui se lamente de temps en temps sur la façon dont le capitalisme est en train de la corrompre. Enfin, ça, c'est depuis qu'elle vend ses pots au lieu de les échanger contre du fromage de chèvre.

— Tu les aimes beaucoup, on dirait.

— Oui, énormément. Je pense que je vais aller les voir pour Noël.

Patrick se remet de la crème solaire sur le visage, puis nous reprîmes notre ascension. Je le laissai ouvrir la voie cette fois, et j'en profitai pour regarder ses fesses dans son affreux pantalon, me déculpabilisant en me disant qu'il avait sûrement dû en faire autant de son côté. Notre rythme et le bruit de nos skis glissant doucement sur la neige avaient quelque chose d'hypnotique.

— Cette piste est vraiment géniale, dit-il après une série de petites buttes et de courbes. Comment tu l'as trouvée ?

— Grâce à Facebook. Je fais partie d'un groupe de ski de fond.

Nous marquâmes une nouvelle pause pour manger une barre de céréales, boire un peu d'eau et nous remettre de la crème. Nos ombres commençaient à s'allonger et le fond de l'air à se rafraîchir. D'un commun accord, nous décidâmes de rentrer : le retour était en pente, et à ma première tentative de télémark, je perdis le contrôle de mes skis et m'emplafonnai de façon spectaculaire dans une congère, ce qui le fit éclater de rire.

— Tu vas bien ?

— Oui, ça va.

Je me débarrassai de la neige qui recouvrait mes vêtements, et lorsque je regagnai la piste, il se pencha vers moi pour essuyer de la neige restée collée à mon dos. Son geste était purement amical, et je fus soulagée de constater que toute tension sexuelle semblait avoir disparu entre nous. Faire du sport en plein air était sûrement le meilleur moyen de se débarrasser de pensées impures, comme diraient les scouts. Mais alors pourquoi est-ce que j'étais encore en train de regarder ses fesses ?

Je me lançai en avant les genoux fléchis et le dépassai, prenant de plus en plus de vitesse. Je profitai pleinement de la sensation apportée par la glisse, par cette descente rapide et sans effort dans les traces que j'avais créées un peu plus tôt, mes bâtons coincés sous mes bras. Un pur délice !

Si on m'avait posé la question : « Est-ce mieux que le sexe ? », à cet instant précis, j'aurais sans aucun doute répondu « Oui ».

J'arrivai à la voiture et ne tardai pas à être rejointe par Patrick qui souriait de toutes ses dents. C'était la première fois que je le voyais aussi content. Était-il aussi heureux lorsqu'il skiait avec Elise ? En tout cas, moi, j'étais contente de constater que sa rupture ne l'avait pas empêché de profiter pleinement de cette journée au grand air.

— C'était génial ! dit-il en enlevant ses skis. Je reviens... L'appel de la nature...

Il s'éloigna, disparut entre les arbres et réapparut quelques minutes plus tard. Appuyée contre la voiture, je profitai des derniers instants loin de la maison, de la radio et de mes contrariétés. Je

n'avais aucune envie de rentrer, mais les teintes grises et violettes que prenait le ciel indiquaient qu'il était temps de reprendre la route.

Soudain, je remarquai quelque chose qui bougeait à l'orée du bois.

— Regarde, dis-je doucement en posant la main sur le bras de Patrick.

Un coyote émergea du sous-bois, s'immobilisa et nous observa, curieux mais prudent, avant de faire demi-tour.

— Waouh. Merci !

— Merci à toi, tu veux dire. Tu as probablement uriné sur son territoire et il est venu voir qui était l'intrus qui s'était permis une chose pareille.

Chapitre 16

— Ce que j'aime chez toi, c'est que je n'ai pas besoin de te parler, dis-je après quarante-cinq minutes de trajet effectuées en silence.

— J'imagine que je dois prendre ça comme un compliment ?

— Plutôt comme une observation.

— Tu veux qu'on s'arrête dîner quelque part ?

— C'est gentil de le proposer, mais non merci. J'ai laissé quelque chose dans le mijoteur avant de partir ce matin et il y en a assez pour deux, si tu veux. Enfin, si je n'ai pas oublié de le brancher !

— Tu as conduit et maintenant tu veux me faire à manger ? Laisse-moi t'inviter à dîner, Jo, sinon le peu d'ego masculin qui me reste va être réduit en miettes.

— D'accord. On devrait proposer à Liz ou Kimberly de se joindre à nous. Qu'est-ce que tu en penses ?

— C'est-à-dire que... j'imaginai plutôt un dîner rien que toi et moi.

— Comme un rendez-vous ?

J'en fus si décontenancée que j'en oubliai presque de m'arrêter à un feu rouge.

— Pas vraiment. Mais ça te poserait un problème, si c'était le cas ? Si je te proposais un vrai rendez-vous ?

J'allumai la radio pour gagner du temps, hésitant quant à la réponse à lui donner.

— Mais ce n'est pas ce que tu étais en train de faire, de toute façon..., dis-je prudemment, en espérant m'en sortir par une pirouette.

— Non, en réalité, j'espérais profiter du dîner pour t'annoncer que j'avais décidé de devenir dératiseur professionnel.

J'éclatai de rire.

Quelques minutes plus tard, nous étions à la maison et le fumet qui nous accueillit mit fin à cette conversation : je n'avais pas oublié de mettre le mijoteur en route avant de partir et le dîner serait bientôt prêt. Je laissai Patrick allumer un feu de cheminée et allai goûter la sauce de la viande. Elle s'avérait réussie, en dépit du fait qu'elle manquait un peu de sel. Je remplis deux bols et coupai une baguette en tranches que je tartinais de beurre à l'ail avant de passer les tartines au gril.

La vision qui s'offrit à moi, lorsque j'arrivai dans le salon avec un plateau chargé de nourriture et de boissons, me fit sourire. Si le feu crépitait avec vivacité dans la cheminée, Patrick, lui, était tout sauf vivace : allongé sur le tapis, il s'était assoupi comme un chien fatigué après une longue promenade, ses lunettes soigneusement posées sur la table basse.

— Hé, réveille-toi ! dis-je en le poussant doucement du bout du pied.

Il grogna et roula sur le dos, révélant ce qui ressemblait fort à une érection. Il changea rapidement de position et s'assit sur le tapis, conscient probablement de la bosse qui se dessinait sous son pantalon.

— Désolé, marmonna-t-il en attrapant ses lunettes. Ça sent très bon.

— Cuillère ou fourchette ? demandai-je en posant le plateau sur la table. C'est plus liquide que ce que je croyais.

— Cuillère, s'il te plaît, ça sera plus pratique pour me goinfrer.

Il remarqua que la bouteille de bière que j'avais posée devant lui était sans alcool et eut l'air d'apprécier ce détail.

— Tu n'imagines pas à quel point j'apprécie de manger quelque chose qui a été cuisiné par quelqu'un d'autre !

— Tu n'aimes pas cuisiner ?

— Si, mais pas juste pour moi. Ça devient vite barbant et puis tu finis vite par devoir manger la même chose pendant plusieurs jours d'affilée.

— C'est vrai... Hugh adorait la bonne cuisine et il s'y connaissait plutôt pas mal en vin. Il serait sûrement ravi de savoir que j'ai utilisé une de ses bouteilles les plus chères pour mon fond de sauce.

— Hugh, c'était ton petit ami ? demanda-t-il prudemment.

— Oui. Et, puisqu'on en parle, je suis désolée pour ce qui s'est passé, la première fois que tu es venu... On aurait dû faire plus attention.

— Ne t'en fais pas, répondit-il d'un air malicieux. Moi aussi, je me suis déjà laissé emporter. Ça arrive à tout le monde.

— Tu vois quelqu'un en ce moment ? repris-je après quelques bouchées,

— Tu parles ! Je ne suis même pas encore divorcé ! Pourquoi, tu es intéressée ? Ou bien tu repenses à ce rendez-vous qui n'en est pas vraiment un ?

Je cognai bruyamment ma cuillère contre mon bol. Au moins, on ne pouvait pas lui reprocher de ne pas être direct ! Nous étions donc revenus au sujet que j'avais réussi à esquiver soigneusement un peu plus tôt dans la soirée.

— Non, je...

— Ecoute, Jo, m'interrompit-il, il se passe quelque chose entre nous et tu ne peux le nier. Maintenant, ça ne veut pas dire qu'on doit faire quoi que ce soit, mais ce quelque chose existe et rend les choses un peu délicates. Techniquement, je suis toujours marié. Au-delà de ça, je suis ton locataire, je suis fauché et déprimé six jours sur sept ! Pas vraiment l'homme idéal, quoi... Et toi, tu vois quelqu'un ?

Je pris quelques secondes de réflexion, n'étant pas certaine de ce que je devais dire.

— Eh bien, il se passe quelque chose avec quelqu'un, oui... Enfin, je pensais qu'il se passait quelque chose. Mais maintenant, je n'en suis plus très sûre. Je crois que j'ai des choses à régler.

— Avec Hugh ?

— Non, pas avec lui.

— Ah...

Il termina son bol.

— Tu as l'air d'avoir une vie sentimentale assez compliquée.

— Et ça te pose problème ?

— Non. Tu finiras bien par régler ça ; tout comme moi, je finirai par régler mes histoires. Je pense pouvoir vendre la maison à la fin de l'année universitaire, voire un peu avant, si Elise souhaite me racheter ma part. Une fois que ce sera fait, j'arrêterai enfin de déprimer. Je suis de nature joyeuse, du moins je l'étais, alors je me dis qu'il n'y a pas de raison que cet aspect de ma personnalité ne reprenne pas le dessus une fois que j'aurai digéré tout ça... Mais il y a une chose que je ne fais pas, ou plutôt que je ne veux plus faire, c'est secourir les demoiselles en détresse ! Alors quand les choses seront plus claires de ton côté, fais-le-moi savoir et on en reparlera.

Je laissai échapper un petit rire.

— Tu m'as l'air drôlement sûr de toi et de moi aussi, dis donc ! Qu'est-ce qui s'est passé avec Elise ? Enfin, si tu as envie d'en parler, bien sûr. Je te ressers ?

Il hocha la tête et je retournai dans la cuisine remplir nos bols. Quand je revins dans le salon, il était en train de contempler le feu d'un air pensif.

— Avec Elise, reprit-il quand je fus de nouveau près de lui, on a tout simplement arrêté de s'aimer. Un beau matin, tu regardes l'autre et tu te rends compte que c'est juste quelqu'un que tu connais bien et que tu apprécies, mais rien de plus... Pourquoi ? Je n'en sais rien. Je suppose que je me prenais pour un chevalier en armure sur son cheval blanc et qu'elle a joué le rôle de la princesse qui a bien voulu faire glisser sa longue chevelure blonde par la fenêtre. Je l'ai déçue en ne devenant pas un ténor du barreau et, de son côté, elle s'est avérée ne pas être une princesse de conte de fées, mais juste une femme ordinaire. Je lui plaisais en Irlande, mais il faut croire que je ne me suis pas bien exporté.

— Tu es encore triste, dis-je en posant affectueusement ma main sur la sienne.

— Oui, et je le serai encore certainement pendant quelque temps. Mais revenons-en plutôt à ce quelque chose entre nous...

— Je t'écoute.

— Je pense que tu n'es pas convaincue que ce quelque chose existe. C'est une chance qu'on ait tous les deux mangé de l'ail...

Il posa son bol et sa cuillère sur la table avec une expression exagérément cérémonieuse et se rapprocha de moi.

— Qu'est-ce que tu es en train de faire, Patrick ?

J'essayai d'avoir l'air offensé, mais je doutai de l'efficacité de mon jeu d'actrice.

— Je m'apprête à t'embrasser.

— Je ne pense pas que...

— C'est dans un but purement scientifique, Jo.

Il m'embrassa alors délicatement, la bouche fermée, puis avec plus d'insistance. Il pressait ses lèvres contre les miennes avec une intensité grandissante, si bien que j'entrouvris un peu la bouche. Juste un tout petit peu. Mais tout de même assez pour caresser sa lèvre avec ma langue, avant de m'éloigner en secouant la tête.

— Alors ?

Il avait de nouveau cet éclat malicieux dans le regard.

— Alors l'expérience est terminée, dis-je en me levant et en débarrassant nos bols.

— Maintenant au moins, tu peux me dire en connaissance de cause que tu n'as pas été emportée par la passion et que je n'embrasse pas merveilleusement bien.

Il se leva et me prit les bols des mains.

— Je m'en occupe. Ce n'est pas aussi agréable que de t'embrasser, mais au moins ça me permet de te prouver que je ne suis pas un sale macho.

Je le suivis du regard et touchai mes lèvres du bout des doigts, ces lèvres qui se pressaient encore contre les siennes, quelques secondes plus tôt.

— Patrick ? Tu as vu juste. Ma vie sentimentale est compliquée.

— Je sais, répondit-il en me regardant par-dessus son épaule.

Je le suivis dans la cuisine, décidée à lui dire toute la vérité, mais je changeai d'avis au dernier moment. N'avait-il pas dit qu'il ne voulait plus voler au secours des belles en détresse ?

De toute manière, j'étais presque sûre que je n'avais pas besoin d'être secourue.

* * *

Le lendemain, je déjeunai avec Kimberly, contente de renouer le dialogue avec elle, et elle profita du repas pour me faire le récit de son dernier rendez-vous avec un homme qu'elle avait rencontré sur internet.

— J'aurais dû m'en douter, Jo... Les dreadlocks auraient dû me mettre la puce à l'oreille. Il n'y a rien de plus triste qu'un quadragénaire avec des dreadlocks ! Il portait un pantalon en cuir et je jurerais qu'il avait un tatou là où je pense. Sans parler de son sujet de conversation préféré, dont il m'a entretenue *toute* la soirée : les traitements de canal.

— Il est allé à un rencard après un traitement de canal ?

— Non, il est dentiste. Un dentiste d'un nouveau genre, qui conduit une Harley, aime les sports de glisse extrêmes et est bouddhiste.

— Tu lui as dit à quel point tu détestais la neige ?

— Mais bien sûr ! dit-elle d'un ton sarcastique, tout en piquant dans sa salade. Et avant que tu me poses la question, je n'ai pas élucidé le mystère du tatou. Et toi, tu vois quelqu'un en ce moment ? Comment va mon vieux copain Patrick ?

— Je vais faire abstraction du fait que tu as posé ces questions l'une après l'autre, comme si elles avaient un rapport... Et je t'en supplie, n'amène pas ton dentiste à dreadlocks pour Thanksgiving ! Par contre, tu peux venir avec ta compote de canneberges. Sers-toi, dis-je en poussant mon assiette dans sa direction. Mais au lieu de prendre les miennes, pourquoi tu ne te commandes pas directement une portion de frites ?

— Parce qu'elles sont bien meilleures quand je les vole dans ton assiette, pardi !

Elle avait un air gourmand, mais je me rendis compte, en suivant son regard, qu'il n'était pas dû aux frites, mais au serveur qui zigzaguait entre les tables.

— Je suis sûre que je peux t'avoir son numéro de téléphone.

— Pour quoi faire ? demandai-je innocemment.

Le serveur remarqua nos regards et se dirigea vers nous.

— On va jeter un œil à la carte des desserts, lui dit Kim. Jolie paire de fesses, ajouta-t-elle alors qu'il s'éloignait.

— Je ne pense pas qu'elles figurent au menu. Alors, s'il ne s'agit pas du dentiste, qui était chez toi l'autre nuit ?

— Juste un type.

— Et ? Tu vas l'amener au repas de Thanksgiving ? Je le connais ?

— Peut-être que je vais l'amener au repas. Et oui, tu le connais, mais je ne vais pas te dire qui c'est. Pas pour l'instant. Il est un peu plus âgé que moi, mais il est formidable. Simplement, je ne veux pas en parler pour le moment, parce que j'ai peur que ça me porte la poisse. Parlons plutôt de Patrick...

Pendant quelques instants, je passai en revue nos connaissances communes pour essayer de deviner quel était l'homme avec qui elle sortait, puis je renonçai.

— Patrick va bien. Je l'ai emmené faire du ski de fond hier. Ce n'était pas prévu, mais j'étais en train de préparer mes affaires, on a commencé à discuter et je l'ai invité. Ah, et je l'ai aussi invité pour Thanksgiving. Après tout, il vit sous le même toit que moi et j'invite beaucoup de monde.

— Hum hum.

— C'est mon locataire, j'ai voulu être gentille, rien de plus. Alors arrête tout de suite de te faire des films ! Je n'ai pas mis à mon programme de fin d'année de découvrir les joies du prépuce irlandais. Oh ! Merci...

Le serveur venait de nous apporter la carte des desserts et à en juger par son air, il n'avait rien raté de ma dernière phrase. Nous étudiâmes la carte avec le plus grand sérieux, et je décidai de commander un café et une part de gâteau aux carottes avec deux fourchettes, sachant que Kimberly en mangerait au moins la moitié.

— Kim, tu penses que je suis stupide ?

— Stupide, toi ? Certainement pas !

Elle décocha un sourire ravageur au serveur lorsqu'il déposa le gâteau au centre de notre table.

— Tu es un peu... différente, c'est tout. Tu ne vas pas en boîte de nuit, tu écoutes de la musique classique, tu ne fais pas ce que font les autres femmes de ton âge, mais non, tu n'es pas stupide.

— Le truc, c'est que...

Je tournai l'assiette pour qu'elle puisse s'attaquer au glaçage, ce qui me donna le temps de trouver les mots.

— Hugh m'a trompée. Il m'a déçue. Et ensuite, il y a eu un autre type qui a fait la même chose.

— Willis ? Je croyais que tu ne l'avais vu que deux fois.

— Il ne s'agit pas de Willis.

J'hésitai... Je n'étais pas sûre d'avoir envie de lui raconter toute l'histoire, ou du moins la partie de l'histoire que je connaissais.

— Il y a eu quelqu'un d'autre. Et je ne parle pas de Jason. C'est quelqu'un que je connais depuis environ six mois et que j'apprécie beaucoup. Je pensais bien le connaître et je le croyais honnête...

— Tu veux dire que c'était pendant que tu vivais encore avec Hugh ?

— Ça date de l'époque où les choses ont commencé à se dégrader entre nous. Tu sais, quand les courses duraient quatre heures au lieu de dix minutes, les réunions tard le soir et tout le reste.

— Tu ne m'as jamais dit que tu avais rencontré quelqu'un d'autre !

— C'est plus compliqué que ça... Je ne savais pas trop ce qu'était notre relation. C'était platonique, du moins la plupart du temps. Bref, ce que je me demande, c'est pourquoi deux hommes m'ont trahie l'un après l'autre, et ce que ça dit à propos de moi...

— Ça ne dit rien, à mon avis, si ce n'est que tu n'as pas choisi celui qu'il te faut. Alors, qui c'est, cet homme mystère ?

— Rien de plus qu'un homme mystère.

Mon téléphone sonna. C'était Harry de l'association. Il avait essayé de me joindre plusieurs fois

au cours des derniers jours et j'avais pris soin d'ignorer consciencieusement ses appels. Là encore, je coupai la sonnerie et décidai de raconter une petite anecdote croustillante à Kimberly.

— Sinon, j'ai surpris une érection, hier soir.

— Patrick ? demanda-t-elle en souriant. C'est fou comme certains hommes petits et minces peuvent être bien montés, parfois ! Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il s'est endormi devant la cheminée en revenant du ski et, lorsqu'il s'est réveillé, cette partie de son anatomie s'est visiblement réveillée aussi.

— On dirait que tu parles d'un vieux chien de chasse. Est-ce qu'il t'a bavé dessus ?

— Arrête un peu !

— Ecoute, Jo, Patrick et moi c'est de l'histoire ancienne. C'est juste un ami maintenant, je ne suis pas amoureuse de lui et je vois quelqu'un d'autre. S'il se passe quelque chose entre vous, tu peux m'en parler, je ne t'en voudrais pas le moins du monde, au contraire.

Touchée et soulagée à la fois, je décidai de reprendre les bonnes vieilles habitudes et de lui dire la vérité.

— D'accord. On s'est embrassés. C'était une sorte d'expérience, disons.

— Et ?

— Et c'était agréable. Et sexy. Mais c'est mon locataire et ton ex...

— Arrête un peu avec cette histoire d'ex ! Tu as entendu ce que je viens de te dire ? Et puis, il ne sera pas toujours ton locataire. Elise a donné son accord et leur maison est en vente. D'ailleurs, tu ne devineras jamais qui... Oh mon Dieu ! Regarde ! Enfin, non, ne regarde pas. Sois discrète.

Je n'eus pas besoin de regarder. Les effluves d'un parfum familier me parvinrent, annonçant l'arrivée de Willis Scott III dans le restaurant. Dieu seul savait ce que je pouvais être en train de faire, la dernière fois qu'il m'avait vue...

— Mesdames, bonjour ! Kimberly, tu es toujours aussi belle, dit-il en se penchant pour lui faire la bise. Salut, Jo, comment vas-tu ?

Il s'empara d'une serviette et essuya quelque chose sur mon visage, et son petit air supérieur me donna l'impression d'être une enfant de cinq ans.

— Tu ferais bien d'appeler Harry, me dit-il à voix très basse. Vous connaissez Elise Delaney ? reprit-il à voix haute, en se redressant.

Je remarquai alors la jeune femme qui l'accompagnait : elle était splendide, mince et musclée, avec une magnifique chevelure blonde et de grands yeux bleus. Sa main me parut petite et fragile lorsque je la lui serrai, et sa bouche de poupée trembla comme si elle était sur le point de se mettre à pleurer.

Willis passa le bras autour de ses épaules, comme s'il voulait la protéger des dangers auxquels s'exposait toute femme qui traversait une salle de restaurant (toute cette porcelaine, ces couteaux aiguisés, ces assiettes chaudes...). Il la guida jusqu'à une table vers laquelle notre serveur se précipita, accompagné de deux de ses collègues, sans doute soucieux, eux aussi, de protéger Elise de la violence inhérente à un déjeuner en ville.

— Elle est incroyable ! souffla Kimberly. Elle provoque une érection chez tous les hommes présents dès qu'elle entre dans une pièce et elle n'en a pas la moindre conscience ! Ou peut-être que si ?

Elle se retourna, à la recherche de notre serveur, et fronça les sourcils en le voyant faire le beau à la table d'Elise et de Willis. Les charmes de la jeune femme étaient visiblement plus attirants que

notre conversation obscène.

Elise se leva, échappant à l'essaim de serveurs tous plus empressés les uns que les autres, et traversa le restaurant en direction des toilettes pour dames. Je posai ma carte de crédit sur la table pour couper court à toute négociation avec Kimberly quant à savoir laquelle de nous deux allait payer l'addition.

— Tu veux bien régler avec ma carte, quand le serveur reviendra ? Je dois aller aux toilettes.

Je doutais fort que la magnifique Elise puisse faire quelque chose d'aussi trivial et mortellement commun que pipi, et j'avais raison : lorsque j'arrivai, elle était en train de se brosser les cheveux devant la glace.

— Bonjour. Ecoutez, j'aimerais éviter tout malentendu. Patrick vit au-dessus de mon garage.

— Je sais, répondit-elle d'une voix à peine audible.

— Oh ? Très bien. Il y a autre chose dont je voulais vous parler : vous connaissez Willis depuis longtemps ?

— C'est mon agent immobilier.

— S'il vous parle de l'Association d'investissement des Rocheuses, soyez très prudente.

— J'ai déjà quelqu'un qui s'occupe de mes investissements, murmura-t-elle. Comment va Patrick ?

— Bien, répondis-je sans savoir quoi dire de plus.

— Pauvre Patrick, dit-elle en soupirant. Je me demande ce qu'il va devenir. Je suis si inquiète pour lui.

Son air condescendant — sans doute involontaire — me donna envie de la gifler.

— Mais vous divorcez, pourtant.

— Il le fallait. C'était pour son bien.

— Je vois...

Je sais bien que personne ne peut porter de jugement sur la relation d'un couple d'un point de vue extérieur, d'autant qu'en ce qui concernait Patrick mon point de vue était biaisé, mais l'espace d'un instant j'eus envie d'enrouler ses beaux cheveux autour de son cou gracile et de l'étrangler avec. Ses yeux s'agrandirent, et j'eus l'impression qu'elle allait verser une larme sur commande d'une seconde à l'autre. *Patrick, tu n'es vraiment qu'un pauvre idiot*, pensai-je avec une agressivité qui m'étonna. J'entrai dans la cabine, claquai la porte derrière moi et m'installai, puérilement décidée à faire pipi aussi fort que possible.

Lorsque je sortis, il ne restait plus aucune trace d'Elise, si ce n'est un long cheveu blond bouclé dans le lavabo.

— J'ai payé, m'annonça Kimberly lorsque je regagnai notre table. Inutile de protester, je n'ai pas le temps de discuter avec toi, il faut que je retourne au bureau. Et toi ? Tu es encore en vacances ?

— Oui, mais je vais passer à la station. Il faut que je récupère un papier.

Kimberly me laissa devant la porte du restaurant et me fit un signe de la main lorsqu'elle passa à côté de moi en voiture, tandis que je me préparais à enfourcher mon vélo.

Lorsque j'arrivai à la radio, un peu plus tard, tout était calme et les haut-parleurs diffusaient une musique discrète et douce. Je dis bonjour aux quelques personnes présentes, mais n'engageai pas la conversation. Je savais que si je commençais à discuter avec les uns ou les autres, je finirais par me retrouver en train de régler tel ou tel problème ou de prodiguer des conseils.

En passant devant le bureau de Kim, je la vis occupée à jongler entre son téléphone et son clavier d'ordinateur. Une fois dans mon bureau, j'arrosai la seule plante verte de la pièce qui poussait courageusement parmi tous les CD et les papiers qui envahissaient l'espace, puis j'ouvris le tiroir de mon bureau et ne tardai pas à remettre la main sur la feuille de papier chiffonnée que j'avais conservée à cet endroit. Je la pliai en quatre, la glissai dans ma poche, puis repris le chemin de la maison.

Il fallait que je me prépare à ce qui allait suivre, et pour ce faire, je décidai de faire de l'exercice. Des années plus tôt, ces séances d'étirement cruelles avaient été mon rituel quotidien, ma religion. Au fur et à mesure que je me penchais, m'étirais et transpirais, je sentais mon esprit se vider et j'avais le sentiment de me transformer en un être purement physique. Après une heure intense de ce traitement, je terminai par quelques exercices de yoga qui stabilisèrent ma respiration et m'aidèrent à me sentir totalement calme et sereine : j'étais prête.

Je montai alors dans ma chambre, m'assis sur mon lit et composai le numéro de monsieur D. pour la première et, je l'espérais, la dernière fois.

Il parut surpris en reconnaissant ma voix, presque inquiet. Il était évident que je le prenais au dépourvu. Je me dis qu'il n'était peut-être pas seul, et cette pensée ne me troubla pas autant que je l'aurais cru.

— Expliquez-moi pourquoi vous avez fait semblant de ne pas me reconnaître, l'autre jour, au manoir. Dites-moi la vérité. Je veux entendre tout ce que vous auriez dû me dire depuis le début.

— Ma chère, c'est un malentendu. Je suis navré, mais je pensais que vous saviez quel rôle je jouais depuis le premier jour.

— Eh bien, non, je l'ignorais. Du moins jusqu'à ce que je vous rencontre à l'étage et que je reconnaisse votre voix, dis-je en agrippant nerveusement le drap de ma main libre. Vous m'avez tendu un piège !

— Dois-je comprendre que Willis et Jake ne vous ont absolument rien dit ? Je les ai sous-estimés. Il faut dire qu'ils ne sont pas très intelligents.

— Il faut croire que je ne suis pas très intelligente, moi non plus. Pourquoi m'avez-vous laissée avec Jake ? Vous n'auriez pas pu faire pire.

— Ne m'en veuillez pas. J'étais là.

— Où ça ?

— Derrière le miroir. C'est un miroir sans tain, comme la plupart des miroirs de la maison. Le plan était de...

— Je me contrefiche de votre plan ! Vous avez tout gâché ! J'en ai assez, assez de vous, de l'association et de tout le reste. Vous pouvez dire à Harry et aux autres d'aller se faire voir !

— J'ai bien peur que ce ne soit pas aussi simple, Jo.

J'allais lui raccrocher au nez, mais l'extrême sérieux avec lequel il prononça cette dernière phrase m'en dissuada.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Parlez à Harry... Jo, je sais que vous êtes en colère, mais il y avait quelque chose entre nous, vous ne pouvez le nier. Et ce quelque chose existe toujours. Pouvez-vous me faire confiance encore un peu ? Je ne veux pas que vous ayez des ennuis.

— J'ai déjà des ennuis ! Notamment à cause de vous et de vos petits jeux pervers. Je voulais tellement que ça fonctionne, entre nous... Mais je pense maintenant que vous êtes dangereux pour

moi.

— Vous refusiez de me rencontrer, vous vous souvenez ?

Sa voix devint grave et mélancolique, et l'idée qu'il puisse souffrir à cause de moi me réjouit sadiquement.

— J'ai refusé à l'époque. Et aujourd'hui, je refuserais également. Mais les choses changent.

— Je vous ai dit un jour que j'étais prêt à faire tout ce que vous vouliez.

Il semblait vraiment triste, à présent.

— C'est exact. Sauf que je ne sais pas si je peux vous croire. J'en ai fini avec l'expérimentation sexuelle et j'en ai fini avec vous.

— Il y a quelqu'un d'autre ? Un des hommes de la Grande Salle ?

— Personne que vous connaissiez.

Je pris une grande inspiration, afin d'assener mon dernier coup.

— C'est la dernière fois que vous entendez le son de ma voix, monsieur D. Vous avez été un ami à une époque, vous m'avez soutenue au moment de ma rupture avec Hugh et je vous en remercie. J'ai aussi adoré nos jeux sexuels au téléphone, mais c'est terminé. Je ne sais pas si vous aviez en tête de me séduire en m'attirant au sein de l'association, et je ne veux pas le savoir car ça n'a plus d'importance.

— Je comprends. Je ne vais pas vous dire à quel point je vous admire et je vous aime, ce serait vous insulter après tout ce qui s'est passé. C'est trop tard et j'ai tout gâché, vous avez raison. Prenez bien soin de vous, Jo.

Un déclic, une tonalité qui s'étire un peu, puis plus rien. Nous venions d'avoir notre dernière conversation et jamais je ne saurai à quoi monsieur D. ressemblait. J'étais furieuse contre lui et pourtant, la douleur que je ressentais était aussi forte que celle d'une véritable rupture. Elle était à la fois très réelle et parodique, comme si une partie de moi se moquait de ma tristesse, car en somme, je disais adieu à une histoire qui n'avait jamais vraiment existé.

Je rangeai le papier avec son numéro de téléphone et son adresse e-mail dans le tiroir de ma table de chevet et ôtai mes vêtements de sport pour aller prendre une douche. J'enfilai ensuite mes chaussons roses, un pantalon de jogging et le pull de Hugh avec le trou au coude, et restai un long moment étendue sur mon lit à fixer le plafond.

Au bout d'un moment, mon ventre se mit à gargouiller et je descendis dans la cuisine, en quête de quelque chose à grignoter.

Patrick était là, en train de mélanger le contenu d'un grand saladier, et en fermant les yeux j'aurais pu me croire dans une boulangerie.

— Qu'est-ce que tu es en train de préparer ?

— Du pain pour Thanksgiving. Je vais le congeler ; comme ça, on n'aura pas besoin de s'en inquiéter ce jour-là. Comment vas-tu ?

— Bien, merci. Je vais me faire un décaféiné pour fillette, tu en veux ?

— Avec plaisir.

Tandis que la cafetière faisait son travail, j'observai Patrick : d'une main experte, il répartit une poignée de farine sur le plan de travail, puis remua le contenu du saladier au moyen d'une cuillère de bois. Il versa ensuite le mélange, ajouta de la farine et pétrit le tout entre ses mains enfoncées dans la pâte jusqu'aux poignets. Quelques bulles d'air explosèrent à la surface de la pâte, mais elle n'avait apparemment pas encore la consistance appropriée, car il répéta les mêmes gestes plusieurs fois,

rajoutant un peu de farine à intervalles réguliers. La masse finit par cesser de résister et devint enfin docile et obéissante. Patrick soupira d'un air satisfait en constatant l'évolution de son aspect et de sa texture. Il continua néanmoins à effectuer son malaxage, pressant la pâte de sa paume, la regroupant, la retournant, la pressant de nouveau...

— Ça commence à ressembler à du pain, dit-il.

Je détournai le regard pour remplir deux tasses de café en hâte, désireuse de retourner à ses mains qui pétrissaient la pâte avec assurance et savoir-faire. J'avais l'impression d'assister à un moment intime, comme s'il était en train de me révéler un secret.

— Il n'est pas un peu tard pour préparer du pain ?

— Ça t'embête ? Je peux mettre la pâte au frais et terminer demain, si tu veux.

— Ça ne m'embête absolument pas, au contraire. C'est juste que ça va te prendre pas mal de temps, avec la cuisson.

— Je ne dors pas beaucoup ces temps-ci, alors j'aime autant faire quelque chose de mes dix doigts, répondit-il en souriant. Ça a un effet très thérapeutique, je trouve, et surtout, ça ne rate jamais : tu mélanges de la pâte à de l'eau tiède et à un peu de sucre, et c'est comme si ta mixture prenait vie... Pas d'incertitudes, pas de surprises.

Ses manches de chemise étaient retroussées jusqu'au-dessus de ses coudes, dévoilant les muscles de ses avant-bras et sa peau recouverte de farine.

— J'ai rencontré Elise aujourd'hui...

A la seconde où je prononçai ces mots, je me demandai si je ne venais pas de lui ruiner sa soirée. Mais il continua à pétrir sans marquer le moindre changement de rythme.

— Vraiment ? Elle est charmante, n'est-ce pas ?

Que lui répondre ? Il avait été amoureux de cette femme (peut-être même l'était-il encore) et il l'avait épousée. Je me voyais mal lui avouer que j'avais eu envie de lui cogner la tête contre le miroir des toilettes. Je me contentai d'émettre un son que j'espérais faire passer pour une approbation polie, tandis que je versais du lait dans nos tasses.

Il retourna la pâte et la claqua contre le plan de travail, créant un son juteux, presque sexuel.

— Sexy, pas vrai ?

— Tu trouves ?

J'essayais de paraître impassible, mais j'avais de plus en plus de mal à garder à l'esprit que j'assistais à la préparation d'une pâte à pain et non pas à une séance de cuisine coquine.

— Absolument, dit-il en répétant son geste. Regarde-moi ça : doux, brillant, presque vivant...

Mon téléphone sonna et j'en profitai pour me retourner et cacher le rouge qui envahissait mes joues.

— Jo ?

Je reconnus immédiatement la voix mielleuse de Harry.

— Oui.

— Il faut qu'on parle.

— Merci, mais ça ne m'intéresse pas.

Je raccrochai et m'adressai de nouveau à Patrick.

— Je déteste les démarcheurs téléphoniques !

Il jeta un coup d'œil à l'horloge, puis me dévisagea d'un air sceptique, une main toujours occupée à manier la pâte à pain.

Il savait aussi bien que moi qu'aucun démarcheur n'appelait à une heure pareille, mais il ne fit aucun commentaire. Je fis un pas de côté pour le laisser accéder à l'évier afin qu'il puisse rincer le saladier et se laver les mains.

— On dirait que tu n'as jamais vu quelqu'un préparer du pain.

Il versa un peu d'huile dans le saladier rincé et l'étala du bout des doigts. Je les imaginai, ces doigts fins, se livrant à toutes sortes d'activités... Sur moi, par exemple.

— Si. Mais j'aime observer les gens habiles de leurs mains.

— Je me débrouille, mais c'est surtout la pâte qui fait le travail.

Il s'empara de la grosse masse crémeuse et la remit dans le saladier, la retourna plusieurs fois puis la recouvrit d'un torchon humide.

— Et maintenant, il n'y a plus qu'à laisser reposer et attendre. Qui as-tu invité, au fait ?

— Kimberly, qui sera peut-être accompagnée mais je n'en suis pas sûre, quelques collègues de la station, Liz et son mari... Tout le monde apporte quelque chose à manger. Tu verras, on passe toujours un bon moment. Si tu veux inviter quelqu'un, n'hésite pas surtout. Je serai à l'antenne de 10 heures à 1 heure du matin, c'est pour ça qu'on mange si tôt.

— Ça ne te dérange pas de travailler le soir de Thanksgiving ?

— Non, j'aime bien travailler ce soir-là. En général, les gens qui appellent ont toujours un mot gentil ; c'est le seul jour de l'année où ils ne se plaignent pas. Ça me redonne un peu foi en l'humanité.

Il leva les yeux vers moi, tout en rinçant sa spatule.

— Jamais je n'aurais cru que tu étais du genre cynique. J'aurais même plutôt tendance à dire que tu as presque l'air innocent.

— Je ne le suis pourtant pas.

— Etre innocent ne veut pas dire être stupide, Jo... Tu fais confiance aux gens, c'est une bonne chose, je trouve.

Je hochai la tête. Je faisais confiance aux gens, en effet, mais apparemment un peu trop. J'avais fait confiance à Hugh, j'avais fait confiance à monsieur D... L'espace d'un instant, je me demandai si Patrick serait le suivant à me décevoir ou à me trahir.

— En même temps, si tu ne fais jamais confiance à personne, tu peux vite devenir paranoïaque, voire complètement sociopathe. Disons que j'ai tendance à me fier à mon instinct, même s'il peut être trompeur, mais c'est plutôt rare.

— Et on peut savoir ce que ton instinct te dit à propos de moi ? s'enquit-il en déposant la spatule sur l'égouttoir.

— Que tu essayes de me draguer en pétrissant de la pâte à pain.

J'avais répondu sur le ton de la plaisanterie, mais à en juger par son expression neutre et impassible, il n'avait pas trouvé ça drôle.

— Si je voulais te séduire, je t'apporterais le petit déjeuner au lit. Plutôt que d'utiliser la pâte, j'utiliserais le produit fini, quelque chose de doux, de bon, de tiède.

— Doux, bon et tiède, on dirait une description de mes ex ! La tiédeur surpassait d'ailleurs nettement leurs autres qualités. Je vais aller me coucher. Bonne nuit.

Il hocha la tête sans répondre, les bras croisés sur la poitrine. Je le laissai seul dans la cuisine, appuyé contre le plan de travail, avec dans le regard une expression indéfinissable.

Le lendemain matin, les premières choses qui me parvinrent au réveil furent de délicieuses senteurs de pain, de sucre, de cannelle et de café. Il était tôt, bien plus tôt que l'heure à laquelle je me levais habituellement. Je n'avais pas complètement fermé les rideaux avant d'aller me coucher la veille et la douce lumière du matin filtrait à travers. Brady était allongé à côté de moi, telle une masse de fourrure inerte. Alors que je me retournais dans mon lit, j'entendis des pas dans l'escalier. Brady cligna des yeux, s'étira et s'assit, les oreilles à l'affût.

Soudain, je me rappelai de la dernière phrase de Patrick et mon cœur se mit à battre la chamade : il m'apportait le petit déjeuner au lit ! Les pas s'arrêtèrent et on frappa. Brady sauta du lit et courut jusqu'à la porte, la queue en l'air, sachant que dès que quelqu'un était réveillé il avait de grandes chances d'être nourri. Il ouvrit la porte avec sa patte, dévoilant un Patrick tout sourires, qui portait un plateau d'où semblaient s'élever les délicieuses senteurs que j'avais humées à mon réveil.

— Je vais être très direct : je peux laisser ce plateau ici et repartir, ou je peux repartir avec le plateau. C'est toi qui décides. En tout cas, tu n'as pas l'air d'avoir l'habitude qu'on t'apporte le petit déjeuner au lit.

Il ne croyait pas si bien dire : j'avais sûrement l'air d'une illuminée qui venait de voir un fantôme.

— Je dois dire que je suis impressionnée. Entre, je t'en prie.

Je ne pus m'empêcher de penser qu'un homme chargé d'un plateau de nourriture, d'un sourire triste et qui défendait l'honnêteté de ses intentions espérait en réalité obtenir autre chose que des remerciements, mais je décidai de lui faire confiance et de prendre son offre pour ce qu'elle était (du moins en apparence) : un petit déjeuner et rien d'autre.

Brady tournicotait autour de ses chevilles, donnant, lui, l'impression d'être prêt à faire n'importe quoi — *n'importe quoi* — pour avoir quelque chose à manger. Mais Patrick l'écarta de son chemin en le poussant délicatement du pied.

— Tu as à manger en bas, idiot ! lui dit-il d'un ton que je trouvai attachant.

Je me décalai sur le côté pour qu'il puisse poser le plateau sur le lit et lui fit signe de s'asseoir. Certes, je n'étais pas aussi désespérée que Brady, mais je ne voulais pas qu'il pense que j'étais complètement insensible. Il me tendit une tasse de café — il en avait apporté deux, comme quoi il espérait bien être invité à se joindre à moi —, et j'examinai le contenu de l'assiette : une viennoiserie dorée dégoulinante de beurre, parsemée de raisins secs et saupoudrée de cannelle.

— Disons que c'est du pain amélioré, expliqua-t-il en surprenant mon regard gourmand. J'espère que ça te plaira.

La bouche déjà pleine, je hochai la tête avec enthousiasme.

— C'est délicieux ! Mais alors, tu n'as pas dormi de la nuit ?

— Si. J'ai dû dormir environ une heure, le temps que la pâte lève. J'ai une réunion tôt ce matin, alors je ne me suis pas couché et j'ai attendu la fin de la cuisson...

Il se pencha pour attraper un bout de pâtisserie.

— C'est vraiment gentil à toi. Merci.

Il haussa les épaules, l'air soudain timide.

— De rien. Je ne suis pas en train de dire que ça arriverait tous les jours, ni même toutes les semaines. Ou que je serais toujours d'une galanterie exemplaire. Tu sais très bien que j'ai une idée

en tête, Jo, mais j'attendrai que le moment soit propice de ton côté.

— Et comment tu le sauras ?

— Tu me le diras.

— Tu as l'air bien sûr de toi ! Je ne suis pas sûre d'avoir envie d'être encouragée à prendre une décision quelle qu'elle soit.

— Alors ne le fais pas, répondit-il avec une simplicité désarmante. Prends les choses pour ce qu'elles sont. Je suis intéressé, toi aussi, mais on sait tous les deux que ce n'est pas le bon moment. Je t'ai apporté le petit déjeuner au lit, je suis habillé et, étant donné que je dois partir dans cinq minutes, j'ai bien l'intention de le rester. Si j'étais arrivé avec une demi-heure à tuer et une rose derrière l'oreille, alors peut-être que j'aurais eu d'autres projets...

Je l'imaginai avec une rose derrière l'oreille et cette image me fit rire si fort que je laissai échapper des miettes de pain aux raisins sur ma couette.

— Juste une demi-heure ? dis-je pour le taquiner. C'était délicieux en tout cas, merci encore ! Et bon courage pour ta réunion.

— A plus tard.

Il quitta la pièce, sa tasse de café à la main, et quelques minutes plus tard j'entendis le claquement de la portière de sa voiture et le doux ronronnement du moteur.

Chapitre 17

Je continuai à ignorer les appels de Harry et classai son adresse e-mail dans les indésirables. J'en avais fini avec l'association.

A la place, je m'occupais de préparer Thanksgiving, j'allais acheter à manger, je rangeais la maison... La parfaite fée du logis... On aurait eu peine à imaginer que quelques jours plus tôt j'étais néophyte dans un club libertin. Patrick et moi nous tournions autour gentiment, en flirtant prudemment. Je me surprénais à l'observer, ou à le prendre en flagrant délit lorsque lui en faisait autant, lorsqu'il préparait à manger dans la cuisine ou que j'enfourchais mon vélo pour aller au travail. Lorsque je rentrais à la maison, j'attendais avec impatience le moment où j'allais apercevoir les lumières de son appartement depuis le haut de la rue. Il descendait rarement pour m'accueillir, et j'appréciais qu'il n'envahisse pas mon espace dans l'espoir de me convaincre plus vite. Lorsque les températures avaient vraiment chuté, il m'avait envoyé un e-mail une fois ou deux pour me proposer de venir me chercher en voiture à la radio, mais j'avais décliné son offre. J'aimais la solitude de ce trajet, l'air froid qui me fouettait le visage, ma respiration qui formait d'épais nuages de buée devant moi et le crissement de mes roues sur la piste cyclable. Je me sentais invincible, lorsque j'avancais à toute vitesse dans l'obscurité.

Je posai ma soirée la veille de Thanksgiving pour pouvoir commencer à m'occuper des choses que j'avais tendance à oublier : trouver une nappe et des serviettes, faire la farce de la dinde ou encore commencer à préparer les légumes, car l'expérience m'avait appris que personne n'apporterait de plat aussi mondain (ni aussi sain) que des haricots verts cuits à la vapeur.

Patrick arriva dans la cuisine tandis que je m'affairais à fourrer la dinde et me demanda si j'avais besoin d'aide. Il venait de rentrer de la salle de sport et je fis de mon mieux pour ne pas respirer l'air trop près de lui, à la recherche de phéromones mâles.

— J'ai invité un type de la salle de sport, j'espère que ça ne te dérange pas ? On s'entraîne ensemble et on a fini par faire connaissance.

— Aucun problème... Plus on est de fous, plus on rit, dis-je en remplissant la dinde d'une nouvelle poignée de farce.

— Il m'a dit de te passer le bonjour, vous vous connaissez apparemment. Il s'appelle Ivan. Le choc fut tel que j'en laissai tomber ma cuillère sur le sol.

— Comment ? Qui ça ?

— Désolé, je n'ai pas retenu son nom de famille.

Il ramassa la cuillère.

— Tu veux que je passe un coup de serpillère ?

— Non, ne t'en fais pas, ce n'est sûrement pas la dernière chose que je ferai tomber aujourd'hui.

J'enfonçai mes deux poings pleins de farce dans la dinde pour que Patrick ne se rende pas compte que mes mains tremblaient.

Ivan. Bien sûr... Notre rencontre impromptue au centre n'avait sans doute rien eu d'impromptu. Quelle idiote je faisais ! Je commençai à regretter ma politique de l'autruche des derniers jours : si j'avais répondu à Harry, peut-être que j'aurais pu discuter avec lui et éviter ce coup tordu. Mais au lieu de ça, je me retrouvais maintenant au bord de la crise d'angoisse dans ma cuisine, en train d'imaginer toutes les théories de complot possibles et imaginables. Me voyant sortir les mains des entrailles de la pauvre dinde devenue mon souffre-douleur, Patrick tourna le robinet pour que je puisse me rincer les mains. Je m'exécutai et m'essuyai à la hâte à même mon jean.

— Excuse-moi, je dois passer un coup de fil... Je reviens tout de suite.

Je me précipitai à l'étage et retrouvai rapidement le numéro de Harry. Il répondit presque immédiatement.

— Bonjour, Jo. Comment vas-tu ? Tu nous as manqué.

Son ton était tout ce qu'il y avait de plus amical, et je fis l'erreur de baisser la garde.

— Ecoute, Harry, je suis vraiment navrée d'avoir été si difficile à joindre. Je...

— Je serais ravi de discuter avec toi, mais je suis en famille, alors on reparle de tout ça la semaine prochaine, d'accord ? Passe un bon Thanksgiving.

Il raccrocha sans même me laisser le temps de répliquer. Visiblement, le jeu était loin d'être terminé... Je reposai le téléphone et regagnai le rez-de-chaussée, où Patrick était en train de coudre la dinde avec la dextérité d'un chirurgien. Il avait débarrassé la table et le plan de travail et Brady était en train de manger quelque chose de sanguinolent à même le sol.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je lui ai donné un peu de foie. Le reste est dans un plat pour le consommé.

Sa présence et sa prévenance, que j'appréciais tant d'habitude, me devinrent tout à coup insupportables.

— Mais quand est-ce que tu vas arrêter de jouer au parfait homme d'intérieur !

Tremblante de colère, je marchai à pas vifs vers la cuisinière et vis le consommé qu'il avait commencé à préparer, à base d'émincé de dinde, de céleri et de feuilles de laurier. C'était digne d'un professionnel, tellement parfait que je fus prise de l'envie de l'envoyer à travers la cuisine. Patrick sortit de la pièce sans un mot, et j'entendis ses pas résonner dans l'escalier puis à l'intérieur de son studio.

Je plaçai la dinde et le consommé au réfrigérateur et rangeai le strict minimum, piétinant les restes sanguinolents que Brady avait laissés sur le sol.

* * *

Il entendit le bruit typique qui indiquait que quelqu'un dans la maison était en train de faire couler de l'eau et il supposa que Jo était en train de prendre un bain. Comme souvent dans ce genre de moments, il essaya de ne pas l'imaginer nue, mais c'était plus facile à dire qu'à faire.

Il n'était qu'un idiot... Il aurait dû annuler sa réunion, la semaine précédente, et tenter sa chance, au lieu de jouer le rôle du joyeux boulanger dénué de libido. Il avait envie de croire que la crise de

colère de Jo était due à son envie furieuse de coucher avec lui et à sa frustration, mais il s'agissait plus vraisemblablement d'une histoire d'hormones, ou du stress lié au dîner du lendemain, ou encore de tout et n'importe quoi. Avec les femmes, on ne pouvait jamais vraiment savoir. Il lui avait dit qu'il attendrait son feu vert et s'était comporté en gentleman de façon à ne pas avoir l'air pressant, mais il se rendait compte à présent qu'il y avait une hypothèse à laquelle il n'avait pas songé, ou à laquelle, plutôt, il avait refusé de songer : peut-être que Jo n'était tout simplement pas intéressée et que jamais elle ne l'inviterait sous ses draps. Mais dans le fond, il était convaincu que ce n'était pas le cas.

Il alluma l'un de ses ordinateurs sans enthousiasme et ouvrit ce qu'il appelait en privé « le dossier astiquage ». C'était un sujet habituel de plaisanterie entre hommes lorsqu'ils se retrouvaient au bar pour boire quelques bières. Plus d'une fois, Patrick avait donné des conseils sur la manière d'effacer un historique ou de créer une session secrète sur un ordinateur, pour empêcher une épouse ou une petite amie de tomber sur un dossier ou un lien compromettant.

Il venait de baisser sa braguette, lorsque la porte s'ouvrit sous la poussée de Brady. Ce chat avait décidément une force hors du commun ! En plus de l'interrompre, il entra dans la pièce et se mit à le fixer d'un air de reproche, tel un défenseur de l'ordre moral. Aussi embarrassé que si sa mère l'avait surpris adolescent en train de feuilleter un magazine porno, Patrick réajusta son caleçon et remonta sa braguette. Brady s'affala à ses pieds, sa queue allant et venant sur le tapis.

— Qu'est-ce que tu veux ? J'imagine qu'elle t'a fait castrer, il est donc inutile que je partage mon dossier avec toi. A moins que tu ne te sois fait envoyer paître, toi aussi ?

Indifférent, Brady se releva, traversa la pièce, sauta paresseusement sur le lit et s'y étala de tout son long.

— Surtout vas-y, fais comme chez toi ! Allez, tu m'as convaincu, dit Patrick en éteignant son ordinateur. Je vais me faire une tasse de thé à la place.

* * *

En dépit de l'angoisse que me causait la présence d'Ivan au repas, je me levai tôt le jour de Thanksgiving, bien décidée à profiter de la journée qui s'annonçait : un bon repas, des amis, des conversations joyeuses, le tout clôturé par une émission qui s'annonçait calme et tranquille, comme toujours en ce soir de l'année.

* * *

Je sortis l'énorme dinde du réfrigérateur, la mis au four et me préparai un café. Il était encore trop tôt pour appeler ma mère et mon beau-père, et je décidai de tuer le temps en allant faire un tour sur Facebook. Il n'y avait aucun signe de Patrick, à part ses petits pains en train de décongeler sur le comptoir. Je me repassai pour la énième fois la scène de la veille et me sentis terriblement coupable de lui avoir parlé comme je l'avais fait.

Brady fit son apparition et sauta sur mes genoux. Je le caressai machinalement, tout en continuant à penser à Patrick : qu'est-ce que je devais faire ? Dire qu'il était venu dans ma chambre en annonçant qu'il ne disposait que de cinq minutes... Je l'avais trouvé très séduisant, ce jour-là, mais peut-être qu'apporter le petit déjeuner au lit à une femme rendait n'importe quel homme séduisant.

J'entendis la porte extérieure de son studio s'ouvrir et se refermer, puis ses pas retentir dans

l'escalier et dans l'allée. Je soulevai le store : le jour commençait à se lever et je pus le voir s'étirer et profiter ainsi d'une vue optimale sur ses fesses, qui me plaisaient décidément de plus en plus. Par peur de me faire surprendre en train de l'espionner, je laissai le store retomber, mais il claqua si fort contre la fenêtre que j'étais sûre que Patrick l'avait entendu.

Je réglai le minuteur pour me souvenir d'arroser la dinde au bout de trente minutes, puis retournai m'installer près de la fenêtre, rejointe par un Brady ronronnant qui empestait la pâtée pour chat. Il arriverait un moment de la journée où je serais dans tous mes états, en train de jongler avec les sauces et les plats. Mais il restait encore plusieurs heures avant l'arrivée de mes invités, la maison était silencieuse et emplie de fumets délicieux, et je pus en profiter pour penser avec joie et impatience à la journée qui s'annonçait.

Le repas était prévu à 15 heures, mais les invités commencèrent à arriver une heure avant. Ceux qui souhaitaient regarder le match s'installèrent dans le salon avec des assiettes remplies de choses à grignoter, d'autres prirent place autour de la table de la salle à manger, au bout de laquelle j'avais rajouté une table d'appoint de façon à avoir assez de place.

A ma grande déception, Kimberly arriva seule, bien que les bras chargés d'un saladier de sa fameuse compote et d'un énorme bouquet de fleurs. Liz et son mari apportèrent les desserts ; le reste des invités, divers plats, du vin, de la bière et des sodas.

J'étais dans la cuisine lorsque Patrick me rejoignit. Il trancha le pain qu'il avait préparé et le disposa dans un panier recouvert d'un torchon. Il en tartina une tranche avec du beurre et me la tendit.

— Je suis vraiment désolée de t'avoir parlé comme ça, hier...

— C'est oublié.

— C'est délicieux, dis-je après avoir dégusté une bouchée de ma tartine. Tu veux que je le réchauffe ?

— Salut, Jo !

C'était Ivan. Il se dirigea vers moi d'un pas assuré. Je ne l'avais pas entendu arriver, mais la porte d'entrée n'était sans doute pas fermée à clé. Il déposa un plat et une bouteille de vin sur le comptoir, passa son bras autour de ma taille et me planta un baiser sur les lèvres.

— Tu es magnifique !

— Merci. Tiens...

Je lui tendis un ouvre-bouteilles dans l'espoir de lui donner quelque chose à faire, et surtout de m'en décoller au plus vite.

— Merci pour l'invitation. Enfin, c'est plutôt à Patrick que je dois dire merci, rectifia-t-il en donnant une tape sur l'épaule de ce dernier. On se connaît depuis un bail, Jo et moi.

— Pas exactement, dis-je en me dégageant de son étreinte. Tu veux aller regarder le match dans le salon ?

— Non. Je préfère rester avec toi pour te donner un coup de main. On a un tas de choses à se raconter.

— Je m'apprêtais à me mettre aux fourneaux, intervint Patrick. On risque de se marcher sur les pieds...

C'est le moment que choisit Kimberly pour faire son apparition dans la pièce, offrant à Ivan son sourire le plus charmeur lorsque je les présentai l'un à l'autre.

— Puisque tu es si grand, tu pourrais attraper le vase tout en haut de cette étagère ? minauda-t-elle.

— Si tu pouvais le tenir éloigné de la cuisine, tu me rendrais un grand service, lui murmurai-je à l'oreille, tandis qu'Ivan s'était éloigné pour aller chercher le vase en question.

— Avec plaisir !

Au bout de trente secondes, elle était déjà en plein exercice de style.

— Ce que tu es grand ! Et regarde-moi ces muscles..., fit-elle en palpant ses biceps. Tu sais dans quel domaine les hommes grands et séduisants comme toi excellent ? La composition florale. Viens avec moi et apporte le vase, tu veux bien ?

Ivan se laissa gentiment conduire dans le salon sous mon regard amusé. Je me tournai vers Patrick qui était en train de m'observer, les sourcils froncés.

— Je ne savais pas que j'avais invité un rival potentiel.

— Ce n'est pas le cas. Il est juste beaucoup trop vantard et sûr de lui. D'ailleurs, on ne se connaît pas tant que ça.

Je me rendis compte aussitôt que je l'eus formulée de la bêtise de ma réponse : Patrick allait penser que je laissais n'importe qui raconter n'importe quoi à mon sujet.

— Je vais me changer...

Patrick était déjà prêt et je ne l'avais jamais trouvé aussi élégant, dans son pantalon bien coupé et sa chemise. J'aimais beaucoup la façon dont son pantalon épousait les courbes de son... Je me fis violence pour détourner le regard de sa braguette et allai à l'étage. Je n'avais pas réfléchi à ma tenue, aussi me contentai-je d'une tunique de soie rouge sombre qui m'arrivait aux genoux. La première fois que ma mère m'avait vue avec, elle m'avait dit :

— Tiens, j'avais une robe dans le même genre. En 1969.

Je n'avais pas su, alors, si je devais prendre cette information pour un compliment ou non. Je l'avais appelée avant l'arrivée de mes premiers invités, et j'avais un peu le mal du pays, depuis que j'avais discuté avec elle et le Grand Abe. J'étais aussi jalouse de la couche de neige qui recouvrait déjà le Vermont.

Je complétais ma tenue d'une paire de collants noirs et de boucles d'oreilles dorées et me donnai un rapide coup de peigne avant de retourner au rez-de-chaussée.

— Tu es très sexy, dit Ivan en me voyant descendre l'escalier.

— Merci...

Je passai à côté de lui en prenant bien soin de ne pas m'arrêter.

Je regagnai la cuisine, m'emparai d'un tablier et de deux gants et sortis la dinde du four. À côté de moi, Patrick évoluait avec une efficacité silencieuse, mettant certains plats au four, d'autres au micro-ondes, alignant les ustensiles et les saladiers sur le comptoir. Nous formions vraiment une bonne équipe...

Pendant les quinze minutes suivantes, je m'interdis de penser à Ivan et à ce qu'il était susceptible de dire, car j'avais bien plus important à faire : j'avais une sauce à préparer.

* * *

Les gens riaient et souriaient autour de la table, occupés à manger et à boire, et je pus enfin commencer à me détendre. Je passai un moment formidable avec mes amis, mais aussi avec des personnes qui, si je les connaissais moins bien, s'étaient néanmoins intégrées parfaitement au reste du groupe. J'étais assise en bout de table de façon à pouvoir gagner facilement la cuisine, Kimberly à

ma gauche, et Patrick à côté d'elle. Ivan avait réussi à s'approprier le siège à ma droite, ce qui m'ennuyait au plus haut point, car il m'accaparait beaucoup et m'empêchait le plus souvent de parler avec mes invités.

— On n'a pas dit les grâces, fit soudain remarquer Kimberly.

— C'est un peu tard pour ça, tu ne crois pas ? Sans compter qu'il me semble que certains d'entre nous sont bouddhistes ou juifs ou les deux. Ça nous prendrait des heures de rendre les grâces pour chaque religion présente.

— Dans ce cas, faisons ce que fait ma mère, proposa-t-elle en se levant.

Pitié, pas ça !

— Tous les ans, tu essaies de transformer ce repas en caricature niaise du parfait Thanksgiving. Mais il était trop tard pour l'arrêter.

— C'est très simple, dit-elle, nous allons faire un tour de table et chacun d'entre nous va dire ce pour quoi il est reconnaissant, cette année. On peut le faire tout en continuant à manger. Jo, c'est toi la maîtresse de maison, c'est toi qui commences.

— En tant que maîtresse de maison, justement, je refuse de me plier à cette tradition ridicule ! Où est le plat de farce ? Je n'en ai pas encore eu.

Patrick se leva, s'empara d'un plat à l'autre bout de la table et me le tendit en souriant.

— Tu peux y aller, maintenant, dit Kimberly avec un sourire narquois. On t'écoute...

— Bien, je sais que tu ne capituleras pas, alors allons-y. Je suis reconnaissante pour votre présence ce soir et pour ce repas. Merci à Patrick pour son aide précieuse en cuisine. Je n'ai pas pris assez de sauce, où est la saucière ? En résumé, vive les amis, la sauce, la neige, la montagne, et aussi vive ce vin, qui est vraiment délicieux !

— C'est moi qui l'ai apporté, s'empressa de nous informer Ivan.

— Kimberly, à ton tour.

Elle joignit les mains sur la table et se lança dans son monologue habituel sur les amis, les bons moments, à quel point elle était gâtée et combien elle aimait sa famille au Texas. Si son petit discours m'avait émue la première fois que je l'avais entendu, j'avais remarqué, les années passant, que son degré de passion et d'émotion était proportionnel au nombre de verres qu'elle avait bus. Cependant, en dépit de mon éternel cynisme, Kimberly était mon amie et si je l'aimais, c'était aussi pour son côté sentimental.

Puis vint le tour de Patrick.

— A Jo, merci pour ce repas, dit-il en levant son verre.

Tous les invités l'imitèrent et me portèrent un toast. A ce moment précis, je me sentis déborder d'amour pour chacun d'entre eux, même si certains avaient des taches de sauce sur leurs vêtements, que d'autres parlaient la bouche pleine, et que d'autres encore avaient laissé tomber du gras sur ma nappe en lin que je n'arriverais sans doute jamais à récupérer.

— J'ai eu une année assez difficile, reprit Patrick, mais je suis heureux d'être là aujourd'hui et d'avoir rencontré de nouveaux amis, dont certains comptent vraiment beaucoup à mes yeux. Pour la première fois depuis des mois, je suis optimiste quand je pense à l'avenir.

En disant ces mots, il me regarda droit dans les yeux avec une telle intensité que j'en eus le souffle coupé. Il leva de nouveau son verre en le penchant légèrement dans ma direction, mais de manière si subtile que je me demandai si quelqu'un d'autre l'avait remarqué. L'espace d'un instant, les autres invités s'évanouirent et il n'y eut plus que Patrick et moi, les yeux dans les yeux, enfermés

dans une même bulle de désir.

Puis ce fut au tour d'Ann, ma stagiaire, de prendre la parole. Elle parla du chaton qu'elle venait d'adopter, de son petit ami qui était parti passer Thanksgiving sur la côte Ouest, du fait qu'elle n'avait pas eu les moyens de l'accompagner, mais que ce repas lui remontait le moral. Elle dit encore que ses parents et sa sœur lui manquaient, puis elle éclata en sanglots. Patrick lui tendit une serviette et lui tapota amicalement la main, d'autres la prirent dans leurs bras, et quelqu'un lui resservit de la purée pour achever de la réconforter.

— Je t'avais bien dit que c'était une mauvaise idée, Kim. Ça va créer une réaction en chaîne.

— N'importe quoi ! C'est ça, Thanksgiving. Un match de football américain, de la musique folk, un bon repas et des discours dégoulinant de bons sentiments. A ce propos, le dessert arrive quand ?

— Une fois qu'on aura fini ton tour de table des lamentations.

— Quand je pense que tu prétends être mon amie. Où est la sauce ?

Nous poursuivîmes notre tournée : il y eut encore quelques larmes, mais pas le torrent auquel je m'attendais. Chacun évoqua des histoires de famille, d'amitié et de travail, avec, ici et là, un petit mot pour les personnes qui étaient loin.

Lorsque ce fut le tour d'Ivan, mon estomac fit des bonds et je me demandai ce qui se passerait, ce soir-là, à mon retour de la radio, une fois que je me retrouverais seule avec Patrick.

— A Jo, une femme formidable, dit Ivan en levant son verre. Et aux nouveaux départs. Nous avons eu un passé assez compliqué tous les deux, mais je pense que ce Thanksgiving marque le début de quelque chose de très spécial entre nous. Alors voilà, c'est pour Jo que je suis reconnaissant.

Il posa sa main sur la mienne, déclenchant les applaudissements du reste des invités. Rouge et mal à l'aise, je dégageai ma main avec brusquerie, non sans remarquer le petit sourire sardonique de Patrick.

— C'était donc lui, l'homme mystère ? me murmura Kimberly. Beau spécimen... Et il a l'air très gentil. Il m'a raconté comment...

— C'est l'heure du dessert, déclarai-je à la hâte.

Je bondis sur mes pieds et fis tomber mon couteau plein de sauce, qui atterrit naturellement sur ma tunique.

— Si vous voulez bien rassembler vos assiettes et les faire passer en bout de table, s'il vous plaît.

— Bien sûr, chérie, répondit Ivan, même si j'avais délibérément évité de le regarder en disant ces mots.

Naturellement, personne d'autre n'offrit de m'aider, les convives s'attendant sûrement à ce qu'une séance de pelotage intensif s'ensuive dans la cuisine. Lorsque nous nous retrouvâmes tous les deux, je claquai bruyamment les assiettes sales sur le comptoir et l'attaquai bille en tête.

— Tu peux m'expliquer ce que tu fous ici ?

— Voyons, Jo, ne le prends pas comme ça, c'était juste une plaisanterie.

— C'est tout sauf une plaisanterie pour moi ! Tu as une idée de la foule de questions que mes amis vont me poser après ça ? Qui t'a ordonné de faire un truc pareil ?

— Du calme, chérie. Ou tu as peur que ton petit favori ne soit fâché ?

— Ne sois pas ridicule, je t'en prie. Puisque tu es là, rends-toi utile au moins. Le lave-vaisselle est à ta droite et le produit de lavage est sous l'évier.

Il s'exécuta et rinça les assiettes avant de les mettre dans le lave-vaisselle, le tout en sifflotant

sans interruption, ce qui acheva de me mettre les nerfs en pelote. Je mis en route la cafetière et disposai sur un plateau mon service en porcelaine de Chine que je ne sortais que pour les très grandes occasions. J'ajoutai du lait, du sucre et des cuillères à café, puis j'emportai le plateau dans la salle à manger. Certains des invités parlaient déjà avec enthousiasme du coup d'envoi du match et Kimberly me lança un regard qui signifiait : « Pitié, je préférerais faire le café plutôt que parler football ! »

— Tu veux bien me donner un coup de main ?

— Bien sûr.

Elle me suivit dans la cuisine, et avec l'aide d'Ivan, nous apportâmes à table l'assortiment habituel de tartes et de gâteaux, le tout accompagné de crème fouettée. A la vue de cette débauche de sucre, tout le monde commença à se plaindre, déclarant qu'aucun être humain ne parviendrait à en avaler une seule bouchée après tout ce que nous venions d'engloutir. Néanmoins, chacun se servit une part et s'appliqua à la déguster avec gourmandise. Tout le monde sauf moi : j'étais bien trop occupée à observer Ivan, assailli de toute part de questions quant à notre soi-disant relation. Il donnait le change à la perfection, s'appliquant à faire croire que nous nous connaissions depuis un moment, mais que nous nous étions brusquement éloignés l'un de l'autre, suite à un mystérieux événement.

— Quel dommage, commenta Liz.

— Oui, c'est la fois où des extraterrestres m'ont enlevée pour faire de moi la déesse de leur système solaire.

Quelques rires fusèrent, mais ma tentative de diversion n'eut pas l'efficacité escomptée.

— Alors c'était avant Hugh ? Avant l'achat de la maison ? Mais je pensais que tu sortais avec ce type qui faisait de l'escalade, intervint Kimberly.

— Ah, lui... Explique-lui, chérie, dit Ivan.

— Ça n'a pas grand intérêt. Je dirais juste que je suis plutôt douée quand il s'agit de tomber sur des pauvres types.

— C'est vraiment merveilleux que vous vous soyez retrouvés.

Même Liz semblait sous le charme, elle qui était pourtant la première supportrice de Patrick.

— C'est encore très récent, dit Ivan en essayant une fois de plus de me prendre la main.

— Oh ! Je n'avais pas vu l'heure... Je dois filer à la station. Restez aussi longtemps que vous voudrez, et mangez autant que vous voudrez. De toute façon, je compte sur Kimberly pour vous forcer à finir les restes !

Alors que je me dirigeai vers la cuisine pour y laisser mon assiette, Kim m'emboîta le pas.

— Alors comme ça, tu batifolais avec Ivan alors que tu étais encore avec Hugh...

— Ce n'est pas vrai, Kimberly.

Elle me regarda avec froideur.

— Quand je pense au temps que j'ai passé à te consoler ! Tu aurais pu m'en parler au moins. Moi qui croyais que ça ne faisait pas longtemps que tu avais des secrets, je vois que je me suis trompée.

— Tu te trompes, en effet. J'ai rencontré Ivan il y a quelques jours seulement.

— Vraiment ? Alors pourquoi se livre-t-il à un numéro pareil ?

— Pour semer la zizanie.

— Alors dis-lui d'aller se faire voir. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Patrick commence vraiment à perdre patience en voyant la façon dont Ivan te colle. Tu vas finir par avoir des

problèmes, si tu laisses les choses s'envenimer sans rien dire.

Ne sachant quoi lui répondre, je secouai la tête et décidai de changer de sujet.

— Et toi, où est ton homme mystère ? Je pensais que tu allais venir avec lui.

— Il est en famille.

— Tu veux dire qu'il est marié ?

— Divorcé. Il passe la journée avec ses enfants et ses petits-enfants. On préfère continuer à rester discrets pour le moment.

— Je vois. Il faut que j'aie me changer.

J'allai à l'étage et enfilai ma tenue de vélo. Puis je dis au revoir à mes invités tout en me préparant un sandwich à la dinde, que je dégusterais plus tard dans la soirée. Je le mis dans mon sac à dos, ainsi qu'une pomme, et je gagnai l'entrée. Ivan me rejoignit pendant que j'étais en train d'attacher mon casque. Il ouvrit la bouche pour parler, mais je ne lui en laissai pas le temps.

— Je veux que tu aies déguerpi d'ici à mon retour. Et je t'interdis de remettre les pieds chez moi !

— Mais enfin Jo, on s'en est plutôt bien tiré, je trouve.

— Bien tiré ? Grâce à toi, la moitié de mes amis pensent qu'on a eu une aventure à l'époque où je vivais encore avec mon ex.

— Tu ne peux pas nier qu'il y a une connexion entre nous.

— Pas ici, Ivan. Pas dans la vraie vie. En dehors de l'association, nous sommes censés ne même pas nous adresser la parole. Harry sait que tu es chez moi ?

— Oui. Il a même trouvé que c'était une bonne idée.

J'enfilai mes gants et ouvris la porte d'entrée pour sortir mon vélo.

— Eh bien la fête est finie, à présent. Au revoir, Ivan, et souviens-toi de ce que je t'ai dit.

Il me tint la porte en se courbant d'une manière exagérément cérémonieuse.

— Prends soin de toi, Jo. Et parle à Harry.

Il se pencha pour m'embrasser, mais je détournai la tête et lui donnai un coup de casque au visage, un petit geste qui me procura un immense plaisir. Enfin, je partis dans la nuit noire, éclairée par la lumière chaude et accueillante des maisons qui célébraient Thanksgiving. Le nombre inhabituel de voitures garées sur le bas-côté m'obligea à rouler au milieu de la route. J'atteignis rapidement la piste cyclable, et pus jouir pleinement du silence, uniquement perturbé par le bruit de mes roues et de ma respiration. J'appuyai avec force sur les pédales pour prendre de la vitesse, enivrée par le sentiment de puissance et de liberté qui m'envahissait toujours, lorsque je faisais du vélo la nuit.

La station me sembla particulièrement familière et accueillante ce soir-là, comme s'il s'agissait de ma deuxième maison. Je mis mon pique-nique au réfrigérateur et entrai dans le studio, où la présentatrice de l'après-midi bouillait d'impatience à l'idée de passer la relève et d'aller rejoindre sa famille.

Je synchronisai la musique, consultai les dernières actualités locales ainsi que les prévisions météo et éteignis presque toutes les lumières, de façon à ne plus être éclairée que par la lueur de la console.

Bien sûr, j'avais du travail à faire — de la paperasse, des plans de programmation, la préparation des plannings —, mais c'était jour férié et je décidai de m'accorder un peu de répit. Je programmai seulement quelques pièces, laissant aux auditeurs la possibilité d'appeler pour réclamer un morceau ou un autre. Je passai du temps à répondre aux appels et refusai poliment quelques

requêtes particulièrement excentriques. J'avais craint, en début d'émission, que monsieur D. ou peut-être même Harry appellerait, mais à mon grand soulagement il n'en fut rien.

A 1 heure du matin, je fermai le studio et quittai la radio l'estomac noué, car je savais que j'allais devoir m'expliquer avec Patrick en rentrant à la maison.

Il y avait une voiture sur le parking, ce qui était inhabituel. Si le parking était toujours plein à craquer durant la journée, du fait de sa proximité avec l'université, en revanche il était toujours désert la nuit. Peut-être s'agissait-il de la voiture de quelqu'un invité à fêter Thanksgiving dans le voisinage ?

Je crus percevoir un mouvement au niveau du siège passager et me mis à pédaler en direction de la piste cyclable à toute vitesse.

Au bout de quelques dizaines de mètres, je tentai de me raisonner : il n'y avait aucune raison d'avoir peur. Je n'étais même pas certaine d'avoir vu quelqu'un à l'intérieur, et quand bien même, il y avait certainement à cela une explication parfaitement logique.

Lorsque je sentis l'air froid envahir mes poumons et ses senteurs de feu de cheminée caresser mes narines, j'oubliai cette histoire de voiture et ne pensai plus qu'à une chose : rentrer à la maison. Rentrer et retrouver Patrick.

Chapitre 18

En arrivant, je vis que la lumière brillait au-dessus du garage, signe que Patrick était encore debout. J'en fus ravie : en mon for intérieur, j'espérais qu'il m'attendrait.

J'ouvris la porte de la maison et poussai mon vélo dans l'entrée, avant de dégrafer mon casque et de l'accrocher au portemanteau. Brady s'approcha de moi et miaula comme lorsqu'il avait faim. J'allai dans la cuisine pour vérifier s'il restait à manger dans sa gamelle. Il régnait dans la pièce un ordre et une propreté exemplaires, et n'étaient les odeurs du dîner, il était difficile d'imaginer que la pièce avait été un champ de bataille quelques heures plus tôt.

Je ressortis par la porte d'entrée, la refermai derrière moi et rangeai mes clés dans la poche de ma veste. Tandis que je montais les marches qui menaient au studio de Patrick, je distinguai les notes douces d'un morceau de jazz.

Je frappai doucement à la porte, et il vint m'ouvrir immédiatement.

— Bon sang, Jo, tu as l'air d'une vraie terroriste, accoutrée comme ça ! dit-il en m'ôtant ma cagoule.

On ne pouvait effectivement pas dire que j'étais au top de la séduction, et c'était bien dommage, car lui l'était. Pieds nus et les cheveux ébouriffés, il portait un pantalon en coton et un T-shirt qui révélait les muscles de ses bras. L'espace d'un instant, son aspect me rappela celui des garçons de la Grande Salle, mais je chassai immédiatement ce souvenir de mon esprit. Il était vraiment très séduisant, et j'avais du mal à croire que je l'avais traité de leprechaun après notre première rencontre.

— Désolée, j'ai oublié que je l'avais encore sur la tête.

— Ferme la porte, sinon le froid va rentrer.

Mon look laisse peut-être à désirer, mais tes manières ne sont pas très sexy, elles non plus !

— J'étais en train de boire un thé, je vais t'en faire une tasse.

De mieux en mieux... Un verre de vin aurait été plus approprié, mais il m'avait laissée entrer, alors je n'allais pas faire la difficile.

Je retirai ma veste et l'accrochai derrière la porte.

— J'ai beaucoup aimé l'émission de ce soir, dit-il le dos tourné, mettant en route la petite bouilloire électrique de son coin cuisine.

— L'atmosphère y était très agréable. J'ai reçu beaucoup d'appels. Un seul auditeur était mécontent, parce que j'ai refusé de passer du Charles Ives, mais nous sommes parvenus à un compromis avec du Copland.

La bouilloire siffla et j'entendis le bruit de la cuillère cogner contre les bords de la tasse, tandis qu'il touillait mon thé. Il se pencha pour attraper une brique de lait dans le bas du réfrigérateur, ce qui me permit de profiter du spectacle de ses fesses en toute impunité.

— Assieds-toi, je t'en prie, dit-il en se retournant.

Je compris alors pourquoi il était resté de dos avec une telle obstination : il avait une érection impressionnante que son pantalon ne parvenait pas à dissimuler. Je fis semblant de ne rien remarquer et m'installai dans un fauteuil après lui avoir pris la tasse des mains. Son lit était en désordre, comme s'il venait de se lever, et la vision de ses draps défaits déclencha entre mes cuisses une décharge électrique aussi forte que si j'avais été assise sur un vibromasseur. Mais je me rappelai que j'étais venue pour lui parler. Pas pour autre chose.

Sa tasse à la main, il s'installa dans un autre fauteuil en face de moi.

— Merci pour le repas, commença-t-il.

— De rien, merci à toi pour ton aide. J'ai vu que tu avais nettoyé la cuisine.

— Non. Ça, c'est à Kimberly que tu le dois, elle s'est occupée de tout. Enfin, elle a refile la majeure partie du sale boulot à Ivan, expliqua-t-il avec un sourire.

Voilà qui était l'occasion rêvée d'aborder le sujet.

— Justement, je voulais te parler de lui.

— Il n'y a rien à dire.

— Si. Je pense qu'il y a des choses que tu dois savoir.

— Ce n'est vraiment pas nécessaire, dit-il en agitant une main dans ma direction.

Ses yeux avaient de nouveau cette expression sardonique et il semblait apprécier de me voir si mal à l'aise.

Je décidai de l'ignorer et repris la parole.

— La plus grande part de ce qu'il a dit ce soir est faux. On ne se connaît pas depuis longtemps, et nous n'avons jamais eu de relation sur le long terme, encore moins d'engagement l'un envers l'autre.

— Je vois... Est-ce que, par hasard, il aurait quelque chose à voir avec la nuit où tu es rentrée avec la tête d'une fille qui aurait fait de la figuration dans un film porno ?

— Oui.

— D'accord, dit-il en posant sa tasse sur la petite table à côté de lui.

J'attendis, peu désireuse de m'engager dans une grande confession à propos de l'association. C'était trop tôt. Devais-je me contenter de le remercier pour le thé et partir ? Indécise, je contemplai le contenu de ma tasse, puis choisis de me jeter à l'eau.

— En fait, ce que je voulais te dire... Tu as dit que, quand je serais prête, je devrais... Et au cours du repas tout à l'heure...

Je m'interrompis, prenant brusquement conscience de l'énormité de ce que je m'apprêtais à faire. Quelques semaines plus tôt, j'avais dit à monsieur D. que je préférais rester seule et que je n'avais pas besoin de l'engagement affectif que supposait une relation exclusive, ni de la déception et de la tristesse qui s'ensuivaient systématiquement. Et à présent, j'étais face à un homme qui m'avait fait une déclaration en public, ses yeux rivés aux miens, et il y avait eu ce moment, cette révélation entre nous. Mais peut-être qu'il était trop tard, peut-être que j'étais sur le point de me rendre absolument ridicule...

— Chut...

Il avança son siège de façon à se rapprocher de moi et ses genoux touchèrent les miens.

— Tu ne vas pas tarder à faire une crise de spasmophilie. Respire.

Il me prit ma tasse des mains et la posa à côté de la sienne. Je pouvais à peine bouger, paralysée par la peur et le désir. J'aspirai une grande bouffée d'air comme je le faisais lorsque je voulais prendre de la vitesse à vélo. Sauf que cette fois l'air était empli de l'odeur de Patrick.

Il approcha doucement son visage du mien et je sentis sa bouche effleurer ma bouche délicatement. J'étais consumée par l'envie de l'embrasser et de me faire embrasser avec passion, mais j'attendis et le laissai presser ses lèvres contre les miennes. Je savais déjà qu'il embrassait très bien, mais je voulais en savoir plus, découvrir la saveur de ses baisers, la sensation de sa langue dans ma bouche, la chaleur de sa respiration contre ma peau nue. Sa langue titillait mes lèvres, et il fit entendre un petit grognement qui me fit frémir de désir des pieds à la tête. Enfin, sa langue franchit mes lèvres closes et vint caresser doucement la mienne. Puis il s'arrêta et se recula pour me regarder d'un air inquisiteur.

— Ça va ?

Je hochai la tête, incapable de parler.

— Bien, alors dans ce cas...

Il m'attira à lui et je m'assis sur lui à califourchon, mon bas-ventre délicieusement pressé contre son sexe en érection. Il passa sa main le long de mon dos, de mes reins, et toutes mes terminaisons nerveuses semblèrent se réveiller à l'unisson.

Je caressai son visage, son cou, touchai les muscles de sa poitrine, jusqu'à ce qu'il prenne mes mains dans les siennes et recommence à m'embrasser. Cette fois, notre baiser fut si sauvage, si intense qu'il en parut presque maladroit. Excitée de sentir son érection à travers toutes nos couches de vêtements, je le guidai vers ma poitrine, avide d'être caressée par ses mains que j'avais observées si souvent en me demandant quelles sensations elles pouvaient bien provoquer sur ma peau. Il dirigea sa bouche vers le lobe de mon oreille, qu'il commença à lécher et mordiller, me faisant gémir de plaisir.

— Attends..., dit-il soudain.

— Non, ne t'arrête pas !

J'étais fière d'avoir enfin réussi à former une phrase cohérente, même si elle ne contenait que cinq mots.

— Je pense que nous devons réfléchir, Jo.

— A quoi ?

Je me pressai contre lui dans l'espoir de lui faire reprendre les choses là où nous venions de les laisser, mais, contre toute attente, il m'attrapa par les hanches et me repoussa gentiment sur le côté.

— Tu sais parfaitement à quel point je suis ému, touché et content que...

— Ah, je pensais que tu avais juste une érection...

— Très drôle ! Figure-toi que ça m'arrive souvent lorsque tu es dans les parages, et aussi quand tu n'es pas là, d'ailleurs. La nature est une chose incroyable. Bref... Il se trouve que nous faisons face à plusieurs problèmes : je suis ton locataire, tu dois t'occuper des vestiges de ta vie sentimentale tumultueuse, et je suis toujours marié, même si la procédure de divorce est en cours.

On s'en fout, retire ton pantalon !

Comme s'il avait lu dans mon esprit, il toucha mon entrejambe du bout de son index, me faisant sursauter de surprise et de désir.

— C'est la raison pour laquelle je pense qu'on devrait prendre notre temps. Apprendre à mieux se connaître. Faire des choses ensemble. S'embrasser de temps en temps. Souvent.

— Tu n'as pas pris toutes ces précautions avec Kimberly !

— C'est parce que je ne ressentais pas du tout la même chose pour elle. Je l'aimais bien, et c'est toujours le cas, mais nous savions pertinemment que notre relation ne durerait pas, qu'elle était purement sexuelle, et que nous n'allions pas développer de réelle intimité. Avec toi, c'est différent. Je veux que ça dure, et c'est pour ça que je suis un peu superstitieux. Je ne voudrais pas tout faire rater par trop de précipitation.

— Je comprends ce que tu veux dire. Mais qu'est-ce qu'on fera, si on apprend à se connaître et qu'on ne se plaît pas ? Ou que l'un de nous n'a pas envie d'aller plus loin, finalement ?

Il sourit et je me rendis compte qu'il avait l'air différent sans ses lunettes, plus sérieux et plus mature.

— Tu penses que c'est une possibilité ?

— Non.

— Très bien. Enfin, il y a deux choses : la première, d'un point de vue purement pratique, je n'ai pas de préservatifs chez moi.

Je pris conscience que je n'en avais plus non plus : Jason, l'érection sur pattes, avait complètement épuisé mon stock.

— Moi non plus. C'est donc une affaire réglée pour ce soir, même si je connais un épicier ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre, mais passons. Et la seconde chose ?

Il se laissa aller contre le dossier de son fauteuil, les mains croisées derrière la tête.

— Je me disais qu'on pourrait peut-être commencer par des jeux érotiques... Du jeu, du désir et des orgasmes. Est-ce que tu serais prête à faire ça ? C'est un bon moyen de découvrir quelqu'un, et ça rendra le passage à l'acte plus facile en nous évitant d'être timide, stressé ou maladroit, ou de jouir trop tôt en ce qui me concerne.

— C'est un problème que tu rencontres souvent ?

— Non, mais si on passait à l'acte ce soir, ce serait sans doute le cas, avoua-t-il sans la moindre trace de gêne dans la voix. Tu me ferais partir en quatrième vitesse, et d'ailleurs, ça ne va pas tarder si on continue comme ça.

— Comme quoi ? Comme ça ? dis-je en posant la main sur l'importante protubérance qui se dessinait sous son pantalon.

J'étais certaine qu'il ne portait pas de sous-vêtement et son sexe se dressa contre ma paume. Il ferma les yeux, tandis que je faisais courir le bout de mes doigts sur l'extrémité de son pénis, avant de redescendre pour caresser ses testicules.

— Je t'en prie, arrête, j'ai déjà une montagne de lessive en retard.

Je ris et retirai ma main.

— Comme tu voudras. Qu'est-ce qu'on fait, alors ?

Il me sourit et son sourire m'enveloppa d'un nuage de chaleur, provoqué par le désir que nous éprouvions l'un pour l'autre, par sa promesse de jouissance et de plaisir, et par l'impatience que je ressentais à l'idée d'entamer ce nouveau voyage à deux.

— On n'a qu'à discuter. Dis-moi comment tu te sens à mon contact, par exemple.

— Je ne sais pas. Terrifiée. Joyeuse. Curieuse. Affectueuse.

— Affectueuse ? répéta-t-il avec une pointe de dédain. Tu sais vraiment comment t'y prendre

pour flatter l'ego d'un homme ! D'ailleurs, comment est-il possible d'être affectueuse et terrifiée en même temps ?

— Je ne sais pas. J'ai envie d'être proche de toi, mais en même temps, j'ai peur de devenir trop intime et de souffrir ensuite.

— Tu ne crois pas qu'il serait temps de dépasser ça ? Tu n'es pas la seule, Jo : tout le monde a envie de contact physique et tout le monde a peur de souffrir. Mais parfois, il faut savoir prendre des risques.

— Je sais bien... Je te trouve très sexy aussi.

— Enfin un compliment, je n'y croyais plus ! Moi aussi, je te trouve très sexy.

Il fit courir le bout de son index le long de mon cou jusqu'à ma poitrine, et son contact me fit tellement frissonner que je faillis perdre l'équilibre.

— Est-ce que tu voudrais être... affectueuse avec moi ? chuchota-t-il.

— J'adorerais !

— Viens... Mais allons-y doucement, dit-il en m'attirant contre lui.

— C'est vrai que ce serait dommage de salir du linge inutilement.

— Pas de contact au niveau des parties.

On aurait dit un dictateur énonçant les règles d'un kama-sutra pour abstinents. Il posa ses mains sur le bas de mon dos.

— Par contre, toi, tu as le droit de me toucher les fesses ?

— Absolument.

Il se pressa contre moi, ce qui fit grincer le fauteuil. Je n'en revenais pas de ce que cet homme était capable de faire juste en m'embrassant et en me caressant du bout des doigts à travers plusieurs couches de vêtements !

— J'ai chaud.

— Pas étonnant, on est en train de faire monter la température de la pièce en flèche, dit-il en souriant.

— Non, je veux dire j'ai vraiment trop chaud. Il faut que j'enlève quelque chose.

— D'accord. Mais doucement, alors.

Comme toujours avec le col roulé que je portais ce soir-là, ma tête resta coincée et je dus livrer bataille pour réussir à m'en extirper.

— C'était assez sexy à ton goût, comme effeuillage ?

— Je m'en contenterai pour cette fois. Ça va mieux ?

Il posa les yeux sur mes seins qui pointaient à travers la soie de mon T-shirt, se pencha vers moi et en prit un dans sa bouche. Il le lécha et l'aspira de telle façon que je sentis une véritable décharge électrique entre mes cuisses.

— Ça te plaît ?

— Fais pareil de l'autre côté et s'il te plaît, ne t'arrête pas ! suppliai-je en me frottant contre lui. Tu vas me faire jouir si tu continues.

Il grommela quelque chose que je ne compris pas et accorda le même traitement à mon autre sein, tout en caressant mon entrejambe avec son index et en me titillant à travers le tissu de mon pantalon.

Je m'agrippai à ses épaules, à la fois emportée par une vague de plaisir et dévastée par la frustration de ne pas avoir de préservatifs. C'était un désastre. En fait non, c'était génial. C'était...

Il m'embrassa. Sa langue caressait la mienne. J'imaginai cette même langue entre mes jambes et je jouis, ma bouche toujours rivée à la sienne. Et le fait de l'embrasser et de ne pas pouvoir crier ou émettre le moindre son rendit mon orgasme encore plus intense et l'instant plus intime, plus sexy.

Tandis qu'il écartait son visage du mien, il fit entendre un bruit à mi-chemin entre le grognement et le rire.

— Et voilà, un peu plus de linge sale ! fit-il avec bonne humeur. Ça t'a plu ?

— J'ai adoré ! Vraiment.

— Je vais refaire du thé.

Il se leva, remit ses lunettes et je crus distinguer une tache au niveau de sa braguette, tandis que la bosse avait sensiblement diminué de taille. Je fus surprise par sa facilité à passer aussi rapidement d'une chose à l'autre, sans m'en offusquer pour autant. Il faisait peut-être partie de ces personnes que le sexe rend pleines d'énergie et qui ont besoin de s'activer tout de suite après. Il sifflotait en remettant la bouilloire à chauffer et je le rejoignis dans le coin cuisine pour l'entourer de mes bras, ma tête posée contre sa poitrine. Il me serra contre lui sans rien dire et prépara le thé d'une seule main, en faisant attention de ne pas me brûler.

— C'est marrant, la plupart des hommes s'écroulent après l'amour.

— J'ai eu un orgasme, mais ce n'était pas un vrai rapport. Si on avait fait l'amour, je serais sûrement resté dans un état proche du coma pendant des jours, entre les meubles renversés et le tapis arraché.

— C'est vrai que tu as l'air en pleine forme.

Il remua le contenu de sa tasse, son bras toujours autour de moi.

— Je peux te sembler hyperactif, mais ne va pas croire que j'ai quoi que ce soit contre les câlins après l'amour. J'ai un projet à terminer et je suppose que tu travailles demain, mais qu'est-ce que tu dirais de sortir samedi soir ? Cela dit, si tu veux passer après l'émission, demain soir, n'hésite pas, je ne serai pas couché.

Il cessa enfin de remuer sa cuillère dans sa tasse et me regarda.

— On vient de faire du frotti-frotta comme des adolescents et maintenant on est en train de préparer notre rendez-vous du samedi soir comme des grandes personnes. Tu avoueras que c'est original... Dis quelque chose, s'il te plaît. Tu es terriblement silencieuse.

— Je suis juste surprise. Et heureuse. Je ne m'attendais pas à...

— Ce que je sois un tel expert ?

— Tu parles vraiment trop ! dis-je en plaçant mon index sur sa bouche.

Chapitre 19

Notre proximité me rendait folle, même si j'aimais ce sentiment de frustration et d'impatience. Le lendemain soir, c'est en hâte que je rentrai du studio. A mon arrivée, Patrick m'entraîna dans la cuisine, arguant que je devais m'alimenter, mais le plat de pâtes qu'il avait préparé fut abandonné sur le feu au profit de caresses et de baisers.

Au bout de quelques minutes, une odeur de brûlé finit par attirer notre attention.

— Tu es un vrai danger public, on a bien failli faire cramer la maison !

Il venait de placer en hâte le plat dans l'évier sous un jet d'eau froide, disparaissant aussitôt dans un nuage de fumée. Lorsque la vapeur se dissipa, ses lunettes étaient couvertes de buée.

— Un danger public, moi ? C'est toi qui as insisté pour cuisiner !

— Il faut bien que tu reprennes des forces après avoir passé la soirée penchée sur la console du studio.

Il attrapa quelque chose dans le bas d'un placard et j'en profitai pour laisser mes mains se balader sur le bas de son dos.

— Tu veux bien arrêter de me toucher les fesses ?

— Tu as de très belles fesses.

— Toi aussi et j'ai bien l'intention de m'en occuper sérieusement à la première occasion. Je te prépare un sandwich ?

— Je veux bien, merci...

Il se redressa, une boîte de thon dans la main, et se tourna vers moi.

— On devrait aller quelque part pour notre première fois.

— Quel romantique tu fais ! Qu'est-ce que tu as contre mon lit ? Ou contre le tien, d'ailleurs.

— Rien, mais j'aimerais que ce soit spécial.

Il avait tellement l'air d'y tenir que je me sentis incapable de lui dire à quel point je trouvais ça fleur bleue. En revanche, l'érection que je sentais contre ma hanche était tout sauf fleur bleue.

— Oublie le thon, je vais plutôt prendre une banane.

— Comme tu voudras.

Il s'assit sur le bord de la table, un grand sourire sur le visage.

— J'adore les bananes, dis-je en caressant le fruit d'un air lubrique. Au fait, j'ai acheté des préservatifs aujourd'hui...

Je commençai à peler la banane très lentement, en prenant d'innombrables précautions. Patrick se racla la gorge.

— Moi aussi, j'en ai acheté.

— Tiens donc ? Enfin, ça ne veut pas dire qu'on est obligés de s'en servir, du moins pas encore. Est-ce que tu as vu la taille de cette banane ? Je me demande si je peux la mettre tout entière dans ma bouche.

Patrick se remit brusquement sur pieds, m'arracha la banane des mains et me plaqua contre le plan de travail.

— Oublie ça et allons dans ta chambre. Montons, déshabillons-nous et faisons quelque chose, n'importe quoi ! Est-ce que tu sais seulement à quel point j'ai envie de te voir nue et de couvrir ton corps de baisers ?

Il s'interrompit pour mordre l'extrémité de la banane.

— Freud aurait adoré ça !

En dépit de ma prétendue désinvolture, ma voix était rauque et je tremblais sous l'effet du désir qui me vrillait le ventre. Patrick se pressa un peu plus fort contre moi et son regard brûlant de désir acheva de me convaincre.

— Suis-moi.

Nous nous précipitâmes à l'étage et ce n'est qu'une fois dans ma chambre que je me rendis compte avec horreur du désordre qui y régnait. Le lit n'était pas fait et des vêtements traînaient aux quatre coins de la pièce.

— Je vais changer les draps.

— Non ! Je veux m'imprégner de ton odeur...

C'était la chose la plus sexy que j'avais jamais entendue ! Il déboutonna sa chemise et la laissa tomber sur le sol, où elle rejoignit une de mes paires de chaussettes. J'attrapai le bas de mon pull pour le passer par-dessus ma tête, mais Patrick m'interrompit.

— Arrête, fit-il tout en déboutonnant son jean et en enlevant ses chaussettes du bout de ses orteils. Je veux te déshabiller. Pourquoi tu ris ?

— J'ignorais que tu aimais les batraciens !

Il baissa les yeux sur les grenouilles vertes qui ornaient son boxer.

— Je savais que ça te plairait. Allonge-toi sur le lit.

Catastrophe : j'avais oublié de ranger mon vibromasseur, qui reposait fièrement sur le drap. Je tentai de l'attraper discrètement, mais Patrick fut plus rapide.

— Qu'est-ce que c'est que ça, jeune fille ? Mes bons et loyaux services ne vous ont donc pas suffi, la nuit dernière ?

— Si, mais... c'est juste que ce matin...

J'étais à la fois gênée et excitée par sa découverte. Il le mit en route et le fit tourner autour de son index.

— Nous vous ferons une démonstration de cet objet de désir et de plaisir un petit peu plus tard. Mais pour le moment, veuillez attacher votre ceinture.

Il ôta son boxer et je pus, pour la toute première fois, admirer son sexe dur et puissant, une vision qui me donna aussitôt envie de l'accueillir dans ma bouche, de l'embrasser et de le lécher.

Je m'avançai vers lui, mais il me repoussa doucement. Sa délicatesse, son refus de faire passer son plaisir avant le mien, la lenteur et la mesure de ses gestes me firent réaliser à quel point il était en fait un expert en matière de sensualité. Il prit son temps et caressa chaque centimètre carré de ma peau à mesure qu'il soulevait mon pull.

Attends un peu d'avoir vu mon soutien-gorge...

Je me félicitai de ne pas porter la brassière de sport que je mettais habituellement pour faire du vélo. Je ne m'étais pas trompée : une fois le pull relevé au-dessus de ma poitrine, il s'immobilisa pour observer ma poitrine retenue par la dentelle délicate. Il caressa mes tétons à travers le tissu et se pencha enfin pour les embrasser.

Après ce qui me parut être une éternité, il dégrafa mon soutien-gorge et regarda mes seins avec admiration et déférence.

— Patrick, je veux te toucher.

Il secoua négativement la tête et me retira mon pantalon puis ma culotte en coton. Je regrettai alors de ne pas porter la culotte assortie au soutien-gorge, mais sa dentelle aurait été une véritable torture pendant le trajet de la maison à la station et vice versa.

Nous étions à présent nus l'un à côté de l'autre, peau contre peau, libres de nous embrasser et de nous toucher, de nous goûter et de nous approprier le corps de l'autre.

Sa peau, douce comme la soie, était encore plus pâle que la mienne et semblait animée de reflets argentés dans la lumière tamisée de ma chambre. J'enroulai ma main autour de son sexe et il posa sa main sur la mienne, impudique et confiant, pour me guider et me montrer comment il aimait être touché.

— Les préservatifs sont...

Il m'embrassa, me coupant la parole, avant de déposer des baisers dans mon cou et de me mordiller dans le creux de l'épaule et au niveau du lobe de l'oreille. J'adorais ce qu'il était en train de me faire — j'étais au septième ciel, à vrai dire —, mais je ne pouvais m'empêcher d'être troublée. L'intensité de nos échanges, la pureté de ses caresses me transportaient au-delà de tout ce que j'avais connu jusque-là en termes de plaisir, me plongeant dans un monde de sensations nouvelles. Mais ces sensations m'effrayaient, parce qu'elles m'étaient inconnues. Je savais cependant que le moment où nous ferions l'amour me redonnerait confiance en moi. Seulement, je n'avais aucune idée du moment où cela se produirait, puisque, visiblement, la décision ne m'appartenait pas. J'avais cru tout savoir de la séduction et des jeux sexuels après mon passage dans la Grande Salle, mais force était de constater que je m'étais trompée : avec Patrick, j'avais l'impression d'être une vierge troublée et maladroite.

Il était en train d'embrasser un point précis au creux de mes reins, une zone érogène d'une sensibilité redoutable que personne ne m'avait jamais révélée auparavant, lorsqu'il s'interrompit.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Je te sens absente.

— J'ai juste l'impression que c'est toi qui fais tout et que je me contente de prendre sans rien donner en retour.

— Ne t'en fais pas. C'est du sexe, pas du troc.

— Je m'en rends bien compte.

Je n'étais même pas sarcastique en disant ça : je me sentais juste pitoyable, avec mes réflexes de jeune oie blanche.

Il soupira et posa son menton au niveau de mon bas-ventre.

— Est-ce que l'acte sexuel est si important que ça ? Parce que si c'est le cas et si ça te contrarie autant, on peut le faire.

C'était bien la première fois que je tombais sur quelqu'un qui renâclait à passer à l'acte !

— Je ne sais pas. Avec toi, j'ai l'impression de ne plus rien savoir.

— Arrête de t'inquiéter et contente-toi de prendre du plaisir et de profiter de l'instant présent, d'accord ? Qu'est-ce que tu aimerais que je fasse ?

— Je déteste qu'un homme pose cette question !

— Vraiment ? Pour quelle raison ?

— Parce que ça me donne l'impression de réciter une liste de courses.

— Je vois... Une livre de cunnilingus, je vous prie, et un peu de sodomie mais seulement si c'est frais du jour, je déteste quand c'est du surgelé. C'est ça ?

— A peu près. Si je te posais la même question, qu'est-ce que tu dirais ?

— Je suis un homme, c'est beaucoup plus basique en ce qui nous concerne : fais-moi une fellation, caresse mes testicules, griffe-moi le dos mais pas trop fort...

Je le pris au mot et saisis son sexe dans ma main. Après quelques caresses, je glissai au bas du lit, ma tête au niveau de son ventre, et l'accueillis dans ma bouche. J'étais de nouveau dans mon élément, maîtresse de mes gestes et de mes réactions, en position de force.

Je le léchai délicatement de bas en haut, aspirai doucement l'extrémité de son sexe et le titillai avec gourmandise. Patrick grogna et posa sa main sur ma tête, me guidant avec douceur pour me montrer comment lui donner du plaisir. Je l'accueillis un peu plus profondément et sentis l'étreinte de ses doigts se resserrer et ses hanches se cambrer, symbole que l'orgasme se rapprochait. Après d'autres caresses, il vint enfin, déversant dans ma bouche sa substance tiède et salée.

— Ça alors ! commenta-t-il après avoir retrouvé ses esprits, tu sais comment t'y prendre, dis donc... J'ai adoré... Et j'aimerais te rendre la pareille, si tu es d'accord.

Il s'approcha de moi et m'embrassa, goûtant sa propre saveur dans ma bouche et caressant mon menton encore humide de salive. Il me fit m'allonger sur le dos et commença à caresser mon clitoris du bout des doigts. J'appréciai sa délicatesse, mais à cet instant je n'avais qu'une envie : jouir le plus vite possible.

— Patrick, vas-y. Je n'ai pas envie que tu sois subtil.

J'avais presque honte de lui donner des ordres de la sorte, mais il ne sembla pas s'en offusquer. Il fit entendre un petit rire avant d'enrouler ses bras autour de mes cuisses et de commencer à me lécher énergiquement. Il savait exactement où passer sa langue, quelle pression appliquer à tel endroit, à quel moment faire entrer ses doigts en jeu. La frustration qui m'avait envahie progressivement au cours de la journée n'eut besoin que de quelques minutes pour être libérée dans un orgasme fulgurant qui me laissa essoufflée et ébahie. J'eus à peine le temps de reprendre mon souffle qu'il m'assaillait de nouveau, sa langue démarrant depuis le creux de mon épaule jusqu'à descendre entre mes cuisses, me caressant avec un tel savoir-faire qu'un autre orgasme me terrassa en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

J'ouvris les yeux, surprise par la lourdeur de mes paupières. De toute évidence, les prouesses de Patrick m'avaient épuisée, car mon corps semblait s'enfoncer dans le matelas.

Il s'assit sur le bord du lit et regarda son sexe avec ce qui me parut un mélange d'admiration et de pitié.

— Tu es très beau.

— Ce ne serait pas plutôt à moi de te dire ça ? Jo, j'ai envie de faire quelque chose, mais c'est loin d'être romantique..., commença-t-il en posant sa main sur son sexe.

— C'est-à-dire ?

— Je voudrais jouir sur toi. Je ne veux surtout pas que tu penses que c'est parce que je ne te

respecte pas, au contraire ! Tu m'attires tellement et je te trouve tellement belle... C'est pour marquer mon territoire en quelque sorte. Ça va peut-être te sembler très primaire et je comprendrais que tu refuses, mais c'est comme un besoin irréprensible de voir mon sperme sur ta peau.

— Au contraire. Je voudrais que tu le fasses. Fais-le, s'il te plaît.

Je me caressai la poitrine et vis sa mâchoire se contracter.

— Touche-toi, caresse-toi, m'encouragea-t-il en se caressant lui-même. Ecarte les jambes. Je veux voir ton sexe.

Je m'exécutai, heureuse de m'exposer et de me dévoiler à lui, très excitée par cette absence d'inhibition et de gêne entre nous, transportée par l'expression sur son visage. J'étais déjà en mesure de reconnaître le son qu'il produisait lorsqu'il s'approchait de l'orgasme, les changements de rythme dans sa respiration, la contraction de ses hanches. Son mouvement s'accéléra et un jet s'abattit sur mon ventre et ma poitrine. Il gémit et tomba en avant, sa tête dans mon cou.

— Je ne sais pas si je dois m'excuser ou applaudir, mais en tout cas c'était incroyable !

— De vrais acteurs de porno, dis-je en riant. Et encore, ce n'est que notre seconde nuit ensemble et nous ne sommes même pas passés à l'acte à proprement parler.

Il poussa un long soupir de satisfaction et s'installa confortablement à côté de moi, sa main titillant paresseusement l'un de mes tétons.

— Je ne sais pas si tu as une autre idée pour la suite des réjouissances, dit-il, mais je pense que le moment est venu pour toi de me faire une petite démonstration avec le fameux vibromasseur.

— Lequel ?

— Comment ça, lequel ? Tu en as plusieurs ?

— Toute une collection ! Regarde dans cette boîte...

Il ouvrit la boîte que je lui désignai sur la table de nuit et secoua la tête d'un air incrédule.

— Et moi qui croyais que tu y gardais tes petits souvenirs, comme le bouquet de ton bal de promo ou ta première lettre d'amour !

— Ils sont bien plus émouvants que des lettres d'amour, tu peux me croire.

Il en mit un en route et sursauta en découvrant l'intensité de la vibration et le son que le mécanisme produisait.

— Ne me dis pas que tu utilises ça avec la fenêtre ouverte ? Même ma perceuse fait moins de bruit que ce machin ! Tes voisins doivent penser que tu fais des travaux.

— Je ne l'ai pas choisi, c'était un cadeau.

— J'espère que tu ne l'as pas ouvert à Noël devant toute ta famille.

J'attrapai mon modèle favori.

— Celui-ci, c'est la Rolls Royce des vibromasseurs. Très cher, très sexy et très silencieux.

— J'ose penser que les cris qu'il provoque sont à la hauteur de sa réputation. On peut jouer un peu avec lui et ensuite je suis sûr qu'on trouvera autre chose pour s'occuper...

J'adorais le regarder en train de me regarder, et voir dans ses yeux ce mélange de désir, de tendresse, d'admiration, de respect et de lubricité. Il se mit à me mordiller l'oreille et à me murmurer des choses coquines qui firent monter en flèche mon excitation. Jusqu'au moment où ce petit jeu me rappela mes conversations avec monsieur D., alors que je n'avais pas pensé à lui une seule fois depuis des jours. J'éteignis le vibromasseur sans dire un mot.

— Qu'est-ce qui se passe, Jo ?

— Je pense que j'ai eu ma dose d'orgasmes pour ce soir, je suis épuisée.

— Pas de problème, faisons une pause.

Il attrapa ses lunettes sur la table de nuit.

— J'ai l'impression que tu es sur une autre planète.

— Non, je suis fatiguée, c'est tout.

Je mentais et je voyais qu'il le devinait. Je savais qu'arriverait le moment où je devrais lui parler de monsieur D., et lui expliquer pourquoi, dès que je couchais avec quelqu'un, mes pensées dépassaient l'instant présent, conditionnées par notre ancien petit jeu. *Vivement que je raconte tout ça à monsieur D... Je suis sûre que monsieur D. va adorer les détails croustillants.*

Sauf que cette fois, je n'étais pas en train d'utiliser qui que ce soit pour pouvoir ensuite en faire une histoire. Il ne s'agissait que de Patrick et, moi. Et c'était bien ça qui me faisait peur et me donnait, en cet instant, envie de me sauver en courant. J'avais oublié à quel point c'était éprouvant de désirer quelqu'un pour ce qu'il est, et non pour ce qu'il représente, et à quelle vitesse les frontières entre deux corps et deux esprits pouvaient se dissiper.

— Dors, dans ce cas.

Il déposa ses lunettes sur la table de nuit et me prit dans ses bras, mon dos contre sa poitrine, mes fesses contre son bas-ventre et sa jambe sur la mienne.

— Toi, par contre, tu n'as pas l'air d'avoir envie de dormir.

Je pouvais sentir son érection contre le bas de mon dos et me demandai s'il serait de bon ton d'offrir de le masturber.

— Je te l'ai dit, c'est souvent comme ça lorsque tu es dans les parages. Ça va passer...

Je tendis la main et la posai sur son sexe. Il soupira, sans que je sache s'il s'agissait d'un soupir de désir ou d'exaspération.

— J'apprécie, Jo, mais tu n'es vraiment pas obligée de faire ça.

Ce que j'avais considéré comme un devoir dans un premier temps se transforma alors en désir mué par la peur qu'il se refuse à mes caresses.

— Je sais. Mais je veux le faire, parce que j'en ai envie.

— Dans ce cas, je vais te montrer comment me faire décoller en deux temps trois mouvements.

Il recouvrit ma main de la sienne et guida mes va-et-vient à une vitesse soutenue, sa respiration s'accélérait de plus en plus jusqu'à ce qu'il finisse par enfouir son visage dans mon cou et que je sente une substance humide dans le bas de mon dos.

— On dirait que tu as encore marqué ton territoire.

— Tu crois ?

Il m'embrassa dans la nuque. Je ne répondis pas. J'avais peur d'en dire trop, de trop me confier, de trop me mettre à nu en lui révélant mes sentiments. Mais ce fut lui qui se jeta à l'eau.

— Je suppose qu'il est trop tôt pour parler d'amour. Alors je vais juste te souhaiter une bonne nuit. Dors bien, Jo.

* * *

S'il y avait bien un point positif dans le fait de porter des lunettes, c'était le sentiment de satisfaction que vous ressentiez en les voyant sur la table de chevet de la femme avec qui vous veniez de passer la nuit, même si la nuit en question s'était limitée à des jeux sexuels et arrêtée avant l'acte lui-même, songeait Patrick. Il était seul dans le lit et ses lunettes se trouvaient à côté d'un livre de

poche d'Ursula Le Guin. Il se dit qu'il aimerait en parler avec Jo à l'occasion, mais pas tout de suite, car il n'avait pas encore lu celui-ci et devait rattraper son retard. En réalité, il avait envie de parler de tout un tas de choses avec elle, mais il savait qu'il devait avancer à pas de loup pour ne pas l'effrayer. Elle était prudente, ce qui était sans doute une bonne chose. Après tout, n'avait-il pas lui-même déclaré qu'il devait se remettre de son mariage raté avec Elise ? Il était prudent, aidé en cela par son embargo sexuel — une riche idée, si l'on considérait son sexe en érection quasi permanente ! Mais il ressentait déjà tant de choses pour elle que coucher avec elle n'allait pas changer grand-chose. Il regrettait d'avoir mentionné le mot « amour », la veille au soir. Pas étonnant que Jo ne soit pas à côté de lui au réveil pour célébrer cette nouvelle journée et son érection matinale avec des cris d'extase !

Il enfila ses lunettes et regarda autour de lui : la chambre était très agréable bien que très simple, et inspirait la tranquillité. Il y avait quelques photos accrochées au mur, beaucoup de bougies (qu'ils n'avaient pas pris la peine d'allumer la veille, trop occupés à se sauter dessus) et une bibliothèque. Il se demanda quels autres auteurs ils pouvaient bien aimer tous les deux.

La porte s'ouvrit alors et il se redressa, mais ce n'était que le chat, qui le regarda d'un air accusateur et sauta sur le lit. Il rentra ses griffes dans l'édredon tout en remuant la queue.

— Salut, mon pote... Eh oui, j'ai dormi ici cette nuit, il va falloir t'y faire !

Il lui gratouilla le dessus de la tête et Brady se mit à ronronner, produisant un son qui ressemblait étrangement au bruit des vibromasseurs de Jo.

— Bonjour...

Vêtue d'un peignoir, Jo se tenait sur le pas de la porte, une tasse de thé dans chaque main. Elle avait les cheveux mouillés, ce qu'il trouva terriblement sexy. Elle lui sourit timidement et lui tendit l'une des tasses.

— Bien dormi ?

— Beaucoup mieux que d'habitude. Reviens te coucher.

— Je suis désolée, mais je dois partir dans pas longtemps. J'ai rendez-vous avec un ami pour un brunch.

Il espéra qu'il s'agissait d'Ivan ou d'un autre type avec qui elle s'apprêtait à couper les ponts en bonne et due forme.

— Je t'aurais bien proposé de venir avec moi, mais c'est pour le travail...

— Ne t'en fais pas, j'ai des trucs à faire, moi aussi.

C'était faux, mais il allait bien trouver à s'occuper pendant son absence. Même si tout lui paraissait fade et dénué d'intérêt, comparé au plaisir qu'il éprouvait à la regarder, l'embrasser, la caresser, la faire jouir...

Il tira sur la ceinture de son peignoir ; elle était nue en dessous, comme il s'y attendait. Il se mit à lui caresser la poitrine et sentit ses tétons durcir sous ses doigts. Elle s'assit près de lui, posa sa tasse sur la table de nuit, et lui ôta la sienne des mains pour la poser également.

— Tu es sûre que tu n'as pas le temps ?

Peut-être ferait-il bien de lui demander où étaient rangés ces fichus préservatifs ? Il avait envie d'elle comme jamais il n'avait eu envie d'aucune femme auparavant. Sa peau douce comme de la soie sentait le savon et le parfum, et il regretta de ne pas l'avoir vue nue sous la douche, de ne pas l'avoir savonnée avant de la plaquer contre le mur et de la faire jouir encore et encore. Il embrassa sa poitrine, puis l'embrassa sur la bouche.

— Si je me souviens bien, c'est à mon tour de m'occuper de toi.

Il lui toucha l'entrejambe, là où sa peau était veloutée et humide. Elle écarta les cuisses et il dégagea les draps qui le recouvraient, dévoilant son sexe dur et gonflé. Elle se mit à le caresser avec une dextérité qui lui donna envie de s'abandonner immédiatement sous ses doigts, mais il voulait se concentrer sur son plaisir à elle, écouter sa respiration s'emballer et la voir onduler au rythme de ses caresses.

— Ici..., indiqua-t-elle en guidant sa main.

Il aimait la voir aussi libérée et confiante, et se rappela la manière dont elle s'était caressée lorsqu'il avait joui sur elle la nuit précédente. Il avait du mal à croire qu'il avait été aussi cru, mais par chance, elle aussi avait semblé très excitée. Elle continuait de le caresser, et même s'il ne croyait pas à l'orgasme simultané, il se demanda si son orgasme à elle pourrait suffire à le faire jouir lui aussi.

— J'adore te voir jouir, murmura-t-il.

Il lui mordit un téton, pas trop fort mais suffisamment pour lui montrer qu'il en était capable, et elle gémit. Il savait qu'elle ne faisait pas beaucoup de bruit jusqu'au moment où elle atteignait l'orgasme. Là, par contre, elle criait sans retenue, et son corps était en proie à des tremblements incontrôlables. Il lui était encore difficile de déchiffrer son niveau d'excitation, mais il était sûr qu'il finirait par y parvenir.

Elle arqua les jambes, un air de concentration intense sur le visage, le sexe gonflé par le désir. Quelques instants seulement la séparaient de la jouissance. Enfin, elle cria, fort, et le va-et-vient rapide de sa main sur son sexe le fit jouir à son tour. Il regarda son sperme jaillir et se répandre sur les draps et le poignet de Jo.

— Désolé pour le désordre.

Elle sourit et s'essuya négligemment sur le drap.

— Ce n'est pas la première fois qu'on met le bazar.

On...

— Elise détestait ça.

— Quoi, le sperme ?

— Oui. Elle avait l'habitude de toujours se précipiter sous la douche juste après.

— J'ai bien peur de ne pas être aussi raffinée !

Elle s'étira au-dessus des draps, dévoilant son sexe rose et brillant. Elle reprit sa tasse et se leva, exposant son corps nu à son regard. Il caressa ses reins, sa main épousant parfaitement ses contours, comme si leurs corps avaient été fabriqués à la mesure l'un de l'autre.

— Tu es magnifique ! Je pourrais passer des heures à te regarder.

— Merci, dit-elle en souriant. Il faut que je me prépare, maintenant...

Il observa ses faits et gestes avec un plaisir non dissimulé, aussi content que si elle était en train de faire un strip-tease. Elle se promenait nue dans la pièce sans la moindre gêne, totalement à l'aise avec son corps. Elle enfila une paire de chaussettes qu'il trouva étrangement sexy sur elle, puis se rappela qu'en réalité, tout ce qu'elle portait lui semblait sexy. Elle passa ensuite une culotte en coton blanc, un caraco sans mettre de soutien-gorge en dessous, un pull tricoté à la main et un jean. Elle enfila une paire de chaussures de marche, puis compléta le tout d'une veste et d'une longue écharpe colorée.

— Tu y vas en voiture ?

— Oui, il fait trop froid dehors. Et puis, si je porte ma tenue de vélo, je vais mourir de chaud une fois arrivée au restaurant.

Il n'arrivait pas à savoir si elle s'était habillée ainsi pour séduire, le rendre jaloux, ou si c'était tout simplement les vêtements qu'elle avait envie de porter ce jour-là, ce qui était le plus probable.

— Je ferais mieux d'y aller, moi aussi...

Il enfila son boxer, rassembla le reste de ses vêtements et jeta au lit un regard de regret.

— Si tu es gentil, je t'inviterai sûrement à revenir, dit-elle avec un sourire taquin.

Il la poussa contre le mur et l'embrassa passionnément pour s'assurer qu'elle parte avec ce souvenir en tête.

Elle rit et le repoussa.

— Regarde dans quel état tu es ! le gronda-t-elle sur un ton faussement sévère.

Une fois de plus, son sexe en érection déformait les grenouilles sur son boxer.

— Ne t'en fais pas, il sera toujours là à ton retour.

Il la regarda disparaître dans l'escalier et entendit le tousotement de sa voiture au démarrage. Il lui rappellerait de mener sa voiture au garage pour une révision. Ou plutôt non... Après tout, ce n'était pas de sa responsabilité, tout comme les personnes qu'elle fréquentait n'étaient pas son problème.

Chapitre 20

— Tu as l'air en forme...

Le restaurant que Harry avait choisi n'était pas le genre d'endroits que je fréquentais d'habitude : il regorgeait de clients au bronzage impeccable, vêtus de tenues de ski hors de prix. Le décor était d'inspiration vaguement zen : quelques fontaines où coulaient de minces filets d'eau parmi des grosses pierres, des orchidées entourées de fougères, un sol en ardoise et des panneaux de bois sombre...

Harry examina attentivement le menu.

— Leur omelette est délicieuse, tu peux l'accommoder à ta convenance. Tu veux un jus de mimosa ?

Il héla le serveur pour passer la commande, puis entra sans détour dans le vif du sujet.

— Tu as été une vilaine fille, Jo. Plus vilaine que n'importe qui auparavant. Mais j'y pense... Est-ce que tu as passé un bon Thanksgiving ?

— Très bon si on fait l'impasse sur Ivan, mais j'imagine que je ne t'apprends rien.

— Ce garçon est décidément très taquin. Il m'a dit que ton pensionnaire irlandais n'avait pas beaucoup apprécié sa visite.

— Ce n'est pas mon... Oh et puis, peu importe... Je quitte l'association, Harry.

— Tu n'as visiblement pas pris la peine de lire les documents que je t'ai remis...

Je haussai les épaules, sachant pertinemment que le dossier avec lesdits documents était resté dans mon casier.

— Si tu veux partir, il te faut suivre la procédure réglementaire. Autrement, comme tu le sais, tu peux t'exposer à une fessée, une amende je veux dire...

Il me fit un clin d'œil, mais je restai impassible et commençai à déguster la salade de fruits que j'avais commandée. Harry versa du sirop d'érable sur ses gaufres, puis reprit :

— Nous quitter à ce stade est loin d'être une bonne idée, Jo, mais si tu n'as pas d'autre choix... Il nous faudra alors une lettre manuscrite nous informant de ta décision. Tout est dans le dossier, de toute façon. Je suis vraiment navré de perdre un élément tel que toi, mais ce sont des choses qui arrivent. Certaines personnes s'attachent, s'engagent dans une relation exclusive... C'est assez rare que ça arrive lorsqu'elles en sont seulement au stade de la Grande Salle, et c'est quelque chose que nous avons pour habitude de déconseiller. Et puis, il y a aussi ce malheureux malentendu avec Jake...

— Je ne me suis pas attachée à qui que ce soit, et pour le reste, « malentendu » n'est pas le mot que j'emploierais.

— Pourtant, d'après Ivan, ce Patrick et toi aviez l'air très proches, mais peu importe. Quant à Jake, il est plutôt en pétard.

— Eh bien, c'est réciproque !

— Dans tous les cas, l'association est désireuse de faire amende honorable pour les problèmes que nous avons pu te causer. On peut dire que tu t'en tires bien. Je dirais même que tu as de la chance, ajouta-t-il en posant une enveloppe blanche sur la table.

— Comment ça ? demandai-je en la décachetant.

— Promotion, répondit-il avec un grand sourire. Tu passes à l'étage.

— Tu n'es vraiment qu'un crétin !

La lettre disait que je pouvais désormais amener des invités lors des soirées portes ouvertes, accéder à la piscine, à la salle de sport, au country club et au spa, ainsi qu'à une vaste sélection de jeunes hommes et jeunes femmes en provenance directe du rez-de-chaussée, même si ce n'était pas indiqué noir sur blanc. Une brochure digne d'un hôtel cinq étoiles accompagnait la lettre et montrait des photos des installations, du parcours de golf, et même d'une assiette recouverte de nourriture en si gros plan que j'en eus presque un haut-le-cœur.

— Félicitations !

Il posa sa fourchette et se tapota la bouche avec sa serviette. Tel un père fier de sa progéniture, il avait l'air sincèrement content, comme si cette « promotion » était le résultat d'années d'éducation et de sacrifices.

— Qu'est-ce que tu en dis ? Tu peux toujours te joindre à nous ce soir et voir ce que tu en penses... Il y a justement une soirée portes ouvertes. Tu peux même amener ta nouvelle conquête.

— Mais bien sûr !

Je m'imaginai tout à fait Patrick déambulant dans la Grande Salle en regardant les autres batifoler et se grimper dessus. Jusqu'à présent, jamais je n'avais eu honte de moi devant lui, et je ne voulais pas commencer. Je voulais qu'il conserve une bonne image de moi.

— Je veux dire une soirée à l'étage, Jo, précisa Harry, comme s'il avait lu dans mes pensées. Tu peux même rester dormir sur place si tu le souhaites, et je ne peux que t'y encourager. Ce sera drôle, tu verras. Je sais que ton expérience avec nous n'a pas été à la hauteur de tes espérances, et je veux te montrer ce que tu raterais en arrêtant maintenant : de bons dîners, des discussions enlevées, des moments passés en compagnie de personnes intelligentes et intéressantes. Tout ne tourne pas autour du sexe : certes, ça fait partie de l'équation, mais ce n'est qu'une possibilité parmi bien d'autres... Nous ne forçons personne à faire quoi que ce soit, et si l'incident avec Jake t'a fait penser le contraire, j'en suis vraiment désolé. Je lui en parlerai. Je sais qu'il peut manquer de tact, parfois. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Tout ça m'a l'air trop beau pour être vrai, voilà ce que j'en dis, et je pense d'ailleurs que c'est probablement le cas.

— Ça ne coûte rien d'essayer. On vous donnera une des plus belles chambres.

A croire qu'il savait même que Patrick et moi n'étions pas encore passés à l'acte !

— Il faut que j'y réfléchisse. De plus, je ne sais pas s'il a des projets pour la soirée.

La proposition de Patrick que nous allions dîner quelque part me revint alors à la mémoire, de même que son envie d'être dans un endroit particulier pour notre première fois. Il semblait plutôt libéré sur le plan sexuel, il appréciait la bonne cuisine et les conversations animées... Et si cette soirée était susceptible de lui plaire, en fin de compte ? Dans ce cas, nous pouvions dîner à

l'association et passer notre première nuit d'amour à leurs frais. Je me sentais tellement bafouée que profiter de leurs largesses avec l'homme pour qui je les quittais me semblait être la revanche idéale.

— Imaginons que je vienne avec lui : tu me promets que ça se résumera à un dîner et une nuit sur place ? Pas de parties à plusieurs, de punitions publiques ou autres joyeusetés de ce genre ?

— Je te le jure. Ce dont je te parle a lieu dans des zones bien spécifiques. C'est une très grande maison, dans laquelle se déroulent toutes sortes d'activités. Si tu veux quelque chose d'un peu coquin, tu le trouveras, mais si tu veux du romantisme, tu auras des pétales de rose sur le lit et des bougies parfumées. Tu dînes, tu dors et tu n'as pas la moindre obligation. Alors ?

Il avait l'air si sincère que j'eus presque envie de lui faire confiance.

Presque.

— Ça me semble être une excellente idée.

— Réfléchis-y, dit-il en ignorant mon ton sarcastique.

Il me tapota le dos de la main et jeta un coup d'œil à sa montre.

— Oups, je dois filer ! Si tu décides de te joindre à nous, appelle-moi vers 15 heures et je vous enverrai une voiture.

Tandis qu'il payait l'addition, j'enroulai mon écharpe autour de mon cou et le suivis à l'extérieur. L'air était toujours aussi glacial, porteur de la promesse de chutes de neige imminentes.

— On gèle aujourd'hui ! J'espère à ce soir, Jo...

Il se pencha pour me faire une bise et enfouit sa main dans la poche intérieure de sa veste.

— Une dernière chose : il y a un code vestimentaire.

Deux masques noirs pendaient au bout de ses doigts. Je m'en emparai et les rangeai à mon tour dans ma poche intérieure.

— Merci pour le déjeuner.

Nous nous séparâmes et je regagnai ma voiture où je restai un moment assise sans démarrer, perplexe. Les événements prenaient un tour inattendu... Je relus la lettre... L'invitation était tentante... En même temps, j'étais incapable de faire confiance à Harry, ou à qui que ce soit faisant partie de l'association. Je jetai la lettre et la brochure sur le siège arrière, démarrai et pris le chemin de la maison.

Je fis une halte au supermarché pour quelques achats. La tête ailleurs, je poussais tranquillement mon chariot, lorsqu'au détour d'une allée je tombai nez à nez avec Angela. Elle était si différente que je ne la reconnus pas tout de suite : un jean large et une doudoune remplaçaient sa panoplie de cuir noir, elle n'était pas maquillée et, surtout, il y avait un tout petit enfant assis dans son chariot.

— Bonjour...

J'étais tellement ébahie de cette rencontre que j'en oubliai le règlement de l'association. Un petit garçon se précipita vers elle en courant, un paquet de céréales dans les mains.

— Mamie, j'ai trouvé !

— Bien joué ! dit-elle sur ce ton exagérément enthousiaste qu'utilisent les adultes lorsqu'ils s'adressent à de jeunes enfants. Devlin, dis bonjour à Jo...

Le garçonnet me regarda timidement, puis enfonça son visage dans la doudoune d'Angela.

— Ce sont vos petits-enfants ?

Je n'arrivais pas à le croire.

— Oui. Devlin a quatre ans et Suzie fêtera bientôt son premier anniversaire. Et toi, tu dis bonjour à Jo, ma chérie ?

Elle chatouilla le pied de la petite fille avec un sourire affectueux.

— Ils sont très mignons.

— Est-ce que tu seras des nôtres, ce soir ?

— Je ne sais pas encore.

— Tu devrais, dit-elle avec le plus grand sérieux. Ça te plairait beaucoup. J'ai gardé les petits pendant la dernière soirée portes ouvertes, pour que ma fille et son mari puissent s'y rendre. Ils n'y étaient pas allés depuis leurs fiançailles. Tu n'es pas obligée de t'y rendre en galante compagnie, tu sais. Parfois, il m'arrive d'emmener une de mes amies de mon groupe de jardinage. Les jardins de la maison sont magnifiques durant l'été.

Parlait-on bien du même endroit ? Elle ôta le paquet de céréales des mains de sa petite-fille, qui avait commencé à mâchouiller vigoureusement l'un des coins.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on peut se détendre dans un cadre aussi charmant.

— Vous avez peut-être raison. Je vais y réfléchir.

— Comme tu voudras. Ravie de t'avoir vue, Jo. Nous devons finir nos emplettes. Devlin, c'est toi qui as la liste ?

Elle s'éloigna avec ses petits-enfants, et la fillette me gratifia d'un sourire édenté et joyeux.

* * *

Patrick n'était pas encore rentré lorsque j'arrivai, et la maison me parut vide sans lui. Je changeai les draps de ma chambre — ils en avaient besoin depuis nos élucubrations du matin — et nettoyai la salle de bains. Je me livrai ensuite à un peu de rangement, de façon à créer l'atmosphère que j'aurais aimé créer la veille au soir. Si Patrick ne voulait pas aller à la soirée de l'association — j'avais prévu de ne pas insister s'il n'en avait pas envie —, alors nous resterions à la maison et je lui sortirais le grand jeu.

Je me demandai vers quelle heure il allait rentrer, avant de me rappeler à l'ordre : nous n'avions pas ce genre de relation, de celle où chacun doit rendre des comptes à l'autre sur ses moindres faits et gestes. Et cela me convenait très bien.

Vers 2 h 30, je n'y tins plus et l'appelai sur son portable.

— Allô ?

Il avait l'air distrait.

— Je suis invitée à un dîner ce soir et je me demandais si tu voulais m'accompagner ?

— Avec plaisir. Chez qui allons-nous ? C'est quelqu'un que je connais ?

— Non, c'est mon association d'investissement. Nous sommes également invités à passer la nuit sur place, si nous le désirons.

— Tiens donc...

L'intonation de sa voix avait changé.

— C'est dans un vieux manoir absolument magnifique. Ils ont même une salle de sport et un spa.

— C'est donc le grand soir ?

— On dirait bien. Enfin, si tu es d'accord...

— Pas qu'un peu ! répondit-il en riant. A tout à l'heure.

J'appelai ensuite Harry pour confirmer notre présence et réserver la limousine, puis décidai de passer le reste de l'après-midi à me préparer. Je parcourus le contenu de mon tiroir à sous-vêtements

en me demandant ce qui pourrait plaire à Patrick : un rouge osé et de la dentelle noire ? Un rose discret ? De la soie d'un blanc virginal ? Pas de string en tout cas. Je pouvais aussi ne pas porter de sous-vêtements, mais, avec la robe que j'avais prévu de mettre, cette option comportait le risque de dévoiler mes attributs non seulement à Patrick mais au reste de l'assemblée.

J'accrochai la robe en question, une robe noire, courte et élégante, dans la salle de bains pour la défroisser pendant que je prenais une douche rapide pour me laver les cheveux. Puis je m'enroulai dans une serviette et me fis couler un bain dans lequel je versai une quantité généreuse et de sels et de bain moussant. L'heure était venue de me détendre...

Une fois plongée jusqu'au cou dans l'eau chaude, je me remis à penser à la soirée, incapable de décider si je pouvais ou non faire confiance à Harry. Si, comme il le prétendait, la chose se limitait à un dîner et une nuit sur place — il avait bien insisté sur le fait que ce n'était pas obligatoire —, alors je ne voyais pas pourquoi Patrick et moi n'en profiterions pas. De plus, avoir entendu Angela — dans sa version mamie de banlieue — me dire qu'elle y avait emmené d'autres femmes de son club de jardinage m'avait rassurée.

J'entendis une porte s'ouvrir et un bruit de pas.

— Jo ? Tu es là ?

— Je suis dans la salle de bains, viens !

Il me rejoignit à l'étage, un bouquet d'iris à la main.

— C'est pour toi. Je les mets dans le lavabo pour l'instant, j'irai chercher un vase dans une minute, dit-il tout en retirant son pull. Je me disais tout à l'heure qu'il faudrait qu'on établisse des règles... Qu'est-ce que tu en penses ? On vit quasiment sous le même toit et...

— Patrick, tu crois vraiment que venir dans ma salle de bains et commencer à te déshabiller soit le contexte idéal pour parler de limites ? demandai-je avec un sourire narquois. Je peux sentir les fleurs ?

— Bien sûr, dit-il en me les mettant sous le nez. Peut-être que je peux te rejoindre dans la baignoire pour en discuter ?

Je pris une grande inspiration pour m'imprégner de la senteur subtile des iris, une fragrance douce et fraîche à la fois.

— Ils sentent très bon, merci beaucoup. Et oui, joins-toi à moi, je t'en prie.

Il remit les fleurs dans le lavabo et finit de se déshabiller. J'observai avec délectation les poils cuivrés de sa poitrine, sa peau blanche, ses bras musclés, son sexe puissant.

— Le spectacle te plaît ?

— Beaucoup ! On dirait presque le *David* de Michel-Ange, avec des lunettes.

— Avec des lunettes, mais aussi plus mince et bien mieux doté, si tu vois ce que je veux dire. Tu sais quoi ? Je travaillais sur un projet très important, ce matin, et impossible de me concentrer ! Je n'arrêtais pas de penser à toi, à ta peau, à ton odeur, à ta façon de crier quand tu jouis.

Il entra dans l'eau et je m'adosai contre le bord pour profiter pleinement du spectacle de ses fesses, tandis qu'il s'installait dans la baignoire.

— Moi aussi, j'ai pensé à toi.

Il s'assit dans l'eau savonneuse et retira ses lunettes couvertes de buée.

— Très agréable, mais je vais sentir le gel douche pour fillette.

— Ça ne me dérange pas. Revenons-en plutôt à cette histoire de limites... Je suppose que tu te demandes si on doit continuer à vivre dans des zones séparées ? De mon côté, la réponse est oui,

absolument. Tu as besoin de ton espace pour travailler et moi du mien pour dormir dans la journée. Mais on peut manger ensemble régulièrement par exemple. Ce n'est pas drôle de cuisiner pour une seule personne, comme tu l'as dit l'autre soir.

— Et surtout, c'est tellement plus agréable de manger en ma compagnie, c'est ça que tu as oublié de dire. On pourrait cuisiner chacun notre tour. Finalement, dit-il après un soupir de soulagement, c'était bien plus facile que ce que je croyais.

— Tu pensais que j'en demanderais plus ?

— A vrai dire, j'avais peur au contraire que tu en veuilles moins. A quelle fréquence tu penses qu'on devrait dormir ensemble ?

— Bonne question... Je vais préparer un emploi du temps et je le collerai sur la porte du frigo.

— Il y a donc tant de monde que ça, sur ton emploi du temps ?

— Eh oui... Tu vas devoir attendre ton tour, comme tout le monde.

Je tentai d'avoir l'air aussi sérieux que possible, même si, en réalité, j'avais envie d'éclater de rire. Je le poussai doucement du pied, espérant que ce petit geste suffirait à lui faire comprendre que je plaisantais.

— A vos ordres, dit-il en souriant. On dirait que cette poitrine a grand besoin d'être frottée.

Je me laissai de bonne grâce masser la poitrine, les épaules et le cou avec un plaisir non dissimulé.

— Tu as l'air tendue.

— C'est parce que je suis impatiente d'être à ce soir, répondis-je en m'emparant du gant de toilette. Tu veux que je te frotte le dos ?

Il appuya sa tête sur mon épaule et me mordilla le cou en soupirant.

— J'ai vraiment le béguin pour toi, Jo...

La formulation un peu démodée de sa déclaration me fit sourire.

— Moi aussi, j'ai le béguin pour toi, Patrick Delaney.

— Alors pourquoi est-ce que j'ai l'impression que tu ne te laisses pas aller ?

Ma main s'immobilisa dans son dos : j'étais étonnée par sa clairvoyance et ne voulais pas lui faire de la peine en le laissant croire que je n'étais pas aussi attachée à lui qu'il le croyait.

— Toi non plus, tu ne te laisses pas aller.

— Je ne parle pas de coucher ensemble, Jo. Tu te retiens, je le sens. Dis-moi quelque chose. Raconte-moi un secret, quelque chose que tu n'as jamais dit à personne.

Il se redressa, m'embrassa, puis cala ses épaules entre le robinet et le bord de la baignoire, prêt à m'écouter.

— J'ai fait une fausse couche.

Il écarquilla les yeux — il ne s'attendait peut-être pas à ce genre de secret —, puis hocha gravement la tête, ce que je pris pour un encouragement à continuer.

— C'est arrivé peu de temps avant que Hugh et moi nous séparions. Je prenais la pilule, mais je l'avais oubliée deux jours de suite, et nous n'avions pas vraiment fait attention. Je me suis rendu compte que j'étais enceinte et ne le lui ai rien dit. J'avais décidé de me faire avorter, mais je n'ai pas eu à le faire, parce que j'ai perdu le bébé. J'ai commencé à perdre beaucoup de sang un jour où Hugh était absent. J'ai eu très peur, j'ai appelé Kimberly qui m'a accompagnée aux urgences.

Je jouai nerveusement avec la mousse qui flottait à la surface de l'eau, redoutant un peu sa réaction. Il était irlandais, donc certainement catholique et par conséquent contre l'avortement. Si je

n'avais pas encore gâché notre relation en lui parlant de mon intention, ce que j'étais sur le point de lui dire allait en sonner le glas.

— Mais ce n'est pas ça, le secret. Le secret, c'est qu'en réalité j'étais soulagée de ne pas avoir eu à prendre de décision, dis-je en le regardant droit dans les yeux. J'étais soulagée que la nature ait fait les choses à ma place, et j'étais aussi soulagée que les personnes au courant dans mon entourage soient tristes pour moi et me soutiennent parce qu'il s'agissait d'une fausse couche, et non pas d'un avortement.

Il se pencha vers moi et me prit maladroitement dans ses bras.

— Ma pauvre chérie... Je suis vraiment désolé.

Je fus si soulagée par sa réaction et si amusée qu'il m'appelle « pauvre chérie » que je ne pus m'empêcher de pouffer de rire.

— Ne pleure pas, dit-il, se méprenant sur ce que j'étais en train de faire.

— Je ne pleure pas.

— Tant mieux, parce que je déteste te voir malheureuse. Et Hugh dans tout ça ?

Je haussai les épaules.

— Il a eu l'air dévoré par le remords à son retour, du moins c'est l'impression que j'ai eue. Il était désolé de ne pas l'avoir su et de ne pas avoir été là. Mais nous n'en avons jamais reparlé ensuite. J'imagine que ce n'est pas le genre de secrets auquel tu t'attendais.

— En effet, moi qui espérais une histoire à base d'uniforme d'écolière et de douche collective, on en est loin !

— Je pourrais aussi, mais je ne suis pas allée dans le même genre d'écoles que Kimberly.

— En tout cas, je suis heureux que tu m'en aies parlé, même si je ne voulais pas te rappeler de mauvais souvenirs.

— Ne t'inquiète pas. Maintenant, moi aussi je voudrais que tu me confies un secret.

— Vraiment ? Très bien. Pour commencer, je me masturbe énormément.

Je fis semblant de bâiller d'ennui.

— C'est tout ? Tu parles d'un secret ! Tous les hommes se masturbent. Qu'est-ce que c'est « beaucoup » pour toi ? Dix fois par jour ?

— Je n'aurais pas le temps de faire grand-chose d'autre, si je me masturbais dix fois par jour ! Pour que tu comprennes, il va falloir que je te parle d'Elise. Je ne suis pas le genre de type qui passe son temps à mentionner son ex pour un oui ou pour un non, mais dans le cas présent, il se trouve qu'elle a une grande part de responsabilité dans mon addiction aux plaisirs solitaires. Elle a commencé à raisonner le sexe après le mariage. Elle n'aimait pas le sexe oral et pouvait passer une semaine sans m'adresser la parole, si j'avais eu le malheur d'évoquer la sodomie. J'ai fini par m'occuper de moi tout seul et par m'éloigner d'elle, et elle a fini par me donner l'impression que je ne l'attirais plus. Je suis donc devenu un expert en matière d'évitement de toute intimité. Et c'est pour ça que je sais que tu gardes tes distances avec moi, Jo Hutchinson, parce que je maîtrise moi-même le sujet à la perfection.

— Quel plaidoyer, on dirait que l'avocat en toi se réveille !

Ce n'était qu'une blague innocente de ma part, mais il fronça les sourcils.

— Ça aussi, c'était un sujet de dispute. Elise me mettait une pression incroyable pour me forcer à exercer le droit, tout comme sa famille et mon père. Sauf que c'est hors de question. Je refuse de passer ma vie à pontifier comme un abruti en costume trois-pièces.

— Je suis désolée, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Mais tu sais, exercer le droit ne veut pas forcément dire pontifier comme un abruti. D'ailleurs, Liz m'a dit que tu donnais des conseils aux femmes qui vivent au foyer.

— Ce n'est pas la même chose. Et puis, je le fais gratuitement. En parlant de mon père, il sera là pour affaires dans quelques jours. Tu peux faire sa connaissance, si tu veux.

— C'est un appel au secours ? demandai-je en me levant et en attrapant une serviette.

— Un peu de soutien moral ne serait pas du luxe, même si je ne suis pas fier de le reconnaître. C'est juste que si tu es là, il fera des efforts pour être charmant, bien se tenir et ne pas abuser de la bouteille ou me sermonner.

— Comme tu voudras. Mais tu ne crois pas que c'est un peu tôt pour, euh... rencontrer ta famille ?

Il se leva à son tour. L'eau ruisselait sur sa peau pâle.

— C'est l'occasion, c'est tout. Il n'est pas souvent de ce côté-ci de l'Atlantique, heureusement d'ailleurs. Je sais que ce n'est pas très conventionnel, mais on ne peut pas dire que notre relation le soit.

Il n'avait pas tort. J'essuyai le miroir recouvert de buée et m'appliquai de la crème hydratante sur le visage, tandis que Patrick, ou plutôt son érection, se pressait derrière moi.

— J'ai tellement envie de te prendre ici et maintenant.

Il posa les mains autour de ma taille et me mordilla dans le cou. Je me pressai contre lui et frottai mes reins contre son sexe, nos corps encore mouillés glissant l'un contre l'autre, tous deux face au miroir. Je vis le reflet de sa main caresser ma poitrine et titiller l'un de mes tétons jusqu'à le rendre dur et gonflé.

— Tu aimerais te regarder jouir ?

Son autre main descendit le long de mon ventre avant de disparaître du champ du miroir. Mes yeux étaient sombres, mes pupilles dilatées, et mon regard rivé au sien. Lorsque mes jambes commencèrent à trembler et que j'ouvris la bouche de plus en plus grand, il me tint serrée contre lui, me faisant me sentir protégée et à l'abri de tous les dangers.

Chapitre 21

Les orgasmes ont parfois le don de vous relaxer un peu trop. Après mon bain et les douceurs que Patrick m'avait prodiguées, je fus incapable d'entreprendre quoi que ce soit, à part marmotner que j'étais fatiguée et le laisser me mettre au lit. Je fis une sieste d'environ deux heures et me réveillai désorientée, l'esprit embrumé. Je pris une douche rapide pour me rafraîchir les idées, m'habillai et descendis le rejoindre.

J'eus l'impression d'être face à un autre homme : il portait un costume sombre et une chemise d'un blanc éclatant, dont il n'avait pas boutonné le col. Il n'avait pas mis de cravate et s'était contenté de plaquer ses cheveux en arrière, ce qui lui donnait un air sévère que je ne lui connaissais pas. J'avais commencé par le comparer à un leprechaun, puis par le voir comme un homme au physique agréable, avant de le trouver séduisant, mais ce soir confirmait ce que j'avais commencé à entrevoir depuis quelques jours : il était bien plus qu'attirant, il était réellement beau.

Il ne me quitta pas des yeux tandis que je descendais les marches, et je fis exprès de ralentir pour qu'il puisse observer à loisir le moindre de mes mouvements. L'étoffe de ma robe bruissait contre mes cuisses, ainsi que le Nylon de mes bas, dès que mes jambes se touchaient.

— Mademoiselle porterait-elle des bas ?

— C'est bien possible...

— Tu remarqueras que j'ai déployé des efforts admirables pour ne pas laisser tomber volontairement quelque chose, dans le seul but de me pencher pour pouvoir regarder sous ta robe.

— Monsieur voudrait-il une médaille ?

Je tournai alors sur moi-même pour faire voler légèrement ma robe et lui donner un bref aperçu de ce qu'il aurait le plaisir de découvrir plus tard dans la soirée.

— Je vais appeler pour qu'on nous envoie une voiture, dis-je en attrapant mon portable dans mon sac à main.

— C'est le grand luxe, ce soir.

Nous finîmes de nous préparer, Patrick complétant sa tenue par une grosse écharpe en laine et moi revêtant un grand manteau pour ne pas avoir froid, même si ce n'était que pour aller de la maison à la voiture.

La limousine arriva et nous nous mîmes en route, chacun chargé d'un sac à dos contenant nos affaires pour la nuit. Je craignais un peu que nous fassions un détour pour passer chercher Ivan ou un autre membre, mais il semblait bien que nous étions les seuls passagers.

— Où allons-nous exactement ? demanda Patrick.

— Tu verras, répondis-je d'un air mystérieux, en posant la main sur son genou.

— Je n'aime pas ne pas savoir où je suis.

Je le vis tapoter sur l'écran de son portable et devinai qu'il tentait de nous localiser grâce à son GPS, comme je l'avais fait la première fois. Même si je connaissais notre destination, j'avais l'impression de me rendre encore une fois vers l'inconnu. Sauf que cette fois, j'y allais avec Patrick. J'appuyai sur le bouton qui actionnait la vitre séparant le chauffeur et les passagers.

Il me regarda faire, une lueur lubrique dans les yeux.

— Qu'est-ce que tu as en tête ?

— Ce n'est pas ce que tu crois... J'ai quelque chose à te dire.

— Je t'écoute.

J'avais prévu de lui parler de monsieur D. à la faveur de l'obscurité, mais je me dégonflai au dernier moment.

— Tu sais, j'ai entendu ce que tu as dit avant qu'on s'endorme, hier soir, et je t'avoue que je ne sais pas trop que te dire... Il n'est pas trop tôt pour parler d'amour, mais je ne peux pas encore te répondre. J'ai des choses à régler d'abord, du tri à faire dans ma tête, si tu préfères. C'est pour ça que, même si j'en ai bien envie, je préfère ne pas encore parler d'amour.

Je marquai une pause, nerveuse à l'idée de poursuivre et de mettre mes sentiments à nu.

— Et au studio, ça ne va plus trop... Je n'aime plus mon travail autant qu'avant. J'adorais mon job, mais c'est devenu la routine. La part d'administratif a toujours été importante, mais il y avait une contrepartie, une récompense, et c'était d'être à l'antenne. Là, j'avais l'impression de faire la différence, de faire quelque chose d'important... Mais ces derniers temps, ce n'est plus le cas, et je me demande si ça ne veut pas tout simplement dire que j'arrive à un tournant et qu'il est temps pour moi de passer à autre chose.

— Si c'est le cas, je ne vois pas en quoi c'est une mauvaise chose... Ça arrive à beaucoup de gens, Jo, et il vaut peut-être mieux que tu t'en ailles pendant que tu es encore en position de force.

— Je travaille à la radio depuis que j'ai fini mes études, dis-je en sentant la panique s'emparer de moi à l'idée de devoir trouver un autre job. Je suis désolée, je déteste pleurnicher...

— Je te comprends. Tu te demandes ce que tu vas bien pouvoir faire ensuite, et de quoi va avoir l'air ton CV.

— C'est ça...

Il prit ma main et la frotta dans les siennes, comme s'il voulait la réchauffer.

— Rien ne presse... Tu n'as pas à décider de quoi que ce soit pour le moment. Prends ton temps. Ça ne va peut-être pas te consoler, mais tu es fantastique à l'antenne ! T'entendre, ça m'excite chaque fois.

En dépit de mon inquiétude concernant mon avenir professionnel et la soirée qui s'annonçait, je parvins à rire.

— Tu me rassures. Je ne pense pas que Nielsen provoque ce genre de réactions quand il est à l'antenne.

— Je te le confirme, dit-il en attrapant ma main pour la placer sur son entrejambe.

— Est-ce que je dois demander au chauffeur de nous conduire au premier motel ? J'ose espérer que c'est ta première érection depuis notre bain de cet après-midi.

— Pas vraiment, confessa-t-il en souriant, mi-amusé mi-embarrassé. Je ne contrôle rien.

— Tu t'es masturbé, cet après-midi ? demandai-je en accentuant la pression de ma main sur son

sexe.

— Je t'ai dit que c'était mon loisir préféré.

Je fis descendre sa braguette et glissai ma main dans son pantalon, caressant la soie de son boxer.

— Dis-moi que tu l'as fait en pensant à moi.

Il se pencha vers moi pour lécher le lobe de mon oreille et me mordiller dans le cou.

— Je l'ai fait en pensant à toi et à ce que j'allais te faire ce soir. Je pense que je vais t'attacher et te faire tout un tas de choses plus indécentes les unes que les autres, pendant que tu seras étendue sur le lit, nue et sans défense. Enfin, surtout nue...

Un frisson me parcourut à ces mots, dressant la pointe de mes seins et électrisant mon ventre. Je serrai les cuisses, impatiente de découvrir ce qu'il me réservait.

— Et si je ne veux pas que tu m'attaches ?

— Je ferai ce que je voudrai, tu ne pourras pas m'en empêcher, répondit-il en passant sa main sous ma jupe. Regarde-moi cette petite culotte ! Et ces bas ! Décidément, je suis un homme gâté.

Je baissai les yeux pour le plaisir de voir sa main caresser ma culotte en satin noir. J'écartai les jambes sans même m'en rendre compte, comme si elles étaient animées d'une volonté propre. Ma peau était très blanche là où les bas ne la recouvraient pas, un contraste renforcé par mon porte-jarretelles noir, le genre d'accessoires qui rend les hommes fous de désir et de maladresse au moment de les dégrafer.

— Kimberly dit toujours que la relation est sérieuse si on met un porte-jarretelles. J'imagine que ça ne te dérangera pas d'avoir l'air d'un idiot au moment où tu essaieras de me le retirer ?

— J'espère surtout que tu le trouves confortable, parce que j'ai bien intention de te voir le porter toute la nuit, dit-il en baissant son pantalon.

— J'adore quand tu fais le macho !

— Tourne-toi et retire ta culotte.

Je m'exécutai avec un plaisir non dissimulé, surexcitée par son ton autoritaire.

— Maintenant, pose un pied sur le siège et écarte les jambes.

J'obéis avant de recommencer à le caresser, ma main allant et venant sur son sexe chaud et dur.

Monsieur D. adorerait que je...

J'écartai brusquement ma main, comme si le contact de son sexe me brûlait.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien.

J'étais pourtant convaincue d'avoir arrêté de penser à monsieur D. Et si je m'étais trompée ? Si ses appels me manquaient ? S'il était précisément la raison de ma perte d'intérêt pour la radio ? Étais-je en train de me lasser parce qu'il n'était plus là pour animer mes soirées ?

Patrick secoua la tête, se rhabilla et se rassit.

— Je suis désolée, murmurai-je, consciente que mes excuses arrivaient une seconde trop tard.

— Tu passes de l'état de déesse du sexe à celui de vierge effarouchée à la vitesse de l'éclair. Qu'est-ce qui ne va pas, Jo ? Tu viens de te souvenir que tu as oublié d'éteindre le four ?

Je tentai de me donner une contenance en me rhabillant et en défroissant ma robe, un peu honteuse.

— Je peux...

— Non, Jo ! Si tu veux me dire ce qui t'a coupé l'envie, alors vas-y. Si j'ai dit ou fait quelque

chose qui ne t'a pas plu, tu n'as qu'à me le dire et ça ne se reproduira pas. Excuse-moi, mais je pense que cette histoire d'attendre pour coucher ensemble commence à me rendre nerveux.

— C'était ton idée.

— Je sais.

Il détourna la tête, sortit son téléphone et commença à tapoter sur l'écran en silence. C'était notre première dispute, et nous n'avions même pas encore fait l'amour ! C'était là toute l'ironie de la situation : si nous avions couché ensemble, nous aurions été satisfaits et heureux, et cette dispute n'aurait pas eu lieu.

Le reste du trajet se déroula dans le silence le plus total, jusqu'à ce que la voix du chauffeur retentisse dans l'Interphone.

— Madame, monsieur, nous arrivons dans cinq minutes.

— Quelle prévenance, dit Patrick en m'adressant un clin d'œil.

— J'ai oublié de te donner quelque chose.

Je fouillai dans mon sac à dos et lui tendis l'un des masques que m'avait donnés Harry.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Et surtout, comment suis-je supposé porter ce truc par-dessus mes lunettes ?

Il tenta d'attacher le masque sans succès et finit par retirer ses lunettes et les ranger dans la poche intérieure de sa veste.

— Pourquoi tout ce mystère ?

— C'est une sorte de tradition.

Il prit ma main en sortant de la limousine et la pressa dans la sienne.

— Désolé d'être aussi grognon.

— Ça ne fait rien. Moi aussi, je suis désolée.

Nous nous embrassâmes, puis nous dirigeâmes vers l'imposant escalier qui menait à l'entrée du manoir, flanqué de deux statues de lions.

* * *

Dès le départ, cette soirée ne lui avait rien dit, mais Jo avait l'air de tant y tenir... Tout ce manège, la limousine, les masques, cachait certainement quelque chose de louche, mais à ce stade il avait tellement envie d'elle qu'il aurait accepté de faire n'importe quoi. Porter un costume ? Bien sûr. Un masque ? Pas de problème. Passer la soirée à deviser avec de parfaits inconnus ? Rien de plus facile. Tout ce que tu voudras, chérie. Il aurait pu marcher sur des braises ou faire du hula hoop, si elle le lui avait demandé !

Elle était si belle, si élégante dans sa robe... Quand elle bougeait un peu vivement, le tissu voletait autour de ses jambes et dévoilait le haut de ses bas noirs, qui contrastaient avec sa peau laiteuse. Sans compter la présence en filigrane de la culotte de soie et du soutien-gorge certainement assorti, qu'il avait prévu de lui ôter pour la laisser uniquement vêtue du porte-jarretelles et de ses bas.

L'endroit avait presque l'air d'un hôtel, immense et richement décoré, sans doute construit au XIX^e siècle par un mineur qui avait fait fortune. Il prit la main de Jo, tandis qu'ils gravissaient les marches de l'escalier qui menait à une imposante porte sculptée qui avait l'air tout droit sortie d'un château du Moyen Age. Sûrement l'œuvre d'un de ces nouveaux riches qui se rendent en Europe pour

acheter des antiquités destinées à donner un peu de cachet à leurs maisons beaucoup trop neuves.

A l'intérieur, une femme masquée et vêtue d'une robe noire courte et moulante les accueillit. Elle vérifia qu'ils étaient bien sur la liste des invités et leur donna la clé de leur chambre — une véritable clé en laiton, pas un badge magnétique.

— Les cocktails sont servis dans la bibliothèque et le dîner est à 20 heures. Monsieur, le port de la cravate est obligatoire.

Un employé aux cheveux bruns très courts prit son écharpe, le manteau de Jo et leurs sacs à dos et les emporta précipitamment, comme s'ils juraient avec l'élégance du vestibule, des meubles anciens et des tapis de luxe.

Patrick mit la main dans sa poche et en sortit une cravate.

— Je te préfère comme ça, dit Jo en caressant son cou.

— Et moi donc, mais tu as entendu... Ne t'en fais pas, j'ai d'autres projets pour cette cravate. Je doute que la maison fournisse des menottes, dit-il en achevant de la nouer et en rabattant son col.

— On ne sait jamais.

Elle avait les yeux extrêmement brillants et les lèvres légèrement entrouvertes. Elle lissa sa cravate d'un geste de la main qui lui donna l'impression à la fois étrange et réconfortante qu'ils étaient ensemble depuis des siècles. Ils suivirent un groupe d'invités dans l'escalier qui menait à la bibliothèque. Il commençait à s'habituer à ne pas voir totalement le visage des personnes présentes : la plupart d'entre elles portaient de simples loupes noirs qui dissimulaient uniquement la partie supérieure de leur visage, et qui mettaient les bouches des femmes en valeur. Son seul problème était qu'il était presbyte et voyait uniquement de loin lorsqu'il ne portait pas ses lunettes. Il ne pouvait donc pas apprécier pleinement l'éclat des regards à travers les masques. Même l'image de Jo était trouble.

La bibliothèque était tellement impressionnante qu'elle avait l'air d'un décor de film, avec ses rayons recouverts de rangées de livres reliés de cuir qui allaient du sol au plafond. Des serveurs non masqués circulaient entre les invités avec des plateaux chargés de boissons et de hors-d'œuvre.

Jo jeta un regard autour d'elle et haussa les épaules.

— Je te présenterais bien aux gens que je connais, mais avec ces masques... Ça crée peut-être une atmosphère de mystère, mais l'intérêt s'arrête là.

— Jo, ma chérie ! Voici donc ton chevalier servant !

Un homme aux cheveux roux s'approcha et embrassa Jo sur la joue, et Patrick s'assura que la main de l'inconnu ne s'attardait pas trop longtemps sur sa taille.

— Bonjour Patrick, je suis Harry. Je suis ravi que vous ayez pu vous joindre à nous. Tout se passe bien ? Laissez-moi vous offrir un verre, dit-il en s'emparant de deux cocktails au passage d'un serveur. Nous vous avons attribué une de nos meilleures chambres, j'espère qu'elle vous plaira. Patrick, j'espère bien vous revoir tout à l'heure. A plus tard.

Patrick but une gorgée du mélange et sentit la morsure de l'alcool derrière un goût citronné. Pour une fois, il pouvait bien s'autoriser à boire, ce soir... Il n'allait pas conduire ou travailler sur des machines lourdes. Il voulait être en pleine possession de ses facultés lorsqu'il se retrouverait seul avec Jo, mais l'excitation provoquée par un ou deux verres pouvait s'avérer très agréable. Ça pourrait même l'aider à tenir plus longtemps, même s'il n'était pas inquiet quant à sa performance. Après tout, ils avaient toute la nuit, et bien d'autres à venir.

— Je croyais que tu ne buvais jamais d'alcool, dit Jo comme si elle lisait dans ses pensées.

— Ce cocktail m'a l'air plutôt inoffensif.

— Je te fais confiance.

Tout en lui parlant, Jo suivait des yeux Harry, qui évoluait à travers la pièce, embrassait des joues et serrait des mains, comme un homme politique en pleine campagne électorale.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Un couple fondit alors sur eux comme un aigle sur sa proie, et Patrick dut faire un effort pour ne pas lorgner comme un adolescent en pleine poussée d'hormones sur la poitrine extraordinaire de la femme qui s'approchait d'eux. Ses seins se fondaient en deux demi-lunes qui dépassaient de sa robe, un bout de tissu argenté qui lui couvrait à peine les fesses. Ils se présentèrent comme étant Jake et Cathy. Jake s'approcha de Jo pour l'embrasser, sur la bouche manifestement, mais elle fit un mouvement de côté et tourna la tête, si bien que les lèvres de Jake se posèrent sur sa joue. Intéressant... Patrick embrassa Cathy sur la joue et ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil à son décolleté. Ses seins avaient l'air d'une paire de melons dont il ne pouvait détacher son regard tout en se sentant légèrement écœuré.

— Pas mal, hein ? commenta Jake en lui donnant un coup de coude.

Patrick rougit, gêné d'avoir été pris en flagrant délit.

— Ne t'en fais pas, reprit ce dernier en lui tapant sur l'épaule, ils sont là pour être regardés. Tu devrais dire à Jo de faire refaire les siens.

— Tu ne penses pas que c'est plutôt à elle de décider ?

Pour qui ce crétin se prenait-il, pour donner son avis sur les seins de Jo ?

— Arrête un peu, ordonna Cathy à son mari. Viens, allons faire un tour. On se voit plus tard.

— Ça, c'est sûr, dit Jake en riant à gorge déployée.

Il posa une main possessive sur le bas de son dos, tandis qu'elle tirait sur le mouchoir qui lui servait de robe, puis ils disparurent dans la foule.

— Ce sont des amis à toi ? demanda-t-il tout en guettant le passage d'un serveur pour attraper un autre verre.

— Non, de simples connaissances.

Un autre homme s'approcha et embrassa Jo.

— Bonjour. Willis Scott. Mince, j'oubliais que nous ne sommes pas censés dire nos noms de famille ! Comment allez-vous ?

Avant qu'ils puissent répondre, quelque chose dans la pièce attira l'attention de Willis.

— Excusez-moi, je dois vous laisser. A plus tard.

Pas de noms de famille. De mieux en mieux ! Et que voulaient-ils dire, tous, avec leur « on se voit plus tard » ?

Il se rapprocha de Jo et passa un bras autour de sa taille.

— Ça commence à devenir lassant, tous ces types qui te tripotent, murmura-t-il à son oreille.

— N'exagère pas. De toute façon, à part eux, je ne connais personne d'autre ici.

Elle jeta néanmoins un regard circulaire dans la pièce, comme si elle s'attendait à ce qu'un autre admirateur apparaisse. Ou comme si elle redoutait quelque chose. Puis elle posa sa main sur ses fesses, le pinça doucement et ce petit geste complice lui fit oublier tous les autres. Jo était près de lui, elle lui appartenait et il était amoureux d'elle.

Le son d'une cloche retentit, signalant que le dîner allait être servi. Ils se dirigèrent alors vers une pièce aux dimensions impressionnantes, au milieu de laquelle se trouvait une longue table ornée

de fleurs et de chandeliers.

Patrick voulut s'asseoir à côté de Jo, mais le placement n'était pas libre : à côté de chaque assiette se trouvait un petit carton avec un nom, ce qui lui rappela le mariage de sa sœur et à quel point son père était soûl, ce soir-là. Il avait passé la soirée à débiter de longs discours débordant de sentimentalisme, tout en se lamentant sur le fait qu'il avait perdu sa petite fille.

Patrick tenta de se remémorer combien de verres il avait bus, mais il n'y parvint pas, et estima que c'était mauvais signe. Sa vision était précise et acérée comme elle l'était les fois où il s'était soûlé, et tous les bruits dans la pièce semblaient produire un écho. Il commençait à avoir très soif, signe que l'alcool était en train de se diluer. Il but d'une traite le verre d'eau à côté de son assiette et attrapa un morceau de pain.

— Vous avez faim ?

Le murmure venait de la femme assise à sa droite, dont les yeux brillaient derrière son masque. Sa voix lui rappela celle de Jo, sexy et un peu rauque. Il leva vers elle son verre d'eau vide, se demandant s'il l'avait déjà rencontrée et comment aborder la conversation, si toutefois il était capable d'aligner deux phrases cohérentes. Il plissa les yeux pour tenter de distinguer le nom de sa voisine sur son carton et eut soudain envie de se débarrasser de son masque pour pouvoir remettre ses lunettes.

— Excusez-moi, je n'arrive pas à me souvenir si oui ou non nous sommes déjà culbutés...

Quoi ? Il la fixa, interdit. Elle avait sûrement dit « rencontrés » et il avait mal entendu, au milieu du brouhaha ambiant. Oui, c'était certain. Ça n'avait pas de sens, sinon...

— Je ne pense pas. C'est la première fois que je viens ici. Je m'appelle Patrick.

— C'est donc vous, Patrick ! Ravie de vous rencontrer. Je m'appelle Jackie, dit-elle en lui tendant la main.

Pourquoi avait-elle dit « vous » avec une telle emphase ? L'alcool commençait décidément à lui jouer des tours !

— Oui, c'est bien moi. En quoi est-ce si important ?

Elle rit et posa une main sur son genou.

— J'ai hâte d'être à tout à l'heure.

— Vraiment ? Vous avez prévu quelque chose ?

— Ça dépendra de vous, mon chou.

Elle lui caressa la cuisse, mais il écarta sa main aussitôt et lui tendit la corbeille à pain.

— Vous devriez manger quelque chose.

— Méchant garçon, dit-elle avec une moue sexy. Alors, qu'est-ce que vous aimez ?

— Ce que j'aime ?

— Oui, qu'est-ce qui vous branche ?

— Le ski, la musique... J'adore le jazz et j'ai commencé à m'intéresser à la musique classique depuis peu. Je fais aussi un peu de boxe. Et vous ?

Mais elle lui avait déjà tourné le dos pour discuter avec son autre voisin de table.

Chapitre 22

J'aurais aimé que Patrick et moi soyons installés côte à côte, mais, compte tenu de la longueur de la table, il se trouvait quasiment à l'autre bout de la pièce. Il semblait plongé dans une conversation animée avec sa voisine, et j'étais jalouse de voir cette femme accaparer toute son attention. Je me consolai néanmoins à l'idée que je l'aurais pour moi toute seule un peu plus tard.

La nourriture était délicieuse, ce qui ravit mon estomac affamé, après les quelques hors-d'œuvre que j'avais mangés dans la bibliothèque pour éponger les cocktails, qui s'étaient avérés assez forts, passé la première impression de fraîcheur citronnée. Patrick en avait bu plusieurs sans paraître en ressentir les effets, et il était désormais en train de boire du vin. Il m'avait pourtant dit qu'il ne buvait jamais. Je me demandai s'il m'avait menti ou s'il était tout simplement en train de jouer avec le feu. Mais il était grand après tout ; il savait ce qu'il faisait.

— Alors c'est vous, Jo ?

Mon voisin de table prit ma main dans la sienne et y déposa un baiser. Malgré son éloignement, je sentis Patrick me fixer comme si un radar l'avait averti du geste de mon voisin. Je lui souris, me voulant rassurante, sans toutefois dégager ma main. S'il avait prévu de jouer un peu plus tard, je pouvais bien m'amuser un peu moi aussi.

— Oui, c'est bien moi. Pourquoi ai-je le sentiment d'être une sorte de célébrité locale ?

— Parce que vous l'êtes. Vous êtes la reine des abeilles dans la Grande Salle et la seule qui ait réussi à s'introduire clandestinement à l'étage.

— Ce n'était pas bien compliqué.

Il me vint alors à l'esprit que la majorité des personnes présentes avait sûrement dû assister à ma punition, et j'espérai que personne ne ferait de commentaire en présence de Patrick.

— J'ai aussi entendu dire que vous alliez monter en grade, après ce soir.

Je hochai la tête sans répondre. Est-ce que les personnes qui rejoignaient l'association le faisaient pour le sexe, ou pour son côté complot médiéval ? J'eus envie de demander à mon voisin s'il connaissait monsieur D., puis me ravisai : il était fort peu probable que qui que ce soit le connaisse ici sous ce nom.

Je passai les invités en revue à la recherche d'un homme grand, mince et brun, et constatai que les candidats potentiels étaient légion. Avec le bruit des conversations et le cliquetis de la vaisselle et des couverts, il était impossible de distinguer les voix et d'espérer reconnaître la sienne. Et quand bien même, il fallait que je cesse de penser à lui. C'était notre soirée, avec Patrick, et le fantôme de monsieur D. n'y avait pas sa place.

Le dîner me parut durer des heures, sans doute parce que j'avais hâte de me retrouver seule avec lui. Néanmoins, j'appréciais l'attente, propice à exacerber mon impatience et à nourrir mes fantasmes, tandis que je l'observais sans pouvoir le toucher. Il parlait toujours à sa voisine de gauche, qui semblait trouver leur conversation amusante à souhait. En revanche, il n'avait pas adressé un mot à la femme assise à sa droite. De mon côté, je discutais avec mes deux voisins de table, notamment d'investissement. Il ne me manquait qu'un bloc-notes et un stylo, et je me serais presque cru en cours magistral à l'université.

— C'est drôle, vous avez la même voix que cette fille à la radio, dit l'un d'eux entre deux plats. Vous savez, celle qui est à l'antenne tard le soir.

Cette femme à la radio, merci !

— Vraiment ?

Les serveurs apportèrent le dessert, une assiette gourmande faite de petites truffes au chocolat, d'une tartelette au citron, de framboises accompagnées d'une feuille de menthe et d'une onctueuse crème fouettée. Je refusai le café (je voulais être bien réveillée, mais pas en hypertension) et commandai un thé vert à la place.

Bientôt, les gens quittèrent peu à peu la table pour former des petits groupes, puis commencèrent à se disperser. Je me demandai s'ils allaient aller épier ce qui se passait dans la Grande Salle ou se divertir autrement.

Patrick se leva à son tour et me jeta depuis l'autre côté de la table un regard acéré irrésistible. Il fit un signe de tête en direction de la porte et je me levai à ce signal. Lorsque je pris congé de mes compagnons en leur disant que je les verrais plus tard, ils sourirent d'un air entendu qui me mit mal à l'aise. Mais ma gêne disparut tandis que Patrick fondait sur moi avec la rapidité d'un prédateur.

— Allons-y, commanda-t-il en arrachant son masque, j'en ai assez !

Il semblait tout à fait sobre : il ne tanguait pas, se tenait bien droit, le regard franc et net comme à son habitude. Il y avait cependant quelque chose de différent dans son attitude, comme s'il dévoilait un aspect de sa personnalité qui m'était encore inconnu. Qu'est-ce que les gens avaient bien pu lui dire ?

— Où allons-nous ?

— A l'étage, dit-il en sortant la clé de sa poche et en l'agitant sous mon nez. J'en ai assez d'être avec d'autres femmes que toi.

— Tu avais pourtant l'air de bien t'amuser.

Il sourit, mais rien dans son sourire n'indiquait la moindre trace d'humour.

— On a parlé boulot : elle travaillait dans la conception de sites, elle aussi. Comment fait-on pour aller au troisième ?

— Il y a un ascenseur juste là...

Une fois dans la cabine, je retirai mon masque, sous le regard implacable de Patrick. Il dénoua sa cravate et la retira lentement, avant de la rouler et de la mettre dans sa poche. Les portes de l'ascenseur s'ouvrirent et nous nous retrouvâmes dans un couloir faiblement éclairé qui avait l'anonymat silencieux d'un hôtel. Il n'y avait pas un bruit, et ce silence fit monter d'un cran l'anxiété qui ne me quittait pas depuis notre arrivée. Je n'étais toujours pas certaine d'avoir bien fait d'accepter cette invitation et d'avoir entraîné Patrick avec moi. Mais le repas s'était déroulé sans incident et nous étions à présent seuls tous les deux. A ce stade, qu'est-ce qui pouvait mal se passer ?

Patrick vérifia le numéro de chambre gravé sur la clé et me guida dans le couloir jusqu'à notre

porte. Il l'ouvrit et s'écarta pour me laisser entrer. Une fois à l'intérieur, je me rendis compte que Harry n'avait pas menti, lorsqu'il m'avait promis un cadre romantique. La pièce était dans des tons dorés, éclairée par des bougies, et des pétales de rose recouvraient le lit à baldaquin. Des bûches brûlaient dans la cheminée et une bouteille trônait dans un seau à champagne à côté du lit. Nos sacs à dos, posés contre le mur, juraient avec le reste du décor.

Patrick entra à son tour et regarda la pièce d'un air satisfait. Un sourire passa sur ses lèvres à la vue du lit et du grand miroir accroché sur le mur opposé. Il retira sa veste et alla prendre place dans l'un des fauteuils.

— Viens ici...

Je me dirigeai lentement vers lui. J'avais envie de courir me blottir contre lui, mais le ton de sa voix indiquait que ce soir, c'était lui qui donnait les ordres. Je m'immobilisai face à lui et il m'ordonna d'un geste de faire demi-tour. Il défit la fermeture de ma robe, qui glissa jusqu'au sol dans un bruit de soie froissée. Je me retournai et vis qu'il avait sa cravate à la main.

— Retire ton soutien-gorge. Et ta culotte aussi.

Je m'exécutai et me retrouvai vêtue uniquement de mon porte-jarretelles et de mes bas, bouleversée par son regard à la fois strict et brûlant de désir.

— Est-ce que je peux te déshabiller ?

— Non, mais tu peux aller voir s'il y a de l'eau dans le réfrigérateur et m'en apporter si tu en trouves.

Je compris qu'il voulait surtout me voir parader comme dans un fantasme dans lequel il était roi. Désireuse de transformer ses désirs en réalité, j'évoluai à pas lents à travers la pièce en ondulant les hanches. Une fois devant le petit réfrigérateur, je me penchai en écartant les jambes pour lui offrir une vue imprenable sur mes reins et mon sexe nu. Je lui ramenai une bouteille d'eau et me tins debout devant lui pendant qu'il buvait lentement, les yeux fixés sur les courbes de mon corps. Une bûche craqua dans l'âtre, produisant un bruit sourd et une pluie d'étincelles.

— Donne-moi tes poignets.

Il posa la bouteille par terre, se leva et m'attacha les mains avec sa cravate. Seuls quelques centimètres nous séparaient, et je mourais d'envie de le toucher et qu'il me touche. Le tissu de son pantalon était tendu par son sexe en érection. Il se frotta contre moi et j'arquai mes hanches vers lui.

— Non, dit-il d'une voix douce mais ferme. Pas encore. Seulement quand je te le dirai. Tu as compris ?

— Oui, Patrick.

— Va sur le lit. Je veux que tu t'allonges en diagonale, les jambes aussi écartées que possible.

Il me devança pour enlever les coussins et l'édredon de soie sauvage qui recouvraient le lit.

— Allonge-toi... Les bras au-dessus de la tête.

Il utilisa le pan restant de la cravate pour attacher mes poignets au montant du lit. Les draps étaient frais, doux et caressants contre ma peau ; un parfum de rose flottait dans l'air.

Patrick s'appuya alors contre le montant du lit et recommença à me regarder, les bras croisés, sans un mot. Puis il retira ses chaussures et ses chaussettes et vint s'asseoir au bord du lit. Il était tout près de moi, mais ne me jeta pas un regard, occupé à défaire ses boutons de manchette. Il avait beau m'ignorer en cet instant, je pouvais voir la tension de ses épaules et entendre le rythme accéléré de sa respiration, autant de signes qui indiquaient qu'il était aussi excité que moi.

Il se leva et commença à déboutonner sa chemise, cette fois en me regardant dans les yeux, avec

des gestes d'une lenteur infinie. Je bâillai sans même m'en rendre compte, et vis ses mains s'immobiliser.

— Il va falloir écarter les jambes plus que ça, commenta-t-il en haussant les sourcils, avant de s'attaquer aux derniers boutons.

J'obéis et écartai davantage les jambes, m'ouvrant autant que je le pouvais, dévoilant ce que j'avais de plus intime, exposant ma chair gonflée par le désir qu'il provoquait en moi.

Il retira son pantalon avec une lenteur langoureuse. Il s'interrompit pour ôter de sa poche une boîte de préservatifs qu'il posa sur la table de nuit, à côté d'un panier dont il entreprit d'inspecter longuement le contenu, transformant cette attente en une véritable torture. Il examina les objets un par un, me les montrant au fur et à mesure : des préservatifs, un tube de lubrifiant et même un petit vibromasseur dans un étui en plastique.

— Délicate attention...

Il retira enfin son pantalon, son sexe en érection visible sous son boxer de soie noir. J'aurais donné n'importe quoi pour le voir nu, mais il garda son boxer et vint s'allonger à côté de moi, sa tête près de la mienne.

— Jo, chuchota-t-il, tu es tellement belle ! Donne-moi un mot d'alerte.

Je retrouvai enfin le Patrick que je connaissais et que j'aimais, en lieu et place de l'étranger séduisant mais impérieux que j'avais découvert ce soir.

— Je te fais confiance, je sais que tu ne vas pas me faire mal.

— Mais imagine que tu aies une crampe...

— Comme tu voudras. Mon mot d'alerte est... Schéhérazade.

Nos corps étaient tout près l'un de l'autre et j'avais déjà le souffle court, alors qu'il ne m'avait pas encore touchée. Il fit courir ses doigts dans mes cheveux, me caressa doucement la joue, et enfin il m'embrassa. Nos baisers étaient passionnés, avides, et nos gémissements disaient toute notre excitation, notre envie du corps de l'autre, et peut-être même notre amour. Le désir était si fort que nous parlions un langage que personne d'autre que nous n'aurait pu comprendre.

Soudain, il écarta sa bouche de la mienne.

— Je vais te faire tout ce dont j'ai envie. Et tu feras tout ce que je te demanderai.

— D'accord.

Je voulais qu'il me prenne tout de suite, mais au lieu de ça, il s'agenouilla entre mes jambes. Lorsque je levai la tête, je vis que son boxer avait disparu comme par magie.

— Tu es magnifique, Jo...

Il commença à se caresser, doucement d'abord, puis plus fort à mesure qu'il parlait.

— Tu es si humide, si brillante. Comme un écrin de soie destiné à m'accueillir. Mais avant ça...

Il se mit à quatre pattes et passa sa langue entre mes cuisses, puis la glissa brièvement en moi. Je fus parcourue d'un spasme de plaisir si puissant que je crus que j'allais jouir immédiatement. Il soupira avec satisfaction et plaça ses mains sur mes cuisses afin de les maintenir écartées et de m'empêcher de bouger. Il m'embrassa de nouveau et je tentai désespérément de me frotter contre lui, mais il se tenait suffisamment éloigné de moi pour que je ne puisse pas le toucher. J'avais tellement envie de lui ! Je le suppliai de me faire l'amour, de me prendre sauvagement, de me pénétrer et de me faire crier.

— S'il te plaît, Patrick...

— Oui, finit-il par répondre en tendant la main pour s'emparer d'un préservatif.

— Non. N'en mets pas.

— Quoi ?

— Schéhérazade. Ne mets pas de préservatif. Je veux te sentir. Je prends la pilule.

— D'accord, finit-il par dire après une pause interminable.

Il jeta le préservatif par terre, reposa son corps contre le mien pendant quelques secondes et s'introduisit enfin en moi. A la fois excitée et surprise par la dureté et la taille de son sexe, je laissai échapper un cri. Il s'arrêta, hésitant, et prit mon visage entre ses mains.

— Jo, ça va ?

— Oui. Ne t'arrête pas, s'il te plaît.

Il se retira légèrement, puis me pénétra de nouveau.

— Détends-toi, d'accord ? C'est juste un pénis.

Je ris, puis me tortillai légèrement sous son poids, à la recherche de la position idéale et de l'angle parfait. Je les trouvai rapidement et laissai enfin libre cours à mon plaisir. Il me suivit, répondant aux demandes muettes de mon corps et de mes mouvements. Il se retira presque entièrement, retint sa respiration et s'immobilisa, avant de glisser en moi de nouveau. J'avais les mains attachées, mais j'utilisais mes jambes et mes hanches pour le guider et l'encourager. Je me frottai contre lui pour lui imposer mon rythme, mon envie. Je le mordis dans le cou et lui demandai de ne pas venir tout de suite. *Attends, attends encore. Arrête. Laisse-moi bouger.* Enfin, j'atteignis l'orgasme, dans une explosion de plaisir et de soulagement. *Est-ce que tu le sens ? Est-ce que tu me sens jouir ?* J'en ressentis une telle extase que j'arrivai à peine à y croire. Je n'avais eu ce genre d'orgasme que très rarement et je me sentais submergée d'amour et de gratitude.

— Gentille fille, dit-il en souriant d'un air taquin.

Pour une fois, ça ne me déranga pas d'être appelée « fille ».

Il posa mes jambes sur ses épaules et je commençai à avoir peur qu'il me fasse mal tant il allait et venait en moi avec vigueur. A en juger par le rythme accéléré de sa respiration et la vitesse de ses assauts, je savais qu'il était sur le point de jouir, lui aussi. Soudain, son sexe se durcit plus encore et il libéra son flux en moi dans un spasme incontrôlable. Il grogna et posa sa tête sur ma poitrine, à bout de souffle.

— Ça va ? Je suis désolé de ne pas avoir tenu plus longtemps.

— Ça va. Ça va très bien, même. C'était merveilleux !

Il rit et se retira, puis détacha la cravate et frotta la peau de mes poignets.

— Bouge les bras, sinon tu vas avoir des courbatures, et ce n'est pas ce genre de courbatures que j'ai envie de te donner !

J'étirai mes bras, contente de pouvoir enfin bouger et le caresser. Chacune de mes sensations était décuplée et même les taches sur le drap et le sperme qui coulait entre mes cuisses me semblaient une bénédiction.

Soudain, une porte s'ouvrit, et la pièce se retrouva inondée de lumière.

— Beau travail, Jo, dit alors une voix familière au milieu des applaudissements.

Chapitre 23

Entre deux jurons, Patrick attrapa l'édredon pour m'en recouvrir, puis sauta sur ses pieds et, en dépit de la panique qui m'envahissait, je ne pus m'empêcher d'être subjuguée par la beauté de son corps musclé et en sueur.

Une porte était entrouverte à côté du miroir et une douzaine de personnes, toutes masquées, s'introduisaient à présent dans la chambre.

— Beau travail, répéta Harry. Vraiment, Jo, tu...

Patrick se rua sur lui si vite que je ne le vis même pas le frapper. Dans un geste de solidarité, je me levai pour le rejoindre.

— Ne m'approche pas ! hurla-t-il en se tournant vers moi. Et vous, dégagez !

— Patrick, je te jure que...

— Ferme-la !

Il était persuadé que je lui avais tendu un piège et je ne pouvais lui en vouloir : les apparences étaient contre moi. Il enfila son pantalon et sa chemise avant d'attraper sa veste et son sac, sous mes yeux impuissants. Il mit ses chaussures et quelques secondes plus tard, il avait quitté la pièce.

Harry vint s'asseoir à côté de moi sur le lit. Son œil était déjà en train de gonfler.

— Si je puis me permettre, chérie, ton petit ami est un véritable homme des cavernes.

— Je te faisais confiance, Harry ! Et tu m'as menti ! Sale pourriture !

L'une des femmes du groupe récupéra de la glace dans un seau à champagne et la tendit à Harry pour qu'il l'applique sur son œil, puis elle s'assit derrière lui, collée à son dos.

— L'association passe toujours en premier, Jo. Ce que tu es naïve, vraiment ! Te faire attacher et ne pas mettre de préservatif pour ta première fois avec l'Irlandais, quel spectacle ! Je n'avais jamais entendu quelqu'un utiliser son mot d'alerte pour empêcher son partenaire de mettre un préservatif... C'était une grande première.

Quelqu'un plaça quelque chose de chaud et de doux sur mes épaules, et il me fallut quelques secondes pour me rendre compte qu'il s'agissait d'un des peignoirs fournis par le manoir. J'étais tellement à bout de nerfs que ce qui n'était qu'un geste de civilité me donna envie de fondre en larmes.

— Partez tous, laissez-moi.

— Voyons, Jo, ne fais pas l'enfant !

Un autre couple s'installa sur le lit, la femme assise à califourchon sur l'homme, sa jupe relevée jusqu'à la taille. Quelques instants plus tard, ils étaient en train de faire l'amour.

— Ça alors, regardez un peu ! s'exclama Harry en baissant sa braguette et en révélant son sexe en érection. Il va falloir que quelqu'un me donne un coup de main. Jo ?

La femme qui lui avait apporté de la glace se mit à genoux et entreprit de s'occuper de lui. A côté de nous, un homme prit place dans un fauteuil et commença à se masturber.

— Je quitte l'association. Je ne veux plus jamais vous revoir, ni tes amis, ni toi. Vous me dégoûtez !

— C'est noté, répondit-il sans même me regarder, le souffle court et la main sur la tête de la femme agenouillée devant lui.

Je poussai un autre couple en train de faire l'amour contre le mur, attrapai mon sac à dos et quittai la chambre. La porte se referma derrière moi et je me retrouvai seule dans le silence du couloir. La porte d'à côté s'ouvrit et je pus apercevoir la pièce depuis laquelle ils nous avaient espionnés. Une forte odeur de sueur et de sperme en émanait, des verres vides jonchaient le sol et le miroir sans tain révélait les corps enchevêtrés dans la pièce que je venais de fuir.

C'est un miroir sans tain, comme la plupart des miroirs de la maison...

Je me rappelai, mais trop tard, ce que monsieur D. m'avait dit. Comment avais-je pu être aussi stupide ? Je retirai le peignoir, me débarrassai de mon porte-jarretelles et de mes bas, puis enfilai à la hâte les sous-vêtements, le jean et le pull que j'avais pris pour le lendemain. Ce qui se passait dans la chambre que j'avais quittée me donnait la nausée et je fermai la porte. Je sentis une larme rouler sur ma joue tandis que j'enfilais mes chaussures et les laçais.

— Jo...

Une voix grave et familière... Une voix qui, à une époque, avait été pour moi la voix la plus précieuse du monde...

— Allez vous faire foutre !

J'essuyai mes larmes d'un revers de main rageur et me redressai pour lui faire face.

— C'est vous qui avez placé le peignoir sur mes épaules ?

Il opina en guise de réponse.

— Trop aimable, vraiment ! Quel gentleman.

Je tenais enfin mon face-à-face avec lui, ce moment que j'avais à la fois désiré et craint plus que tout. Mais le désir et la crainte n'étaient plus désormais qu'un désespoir las.

Il me tendit un mouchoir en coton, fidèle au modèle de bonnes manières qu'il se plaisait à incarner. Je regardai sans un mot cet homme qui avait alimenté mes fantasmes et gardé mes secrets — du moins je le croyais — pendant si longtemps. Je connaissais sa voix et je l'avais déjà croisé, je savais donc déjà qu'il était grand, mince, les cheveux bruns parsemés de notes poivre et sel.

Mais ce soir, il était démasqué et je pus enfin voir ses yeux sombres, ses sourcils droits, sa peau délicatement hâlée. Il était beau, indiscutablement, le visage harmonieux, les traits délicats, le nez légèrement aquilin. Il n'était pas tout jeune, sans doute proche de la cinquantaine, mais, au lieu de le vieillir, les rides autour de ses yeux donnaient à sa beauté une profondeur mystérieuse. Néanmoins, rien de tout ça ne me fit le moindre effet.

— Ne me dites pas que vous pensiez que j'étais au courant ! N'insultez pas mon intelligence !

— Je vous ai fait du mal. Si vous saviez à quel point je m'en veux.

— Si vous saviez à quel point je m'en fiche !

Je ramassai mon sac à dos et le jetai sur mon épaule. Je venais de me souvenir, trop tard, que mon manteau était resté dans la chambre. A l'heure qu'il était, il faisait sûrement office de couverture

ou de tapis pour un accouplement quelconque.

— Jo, vous ne voulez pas connaître la fin de notre histoire ?

Ses mots me frappèrent pile là où j'avais mal.

— Notre histoire ? Ce n'est sûrement pas la nôtre ! C'est la vôtre uniquement ; une histoire que vous avez écrite sans que je sache que je n'en étais qu'un personnage. Une chose que vous avez manipulée...

Je m'adossai contre le mur et pleurai sans me retenir sur tout ce que j'avais perdu : lui, Patrick, et même l'enfant que j'avais perdu un an auparavant. Il eut l'intelligence de ne pas tenter de me toucher ou de me consoler et attendit que le flot de mes larmes se tarisse.

— Jo, je vous en prie, laissez-moi vous expliquer.

— D'accord... Retrouvez-moi à 16 heures mardi au Brown Palace Hotel de Denver. Pas de secret, pas de manigance, juste vous et moi. Et ensuite, ce sera fini.

Je tournai les talons et m'éloignai, priant pour qu'il ne décide pas de me suivre. Je pris l'ascenseur jusque dans la cuisine et appelai une voiture pour rentrer à la maison. Patrick avait disparu et cette constatation m'offrit un petit répit : à cet instant, je doutais d'être assez forte pour l'affronter. J'espérais juste qu'il était rentré sans encombre.

La nuit était glaciale et le ciel étoilé obscurci par de nombreux nuages. Je montai dans la limousine et fus rejointe par trois autres personnes que je reconnus pour les avoir vues dans la Grande Salle, mais dont les noms m'échappaient. Ils me remarquèrent à peine, trop occupés à s'embrasser, se caresser et se murmurer des choses à l'oreille.

Je cachai mon visage dans la capuche de mon pull et appuyai mon front contre la vitre, les bras enroulés autour de moi autant pour me réchauffer que pour me reconforter. Je somnolai sur la chemin du retour et mon sommeil eut au moins le mérite de me permettre d'échapper aux gémissements et aux soupirs alanguis de mes compagnons de route.

* * *

La lumière de l'appartement était allumée, lorsque j'arrivai à la maison. Patrick était donc encore debout. J'entrai et laissai tomber mon sac à dos sur le sol. J'aurais voulu que Brady se précipite vers moi pour pouvoir le prendre dans mes bras et trouver un peu de réconfort dans la douceur de sa fourrure et le murmure de son ronronnement, mais la maison était vide et silencieuse.

* * *

J'allai dans la cuisine pour me servir un verre d'eau.

— Tu es rentrée...

Je fus si étonnée d'entendre sa voix que je faillis laisser tomber mon verre dans l'évier. Je n'avais pas vu qu'il était assis dans l'obscurité, Brady couché sur ses genoux. Je ne m'attendais à le trouver ici, et surtout à ce qu'il soit si calme.

— Pourquoi es-tu assis dans le noir ? demandai-je prudemment.

Je tendis la main pour actionner l'interrupteur.

— Non, n'allume pas.

— D'accord, répondis-je en prenant place autour de la table. Comment es-tu revenu ici ?

— J'ai demandé aux types des cuisines et ils m'ont appelé une voiture.

— Je suis contente que tu ailles bien.

— Je n'en suis pas si sûr.

Le ton glacial de sa voix me fit frémir.

— J'ai eu un rapport sexuel non protégé avec une femme qui m'a invité dans un club libertin, sans même me dire où nous étions, ni de quoi il s'agissait.

— Tout va bien, ne...

— Non, Jo, tout ne va pas bien, au contraire !

— Patrick, je ne savais pas qu'ils étaient en train de nous espionner, je te le jure. Je ne t'ai pas tendu de piège.

— J'aimerais pouvoir te croire, finit-il par répondre après un long silence. Je te croirai peut-être demain. Je n'en sais rien. Qu'est-ce que tu m'as caché d'autre, Jo ?

Mais il ne me laissa pas le temps de lui répondre, se leva et ajouta :

— Bonne nuit.

Il se dirigea vers la porte, puis s'arrêta.

— Avec combien de ces types est-ce que tu as couché ? Est-ce que tu t'en rappelles seulement...

Puis il quitta la pièce, me laissant interdite, blessée par ses paroles, mais consciente que son attaque était complètement justifiée. Il n'avait aucune raison de me faire confiance, aucune raison de me croire, puisque oui, en effet, je lui avais caché bien des choses. J'entendis ses pas résonner dans l'escalier, suivis du bruit de la porte qu'il verrouillait. Puis plus rien.

* * *

Je dormis à peine cette nuit-là. A 6 heures du matin, après avoir passé des heures à me tourner sans répit dans mon lit, je finis par envoyer un SMS à Patrick.

On peut parler ?

J'allai prendre une douche et m'habiller. Mon corps était légèrement courbaturé à cause de nos ébats de la veille, et cette sensation me rendit terriblement triste, car il était probable que notre première fois soit aussi la dernière. Lorsque j'osai regarder l'écran de mon téléphone, un peu plus tard, je vis avec soulagement qu'il m'avait répondu.

D'accord.

Plutôt laconique comme réponse, et qui ne me disait rien de son état d'esprit. Mais au moins c'était une réponse. Patrick acceptait de me parler, même si c'était pour rompre avec moi. Une hypothèse qui me rendait malade...

Je descendis dans la cuisine nous préparer du café, puis retournai à l'étage chargée d'un plateau avec les tasses, la cafetière et du lait.

Je frappai maladroitement à la porte avec mon coude.

— Entre, c'est ouvert.

Je le trouvai assis devant l'un de ses ordinateurs.

— Il faut que je finisse ça..., dit-il sans lever les yeux.

Je posai le plateau et m'assis en attendant qu'il ait terminé. Lorsqu'il se tourna vers moi, je fus choquée par son expression d'extrême fatigue : il avait les yeux rouges et cernés, les cheveux en bataille et il n'était pas rasé. J'avais soigneusement évité de me regarder dans un miroir depuis mon réveil et je n'étais sûrement pas beaucoup plus fringante. Il accepta la tasse de café que je lui tendis avec un demi-sourire et un hochement de tête en remerciement. Je réfléchissais intensément à ce que je pouvais bien dire pour entamer la conversation, mais il prit la parole en premier.

— Tu as une tête à faire peur.

— Toi aussi.

— J'ai la gueule de bois. Mais c'est ma faute, j'avais qu'à ne pas boire... Voilà où nous en sommes, Jo : je suis amoureux de toi. Et quand je pense que je ne me suis pas rendu compte de toute la soirée que l'association était un club libertin, j'ai l'impression d'être le dernier des idiots. Tu te rends compte qu'une femme m'a demandé ce que j'aimais, et je lui ai répondu que j'étais fan de jazz ? Pourquoi tu ne m'en as pas parlé ? J'aurais peut-être même accepté de faire un de ces trucs de groupe, si tu en avais eu envie... Tu n'avais qu'à me le demander !

— Je te jure que je ne savais pas que nous faisions l'objet d'une mise en scène ! Je suis désolée de t'avoir mis dans une situation pareille...

Je ne pus me retenir et me mis à pleurer.

— J'ai adoré faire l'amour avec toi, Patrick, et je déteste l'idée que nous ne le ferons peut-être plus jamais. Je suis tellement désolée ! J'avais décidé de quitter l'association il y a déjà plusieurs jours, sans que ça ait quoi que ce soit à voir avec toi et moi. J'avais compris que ça ne m'apportait rien de bon bien avant de tomber amoureuse de toi... Et je pensais sincèrement que nous étions invités à une soirée ordinaire.

— Ne pleure pas, Jo, dit-il en me prenant dans ses bras. Arrête, sinon je vais me mettre à pleurer, moi aussi, et crois-moi, tu n'as pas envie de voir ça ! J'ai bien trouvé un peu bizarres tous ces commentaires que j'entendais quant au fait de nous voir plus tard, mais je n'ai rien vu venir. Quel imbécile ! N'empêche, je n'aurais pas dû partir en te laissant toute seule.

— Ne t'en fais pas, il ne m'est rien arrivé, dis-je en renflant, la tête posée sur sa poitrine. Je ne veux plus te mentir... J'ai encore des choses à régler avec la personne qui m'a fait entrer à l'association. Ma vie sentimentale compliquée, c'est à cause de lui... Je l'ai rencontré par le biais de la radio. Il appelait régulièrement quand j'étais à l'antenne, et c'est comme ça que nous avons fait connaissance. On avait l'habitude de faire l'amour par téléphone, lorsque j'étais seule à la station tard le soir.

— Rien que ça ! Je t'en prie, ne me dis pas que c'était Harry ou Jake !

— Ni l'un ni l'autre. D'ailleurs, ce n'était pas Willis non plus, même si j'ai couché avec lui.

Le simple fait de le dire me donna envie de vomir.

— Je suis désolée de te raconter tout ça, je n'y prends aucun plaisir, vraiment, mais je pense qu'il faut que tu le saches... Harry doit avoir un sacré cocard à l'heure qu'il est !

— Tant mieux. Pour le cocard, je veux dire, pas pour Willis. Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? demanda-t-il sans arrêter de me serrer dans ses bras.

— Je ne sais pas. Tu veux rompre ?

— Ce serait peut-être la meilleure chose à faire.

— Je peux tout...

J'allais lui dire que je pouvais tout lui expliquer, mais je n'étais pas sûre d'être prête à lui

raconter toute l'histoire. Il était encore trop tôt ; les événements de la veille étaient encore trop cuisants pour tous les deux.

— Je ne veux pas une confession, Jo. Je ne suis pas prêtre, et je n'ai pas le pouvoir de t'absoudre de tes péchés. C'est à toi de régler tes problèmes.

Il semblait soudain en colère. Il relâcha son étreinte, se leva et posa rudement sa tasse sur son bureau. Alors, je lançai mon corps contre le sien, pris son visage dans mes mains et l'embrassai frénétiquement. J'étais terrifiée à l'idée de le perdre et folle de joie de sentir sa bouche contre la mienne, submergée de désir et de remords, d'impuissance et de désespoir.

Il s'écarta de moi et me regarda en secouant la tête.

— Ça ne ressemble pas à une rupture, on dirait...

— Non !

— Viens ici...

Il m'attira contre lui et m'embrassa doucement, d'un baiser qui m'électrisa des pieds à la tête. Je caressai les muscles de son dos et glissai les mains dans son jean pour caresser ses reins. Il couvrit mon cou et mes épaules de baisers tout en me caressant la poitrine, son sexe en érection pressé contre mon ventre.

— Je veux te faire jouir, Jo...

Il m'entraîna jusqu'à son lit et chacun déshabilla l'autre avec précipitation et maladresse, comme deux personnes l'auraient fait pour leur première fois, à mille lieues de la représentation à laquelle nous nous étions livrés la veille. Nous étions devenus timides et gauches, conscients de la fragilité de notre trêve. J'avais l'impression de redécouvrir son corps, sa sensibilité, la douceur de sa peau, dans la lumière crue du matin et sur un lit défait, loin des bougies, des draps en satin et des pétales de rose de la veille.

Aucun de nous ne portait de dessous de parade cette fois : ce n'étaient que des sous-vêtements en coton fatigué — une culotte élimée pour moi et un boxer froissé pour lui. Nous nous embrassions, nous touchions et nous caressions sans relâche. Je voulais sentir ses lèvres et son souffle sur moi, lui murmurer des mots d'amour entre deux baisers.

Lorsqu'il mit sa main entre mes jambes, j'écartai les cuisses pour l'accueillir et adorai le petit son qui monta de sa gorge lorsqu'il glissa un doigt en moi et sentit à quel point j'étais excitée. Juste avec ses mains, il réussit à me procurer des sensations que je n'avais jamais ressenties auparavant. Il laissa échapper un petit rire de contentement lorsque je jouis, et lorsque les spasmes de l'orgasme s'évanouirent, il mit ses doigts dans ma bouche pour partager avec moi la saveur de mon sexe.

— J'ai tellement envie de toi, Jo !

Il me pénétra en un instant et je mis les jambes autour de sa taille pour l'accueillir aussi profondément que possible en moi. Il me murmura des mots crus qui me surprirent, mais que j'attribuai à la colère qu'il avait manifestée un peu plus tôt.

— Laisse-moi venir sur toi...

Sans détacher mon corps du sien, je changeai de position, ralentissant la cadence qu'il avait adoptée pour la transformer en une série de va-et-vient lents et langoureux, tout en lui caressant le torse.

— Ça te plaît ? demandai-je, inquiète à l'idée de faire un faux pas.

— Oui. Embrasse-moi.

Je plaçai une main de chaque côté de sa tête et l'embrassai sans arrêter de bouger au-dessus de

lui. Je sentis les prémices d'un autre orgasme m'envahir et attrapai ses mains pour l'encourager à me caresser la poitrine. Je me redressai afin de regarder son sexe dur et brillant aller et venir en moi. J'atteignis une fois encore le point de non-retour et le regardai droit dans les yeux lorsque le plaisir me submergea, incapable de détacher mon regard du sien.

— Mets-toi à quatre pattes...

Sans me laisser un instant de répit, il me souleva et je me mis tant bien que mal dans la position demandée. J'entendais sa respiration entrecoupée et sentais son sexe frotter contre le mien, contre mes reins, l'intérieur de mes cuisses... Je voulais qu'il me prenne encore, je voulais le sentir en moi, mais il avait l'air déterminé à me provoquer et à m'exciter avec l'extrémité de son sexe sans aller plus loin.

— Tu es cruel.

— Tu n'as encore rien vu !

Disant ces mots, il tendit la main vers la table de nuit.

— Est-ce que je t'ai déjà dit à quel point j'adorais tes fesses ? demanda-t-il en me donnant une tape dessus. Elles sont petites mais leur forme est si parfaite !

Il mit en doigt entre.

— Tu veux ?

Je sentis alors quelque chose de froid couler sur ma peau et poussai un petit cri de surprise.

— C'est du lubrifiant. Ça va se réchauffer.

Une pression douloureuse se fit sentir au creux de mes reins.

— Essaie de te détendre. C'est juste un doigt.

— Juste un doigt ? J'ai l'impression que c'est la tour de Pise !

— Respire doucement, ça va aller. Kimberly ne t'a jamais dit à quel point j'étais doué pour ça ?

— N'essaie pas de me faire marcher, je sais très bien que tu n'as jamais fait une chose pareille avec Kimberly !

Il se mit à rire et reprit avec d'innombrables précautions, de telle sorte qu'au bout d'un moment, cette intrusion se mit à ressembler de plus en plus à une agréable visite.

— Maintenant que le lubrifiant s'est réchauffé, ça devrait aller mieux. Je m'en suis appliqué aussi.

Il continua à s'introduire doucement en moi et je me concentraï sur ma respiration, tentant de me détendre autant que possible afin de mieux m'ouvrir à lui. Je savais que la taille de son sexe n'allait pas faciliter les choses, et c'était en effet douloureux. Mais ça me plaisait d'explorer cet aspect avec lui, et les mots qu'il murmurait à mon oreille me faisaient oublier la sensation de gêne. Il m'assura que nous allions prendre tout notre temps et que j'allais adorer ça. Il me conseilla de me caresser pour faciliter les choses.

— Est-ce que je peux te guider ?

— Bien sûr.

Il s'arrêta presque de bouger, et je pris le relais, l'emmenant dans les endroits les plus intimes de mon être. Je ralentis lorsque la douleur se fit un peu trop sentir, puis accélérâi de nouveau, emportée peu à peu par le désir. Patrick se mit soudain à trembler ; il agrippa mes hanches, avant de s'immobiliser. Il fut ensuite pris d'une série de spasmes qui m'indiquèrent qu'il avait un orgasme. Lorsque nos corps se séparèrent, un grand sourire teinté de fierté éclairait son visage.

— Je ne suis pas forcément pour les orgasmes simultanés, et je ne prétends pas que tu viens d'en

avoir un, mais... c'était plutôt incroyable, non ?

— C'est vrai, dis-je en me demandant si des flashes de cet instant me reviendraient au mauvais endroit et au mauvais moment, à vélo par exemple. Je ne suis pas sûre de réussir à marcher pendant un bon moment.

— Ça tombe bien, tu n'as pas besoin d'aller où que ce soit. Tu vas rester ici, bien au chaud dans mon lit, pendant que je nous prépare une tasse de thé.

— Le sexe à l'irlandaise est pour le moins original ! Une sodomie suivie d'une tasse de thé.

— L'Eglise autorise cette pratique le dimanche, tant que tu vas à confesse ensuite. D'ailleurs... je sais que je t'ai dit tout à l'heure que je ne voulais pas de ta confession, mais, si tu as envie de parler, je suis d'accord pour écouter.

— C'est gentil, mais pas maintenant.

Il hocha la tête et se leva pour aller préparer du thé. Je ne pouvais pas encore tout lui raconter à propos de monsieur D. Pas avant d'avoir réglé cette histoire avec le principal intéressé.

* * *

Insensibles aux effets de la théine et de la caféine, nous passâmes une partie de la journée à somnoler dans son lit, en nous caressant et nous embrassant parfois dans un état de semi-conscience. Puis, vers le milieu de l'après-midi, je me glissai hors du lit.

— Qu'est-ce qui se passe, Jo ?

— Rien, il faut juste que j'aille à la station.

Il ouvrit des yeux ensommeillés et mit ses lunettes.

— Je pensais que tu n'étais jamais à l'antenne le dimanche...

— C'est vrai, mais aujourd'hui j'ai des choses à faire.

— D'accord. Je m'occupe du dîner, si tu veux ?

— Avec plaisir !

Je l'embrassai et regagnai ma partie de la maison pour me doucher et enfiler des vêtements chauds avant d'enfourcher mon vélo. Un froid glacial régnait à l'extérieur, et un vent froid soufflait.

Une fois arrivée à la station, je passai par le studio pour discuter un peu avec le présentateur des programmes du week-end, avant de me diriger vers mon bureau. J'entendis des bruits en passant devant le bureau de notre responsable. Ce que je trouvai pour le moins étrange : la présence de Bill à la station le week-end était tout sauf habituelle.

Je frappai à la porte entrouverte et entrai.

— Je ne voulais pas te déranger, c'est juste que j'ai entendu...

Ma voix s'évanouit lorsque je remarquai le nombre de cartons sur le sol et constatai que son bureau était presque vide.

— Bill, qu'est-ce que c'est que ça ?

— Je ne voulais en parler à personne... Je prends ma retraite, Jo. N'aie pas l'air si étonnée, le moment est venu, tu ne crois pas ? Je suis ici depuis... des siècles, et je crois que j'ai largement fait mon temps.

Il attrapa une photographie de l'équipe de la station datant des années 1970 : je le reconnus au premier coup d'œil, à cause de sa haute taille et de sa carrure. Il avait l'index et le majeur levés en symbole de la paix, ses longs cheveux tombant sur ses épaules.

— A l'époque, on se servait de cylindres en plastique troués comme de haut-parleurs et on était défonçés à l'antenne. C'était la belle époque, mais c'est de l'histoire ancienne désormais, déclara-t-il en rangeant soigneusement le cadre dans un carton. Et quand tu commences à te dire ce genre de choses, ça signifie qu'il est temps de partir.

— Tu vas me manquer.

— Toi aussi, tu vas me manquer, Jo... Mais c'est mieux comme ça. Et puis, ça veut dire qu'on va pouvoir arrêter de se cacher avec Kimberly.

— Comment ?

Kimberly et lui ?

— On pensait que tu le savais. Enfin, que tu l'avais deviné...

— Pas du tout ! Mais félicitations : je suis ravie pour vous deux ! Ça me fait quand même de la peine que tu nous quittes, mais puisque c'est ta décision... Qui d'autre le sait ?

Il s'assit sur le bord de son bureau et eut l'air de réfléchir quelques instants avant de reprendre la parole.

— Dis-moi, Jo, depuis quand n'as-tu pas eu une vraie conversation avec Neil à propos de la radio ?

— Je ne sais pas. Deux mois, peut-être trois. Je ne me souviens même pas de la dernière fois où il m'a envoyé un e-mail.

— Tu sais ce que ça veut dire, lorsque quelqu'un n'est pas tenu au courant de ce qui se passe...

Il attrapa le dernier cadre qui ornait son étagère, une photo sur laquelle il était entouré de ses petits-enfants.

— Neil va assurer l'intérim le temps qu'ils recrutent quelqu'un pour occuper mon poste. Mais tu sais aussi bien que moi que le conseil d'administration finira par le choisir, et tu sais aussi ce qu'il pense de la musique classique. Si j'étais toi, je commencerais à mettre à jour mon CV. Et si on te demande des références, tu peux donner mon nom.

— Alors tu penses que l'équipe va être remaniée en profondeur ?

— On ne peut pas en être certains, mais c'est fort probable, à mon avis. Le conseil d'administration n'a pas tort sur toute la ligne ; cette ville a besoin d'une station d'informations sérieuse. Enfin bref, pour moi, c'est terminé. Je vais rentrer. Kimberly me prépare son fameux chili, ce soir... Peace and love, Jo !

— Peace and love, répondis-je en le serrant dans mes bras. Embrasse Kimberly pour moi et dis-lui que j'attends avec impatience les détails croustillants de votre relation cachée !

Je repris le chemin vers mon bureau et mon cerveau tournait à cent à l'heure. Entre le départ de Bill, sa relation secrète avec Kimberly et le remaniement potentiel de l'équipe, je ne savais plus où donner de la tête. Kimberly m'avait dit, en effet, que je connaissais l'homme qu'elle fréquentait, mais jamais je n'aurais imaginé qu'il puisse s'agir de Bill !

Je consultai mes e-mails et mon courrier, mais n'avais plus la moindre envie de m'en occuper après les nouvelles que je venais d'apprendre. Il y avait un e-mail de Neil qui me rappelait que le moment était venu pour mon évaluation annuelle. Il me suggérait différents jours et heures possibles, mais toujours avant 10 heures du matin. Compte tenu de ce que Bill m'avait laissé entendre, je décidai de ne pas lui répondre, dans l'espoir de repousser cet entretien autant que possible.

Je retrouvai le studio silencieux et à peine éclairé, et préparai un enregistrement pour le mardi soir suivant. Si je ne faisais rien de stupide, je n'aurais pas besoin de m'en servir, mais ça ne me

coûtait rien de prendre mes précautions. De plus, si je n'utilisais pas l'enregistrement mardi soir, il me servirait une autre fois. Ce n'était donc pas du temps perdu...

Une petite voix me disait qu'il était dangereux de voir monsieur D., mais je l'ignorai, persuadée d'avoir pris la bonne décision. Je trouvai un autre présentateur pour me remplacer, ce soir-là, et gérer la console, puis repris le chemin de la maison dans la nuit froide et venteuse, impatiente de retrouver mon chez-moi, et surtout Patrick.

Chapitre 24

— J’aurai une surprise pour toi, tout à l’heure, annonçai-je à Patrick pendant le dîner.

— Quel genre de surprise ? demanda-t-il, piqué par la curiosité, tandis qu’il se levait pour débarrasser la table.

Mes yeux s’égarèrent sur ses fesses et j’essayai de déterminer si oui ou non il portait un boxer sous son pantalon.

— J’aime bien qu’on m’attache, continuai-je, alors je me suis dit que ça te plairait peut-être, à toi aussi. On t’a déjà attaché ?

Soudain, je rougis, songeant que lui poser cette question pouvait lui rappeler l’épisode de l’association. Par chance, il sembla ne pas y penser et me répondit, avec sa bonne humeur habituelle :

— Pas depuis mes huit ans et encore, c’était une blague de mes sœurs... Ça ne m’avait pas particulièrement excité à l’époque, mais je n’ai rien contre une nouvelle tentative. Du coup, c’est moi le dessert, si je comprends bien, ou tu veux de la glace d’abord ?

— J’aimerais bien un peu de glace d’abord. Tu as fait quoi, cet après-midi ?

— Un peu d’exercice, du classement dans mes factures... Rien de bien intéressant. Qu’est-ce que tu veux avec ta glace, des éclats de noisette, de la sauce chocolat, des framboises ou de la crème fouettée ? A moins que tu aies prévu d’utiliser tous ces ingrédients sur mon corps musclé ?

— Un peu de tout ça, s’il te plaît, mais sur la glace. Je viens juste de changer les draps.

— A vos ordres ! Et maintenant, Jo... Dis-moi ce qui te tracasse ?

— Comment tu sais que quelque chose me tracasse ?

— J’ai remarqué que tu tritures le premier objet à ta portée quand tu es préoccupée.

Je lâchai immédiatement la serviette en papier que j’étais en train de déchiqueter consciencieusement depuis quelques minutes. Entre deux cuillerées de glace, je lui expliquai alors ce qui était en train de se passer à la radio et à quel point j’étais attristée par le départ de Bill. Par contre, je ne lui dis rien quant à monsieur D. et notre rendez-vous du mardi suivant. Je ne savais comment aborder le sujet avec lui et puis je n’étais même pas sûre que monsieur D. viendrait. Patrick m’écoula attentivement et ne dit pas un mot jusqu’à ce que j’aie terminé.

— En effet, ce ne sont pas de très bonnes nouvelles... Qu’est-ce que tu comptes faire ?

— Je n’en ai aucune idée. Faire profil bas, dans un premier temps, je suppose...

— Faire profil bas *et* mettre ton CV à jour.

— C’est exactement ce que Bill m’a conseillé de faire, dis-je en repoussant mon bol vide.

— Dans ce cas, fais-le. Autre chose ?

— Oui, mais c'est un peu gênant. Il se trouve que j'ai un problème.

— Je t'écoute.

Je soupirai et passai mon index le long du bord du bol pour capturer les derniers restes de glace. Puis je portai mon doigt à ma bouche et le léchai lentement.

— J'ai des foulards de soie à l'étage et ils sont tout emmêlés... J'aurais besoin d'aide pour défaire les nœuds.

— Je serais ravi de te donner un coup de main !

Il s'empara de nos bols et de nos cuillères, et les mit dans le lave-vaisselle.

— Je suis ton homme, chérie ! Défaire les nœuds, c'est ma spécialité. Je te suis.

J'ouvris alors la marche jusqu'à l'étage, excitée mais aussi un peu effrayée du pouvoir que Patrick s'appropriait à me donner sur lui. Une fois dans la chambre, j'allumai la lampe de chevet et déposai un foulard par-dessus pour adoucir le jet de lumière et créer une ambiance tamisée. Brady passa à côté de nous en courant, sauta sur le lit et se mit à faire ses griffes sur l'édredon en ronronnant bruyamment.

— Est-ce que le chat fait aussi partie du scénario ?

Je me mis à rire et emmenai Brady dans le couloir avant de refermer la porte. Puis je me retournai face à Patrick et m'éclaircis la gorge.

— Dis-moi ce que tu veux que je fasse.

— Je voudrais... que tu te déshabilles.

— Oui, maîtresse !

Nous nous regardâmes en coin et éclatâmes de rire.

— Attends, je réessaye... Patrick, déshabille-toi, s'il te plaît. Doucement, ajoutai-je en m'asseyant sur le lit.

Il hocha la tête et retira son T-shirt. Je me demandai, l'espace d'un instant, si je ne ferais pas mieux de l'envoyer mettre davantage de vêtements, étant donné qu'il ne portait déjà plus rien d'autre que son pantalon et ses chaussettes. Chaussettes qu'il retira rapidement, puis il descendit son pantalon de quelques centimètres en me regardant avec un sourire diabolique. Il marqua une pause, puis le baissa de nouveau de quelques centimètres. Impatentée par tant de lenteur, je sautai sur mes pieds et le poussai sur le lit. Il laissa échapper un cri de surprise, mais je ne lui laissai pas le temps de réagir et me plaçai au-dessus de lui, attrapant ses poignets.

— Ça suffit, la provocation !

— Je pensais que c'était ce que tu voulais, dit-il en clignant des yeux d'un air faussement innocent. Et si on parlait plutôt de ces foulards que tu voulais démêler ?

Il avait pris une douche — je pouvais sentir l'odeur du shampoing à la menthe poivrée qu'il aimait tant —, mais ne s'était pas rasé. Je frottai mon visage contre le sien, appréciant la rugosité de sa peau.

— Je suis sûr que ça serait agréable contre tes seins. Enfin, je dis ça comme ça...

Il plia les jambes et arquait le bassin pour me faire sentir la dureté de son sexe.

— Pas si vite. On va faire ça à mon rythme.

Je l'embrassai, contrôlant la vitesse et l'intensité de notre baiser. Je le guidai, l'encourageai à ouvrir la bouche, à toucher ma langue avec la sienne, le provoquai pour mieux me retirer. Puis je me levai pour aller chercher une poignée de foulards de soie dans un panier posé sur ma commode. En me retournant, je vis que Patrick avait enlevé son pantalon. Il était allongé sur les draps, en train de

m'attendre, prêt à me laisser maîtresse de la situation. J'étais touchée par sa confiance, émue par sa beauté, fascinée par son corps musclé et par la vue de son sexe sombre dressé contre son ventre.

Je l'observai un long moment sans dire un mot, un grand sourire aux lèvres, incapable de simuler la nonchalance qu'il avait lui-même affichée lorsqu'il m'avait attachée la veille. J'étais simplement heureuse, heureuse de le regarder et de savoir qu'il était à moi. Un élan d'affection démesuré, incontrôlable me submergea, mêlé au désir croissant que je ressentais en le regardant étendu devant moi.

Sans que j'aie besoin de dire quoi que ce soit, il écarta les jambes pour que je puisse attacher ses chevilles aux charnières du coffre au bout du lit.

— Tu veux un mot d'alerte ?

— Je vais en avoir besoin ?

— Je ne sais pas, je n'ai jamais fait ça avant. J'ignore ce qui va se passer, alors je pense que c'est mieux si tu en as un.

— Ellington. Comme Duke Ellington.

— D'accord.

Je m'agenouillai entre ses jambes pour attacher ses poignets de part et d'autre de la tête du lit. J'adorai la confiance avec laquelle il m'offrit ses poignets, son sourire, sa façon de tendre le cou pour embrasser ma poitrine lorsque je me penchai au-dessus de lui pour nouer les foulards. Je plaçai un second oreiller sous sa tête pour qu'il n'ait pas à se tordre le cou : je voulais être sûre qu'il allait voir ce que je m'apprêtais à lui faire, même si je n'avais pas encore la moindre idée de ce que cela allait être.

— Tu es à moi, maintenant !

Je me rendis compte — trop tard — que je l'avais dit tout haut.

— Oui, répondit-il avec le plus grand sérieux.

Je portais encore mes vêtements de vélo, mon col roulé, mon pantalon en élasthanne et mes chaussettes en laine. Je me déshabillai en partie pour ne garder que le pantalon. J'attrapai l'un de mes jouets préférés, un vibromasseur hors de prix qui avait une tête rotative qui ondulait, de même qu'une tête séparée pour le clitoris, et m'agenouillai de nouveau entre ses jambes. Je le mis en route à faible puissance et l'appliquai contre son sexe en érection, ce qui lui tira une exclamation de surprise.

— Ça te plaît ?

— C'est... intéressant, disons.

— Et ça ? demandai-je en passant la tête sur ses tétons.

— Je ne sais pas. Je n'arrive pas à décider si ça me chatouille ou si ça m'excite. Recommence.

Cette fois, je le fis glisser doucement sur toute la longueur de son sexe et je vis ses muscles se contracter et ses paupières palpiter sur ses yeux clos.

— Je vais jouir si tu continues comme ça, murmura-t-il.

— Ce serait trop facile, dis-je en éteignant l'appareil.

Je me déshabillai, et pendant que je le faisais, Patrick garda les yeux fixés sur moi. J'aimais sa façon de me regarder, l'étincelle dans ses prunelles qui me disait à quel point il avait envie que je le touche et que je lui fasse l'amour. Et c'est ce que je fis. Je le touchai, le caressai, l'embrassai, ma bouche explorant chaque centimètre carré de sa peau, ses odeurs, ses textures. Si j'étais familière avec certaines d'entre elles, d'autres étaient une découverte. Je frottai ma poitrine contre les poils de son torse et contre ses joues, pour sentir la rugosité de sa barbe naissante. Puis je pris son sexe dans

ma main et caressai mes tétons avec son extrémité. Il gémit doucement et soupira de plaisir.

— Tu me rends fou, Jo...

— J'espère bien !

Je me mis à califourchon sur lui. Je sentis son corps se contracter lorsque je refermai mes doigts autour de son sexe, allant et venant, avant d'en appliquer l'extrémité contre mon clitoris.

— J'aimerais te voir jouir.

* * *

C'était la sonnerie quasiment imperceptible mais incessante de son téléphone qui l'avait réveillé : il avait un nouveau message. Il était trop tôt pour qu'il s'agisse d'un client. Il mit ses lunettes et tendit le bras à l'extérieur du lit pour attraper son portable : c'était son père, qui lui disait qu'il prenait l'avion le lendemain et lui indiquait le nom de son hôtel. Il secoua doucement Jo pour la réveiller.

— Qu'est-ce que tu as envie de manger ?

— Des flocons d'avoine, marmonna-t-elle.

Seuls ses cheveux dépassaient de la couverture.

— Pas pour le petit déjeuner. Pour le dîner.

— Je dors encore, comment veux-tu que je pense à ce que j'ai envie de manger au dîner ?

Sa tête émergea d'entre les draps et elle cligna des yeux.

— Mon père sera en ville, demain, et je me demandais où l'emmener. Dans un endroit chic tendance nouvelle cuisine de préférence.

— Je vois. Tu peux réserver chez Gillian, alors, je pense que ça lui plaira.

— Tu voudras venir avec nous ?

— Bien sûr, à condition qu'on ne dîne pas trop tard. Il y a un concert jusqu'à 21 heures, je peux ensuite me faire remplacer et dans le pire des cas revenir couvrir la fin de l'émission. Il faut que j'aille faire pipi, ajouta-t-elle sans transition.

Elle se redressa brusquement et la couverture glissa, révélant sa poitrine et la pointe de ses seins durcis par l'air frais de la chambre. Il la couvrit d'un regard tendre tandis qu'elle traversait la pièce, admirant les courbes de son corps mince et athlétique. Patrick avait beau être stressé par la venue de son père, la vue de Jo dans le plus simple appareil parvint tout de même à lui donner une érection en un temps record.

— 19 heures ou 19 h 30, ça irait ? lança-t-elle depuis la salle de bains.

— C'est parfait. Je suis vraiment content que tu viennes. Ça te permettra de voir à quoi je vais ressembler dans trente ans. Et puis, il peut être très agréable quand il veut.

— Ce n'est pas trop l'image que je me suis faite de lui avec tout ce que tu m'as raconté.

— Je m'en doute, mais j'essaie de voir les choses du bon côté. Qu'est-ce que tu fabriques ? Reviens ici, j'ai quelque chose à te montrer.

Elle revint dans la chambre en s'étirant voluptueusement. Il aimait sa façon d'être à l'aise avec son corps et sa nudité, une qualité rare chez les Américaines. Son sexe devint encore plus dur que lorsqu'il l'avait observée, deux minutes auparavant.

— Tu es tellement belle !

— Merci.

Il s'attendit à ce qu'elle se mette à passer en revue la liste de ses nombreux défauts, comme le faisaient en général les femmes dès lors qu'elles recevaient un compliment, mais elle n'en fit rien. Au lieu de ça, elle se contenta de le rejoindre dans le lit et de coller ses pieds froids contre ses mollets.

— Tes pieds ne sont pas beaux, par contre, ils sont gelés !

— Mes mains aussi, répondit-elle en les appliquant sur son torse, le faisant sursauter.

— Evite de toucher certaines parties de mon corps avec des mains aussi froides, je ne voudrais pas avoir les extrémités congelées !

Elle ne sembla pas saisir le sous-entendu et se blottit contre lui, la tête appuyée contre son torse. Une telle proximité était délicieuse, mais n'arrangeait en rien son envie de faire l'amour, bien au contraire. Il eut soudain le sentiment qu'elle était en train de penser à quelque chose ou plutôt à quelqu'un d'autre, ce qui le rendit subitement anxieux.

— Tout va bien ? demanda-t-il.

Elle gémit, comme le font les personnes à moitié endormies lorsqu'elles ne veulent pas être réveillées, mais son corps était tendu, loin de la lourdeur inerte qui caractérise une personne endormie. Certain qu'elle ne somnolait pas le moins du monde, il la chatouilla doucement.

— Arrête ! Si tu espères un gros câlin, tu as choisi la mauvaise technique.

— De toute façon, tu n'as pas l'air intéressée.

— Me faire chatouiller ne m'intéresse pas, en effet.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Jo ?

— Rien, je viens de me réveiller, c'est tout. C'est ça, ce que tu voulais me montrer ? demanda-t-elle en descendant la main jusqu'à son bas-ventre.

Il repoussa la couverture pour pouvoir apprécier la vision de sa main sur son sexe. Elle grogna d'un air ennuyé et rabattit la couverture sur elle.

— Je voudrais voir tes seins.

— Fiche-moi la paix !

— Comme tu voudras.

Il se remit lui aussi sous la couverture et couvrit sa bouche, son cou et sa poitrine de baisers. Elle finit par se laisser aller, l'embrassant elle aussi, avant de descendre progressivement vers son bas-ventre;

— Jo ? Ne...

Elle s'interrompit et releva la tête.

— Quoi ? Quelque chose ne va pas ?

— Ne t'arrête pas.

Ne me quitte pas.

Chapitre 25

Il n'allait absolument rien se passer de particulier... Monsieur D. et moi allions nous rencontrer au bar de l'hôtel, comme prévu ; nous allions boire un verre et mettre un point final à quelque chose qui n'avait en réalité jamais commencé. Puis je rejoindrais Patrick pour le dîner et rencontrerais son père.

Mais si j'étais si sûre de ce scénario, pourquoi est-ce que je ne parvenais pas à le dire à Patrick ? Pourquoi étais-je incapable de lui en parler en toute franchise ? Je tentai de me convaincre que c'était parce qu'il n'avait pas posé la moindre question quant à l'association ou au rôle que j'y avais joué, signe qu'il ne souhaitait pas savoir de quoi il retournait, tant qu'il avait l'assurance que j'en avais fini avec ces gens. Et c'était précisément ce que je m'apprêtais à faire : en finir avec eux.

Tout allait merveilleusement bien entre nous. En quelques jours seulement, nous avions atteint une familiarité douce, rassurante et parfaitement naturelle. La veille au soir, il m'avait accueillie à la maison avec un délicieux repas. Nous prenions des bains ensemble, riions comme des adolescents et faisons l'amour comme des fous. Mais il m'arrivait parfois de le surprendre en train de me regarder avec, dans les yeux, un air de doute et de tristesse.

J'étais déterminée à tout lui raconter... mais après. Et j'espérais qu'il comprendrait pourquoi j'avais éprouvé le besoin de résoudre seule et en secret cette dernière partie de l'énigme.

— Tu es ravissante, dit-il alors que je m'apprêtais à quitter la maison, en ce mardi après-midi. Tu ressembles un peu à une secrétaire tout droit sortie d'un vieux film hollywoodien, mais j'aime beaucoup, ajouta-t-il en me voyant froncer les sourcils.

Je portais une jupe crayon noire, des chaussures à talons aiguilles, un pull en cachemire moulant que m'avait offert Kimberly et que je n'avais encore jamais porté, tant sa couleur crème semblait un appel aux taches diverses et variées.

— Je vous rejoindrai directement au restaurant depuis le studio. Je t'en prie, arrête d'avoir l'air aussi inquiet !

— Tu as raison, je n'ai aucune raison de m'inquiéter.

Il secoua la tête comme pour se débarrasser du masque de contrariété qui recouvrait son visage. Il se pencha pour m'embrasser, et je crus qu'il allait simplement me gratifier d'un baiser rapide et affectueux. Ce que je reçus à la place fut un baiser sensuel et provocant, lors duquel il se livra à une exploration minutieuse de ce qui se trouvait sous ma jupe.

— J'imagine que les bas me sont destinés ?

— Ça devait être une surprise pour tout à l'heure, répondis-je en lissant ma jupe.

— Tant que ce n'est pas une surprise pour quelqu'un d'autre. Fais attention en t'asseyant...

Je ne pus m'empêcher de soupirer.

— Je garderai les jambes serrées, promis. Va travailler maintenant.

J'attrapai mon manteau et une écharpe et sortis. Je me retournai et vis Patrick sur le pas de la porte, terriblement attirant dans son jean délavé et son pull qui moulait délicatement les muscles de ses bras. Pendant un instant, je fus tentée de courir vers lui et de tout lui raconter, mais je n'en fis rien. Je me contentai de lui faire un signe de la main et de monter en voiture, en prenant bien soin de dévoiler le haut de mes bas tandis que je m'installais au volant. Il sourit et me fit signe lui aussi.

Il faisait un froid glacial et c'est en grelottant que je démarrai la voiture. Je pris la même route que si je me rendais au studio, au cas où Patrick me suivrait du regard, et rien que ça me donna l'impression d'être en train de commettre un adultère.

Deux heures plus tard, je zigzaguais entre les voitures à la recherche d'une place, hésitant à faire appel au voiturier de l'hôtel. Je n'étais pas sûre d'avoir envie d'arriver à mon rendez-vous frigorifiée et les lèvres bleues. Je finis par céder à la tentation, gagnai l'entrée du parking du bel établissement à la façade rouge et confiai ma voiture.

Puis je franchis une porte tambour et arrivai dans le hall. J'ôtai mon écharpe, déboutonnai mon manteau et me dirigeai vers le bar, où j'avais donné rendez-vous à monsieur D. Soudain, j'eus l'impression d'être la dernière des idiots. Quelle garantie avais-je qu'il allait venir ? Aucune, si on considérait sa tendance à la fuite et au mensonge.

— Jo...

Je me retournai et le vis se lever du fauteuil dans lequel il avait pris place. Il me rejoignit, me sourit et m'embrassa sur la joue comme si nous étions de vieilles connaissances. En dépit de ma volonté de ne pas faiblir ni retomber sous son charme, je fus désarmée par la chaleur de son accueil et sa beauté.

— Vous êtes ravissante. Vous voulez boire ou manger quelque chose ? Le thé et les pâtisseries sont à se damner.

Je me laissai guider jusqu'au restaurant, où un serveur me débarrassa de mon écharpe et de mon manteau. Nous prîmes place dans de grands fauteuils et j'examinai la carte, bercée par une douce mélodie de harpe qui passait, en fond sonore. Le thé noir me rappelant Patrick, j'optai pour un thé Oolong, tandis que monsieur D. commandait un Earl Grey et des choses à grignoter.

— D'où venez-vous ? demandai-je lorsque le serveur s'éloigna. Je n'ai jamais réussi à situer votre accent.

— Je suis d'un peu partout : mon père était originaire de Grèce, ma mère d'Ecosse et j'ai grandi aux Etats-Unis.

— Je ne sais rien de vous. Je ne connais même pas votre nom !

Un autre serveur arriva avec un plateau recouvert de deux théières en argent, d'eau chaude, de petits sachets de thé et de porcelaine de Chine. Il apportait également un présentoir chargé de scones et de petits sandwiches, ainsi que de la crème caillée et de la confiture dans des petits ramequins. Monsieur D. attendit son départ pour reprendre la parole.

— Je m'appelle Dimitrios. Et je crois qu'au contraire vous savez beaucoup de choses à mon sujet.

— Je sais beaucoup de choses sur vos fantasmes, pas sur vous.

Je me concentrai pour adopter un ton aussi neutre que possible. Je voulais absolument éviter

d'avoir l'air de chercher à le séduire, de pleurnicher ou de l'accuser de quoi que ce soit. Ce serait lui montrer à quel point toute cette histoire m'avait affectée, et il n'en était pas question.

— Quand avez-vous décidé de me recruter ?

— De vous recruter ? Quelle affreuse façon de le dire, Jo ! Je connais Willis et il m'a raconté qu'il était sorti avec vous. C'était son idée, au départ. J'ai été jaloux, lorsqu'il a suggéré votre nom, car je voulais vous garder pour moi tout seul... Mais vous étiez si réticente à l'idée de me rencontrer.

— J'avoue que je vous comprends mal... Vous vouliez me rencontrer, du moins c'est ce que vous prétendez, mais ensuite, lorsque l'occasion s'est présentée, vous m'avez jetée en pâture à Jake, tout en vous dissimulant derrière une glace sans tain. Pourquoi ne pas être venu à ma rencontre ?

Il ouvrit un scone d'un geste précis et délicat, et je remarquai combien il avait de belles mains.

— J'ai perdu mon sang-froid. Vous connaissez sans doute ce sentiment.

— Ce n'est pas une excuse pour m'avoir mise entre les mains d'une ordure qui avait une dent contre moi ! Je n'aime pas Jake, même lorsqu'il ne se comporte pas comme un minable.

Il posa sa main sur la mienne et je sentis un frisson courir le long de mon échine.

— Vous ne couriez aucun danger, Jo. Je ne vous aurais jamais fait courir le moindre risque.

— C'est vous qui le dites, fis-je en retirant ma main d'un geste brusque, mais une seconde trop tard. Ce n'est pas l'impression que j'ai eue. Je crois plutôt que c'est votre goût pour la perversion qui vous a fait demander à Jake de vous remplacer, parce que vous étiez ennuyé que je vous aie reconnu à l'étage. Mais votre plan ne s'est pas déroulé comme prévu.

Il but une gorgée de thé et, comme je m'y attendais, ne répondit pas. Il semblait doté d'une confiance innée qui faisait que rien ne l'atteignait ni le perturbait outre mesure.

— Je quitte l'association.

— C'est fort dommage.

Je portai un morceau de scone à ma bouche et priai intérieurement pour ne pas me barbouiller de confiture.

— J'ai besoin de faire le point sur tout ça.

— Pour pouvoir tout expliquer à votre jeune ami ?

— Je ne peux rien expliquer à qui que ce soit à moins de comprendre moi-même. Je ne sais même pas si vous dites la vérité à cet instant. Qu'est-ce que vous attendiez de moi exactement ?

— Que vous m'aimiez.

— Je vous ai aimé, vous savez... Mais vous avez tout gâché en croyant pouvoir jouer avec moi. Je ne peux aimer quelqu'un qui me ment.

— Je m'en rends compte à présent.

Il avait dit ça avec une telle dignité, une telle sincérité que je le crus. Pendant un moment, nous restâmes assis face à face en silence, et je grignotai un sandwich, réfléchissant à ce que j'allais lui dire ensuite.

— J'aimerais croire que ce n'était pas votre idée de faire de Patrick et moi le clou du spectacle. C'est pourquoi je ne vous poserai pas la question.

— Vous formez vraiment un beau couple, très bien assorti. J'espère qu'il correspond à ce que vous voulez.

— Absolument.

— Sait-il que vous êtes avec moi en ce moment ?

— Non.

— Avez-vous trouvé la réponse à vos questions, Jo ?

— Pas vraiment, mais je suis contente que nous nous soyons rencontrés.

— Etes-vous encore fâchée contre moi ?

— La vie est trop courte pour la perdre en rancune inutile. Ce qui est fait est fait, on ne peut revenir en arrière de toute façon.

Je pensai qu'il allait appeler le serveur pour demander l'addition, mais il plongea la main dans sa poche et en sortit un badge en plastique blanc qu'il posa sur la table de bois sombre. La clé d'une chambre.

J'observai le badge pendant un moment sans dire un mot, puis levai les yeux pour les plonger dans les siens.

L'histoire n'était pas finie. Pas encore.

* * *

— Où est ton amie ?

Son père claqua des doigts et la serveuse apparut à côté d'eux comme par magie. Il pointa du doigt son verre de scotch vide.

— Un autre et la carte des vins.

Il la suivit du regard tandis qu'elle s'éloignait.

— Tu as vu les fesses de cette fille ?

— De cette *femme*, corrigea Patrick. Tiens-toi bien, vieil idiot. Ils vont cracher dans ta soupe si tu continues comme ça. On est au paradis du politiquement correct ici.

Tout en parlant, il gardait les yeux rivés sur son téléphone, dans l'attente d'un message. La radio était en train de diffuser le concert lorsqu'il était passé chercher son père à l'hôtel, et il avait cru que Jo serait au restaurant à leur arrivée. Cela faisait près d'une heure maintenant qu'ils l'attendaient, son père buvant verre après verre sans prêter la moindre attention aux entrées qu'ils avaient commandées. Patrick commençait à s'inquiéter, mais il continuait à discuter comme si tout allait pour le mieux.

— Comment va grand-mère ?

— Comme d'habitude, toujours la même vieille peau de vache. Tu devrais l'appeler.

— Je l'appelle souvent. Chaque fois, elle me parle de la météo et s'extasie de m'entendre bien, comme si j'appelais de la maison voisine. Elle a aussi l'air convaincue que je vais me remettre avec Elise.

— Une si charmante fille. Et tu vas le faire ? Tu vas te remettre avec elle ? Tu pourrais toujours garder la nouvelle dans un coin et tirer le meilleur parti de chacune d'elles. On n'est pas faits pour être monogames.

— « On » qui ? Les Delaney ? Les Irlandais ? Je t'en prie papa, ne sois pas ridicule !

Il sourit et couva son père d'un regard affectueux. C'était là tout le problème : il l'aimait bien lorsqu'il était sobre, ce qui était encore plus ou moins le cas.

— Je vais appeler Jo, je reviens dans une minute.

Il gagna l'entrée du restaurant pour avoir davantage de réseau et ne pas déranger les autres convives, et appela la station. Il y avait quelqu'un, c'était forcé, mais il savait qu'après l'heure de fermeture des bureaux on ne lui répondrait peut-être pas. La sonnerie retentit plusieurs fois sans

succès, et il était sur le point d'abandonner lorsqu'on décrocha enfin. C'était une voix de femme, mais ce n'était pas Jo. Et, qui plus est, une voix qui lui annonça que Jo n'était pas là.

— C'est Patrick, son ami. Puis-je vous demander depuis combien de temps elle est partie ?

— Elle n'est pas venue de la journée. Et elle a appelé il y a environ une heure pour dire qu'elle serait en retard.

Comment ça, *en retard* ? Ou était-elle ? Pourquoi diable devait-elle repasser au studio, et surtout, pourquoi ne l'avait-elle pas appelé ? Ça n'avait pas de sens ! Il remercia son interlocutrice, raccrocha et envoya un SMS à Jo en se disant que son père devait certainement avoir fini son verre de scotch et être sur le point de commander une bouteille de vin. Il regagna leur table et le retrouva engagé dans une discussion animée avec la serveuse, le regard fixé sur son décolleté.

— Qu'est-ce qu'on attend pour commander, Patrick ?

— Voulez-vous que je débarrasse le couvert de la troisième personne, monsieur ? demanda la serveuse.

— Non, elle devrait arriver d'une minute à l'autre... Mais tu as raison, papa, commandons. Qu'est-ce que tu veux ?

Ils choisirent tous les deux un steak de bison et Patrick demanda à la serveuse d'apporter la bouteille de vin que son père avait commandée en même temps que leurs plats. En attendant que le tout arrive, son père entreprit de lui montrer des photos de ses nièces et de ses neveux, photos que Patrick avait déjà vues sur Facebook, mais il fit comme s'il les découvrait.

— Et toi, quand est-ce que tu vas nous donner des petits-enfants ? Assurer notre descendance ?

— Je te rappelle que mes sœurs ont des enfants.

— Oui, mais ils ne portent pas le nom de Delaney. Peut-être qu'Elise et toi...

— C'est fini entre Elise et moi, papa, il va falloir te faire à l'idée. D'ailleurs, la maison est en vente.

La serveuse revint avec leurs assiettes, lesquelles étaient des œuvres d'art. La garniture, constituée de fleurs de romarin, semblait sortie d'une maison de poupée.

Son père coupa son steak et rappela la serveuse.

— Vous appelez ça saignant ? Rempportez-le !

La jeune femme s'excusa, reprit l'assiette et partit vers la cuisine.

— Je suppose que tu ne bois pas ? demanda son père en se servant un verre de vin.

— Je vais boire un verre avec toi.

Patrick prit la bouteille et se servit en faible quantité, ce qui provoqua chez son père un grognement désapprobateur. Puis il leva son verre et trinqua avec lui.

— Est-ce que tu as réfléchi à ce que tu allais faire concernant ta carrière ?

— Ma situation actuelle me convient très bien, papa.

— Jouer avec des ordinateurs ?

— Appelle ça comme ça, si ça te fait plaisir... Je gagne bien ma vie, tu sais, et je travaille aussi comme conseiller juridique bénévole pour ne pas perdre la main.

— Bénévole ? Pas étonnant qu'Elise t'ait laissé tomber !

— Papa, c'est moi qui ai quitté Elise.

— Pour cette Jo ? Une fille qui n'est même pas fichue d'être à l'heure à un dîner pour rencontrer le père de son petit ami ?

— Non, je ne la connaissais pas encore, à l'époque.

— On t’a posé un lapin, mon garçon.

— On dirait bien, répondit Patrick avec un enthousiasme feint.

Il jeta un nouveau coup d’œil à son téléphone : toujours pas de message de Jo.

— Fichues bonnes femmes, hein ?

— Je ne te le fais pas dire !

A son grand soulagement, le steak de son père arriva et cette fois, la cuisson sembla pleinement le satisfaire. La nourriture eut l’air de le dégriser et il parla pendant un moment de la conférence à laquelle il venait de participer, se livrant à des imitations tordantes de ses collègues universitaires.

Patrick commanda une bouteille d’eau tout en faisant son possible pour arrêter de fixer sa montre ou l’écran de son portable. Son père termina la bouteille de vin et commanda un nouveau scotch, ce qui n’augurait rien de bon. Patrick appela la serveuse et commanda deux cafés, qu’elle leur apporta au bout de quelques minutes.

C’est alors que son père se leva de sa chaise en titubant et se pencha en avant, les coudes sur la table, envoyant l’argenterie par terre avec fracas. Il fit aussi tomber sa tasse.

— Je vais vous en apporter un autre, monsieur, dit la serveuse en se penchant pour ramasser les morceaux de porcelaine épars.

— Vous avez un bien beau derrière, ma chérie.

— Tais-toi, papa !

— C’est mon fils, reprit son père sans lui prêter attention. Il est incapable de garder une femme ou un job. Un vrai bon à rien !

Certains convives interrompirent leur conversation et se tournèrent vers eux. Un serveur s’approcha de la table avec une pelle et une balayette, suivi d’un homme en costume sombre qui se présenta comme étant le gérant et leur demanda s’il y avait un problème.

— C’est lui le problème, dit son père en le pointant du doigt. En même temps, sa mère n’était qu’une traînée et une bonne à rien, alors il a de qui tenir.

Patrick se leva et tendit sa carte bancaire au gérant. Puis il donna deux billets de vingt dollars à la serveuse et jeta un billet de dix sur la table.

— Merci pour votre patience, mademoiselle, et toutes mes excuses. Et ça, dit-il en s’adressant à son père, c’est pour que tu prennes un taxi jusqu’à ton hôtel, parce qu’il est hors de question que je te ramène ! Un jour, nous aurons une vraie conversation, mais pas ce soir.

Il régla la note, effaré par son montant (l’amour du scotch avait un prix) et demanda au personnel de bien vouloir appeler un taxi. Les employés lui assurèrent qu’ils veilleraient sur son père jusqu’à l’arrivée de la voiture et lui souhaitèrent bon courage.

Il sortit enfin et aspira une grande bouffée d’air froid, tout en se félicitant d’avoir survécu à une nouvelle soirée d’insultes et d’embarras. Il lui faudrait sûrement plusieurs jours pour oublier à quel point son père l’avait déçu et blessé.

En parlant de déception, Jo semblait s’y mettre, elle aussi ! Où était-elle ? Il était déçu qu’elle ne soit pas venue, fâché qu’elle n’ait pas daigné appeler et éteint son téléphone, et inquiet, aussi, à l’idée que quelque chose lui soit arrivé. Mais surtout, il était furieux parce qu’elle lui avait menti. Elle n’était pas allée à la radio. Il fut soudain pris de panique en imaginant sa voiture en panne sur une petite route isolée, Jo frigorifiée et effrayée au bord de la route, ou pire encore... Si elle avait été avec eux ce soir, tout aurait été différent. Son père n’aurait pas autant bu ; il ne se serait pas montré aussi colérique et méchant. Il aurait joué le jeu de l’Irlandais charmeur et aurait été d’une compagnie

agréable.

Une fois dans sa voiture, il essaya d'appeler Jo de nouveau sur son portable, pendant qu'il faisait chauffer son moteur. Il appela aussi chez elle, mais n'eut pas plus de succès, et c'est en désespoir de cause qu'il décida de se rendre à la station.

Il frappa à la porte située à l'arrière, la seule issue utilisée par les employés à une heure pareille. Il reconnut la voix à l'Interphone : c'était celle qui lui avait répondu au téléphone un peu plus tôt.

— Oui ?

— Patrick Delaney, le petit ami de Jo...

— Elle est arrivée il y a cinq minutes.

Il entendit un déclic, poussa la porte, et s'engagea dans le couloir. Il croisa la jeune femme qui lui avait ouvert, qu'il reconnut comme étant celle qui avait pleuré chez Jo, lors du repas de Thanksgiving. Il la remercia de l'avoir laissé entrer. Elle était visiblement en colère, elle aussi.

— Ça ne ressemble pas à Jo. Elle est arrivée avec plus d'une heure de retard. Nous devons aller dîner avec mon petit ami, il est furieux !

La porte du studio était ouverte et il vit la lumière rouge qui indiquait que Jo était à l'antenne. Elle était assise à côté de la console et la pièce était plongée dans l'obscurité, à l'exception d'une petite lampe.

Lorsqu'elle le vit à travers la fenêtre, sa voix calme et veloutée s'interrompit une fraction de seconde, mais elle se reprit et termina son annonce. Lorsque les premiers accords du morceau qu'elle avait programmé retentirent, il entra dans le studio et appuya sur l'interrupteur, inondant la pièce d'une lumière crue.

— Qu'est-ce que c'est que ce cirque, Jo ?

Chapitre 26

Je retirai mon casque et pivotai sur mon siège. Patrick semblait furieux et il avait toutes les raisons du monde de l'être. Plus encore qu'il ne le croyait...

— J'ai été nulle, je suis désolée. Comment s'est passé ton dîner ?

— Catastrophique. Tu étais où ? Et pourquoi tu as éteint ton téléphone ?

Je jetai un coup d'œil à la pendule : j'avais quinze minutes pour lui fournir une explication.

— Je ne suis pas venue parce que j'avais rendez-vous avec quelqu'un à qui j'avais besoin d'expliquer que je ne peux pas l'aimer parce qu'il m'a menti. Je t'avais dit que j'avais des choses à régler, tu te souviens ?

Il hocha la tête, l'air sinistre, et enfouit ses mains dans ses poches.

— Je t'écoute...

— J'ai été plus ou moins amoureuse d'un homme que je n'ai jamais rencontré. Celui avec qui je faisais l'amour au téléphone... J'ai découvert que c'était lui qui se cachait derrière mon invitation à rejoindre l'association. Après ton départ, samedi soir, je l'ai rencontré pour la première fois. Je veux dire, en personne. Il n'a pas voulu me dire pourquoi il m'avait menti, ni pourquoi il m'avait utilisée comme une marionnette. De toute façon, je n'aurais pas été en état d'écouter ses justifications, à ce moment-là. J'étais trop en colère, j'avais trop mal, trop peur de t'avoir perdu. Je lui ai proposé de me rencontrer aujourd'hui pour avoir le fin mot de l'histoire et il a accepté, car il pensait qu'effectivement je méritais d'avoir une explication. Voilà, c'est là que j'étais.

— Et cette explication, est-ce qu'elle a inclus une partie de jambes en l'air ?

J'aurais tout donné pour être capable de lui mentir à cet instant, mais je devais tout lui avouer. Je ne pouvais plus faire marche arrière ou me contenter de demi-vérités.

— Oui.

— Admirable, ta quête de la vérité ! Donc, tu as couché avec ce type, et les mystères de l'univers se sont révélés à toi...

— Je suis désolée, Patrick.

Je pouvais voir ses traits se crispent un peu plus à chaque seconde. C'était au moment où il m'exécrait le plus que je me rendis compte à quel point je l'aimais.

— Si je ne t'aimais pas, je ne serais pas en train de te dire la vérité. Je suis tellement, tellement désolée...

— Bien sûr !

Il fit un pas vers moi, et le mépris, la douleur inscrits sur son visage m'effrayèrent.

— C'était bon, au moins, Jo ?

— Arrête, je t'en prie !

— Je vais te dire une chose : si tu m'aimais vraiment, tu n'aurais pas couché avec quelqu'un d'autre et tu ne serais pas en train de te persuader que tu l'as fait pour de bonnes raisons. C'est aussi simple que ça !

Il s'approcha et posa les mains sur mes épaules, ses pouces caressant la peau de mon cou.

— Il t'a fait jouir ?

— Arrête, s'il te plaît.

Il recula et je vis alors sa pâleur malade, comme s'il était au bord de la nausée.

— Alors c'était pour lui, les bas... Et la culotte rouge en dentelle aussi... Quand je pense que j'ai été assez stupide pour te croire, quand tu m'as dit que c'était une surprise pour moi ! Tu étais excitée ?

— Arrête...

— Tu as joui ?

— Je sais que tu es en colère, mais...

— Réponds-moi ! Dis-moi la vérité. C'est bien ce que tu cherches, après tout, la vérité. Alors ? Est-ce que tu as joui ?

— Oui, répondis-je dans un murmure, humiliée.

— Il t'a prise par-derrière ?

Je secouai la tête. J'étais sur le point de me mettre à pleurer et je ne voulais pas que Patrick s'en rende compte.

— Tu mens, espèce de garce !

Il tourna les talons et quitta la pièce. J'étais anéantie et ne fis pas un geste pour le retenir. Je me laissai tomber sur le sol et me mis à pleurer. Je savais que je venais de le perdre et j'étais dévastée de douleur et de tristesse. Je me détestais pour ma bêtise. Je regardai la pendule et vis qu'il me restait dix minutes avant de reprendre l'antenne. Je me relevai et éteignis la grande lumière, comme si l'obscurité pouvait atténuer l'énormité des dégâts que je venais de faire. C'est alors que deux choses attirèrent mon regard, deux choses rouges qui clignotaient.

L'une provenait du standard téléphonique, dont toutes les lignes étaient occupées. Je n'avais pourtant entendu aucun appel et le téléphone sonnait toujours de façon distincte dans le studio, excepté lorsque le micro n'était pas coupé. Sauf que... L'autre lumière rouge était celle qui annonçait que quelqu'un était à l'antenne et que le micro était branché. Ce qui coupait automatiquement la sonnerie du téléphone.

Je me précipitai vers la console en espérant que j'avais machinalement baissé le bouton de contrôle du volume à l'arrivée de Patrick, mais il était dans sa position habituelle : la conversation que je venais d'avoir avec lui avait été diffusée à l'antenne. Je baissai le volume jusqu'à couper le son totalement et me rassis sur mon siège, paralysée d'horreur, le regard comme hypnotisé par les lumières du standard qui clignotaient frénétiquement et par la sonnerie du téléphone qui se mit à retentir sans interruption.

Il m'était impossible de savoir combien de personne nous avaient entendues, mais certainement bien assez, même si nous n'étions pas juste à côté du micro. Je bus un verre d'eau, me séchai le visage et préparai le CD suivant. Je pris quelques profondes inspirations, m'éclaircis la gorge et m'installai au micro. Je fis une annonce détendue et enjouée à propos du morceau que les auditeurs

venaient d'écouter, le morceau qui allait arriver, et indiquai l'heure et la température extérieure. Puis je baissai le son du micro et lançai la musique.

Je sortis mon téléphone portable de mon sac et l'allumai : six appels de Patrick et trois messages écrits, trois appels de la radio (probablement Ann) et un appel de Kimberly, deux minutes plus tôt.

Sans attendre, j'appuyai sur la touche de rappel.

— Chérie, mais qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-elle d'une voix suraiguë. J'arrive, je suis là dans cinq minutes.

— Kimberly, ce n'est pas la peine. Il est tard et je...

Mais elle avait déjà raccroché et, cinq minutes plus tard exactement, elle arrivait. Elle portait un superbe manteau en cuir par-dessus un pyjama décoré de lapins et ses bottes de cow-boy. J'éclatai de rire en la voyant accoutrée de la sorte, avant de me remettre à pleurer à chaudes larmes.

— Me voilà, dit-elle en laissant tomber par terre son énorme sac à main. Eh bien... Tu sais ce qu'on dit ? Qu'il n'y a plus assez de feuillets radiophoniques de nos jours... Bon, on va essayer de réparer les dégâts, ou tout au moins de les limiter. J'imagine que tu connais le mot de passe du répondeur principal ? Tu vas effacer tous les messages et faire la même chose avec ta boîte mail. Je m'occupe des boîtes de réception de Bill et de Neil.

— Mais... et leurs mots de passe ?

— Je les connais. Un cadeau de départ de Bill... Fais ça et ensuite on s'occupera de la boîte de réception de la station. Après, on restera encore un moment pour filtrer, au cas où d'autres messages arriveraient. J'ai apporté de quoi tenir un siège.

Elle désigna son sac à main qui débordait de fruits, de fromage et de biscuits.

— Et surtout, n'écoute aucun de ces messages ! Ça ne va pas t'aider à te sentir mieux, au contraire.

— Quand bien même on réussirait à effacer toutes les traces, je vais forcément devoir démissionner. Ça va s'ébruiter...

— Hélas oui, chérie. Mais on avisera plus tard. Ce qu'on est en train de faire va te permettre de gagner quelques jours. On a de la chance que Neil soit en vacances, et trop loin pour avoir pu écouter l'émission de ce soir ! Allez, ma grande, c'est parti, dit-elle en me serrant dans ses bras.

Les appels avaient cessé, mais la boîte vocale du répondeur de la station était pleine, tout comme ma boîte vocale personnelle. J'effaçai tous les messages sans en écouter un seul, comme me l'avait conseillé Kimberly. Ensuite, je supprimai tous les e-mails qui étaient parvenus sur la boîte de la station, et fis de même avec ma propre boîte de réception.

Kimberly revint dans le studio un petit peu plus tard et entreprit de couper du fromage et des fruits et de me donner à manger avec une tendresse et une gentillesse qui me firent pleurer de nouveau.

Puis nous attendîmes l'arrivée de nouveaux e-mails ou de nouveaux coups de fil. La majorité d'entre eux avait atterri dans la boîte de Bill, quelques autres dans celle de Neil. Une heure plus tard, la tempête semblait être passée. Comme le fit remarquer Kimberly, tout le monde s'était sûrement rabattu sur le match de foot ou sur un film.

Elle resta avec moi pendant que je fermai le studio et me ramena chez elle, où Bill s'était endormi sur le canapé en nous attendant. Je décidai alors de tout raconter à Kim, mais j'étais si bouleversée que je lui livrai un récit incohérent, entrecoupé de sanglots incontrôlables.

Bill se réveilla au milieu de mon histoire et me prépara un lait chaud parfumé au miel. Il m'offrit de l'herbe en accompagnement, son mélange habituel, avant d'aller au lit — « ça et une petite pilule bleue », ajouta Kimberly avec un clin d'œil. Je refusai l'herbe, mais acceptai une grande lampée d'alcool dans le lait chaud, avant de m'écrouler de sommeil dans la chambre d'ami.

* * *

— Bonjour, la Belle au bois dormant... Comment tu vas, ce matin ? Tu veux petit-déjeuner ?

Kimberly était assise au bord de mon lit. Je me redressai, me frottai les yeux et me demandai pourquoi tout me semblait si étrange et ce que je fabriquai dans sa chambre d'ami. Je portai un haut de pyjama en flanelle à rayures qui m'arrivait aux genoux et qui devait certainement appartenir à Bill.

Au bout de quelques secondes, tous les événements de la soirée de la veille me revinrent à la mémoire, me faisant l'effet d'une véritable douche froide.

— Ne pleure pas, dit Kimberly en me voyant sangloter. Oh ! Et puis pleure après tout, tu en as bien le droit ! Tu t'es mise dans un sacré pétrin.

— Je sais.

Je tendis la main pour attraper mon téléphone, sur la table de nuit.

— Non, surtout pas ! Ne l'appelle pas.

— Ce n'est pas lui que j'allais appeler. C'est ma mère.

— Alors appelle-la plus tard, quand tu auras retrouvé tes esprits.

Elle s'empara de mon téléphone et le glissa dans sa poche, hors de ma portée.

— Je ne vais pas tarder à aller au studio, pour faire en sorte de limiter les dégâts. Si tu as faim, Bill te préparera un petit quelque chose à manger, sinon tu peux te recoucher.

— Raconte-moi pour Bill, dis-je en essuyant mes larmes d'un revers de manche. J'ai envie d'entendre une belle histoire.

— Si tu veux. Je commençais à en avoir ma claque des sites de rencontres, des dentistes à dreadlocks et de tout ce qui va avec. Et un beau jour, je me suis dit : « Mais au fait, il y a ce type vraiment pas mal au bureau, il est un peu plus vieux que moi, c'est vrai, mais ça veut sûrement dire qu'il a plus d'expérience. » Et j'ai décidé de le draguer.

— Un *peu* plus vieux ?

— Chérie, je ne t'ai jamais dit mon âge et tu as toujours été trop mignonne pour le demander, mais j'ai quarante-cinq ans. Certes, j'ai un bon patrimoine génétique, je prends soin de moi, et j'ai fait quelques travaux, avoua-t-elle en tapotant sous son menton et autour de ses yeux. Mais oui, Bill est plus âgé que moi, et après ? Je peux te dire que c'est un coup d'enfer et qu'il fait toujours bien attention à rabattre le siège des toilettes, entre autres détails domestiques. On est restés très discrets à la station à cause de toutes ces histoires de harcèlement sexuel et de favoritisme, mais maintenant, on peut enfin arrêter de se cacher.

— Je suis vraiment contente pour toi. Tu penses que vous allez vous marier ?

— Je ne sais pas, répondit-elle en haussant les épaules. Il est tôt encore pour parler de ça. Je dois filer, maintenant... Bill pourra te déposer à la radio tout à l'heure pour que tu récupères ta voiture. Contente-toi de faire profil bas dans les jours qui viennent, et présente ton programme avec l'air innocent de l'agneau qui vient de naître. Je vérifierai le courrier. En tout cas, tu as de la chance que personne à la station ne t'écoute, à part Neil et Bill ! Il a toujours bien aimé ton programme, c'est

pour ça que je t'écoutais, hier soir.

— Tu es sûre que c'est légal de manipuler le courrier et les e-mails des auditeurs ?

— A ton avis ? Allez, je me sauve. A plus tard.

Elle me fit un grand sourire et quitta la pièce. Je paressai encore au lit pendant un moment, puis décidai de me lever. Bill était dans la cuisine et me servit une quantité indécente de pancakes.

— C'est toujours plus facile de gérer ses problèmes l'estomac plein, me dit-il en me tendant du sirop d'érable. Suis les conseils de Kim... Tu as de la chance de ne pas te faire virer *manu militari*. Mais il y a pire dans la vie, Jo, ne t'en fais pas.

Il avait raison, mais je n'étais pas enchantée à l'idée de perdre mon travail. Je n'étais pas enchantée par grand-chose d'ailleurs. Il me conduisit jusqu'à ma voiture et je pris la route de la maison sous un ciel de circonstance, gris et maussade à souhait. La radio diffusait un flot ininterrompu de classiques de rock qui me rappelèrent mon enfance.

Je m'engageai dans l'allée et mes yeux cherchèrent aussitôt l'appartement. Aucun signe extérieur ne me l'indiquait, mais je savais que Patrick était parti.

Alors que j'étais sur le point d'ouvrir la porte d'entrée, une grosse berline sombre se gara en haut de l'allée et un homme en descendit.

— Madame ?

Je resserrai mon poing autour de mon trousseau de clés, laissant dépasser la pointe de l'une d'entre elles, comme on me l'avait appris en cours d'autodéfense. L'homme s'approcha, une écritoire à pince à la main, et je songeai que, s'il voulait m'agresser, il aurait certainement une autre arme qu'une planche en plastique.

— Mademoiselle Hutchinson ? Signez ici, s'il vous plaît, fit-il en me tendant une enveloppe. Merci beaucoup, bonne journée.

Je glissai l'enveloppe sous mon bras et entrai. Brady arriva vers moi en courant et se mit à onduler autour de mes chevilles, faisant entendre ses petits bruits habituels de félin affectueux et affamé.

Je me dirigeai vers la cuisine pour lui donner à manger, et m'aperçus alors que quelqu'un avait récemment rempli sa gamelle. Je montai les marches menant au studio et frappai à la porte, sans réponse. Je l'ouvris, pour découvrir une pièce totalement vide. Patrick avait pris la peine de passer l'aspirateur et de nettoyer, de telle sorte que le studio était impeccable.

Sur le comptoir de la kitchenette se trouvait l'une de ses cartes de visite, avec le code postal de la boîte qu'il utilisait pour sa correspondance professionnelle, son adresse e-mail et son numéro de portable. Je retournai la carte dans l'espoir de trouver un petit mot au verso, mais elle était vierge de tout message personnel.

Il était parti.

Je m'effondrai, secouée de sanglots incontrôlables. Un petit bruit mat me fit me rendre compte que j'avais laissé tomber l'enveloppe. Je la ramassai et l'ouvris : elle contenait une lettre provenant d'un prestigieux cabinet juridique. Je la parcourus rapidement, piochant au passage certains mots-clés : rupture de contrat, amende de dix mille dollars, rendez-vous le lundi suivant pour régler l'amende.

Moi qui pensais qu'après ce qui s'était passé la veille les choses ne pouvaient être pires... Je remis la lettre dans l'enveloppe, quittai l'appartement et allai au lit, où je passai le reste de la journée à dormir et à pleurer.

Dormir et pleurer furent les deux seules activités auxquelles je me livrai pendant toute la semaine, à part mon travail à la radio. Peut-être était-ce parce que mon départ était proche, mais je présentais des programmes d'une qualité exceptionnelle. Personne n'aurait pu imaginer qu'une fois l'émission terminée l'animatrice se transformait en un torrent de larmes et s'alimentait uniquement de café et de beurre de cacahuètes. J'étais fantastique à l'antenne, compétente, j'informais tout en divertissant, et les morceaux s'enchaînaient à merveille. Je le savais car j'avais enregistré plusieurs émissions pour mon propre compte, me disant que ça pourrait toujours m'être utile d'avoir quelques enregistrements représentatifs de mon style à l'antenne, si on parlait du principe que mon nom n'allait pas être traîné dans la boue au sein de la profession.

Kimberly passait une partie de ses soirées avec moi. Elle s'asseyait à côté de moi avec son ordinateur et me tenait compagnie, sans jamais oublier de m'apporter une part du dîner que Bill avait préparé. Mais j'étais incapable d'avaler quoi que ce soit et donnais tout à Brady en rentrant à la maison — stratagème que je regrettais un matin où je marchais dans son vomi, après lui avoir laissé la veille un repas tex-mex.

La nuit, je me retournais dans mon lit sans trouver le sommeil et me demandais ce que j'allais bien pouvoir faire, sans travail et sans locataire. Allais-je devoir casser mon plan d'épargne retraite pour payer l'amende ? Allais-je devoir prendre le premier job venu pour parvenir à subsister ? Au bout de longues heures de réflexion, je finissais en général par décider qu'ignorer le problème était la meilleure solution. Je me recroquevillais alors entre les draps encore imprégnés de l'odeur de Patrick et pleurais jusqu'à ce que je m'endorme.

Je trouvai plusieurs personnes pour me remplacer la semaine suivante, prétextant devoir m'occuper d'une urgence familiale qui allait me prendre plusieurs jours. Je rattrapai mon retard dans l'édition des promotions et des annonces du service public, et remis de l'ordre dans la bibliothèque musicale. Pour quelqu'un qui avait montré un tel manque de professionnalisme, je tenais absolument à ce que tout soit impeccable pour mon départ : je savais que Neil apprécierait ce détail.

Le vendredi soir, j'emballai les quelques affaires que j'avais encore au studio. Kimberly m'avait proposé de déposer le carton chez moi, car j'étais en vélo. La vitesse et la morsure du froid étaient les seules choses que j'appréciais, ces jours-ci.

— Fais bien attention, d'accord ? me dit-elle ce soir-là. Je pense qu'on va avoir du verglas.

— Il n'y a jamais de verglas dans cette région, Kim. Le taux d'humidité est trop faible.

— Il est très élevé ce soir. Appelle-moi, si tu veux que je passe te chercher en voiture tout à l'heure, d'accord ? Ah, et...

Elle marqua une pause, hésitant manifestement à poursuivre.

— Et ?

— Je suis désolée d'être celle qui te l'annonce, mais Patrick a emménagé de nouveau chez lui.

— Avec Elise ?

— Je n'en sais rien. Je pense qu'elle vit toujours dans la maison, mais c'est encore sa maison à lui aussi. Après, ça ne veut pas dire qu'ils s'embrassent langoureusement au coin du feu. Beaucoup de gens se trouvent souvent coincés à cause de la maison qu'ils ont achetée avec leur ex, tu sais, et se voient dans l'obligation de cohabiter un temps.

Devant l'expression incrédule qui devait se peindre sur mon visage et les larmes qui me

montaient aux yeux, elle me serra dans ses bras.

— Je sais à quel point c'est difficile, Jo. Appelle-moi demain et on organisera quelque chose de sympa pour ce week-end. Un ciné, quelque chose qui te changera les idées...

— D'accord. Merci.

Je la serrai dans mes bras à mon tour et me remis à pleurer, ce qui m'irrita au plus haut point. Mes pleurnicheries commençaient à me fatiguer sérieusement.

— J'ai vraiment de la chance d'avoir une amie comme toi, Kim. Je t'aime, tu sais.

— Ou bien on peut passer la soirée dans un bar gay, samedi..., ajouta-t-elle en souriant. Allez, retourne au studio et va bercer les auditeurs de ta douce voix.

Je mis le carton contenant mes affaires dans son coffre. Une autre voiture se trouvait sur le parking et je me demandai à qui elle pouvait bien appartenir. Une fois rentrée à la station, je bus un verre d'eau, m'essuyai le visage et pris l'antenne. Je choisis Bruckner comme fond sonore et commençai à écrire ma lettre de démission. Un exemple de sobriété, de dignité et de sérieux. Je l'imprimai, la mis sous enveloppe et la déposai dans le casier de Neil. L'émission était presque terminée et j'eus envie d'annoncer que c'était ma dernière nuit, mais je n'y parvins pas. Je pensai à mes auditeurs, toutes ces personnes insomniaques, seules, tristes et préoccupées, qui m'avaient dit combien la musique que je passais les aidait à supporter un peu mieux leur situation. Allais-je leur manquer ? Allaient-ils appeler pour demander où j'étais passée ?

Je préparai mes prochaines annonces, avec les sponsors du programme et le point météo — Kimberly avait raison, il y avait une alerte de verglas après minuit. Puis je programmai le dernier morceau : *Schéhéhazade*, de Rimsky-Korsakov, une sorte d'hommage ironique.

Je fis une chose que je ne faisais que très rarement : je mis le casque et écoutai chaque note, chaque soupir, chaque harmonie jusqu'à la dernière seconde, me laissant emporter par la musique. A la fin du morceau, je fis mes adieux et coupai le son.

Ce fut un plaisir. Bonne nuit et au revoir.

Après m'être assurée que j'avais bien récupéré toutes mes affaires, je fermai le studio et laissai mes clés dans la boîte aux lettres de la station. Puis je sortis mon vélo et claquai la porte derrière moi.

Alors que je commençai à pédaler, je reconnus un des bruits familiers de mon enfance dans le Vermont : celui des petites branches qui se brisent sous le poids de la glace. Les arbres avaient un éclat argenté dans la lumière du parking. Je n'eus pas le temps de m'éterniser dans ma contemplation : des phares s'allumèrent et la voiture que j'avais remarquée un peu plus tôt démarra en trombe et fonça droit sur moi, comme si le conducteur avait perdu le contrôle de son véhicule. J'appuyai sur les pédales, priant pour que le sol ne soit pas encore gelé, et m'élançai sur la piste cyclable. Par miracle, mes roues restèrent en contact avec le bitume, mais je sentais l'arrière de mon vélo chasser sur le côté. Je jetai un coup d'œil derrière moi pour m'assurer que la voiture ne me suivait pas, et lorsque je regardai de nouveau la route, j'aperçus une grosse branche au travers de la piste. Trop tard...

Je tentai alors de mettre en œuvre les conseils en cas de chute de vélo : roule-toi en boule, protège ta tête, n'écarte pas les bras, ne... Soudain, je décollai et tout se mélangea devant mes yeux : le vélo, le ciel, les arbres... Mon casque heurta le sol avec fracas et mon corps suivit, s'écrasant lourdement sur la route. Je me retrouvais étendue sur le sol, tel un pantin désarticulé, mon vélo renversé près de moi, les roues tournant au ralenti, puis s'arrêtant complètement. Sur le parking, le

moteur rugit et j'entendis la voiture faire demi-tour, puis s'éloigner dans la nuit. Enfin, ce fut le silence, uniquement perturbé par le craquement des branches sous l'effet du verglas.

J'essayai de me relever et sus alors que quelque chose n'allait pas : la douleur, dans certaines parties de mon corps, indiquait clairement que j'étais blessée. Je voulus m'asseoir pour évaluer l'étendue des dégâts, mais j'en fus incapable. Alors que j'essayais de rouler sur le côté de façon à pouvoir m'asseoir ensuite, mon bras gauche m'en empêcha. C'était comme s'il refusait de coopérer avec le reste de mon corps. Je ressentis ensuite une douleur déchirante qui me persuada de ne plus bouger, mais le mal était fait et la douleur me transperçai de part en part.

Mon portable... Il fallait que j'appelle quelqu'un ! Les températures étaient si basses que je pouvais mourir de froid. Ce n'était pas juste ! J'avais eu une semaine horrible et, à présent, un fou du volant avait essayé de me renverser.

Entre deux sanglots, je parvins tant bien que mal à atteindre la poche avant de mon sac à dos, là où je rangeais toujours mon téléphone.

Sauf qu'il n'était pas là. Je me rappelai alors qu'il était à l'intérieur de ma veste, un endroit théoriquement plus facile à atteindre, sauf que je devais pour cela bouger mon bras gauche. Je l'attrapai de mon bras valide et crus vomir sous le coup de la douleur foudroyante que ce mouvement déclencha. Je réussis à ouvrir le clapet, mais je portais des gants et, gênée dans mon geste, je fis tomber le téléphone sur le sol.

Je me rallongeai de nouveau. La logique et le bon sens voulaient que j'appelle Kimberly. Mais, était-ce à cause de ma chute, de ma détresse ou de la terrible semaine que je venais de traverser, mon esprit en décida autrement.

— Appeler Patrick, dis-je dans le téléphone.

Jamais je n'aurais imaginé qu'un jour je remerciais le ciel d'avoir inventé la reconnaissance vocale !

Chapitre 27

Le téléphone de Patrick sonna cinq fois avant qu'il ne réponde. Cinq sonneries qui me semblèrent une éternité, si bien que je n'osai y croire, lorsqu'il répondit enfin.

— Qu'est-ce que tu veux, Jo ? demanda-t-il d'une voix froide et méfiante.

Je pensai qu'une réponse simple, directe, allant droit au but, était la meilleure solution :

— J'ai mal.

— Il est 1 heure et demie du matin, bon sang ! Bonne nuit.

— Non, Patrick... Je suis blessée. Mon poignet est cassé.

— Quoi ?

— Mon vélo...

Prononcer une phrase complète exigeait un effort surhumain et j'avais un mal fou à trouver mes mots.

— Tu as eu un accident ?

— Oui.

— Où es-tu ?

— La piste cyclable... près de la radio.

Maintenir une conversation était tout simplement insurmontable. Des cristaux de glace commençaient à se former sur mes vêtements et je me demandai si je n'étais pas en train de succomber au froid.

— Attends. Je te reprends tout de suite...

Je dus m'endormir quelques instants, ou perdre vaguement connaissance, car je fus réveillée par Patrick qui criait mon nom.

— Je suis là.

— J'ai appelé les urgences, mais il y a eu un très grave accident sur l'autoroute et ils sont débordés. J'arrive, ne bouge pas.

— Ça ne risque pas !

Il continua à me parler pour s'assurer que je ne perdais pas conscience. De temps en temps, il criait et je devais faire un effort immense pour revenir de l'espace de vide dans lequel je mourais d'envie de m'abandonner, et lui dire que je l'écoutais.

Soudain, il n'était plus au téléphone mais à côté de moi, en chair et en os, en train de me toucher.

— Où est-ce que tu as mal ? Ton bras gauche ? Quoi d'autre ?

— Je suis si fatiguée !

— Je sais, Jo, mais il faut que tu bouges jusqu'à ma voiture...

Il m'aida à me mettre en position assise et me prit dans ses bras. Je m'appuyai contre lui, mais la douleur se réveilla et de grosses larmes se mirent à couler sur mes joues.

— Continue à tenir ton bras blessé de ton autre bras. Je vais t'aider à te lever et à marcher jusqu'à la voiture... Tu y seras au chaud et en sécurité.

Les quelques pas qui m'en séparaient furent particulièrement pénibles et douloureux, mais Patrick m'aida à me tenir debout et à gagner le siège passager. Il attacha ma ceinture, me recouvrit de sa veste, puis déploya sur moi un grand sac de couchage qui se trouvait sur le siège arrière.

— Ce n'est pas ta voiture ?

— Non, c'est celle d'Elise. C'est impossible d'avancer avec la mienne par ce temps.

— Si jamais je suis malade, tu diras à Elise que je suis désolée.

— Ne t'en fais pas pour ça. Est-ce que tu as moins froid ?

Je fermai les yeux, combattant la douleur et mon envie de vomir. Patrick dit une phrase que je ne compris pas, et je sentis que nous nous mettions en route.

— Les routes sont dans un état catastrophique, commenta-t-il, alors que nous ralentissions. Tu n'es pas la seule idiote à avoir pris la route ce soir, mais sûrement la seule à l'avoir fait sur un vélo ! Jo ? Jo ? Dis quelque chose.

— Je suis désolée.

Il passa sa main sur mon genou avec hésitation.

— Je ne sais pas quelle partie de toi je peux toucher sans te faire mal. Reste avec moi.

Je fermai les yeux et lorsque je les rouvris, je distinguai d'innombrables ambulances et ce qui devait être l'entrée des urgences, qui avaient l'air débordées. Patrick sortit de la voiture et revint avec un fauteuil roulant.

Alors qu'il ouvrait la porte de mon côté, une infirmière courut vers lui et lui cria d'attendre, qu'il ne pouvait pas faire ça, mais il ne l'écouta pas. Il me souleva et m'assit dans le fauteuil, ce qui déclencha de nouveau des larmes de douleur. Mon corps se réchauffait, et j'avais à présent mal partout, même aux endroits où je n'étais pas blessée.

— Jo, où est ta carte de santé ?

J'avais dû perdre connaissance quelques instants, car je me retrouvai allongée dans un espace bruyant et inondé d'une lumière crue. Comment diable les gens étaient-ils supposés se sentir mieux dans un endroit pareil ?

— Quel est votre nom, monsieur ? me cria quelqu'un.

Patrick détacha mon casque et baissa ma cagoule.

— C'est une fille ! dit-il d'un air exaspéré.

— Une *femme*, rectifiai-je. Dans mon sac à dos...

Il commença à fouiller dedans et se figea en tombant sur la lettre du cabinet d'avocats.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Rien du tout.

— On en parlera plus tard.

Il trouva enfin l'étui en plastique qui renfermait mes différentes cartes et tendit ma carte de santé à une infirmière. Quelqu'un tira sur ma manche et j'entendis le bruit des ciseaux découper le tissu de ma veste hors de prix. Je perdais connaissance de temps à autre, reprenant conscience dans un endroit différent, entourée d'appareils médicaux qui bipaient et ronronnaient, avant de sombrer de nouveau,

dans une spirale sans fin.

* * *

Elle aurait pu mourir de froid, s'il ne s'était finalement décidé à décrocher... Cette pensée le faisait frémir d'horreur... Dieu, comme il l'aimait ! Debout près d'elle, il la regardait dormir. Il n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi pâle, avec les lèvres aussi bleues. Il n'avait pu rester avec elle le temps des soins : le personnel médical lui avait demandé de s'écarter avant de recouvrir Jo d'une couverture de survie et de la mettre sous perfusion, travaillant autour d'elle avec rapidité, utilisant le jargon qu'il entendait d'habitude dans les séries télé.

Il avait eu si peur de la perdre...

Il bâilla, passa la main sur sa barbe naissante. Il tombait de sommeil et aurait donné cher pour dormir un peu, dans le silence et le calme. Mais il était environné des bruits, des pleurs et des plaintes qui provenaient des urgences où les patients arrivaient sans interruption. Jo semblait si petite sur son chariot, pâle et sans défense... La voir dans cet état le terrifiait.

« J'ai mal. »

Il avait mal, lui aussi, et savait que le bon sens lui dictait de partir pour de bon, de s'éloigner d'elle définitivement. De quel genre d'aide aurait-elle besoin, à l'avenir ? A quel genre de drames et de coups de téléphone au beau milieu de la nuit devait-il s'attendre de sa part ? Il avait eu le temps de lire et de relire la lettre qu'il avait trouvée dans son sac à dos, et il se demandait si elle avait déjà demandé l'aide de quelqu'un pour régler ce problème. Peut-être qu'elle devait vraiment dix mille dollars. Peut-être qu'elle avait bien plus de problèmes qu'il ne l'imaginait.

La nuit au club libertin aurait dû lui ouvrir les yeux et le pousser à fuir aussi loin et aussi vite que possible. Mais au lieu de ça, il avait recouché avec elle à la première occasion. De nombreux signaux auraient pourtant dû lui mettre la puce à l'oreille bien avant cette soirée : ses sorties tard le soir en limousine, la nuit où elle était rentrée dans un état indescriptible, l'impression qu'elle avait des secrets. Mais il y avait aussi son sourire, son odeur, son rire, l'expression sur son visage lorsqu'ils faisaient l'amour, et ces choses-là lui avaient fait oublier tout le reste. Absolument tout le reste...

Il se pencha pour poser sa main sur la sienne. Il savait qu'il ne pouvait pas être avec elle, mais il savait aussi qu'il allait mettre longtemps à l'oublier. Il avait déjà fait le vœu de ne plus jamais porter secours à une femme — sauf si elle risquait de mourir de froid avec un bras cassé dans une tempête de glace, bien entendu. Mais cette fois, la tâche était bien plus délicate : il devait se secourir lui-même.

* * *

Je me réveillai, tenaillée par une envie terrible d'aller aux toilettes.

— Qu'est-ce que tu fabriques ?

Me voyant me redresser, Patrick se leva de la chaise en plastique qu'il occupait à côté de moi. Des rideaux nous séparaient des autres box, une lumière fluorescente éclairait les affreuses mosaïques qui décoraient le plafond, et une odeur d'hôpital flottait dans l'air.

— Il faut que j'aille aux toilettes.

Il m'aida alors à sortir de mon lit et attrapa ma perfusion. Mon bras était plâtré et l'un de mes genoux était douloureux et engourdi. Presque tout mon corps était courbaturé.

— Attends... Tout le monde va voir tes fesses avec ce truc...

Il attrapa une chemise de nuit qu'il plaça sur mes épaules, puis m'escorta jusqu'à la salle de bains. Il devait me soutenir à chaque pas car je titubais, mes jambes menaçant de se dérober à chaque instant.

— Ne ferme pas la porte à clé, dit-il.

J'observai mon reflet dans le miroir. J'avais une tête à faire peur : les yeux assombris de cernes, le teint d'une pâleur fantomatique, et surtout j'avais l'air — et surtout l'impression — d'avoir cent ans.

— Ça va, Jo ?

— Oui.

Je me passai de l'eau sur le visage et ouvris la porte. Patrick m'aida à me recoucher, et je m'endormis presque immédiatement.

* * *

Il était encore là à mon réveil, à 9 heures le lendemain matin, et m'expliqua que j'étais libre de rentrer chez moi dès que le médecin reviendrait avec les papiers à signer pour ma sortie. Je découvris alors toute l'étendue des dégâts : outre mon bras cassé, l'un de mes genoux était recouvert d'un pack de glace, j'avais plusieurs muscles froissés et de nombreuses égratignures. Une heure plus tard, nous pûmes quitter l'hôpital, armés d'antidouleurs et d'une liste de recommandations.

— Je leur ai dit que j'allais m'occuper de toi, dit-il en m'aidant à monter en voiture.

— Pourquoi ?

Il haussa les épaules sans répondre et garda le silence jusqu'à notre arrivée à la maison, sous un ciel bleu extraordinaire.

— C'est magnifique !

J'étais submergée par le soulagement d'être encore en vie, la joie de rentrer chez moi, sentiments exacerbés par l'effet des antalgiques.

Une fois arrivée à la maison, je remarquai que mes voisins d'en face étaient occupés à décorer leur maison et leur jardin avec des guirlandes.

— Oh ! Regarde, les décorations de Noël !

— Ravi de voir que les médicaments te font de l'effet...

Il ouvrit la porte et m'aida à entrer.

— Tu veux rester sur le canapé ou tu préfères aller dans ton lit ?

Il détourna le regard en prononçant le dernier mot.

— Je voudrais prendre une douche avant tout.

Il hocha la tête et se dirigea vers la cuisine en marmonnant quelque chose à propos de film plastique.

Les bienfaits de la douche furent hélas contrebalancés par ma maladresse et la découverte que même les gestes les plus simples s'avéraient, en les circonstances présentes, compliqués et douloureux.

Lorsque j'eus fini de m'habiller — je n'avais réussi à enfiler qu'un T-shirt en coton informe et

un bas de pyjama —, j'étais de nouveau épuisée.

Dans la chambre régnait le désordre le plus complet. Mes vêtements de ma semaine d'ermite jonchaient le sol, sans parler des divers bols et assiettes qui traînaient autour du lit dont je constatai avec tristesse que Patrick avait changé les draps. Il m'apporta un bol de flocons d'avoine, mais j'avais juste envie de dormir. Il se montrait attentionné, mais conservait une certaine réserve et j'avais le sentiment qu'il aurait tout donné pour être ailleurs.

Lorsque je me réveillai dans l'après-midi, Patrick avait disparu et je trouvai à sa place Kimberly, dans le rôle de la garde-malade.

Elle me tendit des anti-inflammatoires et un verre d'eau que j'acceptai en hâte, car mon bras me faisait souffrir le martyr.

— Pourquoi tu ne m'as pas appelée pour que je te ramène chez toi ?

— Tu ne conduis pas quand il neige, alors sous une pluie verglaçante...

— Pour toi, je l'aurais fait. Tu m'as fichu une de ces trouilles !

— Je suis désolée, Kim. Merci pour tout ce que tu as fait cette semaine, merci beaucoup.

— Quand je t'ai dit qu'on pourrait faire quelque chose de marrant ce week-end, ce n'est pas trop ce que j'avais en tête, dit-elle en désignant mon bras plâtré. Je vais te préparer quelque chose à manger.

— Tu n'es pas obligée. Les antidouleurs me donnent la nausée et je ne peux rien avaler.

— Ne dis pas de bêtises, il faut que tu manges. Et, avant que tu me poses la question, Patrick est rentré chez lui, mais il reviendra te voir demain. Maintenant, tu vas venir avec moi au rez-de-chaussée... Je vais nous préparer à manger, puis on regardera un film en piochant dans le gros pot de glace que j'ai acheté : il te faut du calcium pour ton bras.

J'obéis et la suivis sans discuter ; cela dit, elle ne me laissait pas vraiment le choix. J'étais déjà fatiguée d'avoir mal sans arrêt et d'être prise en charge comme une enfant, et la perspective d'avoir à passer plusieurs jours encore dans cet état ne fit que détériorer mon humeur. Je ne pouvais même pas presser le tube de dentifrice ou prendre un bain toute seule ! De plus, je détestais l'idée que Patrick me voie sans défense et malheureuse. Je tentai néanmoins de profiter de la soirée avec Kimberly et, même si je m'endormis à la moitié du film, je n'en appréciai pas moins sa compagnie, éperdument reconnaissante de sa présence.

* * *

Lorsque Patrick arriva le lendemain, Kim venait juste de nous installer dans la baignoire, mon bras et moi. J'étais horrifiée par mes bleus, qui commençaient à prendre toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Après m'être lavé les cheveux tant bien que mal, je retournai au lit avec une tasse de thé et un livre. Brady s'allongea sur la couette à côté de moi, et je pouvais entendre Kimberly et Patrick discuter au rez-de-chaussée.

Puis j'entendis claquer la porte d'entrée et Patrick entra dans ma chambre, une mallette dans une main et un vase rempli de grosses marguerites dans l'autre.

— Elles sont très jolies !

— C'est Elise qui te les envoie.

— C'est très gentil à elle. Tu la remercieras de ma part.

— Tu as besoin de quelque chose ?

— De rien, ne t'inquiète pas.

— J'ai amené du travail.

— Utilise mon bureau, si tu veux. Tu travailles sur quoi ?

— Où est ton porte-monnaie ?

— Sur la commode. Pourquoi ?

Il se leva et m'apporta mon porte-monnaie.

— Donne-moi un dollar.

— Pourquoi ?

— Si je suis ton avocat, il me faut un acompte.

— Mon avocat ?

Il sortit un dossier de sa mallette et en extirpa une feuille de papier : c'était la lettre de l'association, chiffonnée après son séjour au fond de mon sac à dos.

— Ça n'a aucune valeur juridique, comme je te l'ai déjà dit, mais tu as besoin de quelqu'un qui parle leur langue pour pouvoir te débarrasser d'eux. Maintenant, donne-moi un dollar...

Je fouillai dans mon porte-monnaie et lui tendis un billet.

— Merci.

J'aurais sans doute dû me montrer plus expressive, avoir l'air davantage reconnaissante, mais j'étais stupéfaite par son geste. Il n'eut pas l'air de s'offusquer de mon absence de réaction et se contenta de hocher la tête et d'enfourer le billet dans la poche de son jean.

— Je vais commencer par leur demander de repousser le rendez-vous de demain, jusqu'à ce que tu te sentes mieux.

— Je vais bien, mentis-je.

— Dans ce cas, je viendrai avec toi.

Il attrapa un bloc-notes et un stylo.

— Maintenant, je t'écoute. Dis-moi tout.

— Sur l'association ?

— Oui. Comment tu l'as intégrée, qui, quand, où, absolument tout ce que tu sais et tout ce dont tu te souviens.

Je lui dis alors tout ce que je savais, ce qui était bien plus que ce que je lui avais confié, lorsque nous étions ensemble. J'étais désormais une cliente qui parlait à son avocat et ce constat m'emplit d'une tristesse infinie. J'étais malheureuse, mais aussi honteuse d'avoir à lui raconter toutes mes péripéties.

Il m'interrompait de temps à autre pour me poser une question. *Avec ton accord ? Le nom des personnes qui ont assisté à la scène ? T'ont-ils avertie de ce qui arriverait si tu refusais ? Combien de fois ? Qui a suggéré une telle chose ?* Son stylo bougeait rapidement sur le papier, page après page.

— Est-ce que tu as le règlement avec toi ?

— Non, il est dans mon casier.

— Dommage. Ça ne fait rien, continue...

Je continuai mon récit jusqu'au soir où lui et moi avons été invités au dîner. Il hocha la tête et parcourut ses notes rapidement.

— Tu as mentionné à plusieurs reprises une voiture sur le parking de la station de radio, et tu as

dit qu'hier soir une voiture a essayé de te renverser sur le parking. Est-ce que tu te souviens de sa couleur ou du modèle ? Tu te rappelles peut-être même de la plaque d'immatriculation ?

— Rien de tout ça, je suis désolée. Tu crois que c'est une tentative d'intimidation de leur part ?

— C'est possible. Malheureusement, je n'ai aucune preuve pour utiliser cet accident contre eux.

Il posa son bloc-notes, prit une grande inspiration, et me regarda dans les yeux.

— Pourquoi tu as fait ça, Jo ?

Je sus immédiatement qu'il parlait de mon entrevue avec monsieur D.

— Je crois que je voyais ça comme un voyage ou une histoire dont il fallait écrire la fin. Nous avons été très proches l'un de l'autre et nous devions nous dire au revoir. Je sais que ça semble ridicule, dit comme ça, mais ça avait du sens sur le moment.

Il garda le silence, puis son visage revêtit de nouveau son air froid et impartial.

— D'accord. Autre chose ?

Je secouai la tête.

— C'est l'heure de mes cachets.

Je coinçai le flacon entre mes genoux pour pouvoir l'ouvrir d'une seule main et attrapai un cachet, mais je renversai le reste sur le lit.

— Attends, je vais t'aider...

— Arrête, dis-je, refusant d'être assistée sans cesse.

Il m'ignora et ramassa les cachets. Ses mains tremblaient.

— Patrick, je suis désolée. Est-ce que ça va ?

Il secoua la tête, retira ses lunettes et se pinça l'arête du nez.

— Je ne supporte pas d'être près de toi, Jo, ça me fait tellement mal... Mais, en même temps, je n'ai pas envie d'être ou d'aller où que ce soit d'autre.

Je posai la main sur son épaule et mon geste le fit tressaillir.

— Patrick, je suis désolée... Tu as été si généreux. Je suis tellement reconnaissante, et...

— Mais tu ne m'aimes pas.

— C'est vraiment ce que tu crois ?

— Je n'en sais rien.

Il se frotta les yeux comme pour s'empêcher de pleurer et s'assit, les coudes sur les genoux, le regard dans le vide.

Je m'adossai contre mes oreillers, faisant un effort surhumain pour ne pas me mettre à pleurer.

Oui, je l'aimais, mais c'était trop tard. A moins que...

Je posai de nouveau la main sur son épaule.

— Patrick ? Fais-moi l'amour !

Chapitre 28

— Quoi ? !

Le rouge me monta aux joues.

— Excuse-moi, Patrick... Je...

— Tu es complètement shootée aux antalgiques, Jo, tu peux à peine marcher et tu as un poignet cassé que tu dois garder en écharpe.

— Et alors ? Tu as quelque chose contre les relations sexuelles avec des personnes handicapées ?

A mon grand soulagement, il ne put retenir un sourire.

— Je suppose qu'on arriverait à se débrouiller...

Je sentis mes muscles se détendre pour la première fois depuis des jours.

— Je dois te prévenir que j'ai des hématomes impressionnants.

— Quel manque absolu de professionnalisme !

Mon avocat passa son pull par-dessus sa tête et dégrafa son jean.

— Tu as besoin d'aide pour te déshabiller ?

Je lui signifiai que non d'un signe de tête et me tortillai pour faire glisser mon bas de pyjama. Puis j'entamai l'opération ardue qui consistait à ôter mon écharpe, pour pouvoir ensuite retirer mon T-shirt.

— Embrasse-moi, Patrick. Je t'en prie.

L'embrasser, c'était comme un retour à la maison après des mois d'absence. Notre baiser devint rapidement sensuel et mon corps tout entier revint à la vie. Je soupçonnai les antalgiques d'exacerber mes sensations, mais je me rendis rapidement compte que le seul qui me faisait de l'effet, c'était Patrick. Patrick qui m'embrassait, me caressait en faisant attention à mes hématomes, qui me touchait comme lui seul savait le faire...

— Attends, dit-il en tendant la main vers ma table de nuit.

Je ne protestai pas lorsqu'il s'empara d'un préservatif. Monsieur D. et moi nous étions protégés, mais Patrick était tout à fait en droit de ne pas me poser la question ou même de me croire. Pas avec mes antécédents...

Nous adoptâmes une position latérale un peu étrange, mais qui me permettrait de ne pas avoir à bouger. Je retins mon souffle, partagée entre la douleur et le désir, et criai lorsqu'il s'introduisit en moi. Il bougeait très doucement, me laissant le soin de le guider de façon à ne pas me faire mal.

— Tu aimes ça ? demanda-t-il en caressant ma poitrine.

— Oui. Continue...

— Et ça ? dit-il encore en descendant sa main jusqu'à toucher mon clitoris. Est-ce qu'il t'a fait ça, lui aussi ? Ça t'a plu ?

— Arrête !

La tristesse dans sa voix m'était insupportable.

— Est-ce qu'il t'a caressé comme moi ? Est-ce qu'il a pincé le bout de tes seins ?

Son visage était plaqué contre mon épaule et je pouvais sentir ses larmes couler.

— Est-ce qu'il t'a dit à quel point tu étais belle ?

— Je t'en prie, arrête ! le suppliai-je en commençant à pleurer, moi aussi.

Je m'attendais à ce qu'il soit brusque pour me punir ou se venger de ma trahison, mais ce fut tout le contraire. Nous bougions doucement, limités dans nos mouvements, mais cette contrainte ne faisait qu'exacerber notre désir et notre excitation. Nous atteignîmes des endroits où nous n'étions encore jamais allés et où rien d'autre n'importait que le frottement, la chaleur, le contact du corps de l'autre, et je lui dis que je l'aimais, lorsque je jouis. Nous restâmes quelques instants agrippés l'un à l'autre, comme incertains de ce qui venait de se produire.

— Je ne sais pas si c'était la meilleure ou la pire fois de ma vie, finit-il par dire.

Il soupira et appuya son visage contre ma nuque.

— Il faut que je te dise quelque chose... J'ai recouché avec Elise.

— Je suppose que tu me le dis pour me faire du mal ? Œil pour œil, dent pour dent, c'est ça ?

— Peut-être, je ne sais pas. En tout cas, c'était horrible. Elle a simulé un orgasme.

— Epargne-moi les détails, s'il te plaît...

— Le pire, c'est que j'ai simulé un orgasme, moi aussi.

Son ton dépit me fit rire.

— C'est pathétique ! Quitte à coucher avec quelqu'un d'autre, tu aurais pu essayer d'en profiter, au moins !

— C'est vrai que toi, tu sais de quoi tu parles.

Je tournai mon visage vers lui.

— Ecoute, ce que j'ai fait est impardonnable. Et je suis vraiment désolée. Mais je ne peux pas continuer à m'excuser sans cesse, tout comme tu ne peux pas continuer à me le reprocher sans cesse.

— Je le sais. En fait... je crois que je ne suis pas seulement jaloux de ce qui s'est passé avec ce monsieur D., mais de tout ce que tu as fait. Le sexe à plusieurs et toutes ces choses... Je ne sais pas si je pourrais être aussi courageux ou aventureux.

— Ou stupide...

— Oui, aussi. Ce que je veux dire, c'est que la chose la moins conventionnelle que j'ai faite, ça a été de jouir sur ta poitrine. Et, quand j'y repense, il m'arrive encore de me sentir mal à l'aise. Je n'ai jamais fait l'amour au téléphone non plus. Je crois que c'est pour ça que j'ai voulu retarder le moment où on coucherait ensemble pour la première fois : parce que je sentais bien que tu avais beaucoup plus d'expérience que moi.

— Me faire attacher est une chose que je n'avais jamais expérimentée avant. Et c'est juste un exemple.

— Tu parles !

— Il va vraiment falloir que tu arrêtes avec ce complexe d'infériorité ridicule. Dès que tu cherches à être rassuré sur tes performances sexuelles, j'ai l'impression que c'est un test, et c'est

pénible.

— Très bien.

Il s'écarta et nous restâmes un moment allongés l'un à côté de l'autre dans le silence.

— Je vais nous faire un sandwich au bacon, finit-il par dire.

Je n'avais pas faim, mais j'acceptai. Nous étions parvenus à une sorte de cessez-le-feu, mais notre équilibre était fragile et je n'avais pas la moindre idée de ce qui allait se passer ensuite, ni même s'il était encore possible de sauver notre relation.

* * *

Neil m'appela à la première heure le lendemain matin. Il avait presque l'air d'un être humain, mais ce presque n'était pas suffisant et, surtout, il était trop tard. J'avais l'impression que Kimberly se tenait en face de lui et lui soufflait ses répliques. Il était naturellement au courant de l'incident qui s'était déroulé à l'antenne.

— Il y a même une vidéo sur YouTube.

— Vraiment ?

J'aurais voulu en savoir plus sur le genre de vidéo dont il s'agissait, mais il n'entra pas dans les détails.

— Je suis vraiment désolé que vous nous quittiez, Jo, mais c'est la meilleure chose à faire étant donné les circonstances. Même si je dois avouer que nous n'avons reçu que très peu de mauvaises critiques de la part de nos auditeurs. Certains ont même suggéré la réintroduction de feuillets radiophoniques ou de programmes de radio libre.

Il s'éclaircit la voix et poursuivit :

— Je suis navré à propos de votre accident.

Kimberly était sûrement en train de lui conseiller de se montrer aimable.

— Merci. Je vais mieux et, d'après le médecin, tout devrait rentrer dans l'ordre sans problème.

J'essayai de repousser l'idée mesquine selon laquelle Neil était sûrement soulagé que l'accident n'ait pas eu lieu dans l'enceinte de la station.

— Nous avons décidé de vous verser trois mois d'indemnités. Vous avez œuvré à la station durant de nombreuses années et vous avez fourni un travail exceptionnel. Vos taux d'audience étaient toujours remarquablement élevés pour un programme de musique classique diffusé à une heure aussi tardive.

— Merci Neil, c'est très généreux.

Après avoir raccroché, je me rendis à la salle de bains pour me préparer pour le rendez-vous avec l'association, que Patrick était parvenu à reculer jusqu'à 16 heures ce jour-là. J'allais mieux : je ne claudiquais plus comme une vieille femme de quatre-vingt-dix ans, mais plutôt comme une dame de soixante ans qui a un problème au genou.

Patrick m'aida à me laver les cheveux avec douceur et efficacité, puis à les sécher. Tous ses gestes étaient amicaux et asexués, à l'exception de son érection, que nous ignorâmes tous les deux.

De retour dans la chambre, je vis le tailleur noir qu'il avait préparé pour moi et me demandai comment j'allais bien pouvoir l'enfiler. Sans parler du fait de devoir mettre un soutien-gorge ou de remonter une fermeture Eclair ! Je farfouillai d'une seule main dans mon tiroir à sous-vêtements et trouvai une culotte en dentelle couleur champagne et un soutien-gorge assorti. Il me fallait aussi des

collants, mais la seule paire qui me restait était trouée. Je la jetai à la poubelle et décidai de porter des bas noirs à la place.

— J'ai bien peur d'avoir besoin d'aide pour m'habiller.

Vêtu de son boxer et d'une chemise, Patrick poussa un profond soupir, l'air faussement exaspéré.

— Si tu insistes.

— J'ai déjà commencé, regarde.

— Déjà commencé ? Je dirais plutôt que tu es toute nue.

— Je ne suis pas toute nue, j'ai mis une culotte. Je peux enfiler mes bas toute seule, mais je n'arrive pas à agraffer mon soutien-gorge. Si tu pouvais remonter la fermeture Eclair aussi de ma jupe...

— D'accord.

Je ne m'étais jamais rendu compte à quel point se faire habiller pouvait être sexy. Se faire déshabiller aussi, évidemment, mais c'était la première fois que quelqu'un me couvrait au lieu de me découvrir, et je trouvais cela étonnamment érotique, surtout lorsque Patrick me caressa les jambes, tout en me mettant mes bas.

— Tu ne dois surtout pas prendre la parole, tu as compris ? Tu me laisses parler. Pas de commentaires déplacés, pas de sourires. Et pas de chaussures de prédatrice sexuelle non plus, ajouta-t-il les sourcils froncés, en découvrant mes escarpins. Qu'est-ce que tu as d'autre ?

Lorsqu'il eut approuvé la paire de chaussures de substitution que je lui proposai, nous nous mîmes en route. La tête embrumée par les antidouleurs, je tentai d'afficher un masque imperturbable de sérieux et de sérénité. Mais, à mesure que nous approchions, je devins nerveuse.

— Et si ça ne marche pas ?

— Ça marchera.

— Qu'est-ce que tu vas leur dire ?

— Ça dépendra.

— De quoi ?

— On est arrivés.

Il arrêta la voiture devant un bâtiment impressionnant, dont la façade rouge rappelait le manoir.

— Attends-moi dans l'entrée et ne parle à personne.

— Il me faut un autre antalgique.

— Hors de question.

Il sortit de la voiture et vint m'ouvrir la portière.

— Je t'ai dit de ne pas parler, mais ça ne veut pas dire que tu peux dormir sur la table. Au contraire, tu dois être aussi éveillée et attentive que possible, c'est clair ? Et boite un peu plus, tu veux ? Une dernière chose, si on te propose ne serait-ce qu'un verre d'eau, refuse.

— Pourquoi ? Tu penses qu'ils vont essayer de me droguer ?

Il ne répondit pas et je me dirigeai vers l'accueil. Il faisait chaud à l'intérieur, mais, en dépit de la température, de la veste et du châle qui recouvraient mes épaules, je refusai l'offre de la réceptionniste, lorsqu'elle me proposa aimablement un verre d'eau.

Patrick me rejoignit alors et son visage avait une expression différente, distante et sévère.

— Mademoiselle Hutchinson...

Il hocha la tête froidement dans ma direction, comme si ce n'était pas le même homme qui, trente

minutes plus tôt, m'avait aidée à enfiler mes bas.

— Comment vous sentez-vous ?

— Bien, répondis-je d'une toute petite voix.

— MM. Berg et Seales vous attendent, annonça la réceptionniste en souriant à Patrick de toutes ses dents.

Il la regarda de haut en bas, le visage absolument inexpressif, puis nous la suivîmes jusqu'à une salle de conférences. Une fois dans la salle, Patrick me prit par le bras et m'accompagna jusqu'à une chaise. Les deux hommes qui étaient en train de discuter près de la fenêtre nous rejoignirent autour de la table ovale et se présentèrent. Ils étaient plutôt jeunes et portaient des costumes de toute évidence coûteux.

Je ne les reconnus pas et, à en juger par leur visage impavide, j'étais presque sûre qu'ils ne m'avaient jamais vue avant. Mais peut-être étaient-ils, eux aussi, en train de jouer la comédie. Ils prirent place en face de moi et Patrick s'assit à côté de moi, puis il s'empara d'un dossier dans sa mallette, d'un bloc-notes et d'un stylo doré. Il posa ces trois objets sur la table et s'adossa à son siège en attendant que les autres prennent la parole.

— Si vous voulez bien nous faire le chèque, mademoiselle Hutchinson, nous pourrions ainsi régler cette affaire très vite et limiter vos frais d'avocat, déclara le dénommé Berg. Nous avons tous les papiers nécessaires, vous n'avez qu'à les signer.

— Ma cliente ne compte pas vous faire le moindre chèque.

— Mlle Hutchinson a signé un contrat avec l'association, monsieur D.elaney. C'est pourtant clair.

— Au contraire, messieurs, la seule chose qui me paraît claire ici, c'est que Mlle Hutchinson a été grossièrement induite en erreur par l'association. On lui a menti à plusieurs reprises, on lui a fait signer un contrat qui en réalité est un vide juridique total, et que vous utilisez contre elle. Si quelqu'un doit recevoir un chèque, je suggère que ce soit elle.

Il ouvrit le dossier, leur tendit une feuille de papier, puis commença à parler. Je dus me retenir pour ne pas sourire en l'entendant improviser et citer tel ou tel exemple de jurisprudence, tandis que Berg et Seales semblaient de plus en plus mal à l'aise. Je n'avais pas la moindre idée de ce que Patrick racontait, mais j'étais profondément impressionnée. Il avait l'air de savoir ce qu'il faisait, et il était incroyablement sexy.

Berg et Seales opposèrent alors différents arguments qui me semblèrent n'être rien de plus qu'un charabia incompréhensible. Patrick prit le temps de les analyser un par un, et les rejeta implacablement.

Au milieu d'une phrase, il me poussa violemment du pied sous la table.

— Mademoiselle Hutchinson ? Ma cliente aimerait un verre d'eau, je vous prie.

Seales se précipita vers le buffet à l'autre bout de la pièce et remplit d'eau un lourd verre en cristal, qu'il m'apporta, accompagné d'une petite serviette en papier. Patrick se pencha vers moi et me demanda si je désirais faire une pause, ce à quoi je répondis que nous pouvions continuer.

Seales et Berg retournèrent se poster près de la fenêtre, et furent bientôt rejoints par Patrick, qui entama avec eux une conversation animée à voix basse. Je crus à un moment qu'ils avaient trouvé un accord, mais Patrick dit quelque chose qui relança la discussion pendant plusieurs minutes encore.

— Je suppose que ce serait acceptable. Laissez-moi consulter ma cliente.

Il s'approcha de moi et me parla à voix basse, mais de manière suffisamment intelligible pour

que Seales et Berg l'entendent.

— Mademoiselle Hutchinson, je crains que la partie adverse ne refuse de vous rembourser votre investissement initial. En revanche, ces messieurs proposent de renoncer à l'amende de dix mille dollars. Seriez-vous prête à accepter cette proposition ?

— Je suppose, oui.

Je dus faire un gros effort pour ne pas me mettre à rire, sachant que l'investissement initial en question s'élevait à cent dollars.

— Marché conclu, messieurs.

S'ensuivit un échange de poignées de main très formel et masculin qui me donna l'impression d'être dans un feuilleton.

— Je vous prierais de bien vouloir faire parvenir une copie de notre nouvel accord par coursier à Mlle Hutchinson ainsi qu'à moi-même, dit-il en leur tendant une carte de visite, qu'il avait sûrement imprimée le matin même.

Il m'aida à me lever et m'offrit son bras. Lorsque nous arrivâmes à l'accueil, il desserra sa cravate et déboutonna le col de sa chemise.

— Et voilà, Jo, dit-il lorsque nous fûmes à la voiture. Libre !

— Qu'est-ce que tu leur as raconté ? Ça avait l'air d'être du charabia juridique incompréhensible.

— En quelque sorte, répondit-il en bouclant ma ceinture de sécurité. Je leur ai parlé honoraires.

— Comment ça ?

— Ils ont vite compris que j'étais prêt à leur tenir la jambe pendant des heures, et que ça allait leur faire perdre du temps et donc de l'argent. Alors ils ont cédé.

— Ce n'était donc pas le résultat de l'excellence de ton raisonnement juridique ?

— Disons qu'il y avait cinq pour cent de raisonnement.

— Tu as été parfait. On devrait fêter ça.

— Tu es déjà en train de fêter ça, vu la quantité d'antalgiques que tu as prise aujourd'hui !

Au lieu de me conduire directement à la maison, il se gara sur le parking du magasin où j'allais habituellement acheter mon beurre de cacahuètes pour les souris.

— Il faut que tu fasses des courses et que tu achètes des choses que tu pourras préparer et manger d'une seule main.

— Excellente idée...

C'était attentionné de sa part, mais sa proposition indiquait clairement qu'il n'allait pas rester avec moi, et c'est la mort dans l'âme que je le suivis dans le magasin. Il poussait de bonne grâce le chariot entre les rayons pendant que je choisissais quelques articles, mais je n'avais pas le cœur à ça, de sorte que ce fut lui qui finit par établir les menus. Je m'excusai de mon manque d'intérêt en blâmant mon poignet cassé, qui me servit pour une fois à quelque chose.

Il me ramena à la maison et porta les sacs à l'intérieur. Je m'assis sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, Brady sur les genoux, et le regardai ranger les courses. Kimberly devait arriver trente minutes plus tard, et il avait visiblement hâte de s'en aller.

— Comment te sens-tu ?

— Bien. Enfin, pas vraiment, mais je n'ai qu'une heure à tenir avant mon prochain cachet. Tu te souviens, dans *Orgueil et Préjugés*, comme M. Bennet est gêné, lorsqu'il apprend que Darcy a sauvé la famille de la ruine et du scandale ?

— Oui, je me souviens.

— Eh bien, voilà comment je me sens. J'ai l'impression que je ne pourrai jamais assez te remercier pour ce que tu as fait.

Il évita mon regard et changea immédiatement de sujet.

— Est-ce que tu peux atteindre ce placard ? Ce n'est peut-être pas une très bonne idée de grimper sur une chaise dans ton état.

— J'ai un petit tabouret.

— Alors c'est parfait. Je vais chercher mes affaires.

Lorsqu'il revint dans la pièce, il était de nouveau en jean et en pull, son sac à dos sur l'épaule et son costume dans une housse.

— Tu diras bonjour à Kimberly de ma part.

Je le suivis jusqu'à la porte d'entrée.

— Patrick, qu'est-ce qui se passe ensuite ? Entre toi et moi, je veux dire...

— Ça va dépendre de toi, Jo, répondit-il en ouvrant la porte. C'est à toi de trouver la réponse.

Il déposa un rapide baiser sur mes lèvres et partit.

Je le regardai s'éloigner au volant de sa voiture et rentrai dans la maison pour découvrir, avec force éclaboussures, à quel point il était difficile d'ôter l'opercule d'un yaourt avec une seule main.

Plusieurs choses, ensuite, m'empêchèrent de trop penser à Patrick.

Tout d'abord, parce que j'en avais assez d'être nauséuse à cause de mes antalgiques, je décidai de passer à l'ibuprofène, et ce changement me métamorphosa. J'avais enfin les idées claires et je n'évoluais plus dans cette espèce de semi-brouillard permanent. Ce retour à la réalité ne me rendit pas plus malheureuse que lorsque j'étais dans ma bulle de coton. Je ressentais juste un violent pincement au cœur chaque fois que je repensais à la façon dont Patrick avait mis ses affaires dans son coffre, puis avait pris le volant sans jeter un regard en arrière. Il n'avait pas été désagréable, bien au contraire, et je savais qu'il avait encore des sentiments pour moi, mais je sentais bien qu'il me considérait comme une cause perdue. Il avait fait tellement de choses pour moi que je ne savais pas si je pourrais le remercier un jour. Je l'aimais et je voulais croire qu'il m'aimait en retour, mais je ne savais pas quoi faire pour le reconquérir.

A cause de mon incapacité à taper sur un clavier, je délaissai Facebook et les e-mails, et redécouvris le plaisir que procurait une vraie conversation. J'appelai ma mère et le Grand Abe, et leur expliquai que j'avais décidé de démissionner de la station, sans entrer dans les détails. Je mentionnai également que je m'étais cassé le poignet, mais ne dis pas un mot concernant les circonstances de l'accident. En dépit de son inquiétude, ma mère fit tout son possible pour me rassurer et me reconforter. Elle proposa de payer mon billet pour que je vienne leur rendre visite à Noël, et la perspective de ces vacances fut la première chose réellement réjouissante depuis des jours et des jours.

Ensuite, Kimberly m'invita à déjeuner en compagnie de Liz Ferrar. Après quelques minutes passées à deviser gaiement, Kimberly m'annonça une nouvelle qui me fit l'effet d'une bombe.

— Je quitte la station. Maintenant que Bill n'y est plus, ce n'est vraiment pas pareil. Et puis, ça fait des siècles que je travaille là-bas, je pense qu'il est temps de changer.

— Et qu'est-ce que tu vas faire ?

Kimberly et Liz échangèrent un regard complice, puis se mirent à rire.

— Je vais me lancer dans la collecte de fonds pour le foyer. Et c'est là que tu entres en jeu.

— Moi ?

Liz se pencha en avant.

— Je suis à la recherche de quelqu'un qui a une bonne connaissance des médias et du marketing, qui puisse travailler avec Kimberly pour coordonner les campagnes de collectes de fonds. Et j'ai entendu dire que vous étiez disponible...

— Je le suis, en effet, mais je suis... enfin, j'étais présentatrice d'une émission de musique classique. Ça n'a rien à voir avec...

— Arrête un peu, tu veux ? m'interrompit Kim, tout en chipant des frites dans mon assiette. Tu as présenté les infos, tu as été responsable des conférences de presse pour la station, et combien de fois t'ai-je vu prendre des torchons mal écrits et les transformer en brillants communiqués de presse ?

— Mais je...

— Ça alors, Liz, vous avez déjà vu quelqu'un déployer autant d'énergie à refuser un travail qu'on lui offre pourtant sur un plateau ? Jo, tu envoies ton CV par e-mail à Liz dès que tu rentres, tu m'entends ? Et inutile de me dire que tu ne peux pas taper à l'ordinateur, je sais que tu as recommencé à te servir un peu de ta main depuis que ton bras n'est plus en écharpe !

— Jo, j'aimerais vraiment beaucoup que vous y réfléchissiez, me dit Liz en me souriant. Vous pourriez peut-être commencer en même temps que Kimberly, juste après la nouvelle année ? Ce n'est pas très bien payé, mais vous avez l'habitude des secteurs non lucratifs, vous savez comme ça se passe...

— Je ne sais pas quoi dire. J'adorerais. Vraiment. C'est une formidable opportunité et je ne sais pas comment vous remercier. Merci à vous deux !

— Ça suffit maintenant, et ne t'avise pas de te mettre à pleurer ! m'ordonna Kimberly. Je ne pense pas que je vais en prendre un, mais qu'est-ce que vous voulez pour le dessert ?

* * *

Lorsque je rentrai chez moi, j'errai pieds nus dans la maison, abasourdie par la tournure inattendue et surtout inespérée des événements. Je n'allais pas mourir de faim, ni devoir vendre ma maison ou mendier dans les rues. Bien sûr, être à l'antenne allait me manquer, mais qui sait, peut-être que d'ici quelques semaines je serais de nouveau capable d'allumer la radio et d'écouter de la musique en l'appréciant réellement, et pas juste d'écouter ce que raconte l'animateur entre chaque morceau. Puis j'allai dans l'appartement, prenant conscience que c'était un endroit vraiment agréable, comme si je le découvrais pour la première fois. Je me rappelai avec joie, et non plus avec aigreur, du moment où Hugh et moi l'avions construit et comme nous nous étions amusés, alors. Puis je me souvins du premier baiser échangé avec Patrick. Par association d'idées, je me dis ensuite qu'il fallait que je passe une annonce pour trouver un nouveau locataire.

En fin de compte, j'avais une chance extraordinaire : j'avais des amis formidables, une famille aimante, la perspective d'un nouvel emploi par lequel, en plus, je servais une bonne cause, et une maison dans laquelle j'adorais vivre.

Les doux rayons du soleil hivernal passaient à travers la fenêtre, créant des rectangles de chaleur sur le tapis, le genre d'endroits où Brady adorait s'allonger et dormir pendant des heures. J'allai m'asseoir dans l'un de ces rectangles de lumière, et retirai mon pull. Je pensai de nouveau à Patrick m'embrassant, me faisant jouir pour la première fois, et je m'allongeai sur le tapis. Je

commençais enfin à sentir de nouveau les différentes parties de mon corps et à pouvoir m'étirer sans grimacer de douleur.

Je compris pourquoi Brady s'allongeait toujours au soleil : la chaleur qui régnait au sol était étonnante en dépit du fait qu'on était en décembre.

Je retirai mon jean et me rendis compte que j'avais la petite culotte de Noël que je portais, ou plutôt que je ne portais pas, la première fois que j'avais rencontré Patrick. Je décidai d'ôter également mes chaussettes grises élimées ainsi que mon T-shirt. Je ne portais pas de soutien-gorge, ma dextérité ne me permettant pas encore de l'agrafer moi-même. Puis je tendis la main et attrapai mon téléphone portable dans la poche de mon jean.

— Appeler Patrick.

Je décollai légèrement les fesses du sol pour pouvoir enlever ma culotte et m'allongeai de nouveau, mon portable posé juste à côté de mon oreille.

— Bonjour, Jo.

— Qu'est-ce que tu fais de beau ?

Je m'exhortai à ne pas entamer la conversation en lui disant de but en blanc que j'étais nue.

— Pas grand-chose. Ecoute, je suis désolé d'être parti de cette façon l'autre jour, mais je ne savais vraiment plus où j'en étais. J'ai vraiment aimé jouer le rôle de l'avocat en costume et cette constatation m'a tout chamboulé. J'avais besoin de réfléchir à ce que je voulais faire. Je viens de commencer à travailler officiellement en tant que conseiller juridique pour le foyer. Ça paye des clopinettes, mais c'est un début. A vrai dire, je suis pas mal occupé.

— Je suis très contente pour toi. C'est bon d'entendre ta voix.

J'envisageai de lui dire que j'allais bientôt commencer à travailler pour Liz, moi aussi, mais, si la conversation prenait cette tournure, je n'y arriverais jamais.

— Je suis content de t'entendre, moi aussi. Comment vas-tu ? Et ton poignet ?

— Je vais très bien. Est-ce que tu es seul ?

— Euh... oui, répondit-il, la voix perplexe.

— Je suis dans ton appartement, allongée au soleil.

— Comme Brady.

— Oui.

J'inspirai profondément avant de me lancer.

— Qu'est-ce que tu portes, Patrick ?

— Comment ça ? Un jean, comme d'habitude. Pourquoi ?

— Patrick, dis-je en prenant une voix plus grave, qu'est-ce que tu portes ?

— Oh...

Il avait compris.

— Moi, je suis nue.

J'entendis alors un bruit qui remplit mon cœur de soulagement, de joie, d'amour et d'espoir : le bruit d'une braguette que l'on baissait.

— Continue...

TITRE ORIGINAL : TELL ME MORE

Traduction française : TYPHAINE DUCELLIER

Spicy[®] est une marque déposée par le groupe Harlequin

© 2011, Janet Mullany.

© 2014, Harlequin S.A.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Clé : © MALGORZATA MAJ/ARCANGEL IMAGES

Réalisation graphique couverture : E. COURTECUISSÉ (Harlequin SA)

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Tous droits réservés.

ISBN 978-2-2803-2543-1

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

ÉDITIONS HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

JANET MULLANY

Mes nuits secrètes

Jo ne saurait dire comment cela a commencé. Est-ce l'ambiance feutrée du studio de radio où elle anime chaque nuit une émission de musique ? Est-ce l'heure tardive, propice aux fantasmes ? Toujours est-il que, chaque soir, elle attend fébrilement le moment où le mystérieux monsieur D. l'appellera, entre deux plages musicales, et où, de sa voix magnétique, il l'encouragera à lui parler de ses désirs cachés, à lui raconter ses expériences les plus intimes, la plongeant dans un état d'excitation hors du commun... Parce qu'elle ne sait rien de lui, elle a le sentiment qu'elle peut tout lui dire. Tout lui avouer. Et pour avoir des choses *vraiment* inavouables à lui raconter, elle finit par multiplier les aventures, explorant le côté sombre du plaisir, transgressant toutes les limites. Sans voir que ce petit jeu risque de l'entraîner beaucoup plus loin qu'elle ne le pensait...

A propos de l'auteur

De son enfance en Angleterre, Janet Mullany a gardé au moins deux grandes passions : le thé et les romans de Jane Austen. Elle vit à présent à Washington D.C., où, tout en continuant à s'adonner à sa boisson favorite, elle met en pratique les leçons qu'elle a tirées de Jane Austen dans des romans hauts en couleur, qui transportent ses lecteurs dans un univers fascinant, souvent très sensuel. Avec *Mes nuits secrètes*, elle pousse encore d'un cran les limites de la fiction érotique.